

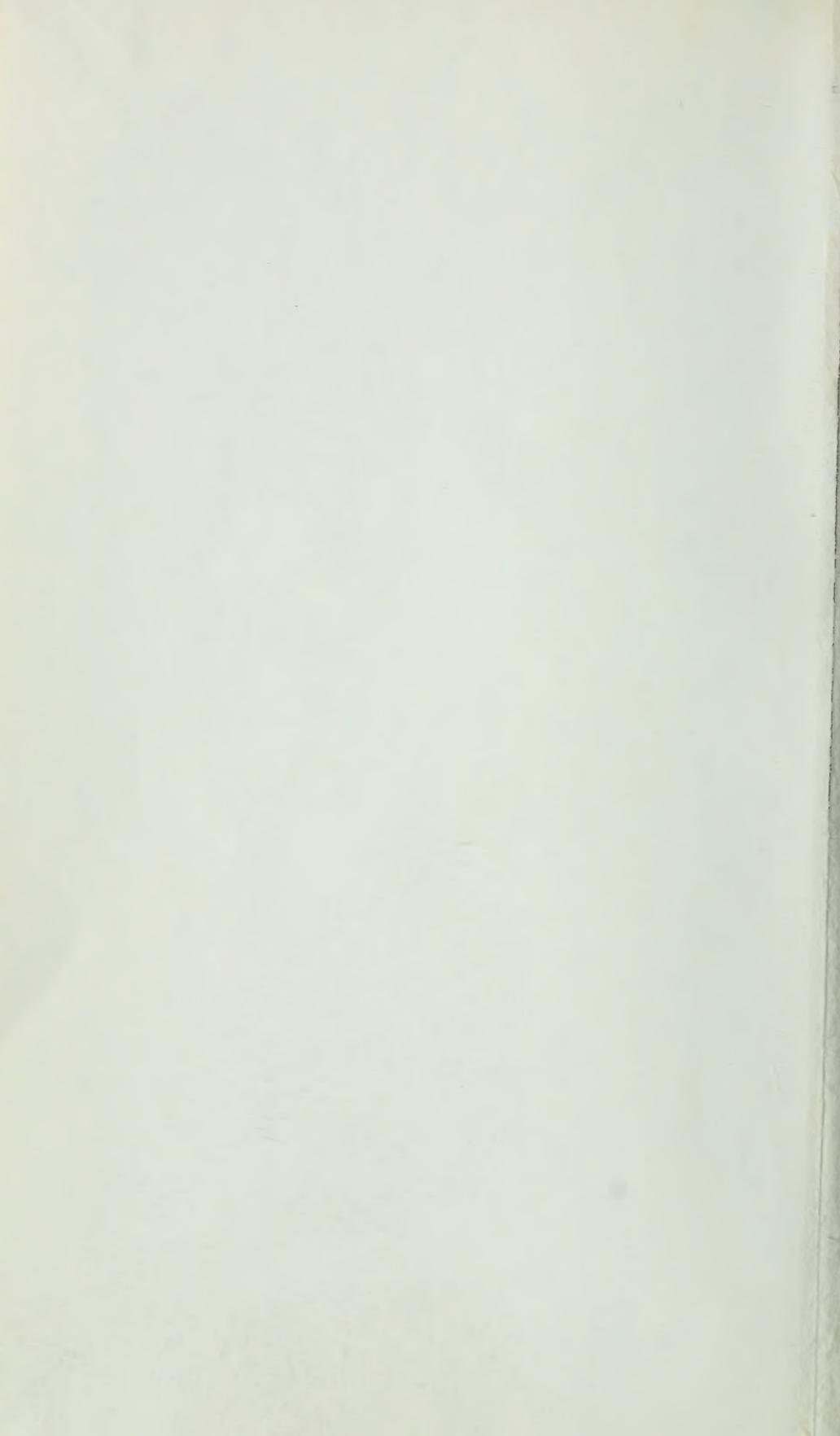
U d / of Ottawa

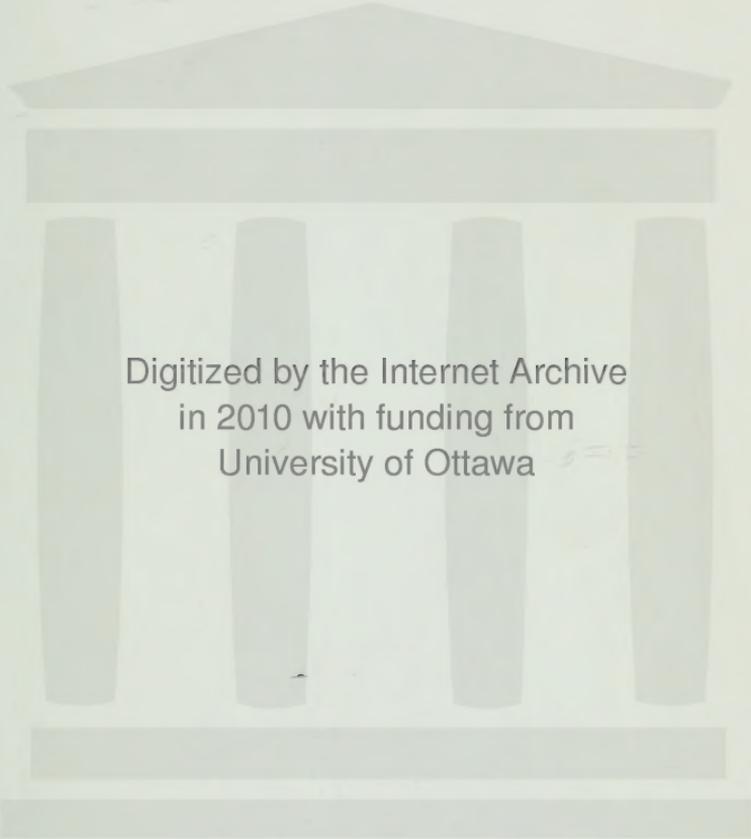


39003000005156

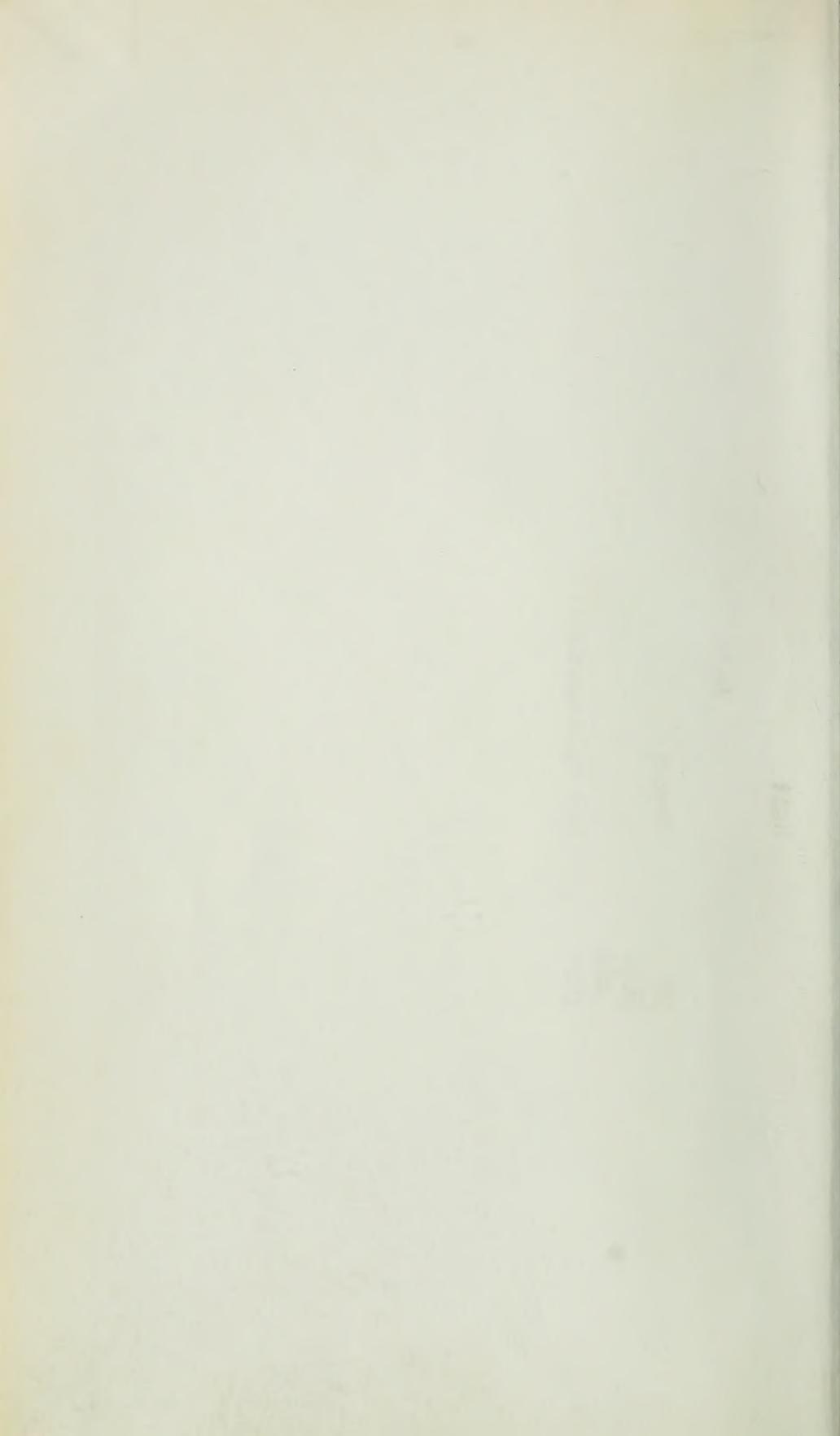


5/1/70





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



LES OPIOMANES

PAR M. DE LAUNAY

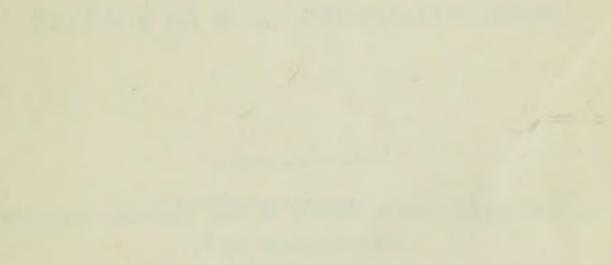
DEUXIÈME ÉDITION

PAR M. DE LAUNAY

REVUE ET CORRIGÉE PAR M. DE LAUNAY

PARIS, CHEZ M. DE LAUNAY, LIBRAIRE, RUE DE LA HARPE, N. 105.

# LES OPIOMANES



A LA MÊME LIBRAIRIE

---

DU MÊME AUTEUR

EN COLLABORATION AVEC LE PROFESSEUR A. JOFFROY

**Fugues et Vagabondage**, *étude clinique et psychologique*. Préface de  
M. le D<sup>r</sup> G. DENY, médecin de la Salpêtrière, 1 vol. in-8°. 7 fr. »

---

*Dupouy*  
*1915*

LES  
**OPIOMANES**

MANGEURS, BUVEURS ET FUMEURS  
D'OPIUM

ÉTUDE CLINIQUE ET MÉDICO-LITTÉRAIRE

PAR LE

**D<sup>r</sup> ROGER DUPOUY**

Ancien chef de clinique à la Faculté de Médecine.  
Médecin de la Maison nationale de santé de Charenton.

---

PRÉFACE DE M. LE PROFESSEUR RÉGIS

---

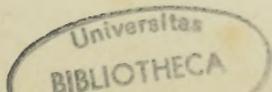
*Ouvrage couronné par la Société Médico-Psychologique  
(Prix Esquirol 1911).*

---

**PARIS**  
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN  
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C<sup>e</sup>  
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1912

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



# OPTOMATES

MANUFACTURED BY THE OPTOMATE COMPANY  
BOSTON

THE OPTOMATE COMPANY

OF BOSTON

1912

MADE IN U.S.A.

THE OPTOMATE COMPANY

HV  
5816  
-D86  
1912

1912

MADE IN U.S.A.

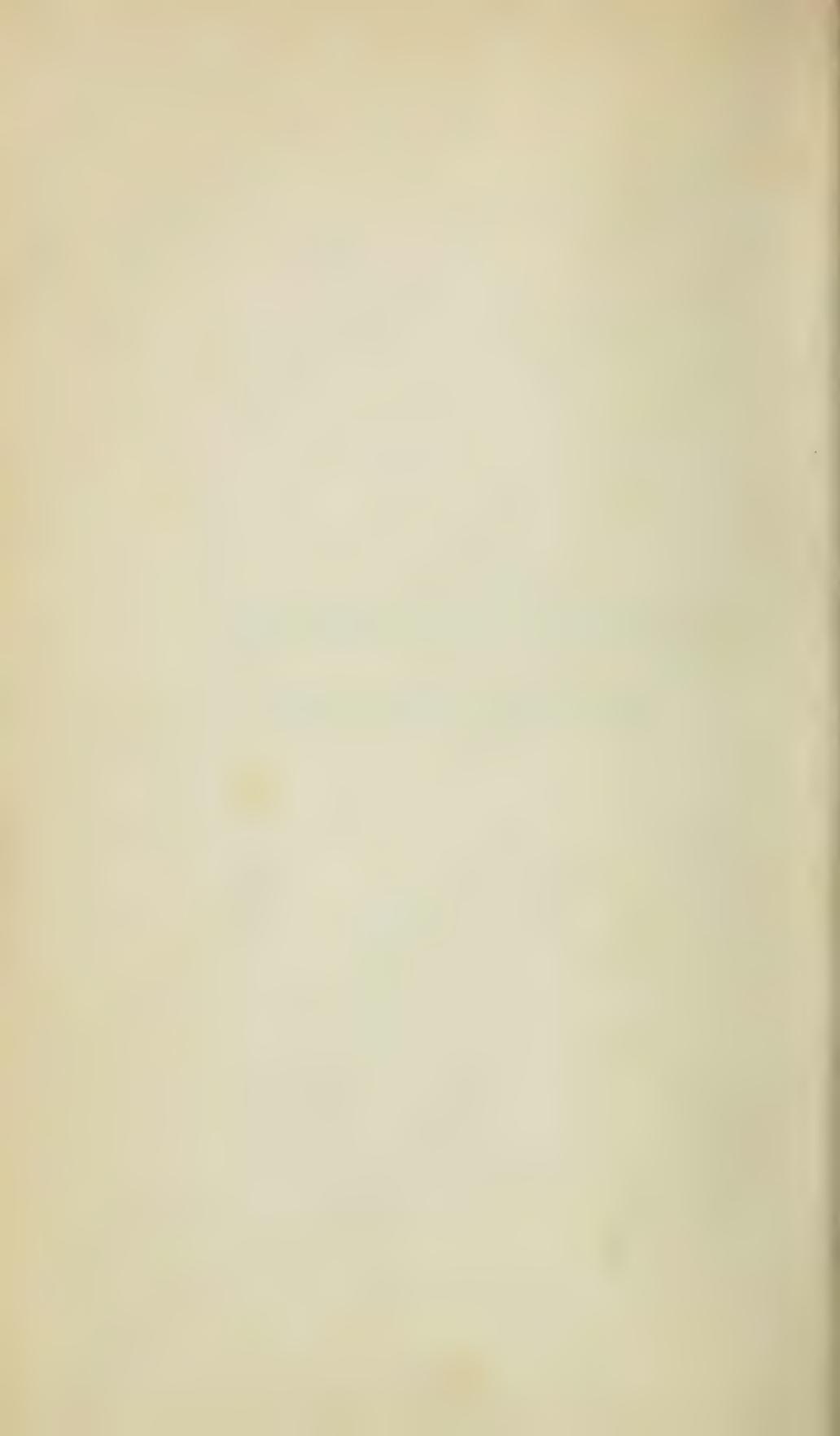
THE OPTOMATE COMPANY

1912

MADE IN U.S.A.

*A la mémoire de mon vénéré Maître*

LE PROFESSEUR ALIX JOFFROY



## PRÉFACE

---

Le goût de l'homme pour les toxiques enivrants, qu'il soit voulu ou instinctif est, en tout cas, aussi vieux que le monde.

Jamais cependant cette appétence ne fut aussi marquée et aussi grave qu'à l'heure présente. Il est banal de dire, mais on ne saurait trop le répéter, que certains pays, comme la France, sont aujourd'hui mis en danger de mort par l'alcool.

A cette funeste action, individuelle et sociale, du poison-roi, vient s'ajouter hélas ! celle de substances diverses, dont le nombre semble s'accroître chaque jour. Telles l'éther, la morphine, l'héroïne, la cocaïne, le chloral, le hachisch, et bien d'autres encore plus ou moins nocives, comme le tabac.

Quant à l'intoxication par l'opium, elle était restée chez nous jusqu'à ces derniers temps une exception et en quelque sorte le privilège à peu près exclusif de certains littérateurs plus ou moins névrosés, buveurs de laudanum d'ailleurs bien plutôt que fumeurs de chandoo.

Mais, depuis surtout notre conquête de l'Indo-Chine, l'habitude de fumer l'opium, contractée là-bas par quelques-uns de nos fonctionnaires, civils, marins et

militaires, a été par eux importée en France où, s'acclimatant et se propageant peu à peu, sans bruit, elle est arrivée à constituer, en nos ports et nos grandes villes, un certain nombre de foyers plus ou moins actifs.

Et c'est ainsi que le vaincu s'est vengé de son vainqueur en lui inoculant sa dangereuse passion atavique, ce que Brunet a pu justement appeler « une avarie L'Extrême-Orient ».

Reconnaissons toutefois, pour être sincères, que nous nous sommes volontiers prêtés à la contagion et que, non contents d'aller spontanément au-devant d'elle, nous lui avons fourni, par surcroît, un terrain des mieux préparés.

Les peuples, comme les individus, se comportent différemment vis-à-vis des toxiques et il y a à cet égard des affinités vraiment remarquables. La fumée d'opium semble avoir plus d'attrait pour certaines de nos nervosités aiguës et délicates de Français que pour celles, moins subtiles peut-être, de nos bons amis les Anglais. Je n'ai aucune donnée positive à cet égard ; mais il est frappant de constater que ce mode d'absorption du poison ne paraît avoir jamais provoqué d'épidémies sérieuses chez nos voisins, ni dans la Métropole, ni aux Indes, bien qu'ils soient depuis des siècles les trafiquants par excellence de l'opium.

Chez nous, au contraire, l'intoxication, née d'hier, s'est rapidement étendue. En maints endroits, comme Toulon, Brest, Lorient, Paris, se sont installées, à côté de fumeries privées, des fumeries clandestines, tenues le plus souvent par des hétaïres et fréquentées par des clients de toute sorte. La femme elle-même, canton-

née presque exclusivement, en Orient, dans l'ambiance servile du fumeur, se hausse en France jusqu'à lui et dispute à l'homme le bambou, comme elle lui dispute la seringue de morphine et plus encore le flacon d'éther.

Il est difficile de savoir exactement, tellement il se dissimule et tellement il s'alimente par la fraude, à quel degré ce nouveau fléau sévit en France, s'il est toujours en voie d'accroissement et dans quelle mesure ou si, comme d'aucuns le soutiennent, il tend plutôt à rétrocéder. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe, ainsi que le démontrent, en dehors de descriptions littéraires et d'observations médicales qui vont toujours se multipliant, nombre de faits quotidiens, dont quelques-uns s'inscrivent au bilan des condamnations judiciaires et même hélas ! au martyrologe de l'aviation<sup>1</sup>. Il existe en France, dans certains milieux, une impulsion passionnelle à fumer l'opium ou *opio-manie* conduisant à une intoxication générale grave à laquelle on peut, par analogie avec les intoxications similaires, donner, je crois, le nom *d'opiumisme*.

Cette nouvelle cause d'empoisonnement national, ajoutée à tant d'autres, doit donc être rigoureusement dénoncée et combattue avant que ses ravages soient devenus trop profonds, avant qu'il soit trop tard pour l'enrayer.

C'est le but que se propose aujourd'hui le Dr Dupouy dont le livre vient, on peut le dire, à son heure.

D'autres déjà et en très grand nombre — car la littérature de l'opium est des plus abondantes — ont

1. Voy. *Excelsior* du 2 août 1914, à propos de la mort, par l'opium, du jeune aviateur Maurice Orus.

parlé de cette intoxication, l'ont décrite en termes justes, saisissants, notamment les médecins de la marine et les médecins coloniaux, bien placés pour l'observer, pour en constater, parfois sur eux-mêmes, les dangereux effets. Mais aucun psychiatre, fort de sa compétence spéciale, de son érudition, de ses observations personnelles, n'avait eu l'idée de réunir en un livre l'ensemble précieux de ces documents. Il faut savoir gré au Dr Dupouy d'avoir tenté cette tâche, pour laquelle le désignaient ses remarquables travaux antérieurs, et de l'avoir fait avec le souci de rendre service à tous ceux qu'intéresse l'hygiène sociale, c'est-à-dire le grand problème de la santé publique.

C'est pour ce motif que j'ai accepté avec un vif plaisir son offre flatteuse de présenter l'ouvrage aux lecteurs.

Cet ouvrage, après les généralités indispensables et une brève mais substantielle étude sur les opiophages, expose en tous ses points l'histoire pathologique des fumeurs d'opium, depuis la phase d'initiation et d'accoutumance qui en marque l'attirant début, jusqu'à celle de déchéance organique qui, après les mille péripéties d'une longue route diversement accidentée, vient la clore sinistrement.

La description très complète, très détaillée, des diverses étapes de l'intoxication s'appuie sur la citation de cas cliniques à la fois nets et précis.

M. Dupouy a fait plus. Il a consacré un important chapitre de son volume à l'analyse de notre littérature extra-médicale de l'opium et à l'étude médico-psychologique de quelques opiomanes célèbres : Thomas de

Quincey, Coleridge, Edgard Poë, Charles Baudelaire, Gérard de Nerval, Barbey d'Aurévilly.

Ce chapitre, d'une documentation parfaite et d'une critique très pénétrante est, à mon sens, des plus heureux. Il fournit les observations de fumeurs d'opium les plus curieuses, les plus exactes, les plus intensément vécues qui soient ; il constitue en outre une fort intéressante application de cette méthode médico-historique contemporaine, si intelligemment ouverte par Cabanès, qui préconise l'étude biologique de l'écrivain pour arriver à mieux connaître son œuvre.

Il me serait impossible d'énumérer ici tout ce que contient d'idées, de faits et d'enseignements le livre du Dr Dupouy. Qu'il me soit permis seulement de signaler et de commenter en peu de mots quelques-uns des points qui y sont traités.

Avec la plupart des écrivains médicaux, M. Dupouy insiste sur ce fait que les opiomanes se recrutent surtout chez nous parmi les déséquilibrés, les nerveux, les intellectuels sensitifs, impressionnables, affinés. Cela est hors de doute et mérite d'être souligné. Les individus, nous le répétons, pas plus que les peuples, ne sont égaux vis-à-vis des toxiques. Certains passent indifférents, méprisants même, devant les attirances de l'opium, comme devant celles de l'éther, de la morphine ou de l'alcool. Ils n'ont aucun mérite à ne point céder à une tentation qu'ils n'éprouvent point. D'autres succombent infailliblement, moins du fait de l'opium lui-même que du fait de leur appétence morbide pour les toxiques. Ce sont, suivant un mot très juste, bien moins des opiomanes que des *toxicomanes*, maladivement entraînés vers tous les poisons à leur

portée et allant successivement de l'un à l'autre quand ils ne s'adonnent pas, à la fois, à plusieurs d'entre eux.

La conclusion pratique de ce fait c'est qu'une sélection sévère, psychique plus encore que physique, doit présider au recrutement de nos fonctionnaires coloniaux, civils et militaires. Fournissons une proie moins facile à l'opium, ainsi d'ailleurs qu'à tous les agents névrosants des climats exotiques et nous en restreindrons, par cela même, les effets désastreux, pour les individus et pour le pays.

Et qu'on ne s'étonne point d'une telle proposition. Un jour viendra où le contrôle de la validité mentale apparaîtra, pour beaucoup de fonctions sociales, comme plus nécessaire encore que le contrôle de la validité corporelle et déjà nos efforts dans ce sens tendent à se réaliser, pour le bien de tous, à la fois dans l'École et dans l'Armée.

En ce qui concerne l'opium, le danger, pour les prédisposés, est d'autant plus grand que tout concourt à produire et à accentuer ici la fascination. C'est d'abord, comme un appel d'attirantes sirènes, les descriptions magiques du livre et les félicités divines que promet le mirage de leur prisme enchanteur. Car, chose curieuse, tout lettré qui aspira les vapeurs de la drogue se croit tenu, sincère ou non, d'en vanter publiquement les charmes ; tout fumeur devient tentateur ; plus encore que le morphinomane, l'opiomane cherche à faire des adeptes ; par un raffinement de volupté perverse, ce pécheur a besoin d'en entraîner d'autres dans son péché. Joignez à cela la nature de la substance elle-même, son parfum d'exotisme, son mode

d'absorption, ses effets immédiats, par-dessus tout peut-être le milieu où s'accomplit grave, mystérieuse et douce, la cérémonie quasi-rituelle de l'inhalation thébaïque avec son cadre oriental, ses décors, ses ustensiles liturgiques et les comparses falots qui se meuvent sans bruit aux yeux du fumeur vaguement endormi : voilà ce qui rend l'ivresse de l'opium si éminemment séductrice pour les névrosés en quête de la sensation délicate et rare.

Est-ce à dire que cette ivresse surhumanise vraiment l'individu ; que, libérant son psychisme de sa lourde gangue, elle l'allège et le sublime au point de lui permettre de s'envoler, de planer, heureux, dans un ciel idéalement lucide, pour y former des rêves créateurs d'œuvres supérieures ?

Non, hélas ! et c'est à détruire cette légende trop répandue que M. Dupouy s'est, en grande partie, attaché dans son livre.

Il ne nie pas certes les sensations de bien-être, d'exaltation, d'immatérialité sereine éprouvées par les fumeurs d'opium. Il ne nie pas non plus que certains d'entre eux, esprits supérieurs, aient exceptionnellement puisé dans leur onirisme toxique l'idée plus ou moins claire de quelque-une de leurs œuvres. Ce serait contester ce fait, aujourd'hui acquis, que « l'état particulier de subconscient, tenant du somnambulisme ou de l'extase, dans lequel la cérébration automatique s'exerce en pleine liberté, puisse engendrer, à côté de rêvasseries vagues et confuses, des conceptions suivies, des scènes vivantes et coordonnées, parfois même des productions achevées de l'esprit apparaissant le plus souvent à l'individu comme nées en

dehors de sa volonté ou même en dehors de lui »... contester aussi que les hommes de talent et de génie, à l'heure créatrice, soient « des dormeurs éveillés perdus dans leur abstraction subconsciente, des êtres à part marchant vivants dans leur rêve étoilé<sup>1</sup> ».

Non, le D<sup>r</sup> Dupouy ne nie point cela. Il montre seulement, avec beaucoup de justesse, que les sensations euphoriques des opiomanes ne sont que factices ; que la valeur des œuvres nées au cours de leur ivresse, comme celle des amorphes productions qui nous enchantent tant, en nos rêves, n'est le plus souvent qu'illusion pure ; et qu'enfin, si dans la première phase de l'opiomanie, l'esprit peut encore subir, parfois, l'éphémère stimulation du poison, c'est, hélas ! pour le payer bien cher par la suite.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire dans l'ouvrage de M. Dupouy, le chapitre qui a pour titre : « Période de déchéance ou de terminaison. La mort des fumeurs d'opium ». Triste fin, terminant une triste vie, bien faites l'une et l'autre pour arrêter sur la pente fatale ceux que pourraient tenter les fallacieuses descriptions des propagandistes du poison. L'auteur commente en détail, d'ailleurs, l'exemple des opiomanes célèbres, pour montrer qu'ils n'ont rien dû de leur talent à l'opium, sauf peut-être quelques-unes des étrangetés de leur œuvre, tandis qu'en revanche, l'opium a tué ce talent avant l'heure, ainsi que la plupart d'entre eux l'ont, eux-mêmes, lamentablement confessé.

Finie donc la légende de l'opium créateur d'intelli-

1. E. Régis. Préface à l'ouvrage du docteur Chabaneix : *Essai sur le Subconscient dans les œuvres de l'esprit et chez leurs auteurs* (Thèse de Bordeaux, 1897, J.-B. Baillière).

gence et de volupté, dispensateur de joies surhumaines, producteur de merveilles d'esprit et d'art. L'opium n'est qu'un poison, plus subtil et plus attirant peut-être que les autres, mais aussi plus trompeur et conduisant ses victimes à la décadence physique et morale, à travers les pires souffrances de « l'état de besoin ».

Je n'insisterai pas ici sur les différences qu'établit le D<sup>r</sup> Dupouy entre l'opium et les autres toxiques, au point de vue des effets psychiques. Pour lui, l'opium détermine avant tout de la *rêverie*, une rêverie lucide, non hallucinatoire ; à ce point que lorsque des hallucinations s'y joignent, elles sont dues, croit-il, à l'action d'une substance surajoutée, telle que la belladone, le hachisch ou l'alcool.

Cette distinction est peut-être trop absolue. Tous les poisons connus ont tendance à exalter le psychisme inférieur ou automatique au détriment du psychisme supérieur ou conscient, sous forme d'onirisme, c'est-à-dire de rêveries et de rêves somnambuliques plus ou moins hallucinatoires. Et c'est cette tendance commune qui identifie, cliniquement, les poisons internes aux poisons externes, les auto-intoxications aux exo-intoxications. Il faut donc admettre que l'opium peut, lui aussi, être hallucinogène, sinon toujours, au moins dans bien des cas.

En ces matières, d'ailleurs, il est un facteur qui, plus que la nature du poison peut-être, influe sur le tableau symptomatique : c'est le facteur individuel. Qu'il s'agisse d'alcool, d'éther, de morphine, d'opium, d'urémie ou d'une toxi-infection quelconque, chacun fait son rêve morbide à sa façon, terne ou brillant,

triste ou gai, calme ou agité, délirant, hallucinatoire, impulsif, etc., suivant ce qu'est son idiosyncrasie, c'est-à-dire suivant son tempérament, son intelligence, son savoir, son imagination, son rang social et professionnel. Et c'est ce qui explique, mieux que tout, qu'à chaque nouvelle saturation toxique, le même malade revive souvent la même scène onirique, momentanément disparue, présentant ainsi ce que Legrain a décrit et appelé « le délire à éclipses ».

Cela ne m'empêche pas de penser qu'il existe des particularités morbides spéciales, mais surtout *plus spéciales* à chaque poison. Je ne crois pas, par exemple, comme le dit M. Dupouy, que la sensation de légèreté, d'impondérabilité soit tout à fait caractéristique de la rêverie d'opium. Elle se retrouve non seulement dans l'ivresse hachischique, mais encore dans celle de l' inanition, où nous l'avons signalée, avec mon élève Las-signardie. Mais je crois avec lui et avec tous les auteurs que la veulerie, la moralité, les perversions de tout ordre sont plus fréquentes et plus marquées qu'ailleurs dans l'opiumisme chronique; je crois que le fumeur d'opium, si intelligent, si honnête, si viril qu'il ait été, n'est plus, quand sa passion le domine et surtout dans l'état de besoin, qu'une loque humaine capable, en sa déchéance morale, de se laisser aller à toutes les trahisons, à tous les crimes.

Contre un mal aussi grave, aussi dangereux, la lutte doit être ferme, énergique, impitoyable. C'est l'énoncé des moyens propres à entreprendre cette lutte qui forme les conclusions du livre de M. Dupouy. Après avoir montré de quelle façon la Chine, si profondément atteinte, cherche à se guérir de sa funeste pas-

sion nationale par la défense de l'usage de l'opium dans l'armée, dans les écoles, par la révocation des officiers ou des fonctionnaires fumeurs, la réglementation des plantations de pavot, l'inscription des fumeurs, l'enregistrement des débits, la fermeture progressive des fumeries, etc., il indique l'effort récent tenté soit en commun, soit isolément, par les divers pays d'Europe.

Cet effort, comme tous ceux que nous faisons contre les intoxications collectives, même les plus menaçantes, est encore, il faut bien le dire, beaucoup trop timide. En pareille matière, les demi-mesures ne valent rien. Une seule compte : c'est la suppression absolue, radicale de la fabrication et de la circulation de l'opium, comme seule compte, en alcoolisme, la suppression absolue, radicale de la fabrication et de la circulation de l'absinthe et des apéritifs. Malheureusement, on n'ose pas et l'on invoque des obstacles de tout ordre, parmi lesquels tiennent une large place les raisons économiques et financières.

Comme si une intelligence, comme si une vie humaine ne valaient pas plus que l'opium ou l'absinthe qui les détruisent, comme si les poisons nationaux ne coûtaient pas plus au pays, même en argent, qu'ils ne lui rapportent !

Aussi suis-je heureux que M. Dupouy soit sur ce point resté intransigeant et qu'il ait terminé son livre en dénonçant comme moi le rôle de l'État français, qui prétend sévir contre les fumeurs d'opium après leur avoir lui-même vendu le poison et qui cherche à équilibrer le budget de l'Indo-Chine à l'aide des 15 millions rapportés par la manufacture de Saïgon, comme

il cherche à équilibrer notre budget de la métropole à l'aide des millions produits par l'alcool, sauf à en dépenser le double pour payer les méfaits de ce même alcool.

Et je termine cette trop longue préface d'un beau et bon livre, œuvre tout à la fois de saine science et de haut patriotisme, en souhaitant de tout cœur qu'il ait un plein succès et qu'il porte ses fruits.

E. RÉGIS.

---

# LES OPIOMANES

---

## PREMIÈRE PARTIE

### TOXICOMANIE ET OPIUMISME

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### LES TOXICOMANES

Actuellement, dans la plupart des pays du monde, l'homme, à quelque rang de la société qu'il appartienne, fait usage pour sa satisfaction personnelle de certaines substances toxiques, particulièrement excitantes pour son système nerveux. Cet usage remonte aux époques les plus reculées, se perpétue de génération en génération en se transformant parfois suivant les caprices de la mode, et va souvent jusqu'à l'abus, occasionnant alors les troubles les plus variés comme forme et comme intensité. Ces substances changent avec les contrées. Sans parler des boissons alcooliques aujourd'hui répandues sur tout le globe ni des infusions excitantes comme le café, le thé, le maté, nous citerons l'arsenic que mangent les paysans du Tyrol et de la Styrie, le hachich et l'opium que mangent, boivent ou fument certains peuples d'Orient, la coca que mâchent les naturels de l'Amérique du Sud, le kawa dont s'enivrent les Polynésiens, etc... En France, après l'alcool et le tabac, l'éther, la morphine, la cocaïne et l'héroïne sont les poisons les plus goûtés ; nous devons encore y joindre l'opium en nature, mangé sous forme d'extrait gommeux, bu en tant que laudanum ou, enfin, fumé dans des pipes d'une forme particulière.

A quoi attribuer de telles habitudes si contraires à la santé physique et mentale de l'individu et de l'espèce? Doit-on aveuglément accepter les explications qui en ont été fournies — la recherche délibérée d'une action nervo-tonique combattant la sensation de fatigue musculaire ou psychique, luttant contre la faim et le sommeil, faisant produire un rendement plus grand à la machine humaine, dans un but aphrodisiaque ou intellectuel, — ou bien, aux heures moroses de l'existence, la poursuite d'une ivresse verseuse d'oubli, d'une volupté procureuse d'exceptionnelles béatitudes? P.-E. Botta<sup>1</sup>, dans une thèse intéressante sur l'usage de fumer l'opium, suppose le volontaire envol du rêveur dans un monde imaginaire, vers un idéal bonheur. « Soumis par sa nature, non seulement aux peines physiques communes à tous les êtres animés, mais encore à des peines morales résultant du don d'intelligence qui lui a été accordé, l'homme, dit-il, s'est efforcé, dans tous les temps, de trouver les moyens d'échapper à son existence réelle, et d'aller dans un monde imaginaire chercher un bonheur factice et la satisfaction de ses insatiables désirs ». Baudelaire<sup>2</sup>, trente ans plus tard, développait ce même thème dans ses *Paradis artificiels*. « Cette acuité de la pensée, déclare-t-il, cet enthousiasme des sens et de l'esprit, ont dû, en tout temps, apparaître à l'homme comme le premier des biens; c'est pourquoi ne considérant que la volupté immédiate, il a, sans s'inquiéter de violer les lois de sa constitution, cherché dans la science physique, dans la pharmaceutique, dans les plus grossières liqueurs, dans les parfums les plus subtils, sous tous les climats et dans tous les temps, les moyens de fuir, ne fût-ce que pour quelques heures, son habitude de fange et, comme dit l'auteur de *Lazare*, d'emporter le paradis d'un seul coup ». Le physiologiste Fonsagrives<sup>3</sup> raisonne comme le poète : « L'appétit de l'opium se partage,

1. P.-E. Botta. *De l'usage de fumer l'opium*, Thèse Paris, 1829.

2. Voir plus loin (p. 269) *Baudelaire opiomane*.

3. Article *Opium* du Dictionnaire Dechambre.

avec celui de l'alcool, du hachich, du kawa, etc., le domaine de la sensualité, et il est fondé, comme celui de ces substances, sur le besoin impérieux, que l'homme éprouve, de se créer une vie cérébrale factice, qui lui voile pour un temps les sévères et froides réalités de l'existence ordinaire. Ce que l'alcool fait dans l'Occident, l'opium le fait chez les Orientaux ». Pour Richet<sup>1</sup>, c'est, pareillement, dans un but intellectuel que l'humanité entière s'adonne à ces poisons : « il semble, croit-il, que l'homme soit mécontent de l'état de son intelligence, et qu'il cherche à l'exciter par des substances toxiques ». Legrain<sup>2</sup> partage cette opinion dans son étude sur les poisons de l'intelligence ; J. Moreau<sup>3</sup>, R. Meunier<sup>4</sup> expriment le même sentiment à propos du hachich.

Or, est-ce bien vraiment pour exciter, de propos délibéré, sa cérébralité — quel qu'en soit d'ailleurs le but — que l'individu se soumet à une intoxication régulière, continue, par l'alcool, le tabac ou l'opium ? La genèse de ces habitudes toxiques me paraît bien plutôt dévolue à l'esprit d'imitation et à la contagion mentale<sup>5</sup>.

Pourquoi prenons-nous l'habitude de boire du vin à nos repas, du café après, voire des liqueurs, pourquoi surtout fumons-nous, sinon *pour faire comme tout le monde*, pour obéir aux coutumes de notre pays et de notre époque. Après la tentative avortée de André Thivet, moine cordelier et cosmographe du roi François II, qui, sous le nom de « Cosoba », le présenta sans succès à la cour en 1556, lorsque Jean

1. Ch. Richet. *Les poisons de l'intelligence*, Paris, 1884.

2. Legrain. *Étude sur les poisons de l'intelligence* (*Ann. Méd. Psychol.*, juillet 1891).

3. J. Moreau (de Tours). *Recherches sur les aliénés en Orient* (*Ann. Méd. Psychol.*, 1843, I, p. 103). *Du hachich et de l'aliénation mentale* (*Études psychologiques*, Paris, 1845).

4. R. Meunier. *Le hachich*, Paris, 1909.

5. Nous ne voulons élever ici aucune discussion sur la « contagion mentale » et les caractères qui la différencient de la simple imitation. Mais nous renvoyons le lecteur que ce sujet intéresserait au tout prochain ouvrage de notre ami, le Dr G. Dumas. Voir déjà son article : *Épidémies mentales et folies collectives*. *Revue philosoph.*, avril 1911.

Nicot vulgarisa en France le tabac<sup>1</sup> découvert en 1518 par Fray Romano Pane dans le Yucatan et importé en Europe par les Espagnols vers 1560, son usage, d'abord réservé aux gens de la haute société, fut surtout de le priser, en laissant négligemment et élégamment tomber les grains de « petun »<sup>2</sup> sur le jabot dentellé de la chemise. Aujourd'hui, si l'usage s'en est généralisé dans tous les milieux, la « prise », par contre, n'est guère plus de bon ton dans les salons. Le code de la bienséance mondaine se refusait hier encore à accepter que la femme pût fumer ; demain ce sera parfaitement admis ; en Espagne, en Russie, en Turquie, c'est chose faite depuis longtemps. Tout cela est une question de mode, uniquement.

Et quand, gamins, nous tirons en cachette nos premières

1. Consulter pour l'histoire du tabac : A. Grenet. *Influence du tabac sur l'homme*, Paris, 1841 ; F. Tiedemann. *Geschichte des Tabaks und anderer ähnliche Genussmittel*, Francfort, 1854 ; Depierris. *Le tabac*, Paris, 1876 ; Em. Laurent. *Le nicotinisme. Étude de psychologie pathologique*, Paris, 1893 ; H. Jaucent. *Le Tabac. Étude historique et pathologique*. Thèse Paris, 1900.

2. Nom que les Caraïbes donnaient au tabac, divinisé et adoré par eux. Ces sauvages de l'Amérique brûlaient le petun comme dans nos temples nous brûlons l'encens. Les ministres de leur culte (le culte du dieu Petun, c'est-à-dire de la plante dont la puissance concentrée dans une goutte de matière — la nicotine dont ils empoisonnaient leurs flèches — donnait la mort à leurs ennemis), au milieu des vapeurs qu'ils absorbaient, se mettaient dans un état d'ivresse narcotique qui n'était, à leur conscience et aux yeux de ces foules crédules et abusées, que la pénétration du génie protecteur, apparu pour les inspirer et les conduire. Ils croyaient, en absorbant par la bouche et les narines la fumée du petun, s'approprier ainsi la puissance de leur dieu. Voilà pourquoi fumaient les Indiens que nous imitons si bien aujourd'hui, sans pourtant partager en rien leurs croyances religieuses (V. Depierris, *op. cit.*).

Il est à remarquer, à ce sujet, que Catherine de Médicis, fanatique et superstitieuse, s'appropriait la plante de Nicot, qui devint la catherinaire, l'herbe à la reine, la « médicée », etc., et la fit servir au culte maladif et outrancier qu'elle pratiquait. Imitant les prêtres indiens, Catherine s'enfermait dans les couches épaisses de sa fumée et là, sous l'influence des vapeurs narcotiques qui bouleversaient son cerveau par des sensations étranges, jusqu'alors inconnues, elle se croyait inspirée et prenait pour des conseils de son bon génie toutes les bizarres et folles impressions que lui causait cette ivresse extatique. Grâce à son influence occulte, le tabac ne tarda pas à jouir d'une réputation extraordinaire : il devint une panacée à tous les maux et son usage fut introduit en médecine (Voir Jean Leander. *Traité du Tabac ou Panacée universelle*, trad. par Barthélemy Vincent, Lyon, 1626, et Baillard. *Discours sur le tabac et ses usages en médecine*, Paris, 1693). La tabatière précéda la pipe. Les premiers fumeurs de tabac se montrèrent sous Louis XIII.

bouffées des cigarettes ou de la pipe paternelle, ce n'est assurément point pour chercher une excitation intellectuelle ou pour conquérir un paradis, nous voulons seulement « faire comme les grands ». Plus tard, après avoir refoulé les dégoûts, les nausées et les vertiges du début, nous prendrons goût à cette fumée qui chatouille notre gorge, fait vibrer nos narines et nous laisse à la bouche une saveur âcre et persistante. Après quelques années de pratique, l'habitude est devenue un besoin à la satisfaction duquel nous éprouvons un certain charme et dont nous savons difficilement nous passer désormais. Alors, si l'on nous interroge, nous dirons goûter de véritables jouissances à fumer et de bonne foi nous affirmerons que l'odeur du tabac excite notre puissance intellectuelle ou, pour le moins, notre verve inspiratrice, et que notre imagination se complait à suivre les volutes bleues qui montent légères vers les nues : esclaves du poison, nous chanterons ses bienfaits, son charme, son ivresse<sup>1</sup> comme Baudelaire, grand fumeur au surplus, a chanté le vin, le hachich et l'opium...

Sans doute il est des habitudes toxiques qui reconnaissent une autre origine que l'imitation et qui sont nées de l'accoutumance au poison prescrit à titre médicamenteux. Le tabé-

1. Em. Laurent a très justement insisté sur le rôle de l'imitation d'abord, et de la suggestion ensuite, dans le plaisir que le fumeur finit par trouver dans le tabac. « L'apprenti fumeur entend répéter sans cesse autour de lui que la fumée de tabac a un parfum délicieux, qu'elle porte à la rêverie, que dans ses ronds bleuâtres se cachent les plus séduisantes visions. Il reste pendant quelque temps incrédule peut-être : il s'étonne de ne point obtenir du tabac les sensations tant vantées. Néanmoins, peu à peu, la suggestion, sans cesse renouvelée, prend pied dans son cerveau et s'y installe. Il finit par se dire que le tabac doit avoir du bon, puisque tous les fumeurs le disent. Sans cela, pourquoi fumeraient-ils ? Cette fois il est près d'être convaincu. Encore quelques pipes et il se persuadera que le tabac est une chose délicieuse, une herbe divine, un présent des dieux. Il achève de lui-même de se persuader. Cette fois, c'est de l'auto-suggestion. Le fumeur est complet et il fumera jusqu'à la fin de ses jours. Il trouve dans le tabac les sensations qu'on lui avait annoncées et qu'il y cherchait. La suggestion a merveilleusement opéré. C'est maintenant un nicotinique. Il fumait d'abord pour faire comme tout le monde : maintenant il fume par plaisir : bien plus, par besoin ; il fumait par imitation, il fume par suggestion ». (*Op. cit.*, p. 52).

tique, le cancéreux, le névralgique, devenus morphinomanes ne sont pas des victimes de la contagion mentale mais de leur défaut de résistance à la douleur. D'autres encore, déséquilibrés aux goûts perversis ou dépravés, chercheurs solitaires de sensations étranges, peuvent, sans esprit d'imitation, fouiller l'arsenal des poisons avec l'espoir obsédant de trouver l'ivresse anormale, extraordinaire, unique... Mais à ces exceptions près l'imitation et la contagion se retrouvent à la base de toute intoxication chronique, de même qu'elles servent de fondement à la plupart de nos conventions mondaines et, au détriment de la logique et du progrès, à trop de nos conventions sociales. Vigouroux et Juquelier<sup>1</sup> ont parfaitement montré le rôle de la contagion dans le développement de nos besoins acquis et dans les perversions de nos appétits et de nos goûts, Guyau<sup>2</sup>, Tarde<sup>3</sup>, Le Bon<sup>4</sup>, celui de l'imitation dans la formation des coutumes, usages, mœurs, sentiments, des sociétés et des peuples. « Le gouvernement le plus despotique et le plus minutieux, dit Tarde<sup>5</sup>, la législation la plus obéie et la plus rigoureuse, c'est l'usage. J'entends par là ces mille et une habitudes reçues, soit traditionnelles, soit nouvelles, qui règlent la conduite privée, non pas de haut et abstraitement comme la loi, mais de très près et dans le moindre détail, et qui comprennent tous les besoins artificiels, traduction libre des besoins naturels, tous les goûts et les dégoûts, toutes les particularités de mœurs et de manières, propres à un pays et à un temps ».

L'ivresse que procurent certaines substances toxiques peut n'être connue et goûtée que d'un petit clan d'initiés, n'être

1. Vigouroux et Juquelier. *La contagion mentale*, Paris, 1905.
2. Guyau. *Education et hérédité*, 4<sup>e</sup> éd., F. Alcan, 1895.
3. G. Tarde. *Les lois de l'imitation*, 2<sup>e</sup> éd., F. Alcan, 1895.
4. G. Le Bon. *Psychologie des foules*, 2<sup>e</sup> éd., F. Alcan, 1895; *L'homme et les sociétés. Leurs origines et leur histoire : Les lois psychologiques et l'évolution des peuples*, F. Alcan.
5. *Op. cit.*, p. 348.

provoquée que dans un but particulier et n'avoir été recherchée qu'à une époque donnée. Peu, en effet, savent, en dehors de quelques artilleurs et artificiers, que mâcher de la cordite (sorte de poudre pyroxylée) détermine une excitation assez vive, comparable à celle que produit l'alcool et qui a pu séduire de malheureux soldats. L'ivresse de la belladone et de la jusquiame n'est pareillement appréciée que de très rares adeptes ; la mandragore que les sorciers de l'antiquité et du moyen âge ont employé mystiquement, n'est plus utilisée aujourd'hui. A côté de ces poisons à clientèle restreinte ou disparue, il en est de nationaux et d'ethniques dont l'usage est généralisé à tout un peuple, comme l'arsenic des Styriens, le kawa des Polynésiens, l'acacia niopo des Otomaques<sup>1</sup>, l'amanite des Samoïèdes<sup>2</sup>, le datura des Indiens, la coca des Mexicains, etc., à toute une race comme le hachich ou l'opium des Orientaux.

Quant à l'alcool et au tabac, on peut presque dire qu'ils ont envahi la Terre entière. Un savant anglais, Johnston<sup>3</sup>, a essayé de faire la part de chaque pays dans la distribution des substances affectées à l'usage de fumer. Il a trouvé que 800 millions d'individus fumaient le tabac, 400 l'opium, 300 le chanvre, 100 le bétel, 40 la coca, sans compter ceux qui fument le fongus, le houblon, le thé, l'anis, le balisier, la laitue, la sauge, l'eucalyptus, la lavande, etc. L'habitude de fumer, quelle que soit la substance que l'on brûle au contact de la bouche, est née aux âges de barbarie de l'humanité. On fumait de toute antiquité, même en Occident.

1. De Humboldt. Cité par Morel. *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, Paris, 1857, p. 145.

2. Plusieurs peuplades d'Asie orientale (Samoïèdes, Kamtchadales, Tchoukchi, etc.), préparent avec la fausse oronge (*amanita muscaria*) une boisson fermentée qui produit l'ivresse et la gaieté et feraient même usage dans ce but de l'amanite à l'état sec. Nous devons, d'autre part, à notre maître, le Dr E. Lallemand, la relation d'un cas d'empoisonnement par la fausse oronge où furent très accusés les effets exhilarants dus vraisemblablement à la mycète-atropine.

3. Cité par Depierris.

Une peinture ancienne, affirme M. Daniel Caldine <sup>1</sup>, représente des légionnaires romains se reposant le soir d'une bataille et laissant envoler au-dessus de leurs têtes des spirales d'une fumée qui s'échappe de roseaux enflammés. Les Romains fumaient, en effet, dans des sortes de roseaux ou de pipes, des feuilles de laitue préalablement desséchées. M. René Moreau <sup>2</sup>, d'autre part, cite plusieurs documents sur l'usage des pipes à l'époque gallo-romaine tirés des *Notes archéologiques* de M. Henry Corot <sup>3</sup>. Ces pipes devaient, croit-on, servir à fumer certaines plantes calmantes telles que jusquiame, pavot, belladone, prescrites dans un but thérapeutique. A l'époque la plus reculée enfin, si nous en croyons certains auteurs, les anciens Gaulois et Germains faisaient, dans un but sacré, brûler des plantes — du chanvre très probablement — sur des pierres rougies au feu, en recevaient la fumée et s'enivraient de leurs vapeurs, ainsi que les Druides, devant leurs idoles. Les divagations des prêtres intoxiqués passaient pour être des inspirations de leurs dieux.

L'opium, poison national de la Chine, poison ethnique des Jaunes, après avoir envahi tout l'Orient, a fini par en dépasser les limites et par s'infiltrer en Occident où, d'année en année, il tend à gagner de nouveaux territoires. Les morphinomanes abondent malheureusement dans l'Europe entière ; les mangeurs d'opium, les buveurs de laudanum, hier encore foisonnaient en Amérique et en Angleterre. Les fumeurs d'opium enfin ont fait depuis quelque trente ans leur apparition en France, cherchant à y acclimater ce mode élégant d'intoxication, si parfumé d'exotisme. Bien que, grâce à la lutte énergique entreprise contre « l'avarie d'Extrême-Orient », en raison aussi de la difficulté de se procurer l'opium à fumer — le chandoo — le nombre des fumeurs paraisse tant soit peu diminuer, les

1. *Le tabac remède dangereux*. Chronique médicale, 15 novembre 1903, p. 740.

2. *Id.* Chronique médicale, 1<sup>er</sup> février 1909, p. 90.

3. Henry Corot. *Notes archéologiques*. Dijon, 1917.

retentissants scandales qui récemment défrayèrent la presse, politique et scientifique, ont révélé avec quelle facilité la drogue asiatique réussissait à s'implanter dans nos milieux coloniaux ou dans certains clans d'épicuriens décadents. A plusieurs reprises, il nous a été donné d'observer ou de traiter des fumeurs d'opium et, une fois notre attention éveillée sur eux, il nous fut relativement facile de recueillir à *Paris même*, des observations et des documents. Et c'est pourquoi la pensée nous est venue de faire une étude d'ensemble des opiomanes, nous basant essentiellement dans notre travail sur ce que nous avons personnellement vu et entendu, mais aussi puissamment aidé, — il nous est agréable d'en faire l'aveu, — par notre cousin M. G. Dupouy, chef du laboratoire des Travaux publics à Haïphong, puis à Hanoï. C'est aussi pour nous une très douce joie d'adresser nos remerciements les plus dévoués au professeur Régis dont la compétence et l'amabilité ont bien voulu donner à notre œuvre de précieux conseils, redresser certaines de ses défaillances et la présenter enfin à ses lecteurs.

Notre travail veut être sans prétention. L'histoire de l'opiumisme est, en effet, des plus malaisées et, pour faire une œuvre de quelque valeur, le chimiste et le physiologiste doivent étroitement collaborer avec le neuropathologiste et le psychiatre. L'on est déjà parvenu à isoler de l'opium un grand nombre d'alcaloïdes aux vertus très différentes, narcotiques, stupéfiantes convulsivantes, mais la liste n'en est certainement pas épuisée et l'action propre de chacun d'entre eux sur le système nerveux de l'homme demeure mal connue. Puis, cliniquement, les observations d'opiomanes que nous avons trouvées éparses dans la littérature médicale ou que nous avons nous-même recueillies sont loin d'être complètement superposables. Les uns s'intoxiquent avec de l'extrait thébaïque en pilules ou en solution, d'autres avec des gouttes noires anglaises ou du laudanum : le poison n'est déjà plus le même. Que dire alors des morphiniques et des fumeurs et comment

les assimiler aux opiophages ? Et non seulement le mode de thébaïsation (ingestion, fumage, injection hypodermique, etc.), intervient dans le tableau clinique avec la variété du produit absorbé, mais encore la qualité même de ce produit, plus ou moins riche de tel ou tel alcaloïde particulier, plus ou moins épuré, fermenté, sophistiqué : lorsque nous nous occuperons plus spécialement des fumeurs, nous établirons des différences cliniques très tranchées suivant que l'opium sera du chandoo ou du dross, de l'opium hypermorphiné ou hachiché. Il faut enfin tenir compte, dans l'appréciation des effets toxiques, du terrain physique et surtout mental de l'opiomane, de son état psychopathique et de ses insuffisances organiques antérieures, de ses tares physiologiques et de ses prédispositions individuelles, notamment de ses tendances personnelles et congénitales à rêver ou à délirer. L'influence de la race ne doit pas être négligée, et non plus celle de l'hérédité, psychologique ou toxique : c'est ainsi que des imprégnations successives ayant atténué chez certains peuples fumeurs de l'Orient la puissance toxique de l'opium, la comparaison des effets produits par le même poison sur eux et sur nos nationaux se trouve fatalement faussée.

Le problème de l'opium est donc d'une décevante complexité et nous n'avons pas la témérité de le vouloir résoudre. Le seul but que nous nous soyons proposé est, après avoir essayé de fixer certains traits cliniques, de préciser le danger auquel s'exposent de gaieté de cœur les dilettantes de l'opium. Nous en avons connu qui ne voyaient dans l'opium chanté par Quincey, Poe et Baudelaire qu'un passe-temps agréable d'ultra-civilisés, évocateur de rêves paradisiaques, un baume consolateur, divin dispensateur d'oubli, ou un ferment intellectuel, exaltant l'imagination et la création poétique. Quelle funeste erreur ! L'exemple de ces écrivains<sup>1</sup> en est une preuve convaincante. L'opium est une drogue essentiellement mal-

1. Voir plus loin notre étude de Quincey (p. 207), de Coleridge (p. 229), de Poe (p. 235), de Baudelaire (p. 269).

faisante, sournoise et meurtrière, semeuse de douleurs et de ruines. Et si, à ses débuts, elle prend souvent le masque et les allures d'une courtisane prometteuse, dans un équivoque sourire, de plaisirs illicites, raffinés et suraigus, il faut savoir qu'ensuite elle fait souffrir, cruellement, et qu'enfin elle tue... « L'opium tue, tue de diverses manières; et fréquemment après avoir versé l'ivresse et l'oubli, il fait savourer bien des amertumes et des souffrances avant le coup mortel »<sup>1</sup>.

---

1. F. Brunet. *Une avarie d'Extrême-Orient : la fumerie d'opium. Nécessité de l'éviter et possibilité de la guérir. Le Bulletin Médical*, 4 avril 1903.

## CHAPITRE II

### HISTORIQUE DE L'OPIMUM

On lit dans Morache<sup>1</sup>, et cette opinion est acceptée par beaucoup d'auteurs, que l'usage de fumer l'opium remonte en Chine à moins de deux siècles et s'attache au nom de Wheeler, vice-président des Indes, qui le premier tenta l'importation vers 1740 et fit ainsi prendre aux Chinois une habitude existant déjà dans l'Inde et la Perse. Cette date est beaucoup trop récente ; les fumeurs d'opium chinois existaient dès le xv<sup>e</sup> siècle ; par contre l'introduction en Chine de l'opium, du moins de l'opium véritable, paraît postérieure à l'époque du règne de Taïtsu (fin du xiii<sup>e</sup> siècle) donnée par Jeanselme<sup>2</sup>. L'historique de l'opium est en réalité assez compliqué. Nous l'exposerons rapidement en nous servant plus particulièrement des indications consignées dans la thèse de Pluchon<sup>3</sup>.

Les premières traces de l'existence du pavot dans la pharmacopée chinoise se retrouvent dans un ouvrage médical datant du commencement du viii<sup>e</sup> siècle et dû à Chên-Tsang-Shi qui, dans son *Botaniste supplémentaire* rapporte une description antérieure de la plante faite par Sung-Jang-Tzù. Or, au vii<sup>e</sup> siècle, les Chinois avaient envahi l'Inde après avoir traversé le Thibet et le Népaul et des flottes chinoises assuraient un trafic régulier avec Ceylan et l'Inde. La connaissance du

1. Morache. *Pékin et ses habitants*, Paris, 1869.

2. Jeanselme. *Fumeurs et mangeurs d'opium*. Revue générale des sciences pures et appliquées, 15 janvier 1907.

3. Pluchon. *De l'opium des fumeurs. Synthèse de pharmacie*, Montpellier, 1887.

pavot semble donc avoir été importée par les Indiens, avant même l'invasion et le pillage de Canton par les pirates arabes (758)<sup>1</sup>. Le pavot (Yung-Su) était employé au seul titre médicamenteux et l'on utilisait la graine, non la capsule. Toutefois, dès cette époque, les Chinois auraient remarqué qu'une infusion de la graine leur procurait une douce somnolence et une incomparable quiétude physique<sup>2</sup>.

Jusqu'au xi<sup>e</sup> siècle donc, la graine de pavot seule est employée dans le traitement de diverses maladies. Liu-Hung (xii<sup>e</sup> siècle) parle le premier de l'usage médical des capsules et du xii<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle les médecins chinois étudient minutieusement les différentes parties de la plante, arrivant ainsi à une connaissance très approfondie des propriétés médicales dues non plus seulement à la graine et à son infusion, mais à la capsule en décoction et enfin à la décoction évaporée de la plante entière. Ils ne connaissent pas encore cependant le véritable opium, c'est-à-dire le suc obtenu par incisions pratiquées au pourtour de la capsule encore verte. Celui-ci (Afu-Yung, Ya-Pien) aurait été importé par les Mahométans<sup>3</sup> — qui eux-mêmes le tenaient des Égyptiens<sup>4</sup> — au début du

1. Les Arabes, par contre, avaient pénétré dans l'Inde depuis plus d'un siècle. La descente des premières flottes arabes eut lieu en 637 dans l'île de Tanah près Bombay. En 643, les Arabes vont jusqu'aux frontières du royaume de Caboul et du Sindé, puis s'approchent de plus en plus de la vallée de l'Indus dans leurs incursions de 664, 683 et 707. Voir : Barrau. *Histoire des Arabes*, Paris, 1842 ; Caussin de Perceval. *Essai sur l'histoire des Arabes*, Paris, 1847-1848 ; Sédillot. *Histoire des Arabes*, Paris, 1854.

Des relations étroites et constantes, d'autre part, existaient depuis des siècles entre l'Inde et l'Arabie mais c'étaient les Indiens qui venaient commercer dans le Yémen plutôt que les Sabéens dans l'Inde et ce commerce remonte si haut dans les temps — constatent Lenormand et Babelon (*Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques*, 10<sup>e</sup> éd., t. VI) — qu'il serait impossible d'essayer même d'en déterminer l'origine. Parmi les produits du sol même de l'Arabie méridionale figurait l'opium.

2. La graine de notre pavot est dénuée de toute action somnifère (V. Pouchet).

3. Les Arabes auraient envahi d'abord la Perse, puis l'Inde, et la connaissance des vertus de l'opium se serait propagée par l'intermédiaire de Ceylan, de Java et des îles de la Sonde d'une part, des flottes chinoises d'autre part, dans l'Indo-Chine, la Chine et le Japon.

4. Les Égyptiens eux-mêmes avaient connu le pavot par les Grecs. Malgré que cette plante ait vraisemblablement une origine asiatique, Homère

xv<sup>e</sup> ou à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Raymond de Villeneuve, se basant sur le traité de Médecine de Li-Ting (milieu du xvi<sup>e</sup> siècle), indique seulement la fin du xv<sup>e</sup> siècle dans sa traduction du *Memorandum sur l'opium* présenté à la Commission internationale de Shanghai (Revue indo-chinoise 1909). A partir de cette époque où les Chinois goûtèrent l'ivresse merveilleuse procurée par l'opium, absorbé en boisson ou en pilules, à l'état pur ou mélangé au chanvre ou à d'autres substances, l'usage de ce toxique se développa très rapidement chez eux. Bientôt le fumage<sup>2</sup> de l'opium remplaça l'opiophagie, cette

déjà en parle dans l'Iliade et Hippocrate en conseille l'emploi dans certains cas.

1. Fonsagrives (*Art. Opium du Dr Dechambre*) donne des dates différentes, non seulement pour l'importation de l'opium en Chine, mais surtout pour le début de la coutume du fumage. Voici, en effet, son exposé historique : « Les Chinois ont, paraît-il, reçu l'opium des Arabes par l'intermédiaire des Persans d'abord, puis des habitants de l'Inde, et comme il est extrêmement probable que les Arabes ont tenu l'habitude de consommer l'opium de leurs relations avec l'Égypte, il faut considérer la vallée du Nil comme le foyer primitif d'où cette habitude pernicieuse est partie pour marcher à l'envahissement de l'Asie tout entière. L'opium a donc procédé comme le café : les Musulmans en ont été les véhicules mais la fève de l'Yémen s'est étendue fort heureusement vers l'Occident, tandis que la consommation de l'opium est restée jusqu'ici presque exclusivement asiatique. L'invasion mahométane de l'Inde valut aux populations de ce pays la double servitude de la conquête et de l'opium, et la prohibition formulée par le Coran contre l'usage des boissons fermentées n'a pas peu contribué à répandre l'usage de cette substance. Des documents certains établissent qu'au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle l'habitude de consommer l'opium était très répandue dans l'Inde. La Chine la reçut un peu plus tard de ses relations avec ce pays ; mais l'opium ne fut guère pour elle qu'un médicament jusqu'au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle et les jonques chinoises qui allaient chercher cette substance, à ce titre, n'en faisaient qu'un commerce très restreint. Peu à peu, et sans doute par suite des communications commerciales de la Chine avec l'Inde, l'habitude de fumer l'opium s'établit dans le premier de ces deux pays et elle prit bientôt une extension suffisante pour stimuler l'esprit mercantile de l'Inde anglaise qui y vit un débouché productif, et pour éveiller la sollicitude du Gouvernement chinois.

2. Cette coutume aurait suivi les mêmes étapes, persane et indienne, avant de venir contaminer la Chine. Les empereurs du Mongol, d'après Ferishta, se seraient adonnés au fumage de l'opium (Ferishta. *History of the mahomedanian power in India*. Cité par Morel. *Traité des dégénérescences*). Pour Raymond de Villeneuve, au contraire, ce seraient les Espagnols qui auraient importé l'habitude de fumer le tabac au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle seulement, et les Hollandais, vers le milieu du même siècle, celle de fumer un mélange de tabac et d'opium. L'opium enfin n'aurait été fumé pur que vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

nouvelle mode coïncidant avec l'introduction du tabac<sup>1</sup>. Les fumeurs commencèrent par mélanger de l'opium au tabac, puis peu à peu supprimèrent complètement le tabac, en même temps qu'ils perfectionnèrent la préparation spéciale de l'opium à fumer. Dès le xv<sup>e</sup> siècle, le fumage de l'opium aurait constitué un danger social contre lequel on ne devait pas tarder à chercher les moyens de réagir et dans un livre de matière médicale publié en 1578 par Li-Shi-Chang, l'on peut lire un article très documenté sur le pavot et sur l'opium, « la drogue qui guérit mais tue comme un sabre. »

L'Europe<sup>2</sup>, à son tour, va introduire son opium. En 1567, en effet, les ports du sud de la Chine sont, pour leur commerce, ouverts aux Portugais ; en 1624, des comptoirs hollandais s'établissent dans l'île de Formose. En 1729, des édits impériaux essaient d'arrêter le développement d'un vice déjà profondément enraciné et vouent au bannissement, à l'exil et à la mort aussi bien les fumeurs que les détenteurs d'opium. Les arguments économiques abondent pour expliquer la prohibition de la drogue<sup>3</sup>. L'opium étranger, en effet, fait prime et son importation, de plus en plus importante, va appauvrir

1. Pour certains cependant (Armand) les Chinois fumaient le tabac depuis deux siècles pour le moins. Il est à remarquer, d'ailleurs, que la coutume de brûler certaines plantes pour en aspirer la fumée (datura, hachich...) existait depuis un temps immémorial chez les peuples orientaux.

2. Les propriétés thérapeutiques de l'opium auraient été connues en Europe et utilisées dès la plus haute antiquité. Virgile en parle déjà dans ses *Géorgiques* et, au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, Dioscoride et Pline l'Ancien en distinguaient deux variétés : l'*opium* proprement dit, celui que nous désignons aujourd'hui encore sous ce nom, et le *méconium*, qui provenait de la décoction de pavots dans l'eau, et dont la valeur thérapeutique était beaucoup moindre (Voir sur l'histoire du pavot et de l'opium Réveil. *Thèse citée*). Mais si les Romains, et bien avant eux encore, les Grecs, connaissaient l'opium, ce seraient les Arabes qui les premiers s'en seraient servis comme d'excitant. C'est du moins l'opinion à laquelle se rallie Martin. « Selon toute vraisemblance, ce sont les Arabes qui, initiés de bonne heure à la science des Grecs, peuvent être considérés comme les propagateurs du pavot et de ses propriétés dans toutes les contrées qu'ils visitèrent : on peut même conjecturer qu'ils furent les premiers à s'en servir comme excitant » (E. Martin. *L'opium ; ses abus ; mangeurs et fumeurs d'opium ; morphinomanes*, Paris, 1893, p. 13).

3. On lira avec intérêt, sur ce point, l'ouvrage de E. Martin et celui de Saurin : *La Chine, l'opium et les Anglais*, Paris, 1840.

la Chine et provoquer une crise agricole et monétaire. Ce succès de l'opium excite la cupidité des Anglais et la Compagnie des Indes Orientales, formée à Londres en 1499, qui durant tout le xvii<sup>e</sup> siècle fait de multiples tentatives pour s'installer en Chine, finit par y réussir et voit la prospérité de ses comptoirs progresser magnifiquement à Canton, obtient en 1767 le privilège de l'importation de l'opium. Or, cette importation prend une extension rapidement croissante et même économiquement menaçante : 200 caisses en 1773, 1 000 en 1776, 4 054 en 1790. Aussi le gouvernement chinois s'alarme-t-il. Les édits de défense se multiplient sous Kien-Loung et Kia-King, menaçant des peines les plus sévères (bastonnade, exposition publique, exil, mort), les fumeurs et les trafiquants d'opium, le premier édit prohibitif remontant à Yung-Cheng (1729). Les différents empereurs de Chine essaient d'interdire l'entrée de l'opium dans les ports chinois, mais la contrebande favorise l'importation anglaise, et le nombre de caisses monte de plus en plus. En 1837, le privilège consenti par patente impériale à la Compagnie des Indes vient à cesser. Le gouvernement chinois en profite pour édicter la défense absolue d'introduire de l'opium étranger. Le commerce cependant continue clandestin. Après l'édit du 18 mars 1839 ordonnant la remise, pour être détruit, de tout l'opium étranger et demeuré lettre morte, le gouvernement chinois arrête le 24 mai le surintendant Elliot, s'empare par la force de tout l'opium trouvé à bord des navires anglais et jette à la mer les 20.291 caisses saisies, représentant une valeur de plus de 2.500.000 £ soit 62.500.000 francs. Ce coup de force servit de prétexte aux Anglais pour déclarer la guerre aux Chinois : *guerre de l'opium*. Les Chinois, vaincus, se virent par le traité de Nankin (1842) contraints d'ouvrir à nouveau leurs ports aux Anglais et de considérer désormais l'opium comme une marchandise ordinaire avec seulement la faculté de l'imposition d'un droit d'entrée consenti. La Chine était condamnée par

son vainqueur à s'empoisonner par la fumée d'opium. De fait, le chiffre d'affaires croissait toujours : 40.000 caisses en 1840, 70.000 en 1857, 180.000 en 1886, représentant 130.000.000 £ ! Le nombre des fumeurs passait de 2 millions en 1858 à 100 ou 120 millions en 1878 et la Chine, pour se défendre économiquement, ne pouvait plus qu'encourager la culture du pavot afin de profiter au moins de son vice au lieu de laisser, grâce à lui, s'enrichir l'étranger. Actuellement la Chine tire de son sol les quatre cinquièmes de l'opium qu'elle consomme. La ruine économique de l'Empire du Milieu est conjurée mais l'habitude toxique, contre laquelle le gouvernement chinois luttait de toutes ses forces et qu'il essayait de détruire en menaçant ses adeptes des plus graves pénalités, s'est trouvée superbement consolidée et défie aujourd'hui la lutte entreprise à nouveau contre elle.

Au point de vue philosophique il est évidemment très triste de voir qu'au lieu de secourir une nation cherchant à se libérer d'un joug toxique, les intérêts financiers d'un autre peuple l'ont poussé à précipiter celle-ci plus avant dans son esclavage. Mais ce court exposé historique ne vise point à de pareilles considérations ; son unique but est de montrer la diffusion véritablement extraordinaire d'une habitude pernicieuse, devenue aujourd'hui générale en Chine. L'Européen qui s'aventure là-bas se trouve aussitôt entouré de fumeurs et sollicité de les imiter. Trop souvent il succombe à la contagion et, de retour en son pays, il y rapporte le vice qu'il a gagné et devient une source possible de contamination. Des fumeries existent aujourd'hui à Paris et dans tous les grands ports de France où chacun peut s'initier à l'opium, sans avoir besoin pour cela de faire escale en Orient. Le vice d'Orient a envahi la France dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'opiophagie, en Angleterre, avait précédé de loin le fumage. Th. de Quincey écrit ses Confessions, dit-il, en songeant au service qu'il rend ainsi à la classe des mangeurs d'opium, classe très nombreuse en Angleterre, et Aro-

siter <sup>1</sup>, cité par lui, prévoyait en 1763 que « la diffusion de la connaissance du pouvoir fascinateur de l'opium serait un malheur public ».

1. Arositer, pharmacien de l'hôpital de Greenwich. *Essai sur les effets de l'opium*, 1763.

---

## CHAPITRE III

### BRÈVES GÉNÉRALITÉS SUR L'OPIMUM

L'opium, comme chacun sait, est constitué par le suc épaissi de certaines espèces de pavots, et sa composition chimique varie avec chaque espèce. Les trois principales variétés de pavots cultivés pour la préparation de l'opium sont le *Papaver somniferum- $\alpha$*  ou *setigerum* (Péloponèse, îles de Chypre et d'Hyères, Corse), le *Papaver somniferum- $\beta$*  ou *glabrum* (Asie-Mineure, Égypte), le *Papaver somniferum- $\gamma$*  ou *album* (Perse).

Les principes actifs du pavot résident dans le péricarpe, les graines ne renferment aucune substance toxique. On obtient l'opium à l'aide d'incisions pratiquées à la face externe de la capsule avant qu'elle n'ait atteint sa complète maturité. Le suc ainsi collecté est recueilli au bout de six à dix heures ; il a alors la consistance du miel et une couleur variant du jaune au brun rougeâtre ; on le malaxe puis on le réunit en masses que l'on entoure de feuilles de pavot ; on forme, de la sorte, des pains de volume très variable qu'on laisse sécher à l'ombre.

La composition de l'opium est extrêmement complexe (alcaloïdes divers, acides, sels minéraux, résines, matières grasses, gommés, mucilage, caoutchouc, matières colorantes et odorantes mal connues, etc.), et l'on ne saurait fournir d'analyse complète. Elle varie considérablement, en outre, suivant la provenance et suivant les soins apportés à la culture du pavot. Si nous voulons bien ne considérer que la teneur en morphine, nous voyons déjà les différences

énormes selon le pays d'origine et la qualité du produit. L'opium d'Asie-Mineure renferme une moyenne de 41 à 42 p. 100 de morphine, mais certaines qualités inférieures (Konijah) n'en contiennent que 7 à 8; l'opium d'Égypte peut varier de 3 à 12 p. 100, alors que la moyenne de celui de l'Inde est de 4 à 5, de Chine de 2 à 3.

Voici les chiffres que donnent Pouchet, Brouardel, Jeanseime<sup>1</sup>.

## TENEUR EN MORPHINE DES DIFFÉRENTS OPIUMS

		POUCHET	BROUARDEL	JEANSELME
Asie-Mineure	Smyrne . . . . .	45-47	7,5-11,5	9-12 p. 100
	Constantinople . . . . .	10-11		8-9 —
Égypte . . . . .		3-9	3-4	3-9 —
Perse . . . . .		8-12	3-11	8-12 —
Inde . . . . .		2-7	9,5	3-7 —
Chine . . . . .		2-7	5	3-7 —
Afrique . . . . .		7-12		
Europe	Indigène . . . . .	12-25		
	Allemand . . . . .	10-15		
	Silésie . . . . .	8-12		
Australie . . . . .		12-15		

Ces chiffres montrent des écarts sensibles non seulement entre les opiums de provenance différente, mais encore entre ceux issus d'un même pays. C'est qu'en effet il en est un peu de l'opium comme du vin : les crus d'un même pays sont nombreux et différents. Les opiums de l'Inde anglaise (O. de Bénarès, de Patna, de Malwa, du Pendjab, de Kulu, etc.) ne jouissent pas de la même réputation et ne possèdent pas la même richesse d'alcaloïdes, ni le même parfum; les amateurs d'opium sauront pareillement distinguer les diverses variétés de Chine (O. du Yunnan, de Sze-tchouen, de Kouei-tchéou, de Chan-Si, de Chan-tong, etc.), et reconnaître leurs falsifications<sup>2</sup>, si fréquentes aujourd'hui (certains opiums chinois renferment jusqu'à 20 p. 100 de mélasse).

1. D'après l'Encyclopédie britannique. Article *Opium*, vol. XVII, p. 781-794.

2. Les principales falsifications se font à l'aide de mélasse, de bouse de vache, de terre, de cachou, de fécule, de feuilles de pavot hachées, de poudre siliceuse, de gypse, de gommes, de résines, de sucres, etc.

Sur la culture, les usages et la préparation, le dosage, la législation, la production et le commerce de l'opium, on lira avec intérêt les articles de W. Lichtenfelder <sup>1</sup> auxquels nous renvoyons, ainsi qu'aux ouvrages de Martin, de Millant, de Gide.

1. W. Lichtenfelder. *Le pavot à opium*. Bulletin économique de l'Indo-Chine: septembre 1903, p. 597. octobre 1903, p. 609, novembre 1903, p. 752.

---

## CHAPITRE IV

### LES OPIOPHAGES (MANGEURS ET BUVEURS D'OPIUM)

Les opiomanes — je fais entièrement abstraction des morphinomanes dont l'histoire a été si minutieusement étudiée en ces vingt dernières années — usent différemment de l'opium selon les pays, les peuplades et les castes, c'est-à-dire, au demeurant, suivant les habitudes de leur temps et de leur milieu : ils le chiquent, le mangent, le boivent ou le fument.

#### A. — LES MANGEURS D'OPIUM

Les *chiqueurs d'opium brut* ont fait l'objet de peu d'études. Mattei<sup>1</sup> en a observé en Chine un certain nombre et voici ce qu'il en dit : « Les personnes qui chiquent l'opium le mêlent préalablement à de la cire ou à d'autres matières inertes, pour en faire une pâte d'une certaine consistance qu'ils mâchent, en ayant soin d'avaler leur salive à mesure qu'elle dissout le principe actif ; employé ainsi, son action est plus lente, mais elle dure plus longtemps. Il n'y a guère que les pauvres et les gens de la campagne qui l'emploient de la sorte ; en effet, il n'y a rien, dans cette substance, qui puisse engager à en prolonger le contact avec la membrane gustative ; son amertume n'est ni agréable ni franche ; elle a, au contraire, un goût nauséabond qui soulève le cœur, et si tenace que nos préparations le conservent toujours. » Une certaine quantité d'opium est, d'autre part, souvent mélangée

1. J. Mattei. *Quelques réflexions sur l'abus de l'opium*. Thèse Montpellier, 1862.

au bétel que les Chinois mâchent presque constamment et qui leur rougit abominablement les lèvres.

Les *mangeurs d'opium*<sup>1</sup> (*thériakis, affiondjis*) sont extrêmement nombreux parmi les Turcs, les Arabes et les Persans ; les études abondent sur eux encore que peu fournies de détails psychologiques. La coutume de l'opiophagie a même une tendance à s'acclimater en Amérique, aux États-Unis principalement, et en Europe, de préférence en Angleterre. Nous-même avons eu l'occasion d'examiner en France plusieurs opiophages ; les uns étaient d'anciens morphomanes qui ne s'étaient délivrés de leur morphinisme que pour tomber dans l'opiumisme ; les autres étaient des coloniaux ayant ramené de Chine ou de Madagascar leur habitude de manger l'opium, contractée le plus souvent après une atteinte de dysenterie ou de paludisme et conservée par la force de l'assuétude ; d'aucuns cependant prenaient de l'opium dans le seul but d'acquérir, par son action stimulante qui leur était à la longue devenue indispensable, l'excitation aphrodisiaque nécessaire à l'accomplissement du coït.

L'ingestion d'opium en nature détermine, au bout d'un temps assez variable (une demi-heure à deux heures), suivant l'état de vacuité ou de plénitude de l'estomac, la dose absorbée et le degré d'accoutumance, une excitation momentanée et surtout intellectuelle, une sorte d'ivresse béate avec rêveries et représentations mentales particulièrement vives. Rappelons à ce sujet la description si vivante et si laudative, pourrions-nous dire, que Ch. Richet<sup>2</sup> a laissée de la « prise d'opium ».

« Une demi-heure ou une heure environ après qu'on a pris de l'opium, on ressent une légère excitation, un sentiment général de vivacité et de satisfaction, qui est bientôt

1. Certaines peuplades mangent, au lieu de l'opium, les capsules vertes des pavots et éprouvent les mêmes troubles que les véritables opiophages, notamment l'impuissance sexuelle. Cf. *Les mangeurs d'opium dans le Touat*. Le Caducée, 1902, p. 174.

2. Ch. Richet. *L'homme et l'intelligence*. Paris, 1884, p. 139.

remplacé par une véritable somnolence, et un état de *révasserie* plutôt que de rêve. On éprouve un certain plaisir à s'abandonner, et on se laisse envahir par une douce torpeur ; les idées deviennent des images qui se succèdent rapidement, sans qu'on veuille faire d'efforts pour en changer le cours. Tant que l'intoxication n'est pas profonde, cet effort est encore possible. On sent qu'on va s'endormir, mais que, si l'on voulait secouer sa paresse, on pourrait triompher du sommeil.

Peu à peu cependant les jambes deviennent de plomb ; les bras retombent presque inertes, les paupières appesanties ne peuvent plus rester soulevées. On rêve, on divague, et néanmoins on ne dort pas : la conscience du monde extérieur qui nous environne n'a pas disparu. Les bruits du dehors, le tic-tac de la pendule, le roulement des voitures, sont obscurément perçus ; mais il semble que tous ces bruits nagent dans le brouillard, et qu'une autre personne soit à les entendre. Le moi actif, conscient, volontaire, n'existe plus et on s'imagine qu'un autre individu est venu le remplacer. Peu à peu tout devient plus vague, les idées se perdent dans une brume confuse, on est devenu tout immatériel, on ne sent plus son corps, on est tout pensée ; cette pensée va voltigeant pour ainsi dire, de plus en plus brillante, mais aussi de plus en plus confuse. Puis le monde extérieur disparaît ; il n'y a plus qu'un monde intérieur, quelquefois tumultueux, délirant, et provoquant une agitation fébrile, quelquefois au contraire, et le plus souvent, calme et tranquille, s'abîmant dans un délicieux sommeil. Ce qui fait le charme de cet état, c'est qu'on se sent dormir. Le sommeil est intelligent et se comprend lui-même. Aussi les heures passent-elles avec une merveilleuse rapidité. Le matin surtout, à cette heure où l'opium paraît avoir épuisé son action, tandis qu'en réalité il a conservé toute sa force, le sommeil a un charme incomparable. L'intelligence, dégagée de tout lien terrestre, semble régner dans un monde d'idées tranquilles et sereines. C'est là une

ivresse toute psychique, bien supérieure à celle de l'alcool et à celle du hachich, car, si le hachich donne pour quelques heures la folie, l'opium donne le sommeil, et il n'y a pas de bienfait comparable à celui-là ».

D'après Sachs, cité par Roesch<sup>1</sup>, dès que les opiophages de l'Orient ont pris une dose suffisante pour les enivrer, ils entrent dans la disposition d'âme et d'esprit qu'ils avaient le projet de se procurer<sup>2</sup>. Cette assertion ne paraît ni toujours, ni surtout tout à fait exacte. Certains thériakis, d'une céré-

1. Roesch. *De l'abus des boissons spiritueuses*. Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég., 1838, t. XX, p. 331.

2. Cette possibilité de choisir et de diriger le thème du rêve — énoncée également par les fumeurs d'opium — ne serait pas spéciale à l'opium. La plupart des toxicomanes, éthéromanes, hachichomanes, opiophages ou buveurs de laudanum, prétendent goûter cette jouissance tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre drogue. Il est particulièrement curieux de connaître les impressions de ceux qui ont successivement usé de ces excitants intellectuels. Voici, par exemple, ce que m'écrit à ce sujet une de mes malades (G. M., 24 ans).

« L'éther pris par inhalation donne la sensation d'un voyage aérien dont le but est de tourner très vite : l'insensibilisation physique est très agréable, en ce sens qu'elle permet à l'idée de rester nette et de se rendre compte du phénomène. Dès la première fois que j'en pris j'eus la sensation absolue que mon esprit pourrait vivre sans mon corps. En somme la sensation dominante est le vertige qui résulte du déplacement d'intense rapidité. On tourne très vite. Le point final de l'ivresse est une chute dans le néant... L'habitude tue le plaisir. L'abus de l'éther produit des nausées et l'ivresse finit par ne plus causer qu'un sommeil lourd rempli de rêves (détail curieux : on peut choisir à l'avance le rêve qui vous plaît ; l'éther le fait vivre).

« L'opium, dès le commencement de son assimilation, produit un étrangement suivi de hoquet, cause des nausées, rend indolent, trouble notre cerveau au point de permettre à notre raison de croire à tout ce qu'on lui raconte. Il procure des rêves délicieux qui se résument en voyages, en plaisirs érotiques..., et une grande exagération de la vie qu'on mène. Toutes les utopies vous semblent réalisables sous l'influence de l'opium. Il permet d'admirables dissertations philosophiques. Pris avec excès il affaiblit la mémoire, rend indifférent à tout.

« Le hachich produit les effets suivants : L'air s'allège et semble contenir de suaves parfums. Tout est beau, radieux. Il fait bon vivre. J'ai fait des promenades superbes sous son influence ; mon ravissement reste au delà de toute expression. Son influence dépend du tempérament de celui qui en use. Il rend gai, vous tord en fous rires pour le plus futile sujet. Il exagère l'appétit, rend éloquent, gracieux, charmant. Sous son influence j'ai causé en vers libres pendant des heures : les rimes étaient riches, l'idée parfaitement sensée et suivie. Ses inconvénients sont la sensation d'un étranglement plus fort que dans l'opium, un teint livide, verdâtre, une faim que rien n'apaise, quelquefois des désirs sensuels fous avec d'impossibles raffinements de volupté..., la production d'attaques épileptiques et des troubles ataxiques... »

bralité supérieure, peuvent aiguiller leur esprit vers un sujet purement intellectuel, échafauder un roman au gré de leur imagination superactivée comme nous le pouvons faire nous-même dans l'état de rêverie consciente et volontaire ; or ceux-là ne sont point ivres, à proprement parler, mais seulement exaltés ; ils ont ce qu'on nomme une *pointe d'opium*. Les opiomanes ivres d'opium, et surtout ceux des classes inférieures qui ne savent modérer leurs doses et dont la résistance cérébrale est plus ou moins débile, subissent le rêve sans pouvoir le conduire. Ce rêve, d'autre part, ne se poursuit pas toujours dans le calme et la décence : une exaltation motrice accompagnerait parfois l'exaltation idéative et sensorielle. Madden<sup>1</sup> a observé les thériakis persans. Ils attendent, dit-il, en ingérant des doses d'opium croissantes, variant de 15 centigrammes à 4 grammes, les rêveries qui présentent à leur imagination enflammée les houris célestes et les jouissances dont elles doivent les enivrer dans le paradis de Mahomet. L'effet se manifeste ordinairement au bout de deux heures, et dure quatre ou cinq heures. Misérables et languissants dans l'intervalle des périodes pendant lesquelles ils ne sont pas sous l'influence de la drogue, les thériakis voient toutes leurs facultés assoupies se réveiller comme par enchantement dès que l'influence de l'opium commence à se faire sentir : quelques-uns composent, dans cet état, d'excellents vers, adressent aux personnes présentes d'éloquents discours ; d'autres, convaincus qu'ils sont en possession de l'empire, croient que tous les harems de l'Asie sont à leurs pieds, d'autres encore ont des gestes délirants : ceux qui sont entièrement sous l'influence de l'opium poussent des cris, parlent d'une manière incohérente, leur visage est en feu, leurs yeux ont un éclat extraordinaire, et l'on aperçoit, dans tout l'ensemble de leur personne, quelque chose de sauvage et de terrible.

1. Madden. *Travels in Turkey*, t. I, p. 25.

On voit dans ce tableau tous les degrés d'une exaltation intellectuelle pseudo-maniaque avec logorrhée, fuite d'idées, délire de satisfaction et de grandeur, tous symptômes répondant à un état d'excitation euphorique<sup>1</sup>. Quelques sujets, cependant, ne paraissent point éprouver la béatitude ou le contentement général, mais paraissent désagréablement impressionnés, en proie à des idées pénibles, sinon à des illusions ou à des hallucinations. L'état général intervient certainement, ainsi que l'excès dans la dose absorbée, très probablement aussi la mauvaise qualité du produit, pour expliquer cette inversion de la formule classique : nous verrons ces points plus en détail en étudiant les fumeurs d'opium.

L'opium, en effet, engendre la bonne humeur, prête de l'agrément à toutes choses, rosit l'horizon des idées, invite à la bienveillance et à l'affabilité, prédispose à l'indulgence et à la générosité. Son action est qualifiée par Pouchet de *noosthénique* et d'*exhilarante* (expressions déjà employées par Fonsagrives). « Cette action noosthénique de l'opium, dit-il<sup>2</sup>, se traduit par un état de bien-être, de bonne humeur, de force physique et intellectuelle. Sous son influence, les idées sont nettes, précises; la mémoire est fidèle : la conception est plus rapide et plus ferme; l'expression, la traduction des idées sont tout à fait faciles, abondantes et sans effort; et, de l'aveu de tous ceux qui ont essayé les différents stimulants ou qui les ont étudiés de très près, nulle autre stimulation ne peut,

1. Il serait d'ailleurs prudent de reviser ce tableau classique de l'excitation semimaniaque chez les opiophages, excitation que personnellement nous n'avons jamais eu l'occasion d'observer. On a longtemps confondu dans une même description clinique les effets de l'opium et du hachich; or celui-ci est un agent d'exaltation autrement puissant que l'opium. Ajoutons enfin qu'en Perse l'usage de fumer l'opium a aujourd'hui prévalu sur celui de le manger ou de le boire. Le mode de fumage est, d'ailleurs, quelque peu différent de celui qui se pratique en Chine. L'opium se fume en le brûlant à l'aide d'un charbon rougi; en outre, l'opium utilisé à cet effet est brut, tel qu'on le recueille après incision des pavots, simplement aggloméré en tablettes, et non travaillé, crépé, fermenté et mis en pain comme le chinois; il est plus riche en morphine et moins agréable que ce dernier, moins parfumé, moins savoureux et plus brutal dans son action.

2. G. Pouchet. *Loc. cit.*, p. 398 et suivantes.

certainement, être comparée à celle que détermine l'opium... Sous l'influence de l'opium, on observe une égale stimulation du jugement et de la mémoire ; les créations de l'imagination sont plus abondantes et plus faciles, les termes remarquablement appropriés ; l'enchaînement des idées se fait sans confusion, sans heurts, sans ces difficultés que l'on éprouve sous l'influence des caféiques et qui ne permettent pas la pleine et entière possession de soi-même... Sous l'influence de l'opium, c'est une sorte de *minutio corporis*, d'isolement de l'entourage, de rêve calme, qui permet à l'intelligence de se développer tranquillement et de laisser complètement de côté toute autre chose que les objets moraux, psychiques, sur lesquels on veut appliquer son attention ». Pour que l'opium donne naissance, durant sa phase d'excitation physique, à des sentiments pénibles en opposition complète avec ceux qu'il provoque habituellement, il faut donc qu'à son action se mêle un facteur adverse plus puissant, tel que l'existence d'un état toxi-infectieux, par insuffisance hépato-rénale, ou la présence dans les préparations opiacées de poisons surajoutés ou développés secondairement.

Cependant, en consultant nos notes personnelles et en analysant impartialement les observations recueillies par les voyageurs et les faits cliniques relatés par les médecins, nous estimons que, si son emploi à dose modérée provoque bien, comme le soutient M. le professeur Pouchet, « un état d'excitation, de force, d'expansion, de gaieté », c'est-à-dire un sentiment d'euphorie intellectuelle et physique, il est peut-être excessif de décerner à l'opium l'étiquette d'*exhilarant*<sup>1</sup> et de lui imputer des *hallucinations joyeuses* habituelles. Les opiophages hilares sont surtout ceux que Chardin<sup>2</sup> a

1. Cf. J.-M. Raulin. *Le rire et les exhilarants*. Thèse Paris, 1899.

2. « Les Persans trouvent que l'habitude de manger l'opium produit dans le cerveau des visions agréables et une manière d'enchantement. Ceux qui en ont pris commencent à en sentir l'effet au bout d'une heure : ils deviennent gais, après ils se pâment de rire, et ils font et disent ensuite mille extravagances comme des bouffons et des plaisants ; et cela

décrits en Perse vivant dans un enchantement factice inexprimable, tout entourés de visions agréables, et commettant mille excentricités. Or l'effet exhilarant de leur bienheureuse drogue est dû, non à l'opium, mais au hachich qui lui est mélangé. Les opiomanes européens, usant d'un opium non chanvré, n'éprouvent pas cette hilarité si particulière. D'autre part, l'opium pur est fort peu hallucinogène. L'excitation intellectuelle provoquée par l'opium précipite la marche de la pensée, multiplie les associations d'idées, donne plus de relief aux représentations mentales, mais n'aboutit pas à l'hallucination <sup>1</sup> aussi facilement que l'alcool, le hachich <sup>2</sup> ou la bel-

arrive particulièrement à ceux qui ont l'esprit tourné à la plaisanterie. L'opération de cette méchante drogue est plus ou moins longue, à proportion de la dose : mais d'ordinaire elle dure quatre à cinq heures, non pas à la vérité de la même force. Après l'opération, le corps devient froid, morne et stupide, et demeure en cet état languissant et assoupi jusqu'à ce qu'on reprenne une autre pilule... Mais, pour peu qu'on s'habitue à ces pilules de pavot, on ne peut plus s'en passer : et, si l'on est un jour sans en prendre, il y paraît et sur le visage et à tout le corps qui tombe en une langueur qui fait pitié. C'est bien pis pour ceux en qui l'habitude de ce poison est invétérée, car l'abstinence leur en devient mortelle... Ceux qui y sont adonnés ne parviennent jamais à une grande vieillesse, et outre qu'ils sont, dès l'âge de cinquante ans, incommodés de douleurs dans les nerfs et dans les os, nées de la malignité de ce poison lent, ils ont encore l'esprit si languissant qu'ils n'osent se montrer que quand la drogue les agite... »

1. Même dans l'intoxication aiguë par l'opium, on ne constate pas d'hallucinations. Dans la phase d'excitation, Brouardel décrit une agitation sans délire, avec loquacité, et une hyperesthésie sensorielle qui fait que le moindre bruit, une lumière un peu vive, sont fort pénibles, mais sans hallucinations. Il ne signale celles-ci que dans les *formes anormales*. Voir également Zambaco. *De la morphéomanie*. L'Encéphale, 1882, p. 413 et 603 : 1884, p. 638.

2. Nous avons eu déjà l'occasion de signaler ce contraste remarquable qui existe entre les effets de l'opium et ceux du hachich (A. Joffroy et R. Dupouy. *Fugues et vagabondage*, Paris, 1909, p. 305, obs. XXXIV). Un de nos malades, fervent amateur d'opium, voulut un jour, disions-nous, goûter au hachich. Se croyant délivré de son influence, il se rend au café Pousset où il effare littéralement, par son langage et son attitude, un ami avec qui il avait rendez-vous et qui n'était pas au courant de l'expérience. Il veut ensuite rentrer chez lui, à Montmartre. Il met trois heures pour effectuer ce court trajet, car à chaque pas qu'il fait, une hallucination visuelle se produit qui l'oblige à se détourner du chemin qu'il doit suivre. Il croit voir la rue de la Paix, la place de l'Opéra, et reconnaît toutes les boutiques qu'il est accoutumé à voir, avec leurs devantures, leurs inscriptions, etc... : aucun détail ne manque : et il s'engage dans une petite rue du Faubourg-Montmartre, croyant aller vers l'Opéra dont la façade lui apparaît au loin, scrupuleusement reproduite par l'hallucina-

ladone. Les opiophages que nous avons connus n'étaient pas hallucinés, et nous n'avons pu retrouver dans la littérature médicale des observations probantes d'hallucinations dues à l'opium ingéré en nature. Nous citerons seulement celle prise chez Gombault et rapportée par Demontporcelet<sup>1</sup> dans sa thèse, qui nous paraît très démonstrative. Un morphinomanie, venant à manquer de morphine, prend de la belladone et tombe aussitôt dans un délire hallucinatoire bruyant. Soumis ensuite à l'opium, il en absorbe régulièrement 6 grammes par jour sans éprouver aucun trouble sensoriel. Il triple un jour la dose et ressent un malaise général avec sensations étranges, perte de connaissance, contractures généralisées, algies diverses, paraparésie douloureuse, etc... Or, fortement intoxiqué, et se trouvant, en outre, en état de besoin, il n'accuse qu'une seule hallucination, une *hallucination obsédante*, provoquée par la sensation de sécheresse de la gorge. Chaque fois que la soif se faisait sentir trop vivement, il voyait apparaître devant ses yeux un navire chargé d'enfants. Un homme lui ordonnait de les jeter à la mer, et contraint d'obéir à cet ordre, il s'emparait alors de ces enfants qu'il lançait malgré leurs cris et leurs prières par-dessus le vaisseau. Un certain nombre des hallucinations attribuées à l'opium relèvent en réalité d'un autre produit qui lui a été incorporé ; nous verrons dans un instant que le hachich est, en effet, très souvent mélangé à l'opium des thériakis.

A cette période d'exaltation intellectuelle, à cette ivresse thébaïque succède une phase dépressive, une apathie physique et mentale proportionnée à l'activité exagérée qui vient de fatiguer le système nerveux. La dépression est plus ou

tion. Quelques secondes après, le décor change ; c'est la rue de Rennes qui s'offre à lui avec ses boutiques d'antiquaires et la gare Montparnasse à son extrémité. L'hallucination est si vive, si saisissante dans son imitation de la réalité que le malade s'y trompe et revient sur ses pas ; il se laisse ainsi diriger par ses hallucinations identifiées complètement avec le monde extérieur.

1. C. Demontporcelet. *De l'usage quotidien de l'opium. Les mangeurs d'opium*, Thèse Paris, 1874, observ. II.

moins intense, et la narcose va du simple assoupissement au coma complet. Le sommeil est généralement lourd et sans rêves. Le lendemain, le mangeur d'opium se plaint souvent d'un alanguissement général, d'une sensation de fatigue accompagnée parfois d'un état migraineux et d'embarras gastrique ; il éprouve en même temps le besoin d'absorber une nouvelle dose d'opium, car ces troubles qu'il éprouve, et principalement la sensation de lassitude et de brisement, ainsi qu'une sorte d'écoeurement moral disparaissent comme par enchantement après cette nouvelle prise, — *et il le sait*. La certitude que possède l'opiomane de dissiper immédiatement son malaise, quelque pénible qu'il soit, et de goûter à nouveau l'exaltation intellectuelle qui le transporte, le pousse à l'usage continu de l'opium, lequel rapidement dégénère en abus. Cette excessive facilité à sortir d'un état dépressif et nauséux pour rentrer dans l'euphorie et l'hyperactivité mentale est le malheureux écueil contre lequel viennent se briser les timides résistances des faibles énergies, que la prescience du danger et de la déchéance future alarme mais ne sauve point. « Certes, déclare M. Pouchet<sup>1</sup> avec sa grande autorité en la matière, si les phénomènes qui succèdent à l'ingestion d'une certaine dose d'opium étaient constants et ne dépassaient jamais ceux que je viens de résumer, ce serait un moyen admirable de réaliser un paradis perpétuel ; mais à cette phase d'excitation succède bientôt une phase de dépression, d'autant plus accentuée que l'excitation a été elle-même plus intense et je ne saurais trop insister sur ce fait que cette dernière phase est tellement pénible qu'il faut une extraordinaire force de caractère pour ne pas recourir alors immédiatement au stimulant capable de procurer de nouveau les sensations si agréables. De là, tout naturellement, la pente fatale par laquelle on arrive à l'opiomanie ».

La répétition continuelle de ces excitations anormales aux-

1. *Loc. cit.*, p. 604.

quelles se soumettent les opiophages finit par épuiser la résistance de leur économie et altérer profondément leurs diverses fonctions. Les forces se perdent, l'appétit diminue, les digestions deviennent laborieuses, la constipation s'établit opiniâtre, le foie fonctionne mal, la frigidité est absolue et les mamelles se flétrissent. Le mangeur d'opium que l'on reconnaît facilement à sa conjonctive brillante et transparente, à son teint jaunâtre et à sa maigreur décharnée, sombre dans une tristesse dégoûtée ou plutôt dans une morne indifférence. Insomnique et tourmenté de cruelles névralgies, il somnole presque constamment, incapable d'agir en dehors de l'immédiate influence du poison qui le mine. Il se désintéresse de tout, de ses intérêts comme de sa famille. Aux dires de C.-H. Hugues<sup>1</sup>, il deviendrait d'un tempérament imperturbable, d'une affabilité et d'une complaisance extraordinaires. L'irritabilité et l'agitation ne se produisent que si l'appétit d'opium n'est pas satisfait ou l'est irrégulièrement. L'abattement et la prostration s'accusent de plus en plus ; prématurément décrépit, il termine ses jours dans le marasme, la stupidité et le gâtisme.

Le tableau que nous venons de dessiner en quelques traits rapides est un peu poussé au noir et ne s'applique qu'aux grands mangeurs d'opium, absorbant un minimum de 5 à 10 grammes d'opium par jour, et que Jeanselme a étudiés en Asie. « Ces grands mangeurs d'opium, dit-il, perdent l'appétit; ils ont des nausées, des vomissements, une constipation opiniâtre et parfois à la période ultime une diarrhée incoercible. Ils tombent dans une apathie profonde quand ils sont privés de leur poison habituel. Graduellement leurs facultés intellectuelles se pervertissent. Pâles, émaciés au delà de tout ce qu'on peut imaginer, sans force, sans énergie, sans volonté, sans jugement, réduits à l'état d'automates, ils n'ont plus d'autre objectif que la satisfac-

1. C.-H. Hugues. *Psycho-névrose des mangeurs d'opium. Méconisme ou papavérisme chronique*. The alienist and neurologist, 1884.

tion de leur passion et ils finissent par sombrer dans le gâtisme ».

Tous les opiophages n'atteignent pas à ce degré d'intoxication. Beaucoup n'usent de leur drogue favorite qu'à dose très modérée et n'éprouvent alors point les troubles que nous avons signalés. Matteï a observé, parmi les Chinois et les Turcs, des mangeurs d'opium gras et même obèses, ne se plaignant nullement de leur habitude, paraissant même s'en trouver fort bien, « jouissant de toutes leurs facultés et ayant dépassé de beaucoup l'âge auquel ils auraient dû mourir, ne présentant aucun dérangement important dans leur organisme et vivant comme tout le monde » ; aussi se montre-t-il particulièrement optimiste dans son étude de l'opiophagie.

Il est certain que l'action de l'opium sur la nutrition est de diminuer considérablement le mouvement de désassimilation et de réduire au minimum le besoin de réparation. L'opium calme la faim et la soif, il dissipe la fatigue. Aussi, dit E. Martin, depuis une époque fort reculée, les Arabes nomades du désert prennent de l'opium à dose modérée et en font absorber à leurs montures<sup>1</sup>. Les conducteurs de chameaux et les courriers tartares emploieraient également l'opium avec profit lorsqu'ils s'engagent à travers les plaines de sable ou les steppes arides pour de longues courses. Dans l'armée turque, il n'y a pas encore bien longtemps, on distribuait aux soldats avant d'entrer en campagne une provision d'opium capable de leur permettre d'endurer les privations d'aliments (Matteï). Aujourd'hui encore dans la Perse et dans l'Inde, l'on aurait coutume de distribuer aux bêtes<sup>2</sup> comme aux gens,

1. Cf. Burnes (cit. par Flandin).

2. Les animaux s'accoutumeraient très facilement et très rapidement à manger l'opium, comme à en respirer la fumée. Thorel, dans sa thèse, cite des cas extrêmement curieux d'abeilles et de pores opiophages. Tous ceux, d'autre part, qui ont étudié les effets de la fumée d'opium savent que les bêtes de toute espèce, chiens, chats, singes, rats, et même cafards et cancrelats, vivant dans l'intimité d'un fumeur partagent son accoutumance à l'opium, puis son besoin tyrannique d'aspirer la fumée voluptueuse du chandoo, souffrent lorsqu'ils viennent à en être privés et même en meurent.

lorsqu'ils doivent fournir un travail particulièrement fatigant, une ration modérée d'opium.

L'opium, stimulant physique et intellectuel, modérateur des mutations bio-chimiques et agent noosthénique, peut donc être d'une certaine utilité pour ceux qui savent en user très modérément et seulement de temps à autre de façon à éviter l'accoutumance, encore que la dépression consécutive à l'excitation temporaire ne vienne souvent détruire ou contrebalancer le résultat obtenu durant la phase d'hypersthénie. C'est parmi ces opiophages intermittents et spécialisés pour un but déterminé que je rangerai certains opiophages que j'ai connus ne recherchant dans l'opium qu'une action aphrodisiaque.

Ceux-ci appartenaient aux deux sexes ; les hommes étaient toutefois beaucoup plus nombreux et plusieurs d'entre eux, les initiateurs très certainement, étaient d'anciens marsouins ou d'anciens coloniaux qui, soumis à un traitement opiacé au cours d'une maladie contractée pendant leur temps de service, avaient empiriquement reconnu au médicament prescrit des propriétés particulières ou avaient été renseignés sur celles-ci par un camarade complaisant ou pervers. Las, pour la plupart, des amours normales et rapides, fatigués en outre par une longue suite d'excès, ils trouvaient dans l'opium une stimulation génésique à la fois psychique et physique. Pouchet, dans son étude de l'action aphrodisiaque de l'opium, sépare les jouisseurs sexuels en deux catégories, ceux dont l'appétit grossier se satisfait de l'exclusif contact de deux épidermes et ceux qui, poètes, cherchent dans l'acte la satisfaction d'un désir moral et se complaisent bien davantage en des transports immatériels que dans un accouplement physique. Les premiers n'ont rien à attendre de l'opium, qui émuoussera rapidement l'acuité de leur sensibilité, atténuera leur jouissance, éteindra leurs désirs. Les autres, au contraire, gagnent une félicité toute particulière. « Les sujets, dit-il, qui emploient surtout l'opium dans le but d'en obtenir des sti-

mulations d'ordre principalement psychique arrivent à prolonger assez longtemps l'action aphrodisiaque que ce médicament provoque chez eux. D'une part, leur recherche d'exaltation psychique se réalise avec des doses plutôt faibles ; d'autre part, la satisfaction de leurs appétits de jouissances idéales les plonge dans un état de lassitude béate pendant lequel l'âme se trouve comme dégagée de ses liens terrestres, la matière est en quelque sorte annulée, et l'esprit plane seul dans l'infini, tandis que le sujet, se laissant aller à cette abstraction, prolonge ce rêve autant qu'il lui est possible. Celui-là se contente en quelque sorte de l'illusion du bonheur et de la jouissance ; il n'use pas, ou use peu, ses forces matérielles ».

Ces jouisseurs platoniques nous les retrouverons plus volontiers parmi les fumeurs d'opium. Nos opiophages sexuels forment une catégorie à part, qui goûtent à la fois les joies de la chair et les délices de l'imagination. Alors que, chez les opiomanes classiques (mangeurs ou fumeurs ; j'excepte toujours les morphinomanes dont certains, le fait est à remarquer, se rapprochent des opiophages que je décris en ce moment), les effets de l'opium sur l'appareil génital, d'abord aphrodisiaques, puis anaphrodisiaques, sont secondaires, accessoires et involontaires, ils ne prennent d'opium, eux, que dans le seul but de leur jouissance sexuelle. Sous l'influence de l'opium qui ne fait évidemment qu'exalter momentanément leurs tendances originelles, leur esprit s'ingénie à poursuivre des plaisirs plus subtils, plus raffinés, et incontestablement plus psychiques qu'organiques. Cette poursuite préliminaire à l'orgasme peut être fort longue. La caractéristique de l'opium est d'augmenter le psychisme de l'acte et d'allonger la durée de la jouissance. A la fin, chez ceux qui répètent trop souvent leurs dangereuses expériences et ne mettent point entre elles un intervalle suffisant, la volupté finit par devenir essentiellement puis uniquement intellectuelle et la réalisation intégrale de l'acte par exiger tellement

de temps qu'elle arrive à ne plus se produire : c'est l'acheminement progressif vers l'impuissance génitale et l'anaphrodisie.

Ces opiomanes discrets et intermittents, assez énergiques pour ne point tomber dans une intoxication continue, sont, en effet, l'exception comme les mangeurs d'opium « parfaitement normaux » de Matteï. Malheureusement, dit fort justement Pouchet, de même que pour toutes les excitations factices, l'accoutumance, l'atténuation de l'impressionnabilité et la dépression qui suit nécessairement l'excitation obligent bientôt à augmenter les doses ; et il est bien difficile de ne pas tomber, soit brusquement, soit insensiblement, dans l'abus. Le danger git précisément dans l'accoutumance qui oblige l'opiomane à user de quantités sans cesse croissantes pour goûter la même ivresse, ou seulement la même action, stimulante ou calmante. L'opiophage chronique arrive ainsi à absorber des doses formidables, suffisantes pour tuer d'un seul coup plusieurs personnes. Les petits thériakis prennent de 0,05 à 0,10 centigrammes, mais les grands mangeurs vont jusqu'à 10 grammes par jour et même davantage, 40 grammes, 250 grammes ! (Gracias, cité par Brouardel). Pinel<sup>1</sup> cite le cas d'une dame qui, pour calmer d'atroces douleurs provoquées par une affection cancéreuse, prit jusqu'à 120 grains (environ 8 grammes) d'opium par jour ; Miquel<sup>2</sup>, celui d'un malade qui absorba 150 grains (environ 10 grammes) d'opium, ou 2 onces (62 grammes) de laudanum par jour. Le malade de Trousseau<sup>3</sup> est bien connu, qui buvait 200 à 250 grammes de laudanum de Rousseau et ne fit que dormir trois heures durant après l'absorption de 750 grammes de laudanum d'un seul coup. Chapman<sup>4</sup> cite le cas d'un homme qui prenait quo-

1. Pinel. *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*. Paris, an IX.

2. Miquel. *Habitude de l'opium à haute dose*. Bull. de thérap., 1838, t. XIV, p. 61.

3. Trousseau. *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1868, t. II, p. 251.

4. Cité par Matteï.

tidienement plusieurs verres à vin pleins de laudanum et ne paraissait pas en souffrir, Monges et Laroche de Philadelphie celui d'une dame atteinte de cancer utérin qui alla jusqu'à 3 pintes par jour (1 litre et demi) de laudanum sans compter une certaine quantité d'extrait sec d'opium.

Sans aller jusqu'aux doses énormes de 10 et 15 grammes, l'opioophage qui se laisse glisser sur la pente de l'habitude et de l'accoutumance en vient très rapidement, au bout de quelques mois, à ne plus pouvoir, sans souffrir, se passer de son toxique en même temps que se montrent les premiers désordres fonctionnels. Et alors, s'il persiste, un cruel dilemme se posera plus tard pour lui : ou continuer à s'intoxiquer et à s'enfoncer toujours plus avant, sous la servitude tyrannique de l'opium, vers la déchéance finale, ou tenter de remonter le courant et se vouer en ce cas aux tortures de l'état de besoin. Dix à douze heures environ après l'ingestion de la dernière dose, l'opioophage chronique commence à éprouver des phénomènes d'abstinence : bâillements répétés, toux opiniâtre avec crachotement continu, sueurs, larmes, écoulement de mucus nasal, uréthral, rectal, bouffées de chaleur et frissons subintrants. Le besoin se fait de plus en plus sentir : le malade est agité, énervé ; il éprouve parfois des sentiments trompeurs de faim qui se changent en dégoût insurmontable à la première bouchée. Il survient des vomissements accompagnés d'anxiété indéfinissable et de terreurs subites ; un sentiment de faiblesse générale, de lassitude et de brisement, s'empare de tout le corps. Puis les douleurs vont apparaître, les névralgies terribles des thériakis privés d'opium, céphalée lancinante et gravative, douleurs déchirantes intercostales et rétrosternales, arthralgies et ostéalgies intolérables, que le repos et la chaleur du lit accroissent encore. Insomnique et anxieux, souffrant de tout son être physique et moral, le malheureux ne peut rester en place et se traîne misérablement, parfois secoué de spasmes et de tremblements. Ces opiophages chroniques parvenus au terme de l'intoxication thébaïque,

devenus cachectiques et marastiques, sont alors la proie d'hallucinations : des cauchemars viennent tourmenter leurs nuits, des images affreuses et fantastiques, des fantômes horribles et repoussants les épouvanter ; à la faveur d'une cessation brusque du poison, d'autre part, un état de confusion mentale hallucinatoire peut se déclarer, sorte de délire athébaïque, analogue au délirium tremens amorphinique, des syncopes survenir, ou la mort subite.

Même très atténué, l'état de besoin est si pénible qu'il est rare, tout à fait exceptionnel, de voir un opiophage se libérer de son esclavage avec ses propres ressources et par le seul fait de sa volonté, sans les secours d'un médecin compétent et d'une claustration thérapeutique.

Le tableau clinique que nous venons d'esquisser de l'opiophage est notablement modifié lorsqu'à l'opium se trouve incorporée une autre substance toxique, telle que le hachich ou le datura. La phase d'excitation de l'ivresse est considérablement intensifiée ; les cris et les chants s'observent alors communément et les hallucinations sont fréquentes. Nous n'avons pas besoin de faire ici un parallèle de l'opium et du hachich : l'action excitante, exhalante et hallucinatoire de ce toxique est bien connue depuis les travaux de Moreau (de Tours), les descriptions de Th. Gautier et de Baudelaire, les études de Ch. Richet, etc...<sup>1</sup> Le hachich, d'autre part, est bien plus nocif que l'opium et l'on conçoit que les sujets intoxiqués à la fois par l'opium et le hachich éprouvent des troubles plus marqués et plus précoces que les opiophages purs.

Or l'opium est rarement absorbé à l'état d'absolue pureté par les Orientaux chez lesquels surtout a été étudiée l'opiophagie<sup>2</sup>. En Perse, notamment, d'après Polak<sup>3</sup>, ex-médecin

1. Voir notamment sur le cannabisme et l'excitation des hachichophages : Bruno Battaglia. *Du hachich et de son action sur l'organisme humain*. La Psichitria, 1887, 1.

2. Nous avons vu que l'hilarité des thériakis décrits par Chardin devait être attribuée au hachich mélangé à l'opium.

3. J. Polak. *La Perse*. Leipzig, 1865.

du Shab, l'opium s'ingère sous la forme de pastille ou de pilule : la pastille ou barsh est composée, outre l'opium, de mastic, de jusquiame, de rue, d'assa foetida, de pyrèthre ; la pilule (habe-e-nishad, pilule de joie) comprend les mêmes substances. Déjà, dans ses voyages en Orient, Olivier<sup>1</sup> signalait l'addition habituelle à l'opium d'essences diverses, d'ingrédients multiples, et surtout de hachich.

On a voulu décrire chez certaines races inférieures et douées d'instincts brutaux (Malais, Javanais...) une forme particulière d'opiumisme caractérisée par une excitation furieuse à laquelle est resté attaché le nom d'*amok*<sup>2</sup>. « D'après le rapport de lord Macartney<sup>3</sup>, les Javanais, sous l'influence d'une forte dose d'opium deviennent fous et furieux ; ils acquièrent un courage artificiel, et lorsqu'ils sont sous l'influence de la drogue, non seulement ils poursuivent les objets de leur haine, mais encore ils se précipitent dans les rues et tuent tous ceux qui se présentent à leurs yeux, jusqu'à ce que la sécurité publique oblige l'autorité à les détruire. Ils crient en courant *amok ! amok !* (tue ! tue !) d'où le proverbe : *Running a much* (courir à mort). Le capitaine Beeckmann rapporte qu'un Javanais qui courait *a much* dans les rues de Batavia avait tué plusieurs personnes ; un soldat se présente et le perce de sa pique, mais le furieux était si désespéré qu'il se porta lui-même en avant de la pique avec une telle violence qu'il put arriver jusqu'à portée du soldat et le perça de son poignard ». Ces scènes de violences terribles ne concordent nullement avec le tableau du thébaïsme, même suraigu. En revanche elles répondent parfaitement à certaines formes de hachichisme aigu, dont l'ivresse est « beaucoup plus hallucinée, plus objective, plus bruyante que celle de l'opium »

1. Olivier. *Voyages en Orient*. Paris, 1807.

2. Voir encore Kaempfer. *Histoire naturelle de l'Empire du Japon*, 1729; de Molins. *Voyage à Java*. 1858-1861 ; et R. Millant (*La drogue*, Paris, 1910) qui cite Cook. *Relations de voyages*, 1724.

3. In Réveil. *Recherches sur l'opium. Des opiophages et des fumeurs d'opium*, Thèse Paris. 1856.

et que Pouchet décrit en ces quelques lignes<sup>1</sup> : « Quelques sujets se trouvent en proie à un délire furieux qui oblige à les garrotter pour les mettre dans l'impossibilité de nuire ; ils poussent des cris perçants, renversent et brisent tout ce qui se trouve à leur portée, les yeux sont fixes, la face injectée, l'anesthésie complète ». Si vous interrogez un de ces malades au sortir de sa crise d'amok, il vous répondra qu'il voyait des tigres, des sangliers, des cerfs, des chiens ou des diables et qu'il voulait les tuer (van Brero<sup>2</sup>). Étiologiquement et cliniquement l'amok doit être imputé au hachich, non à l'opium, opinion déjà soutenue par H. Nicolas (1884). Nous aurons, d'ailleurs, les mêmes constatations à faire au sujet des boissons opiacées et hachichées et du fumage d'un opium chanvré.

Mais ce ne sont pas seulement certaines plantes jouissant de propriétés particulièrement hallucinogènes que les Orientaux mélangent à l'opium et à l'aide desquelles ils goûtent une ivresse plus aiguë et aussi plus dangereuse. Ils emploient encore d'autres poisons dont l'usage répété les conduit rapidement à la cachexie et à la mort. L'on connaît la description qu'Oppenheim<sup>3</sup> donne de l'opiomane chronique. « L'homme qui a l'habitude de manger de l'opium est facilement reconnaissable ; tout son corps est amaigri, son facies est jaune et desséché, sa démarche chancelante, son épine dorsale pliée jusqu'à donner parfois au corps une forme demi-circulaire ; ses yeux caves et vitreux le trahissent au premier regard, ses organes digestifs sont très dérangés. Le patient ne mange presque rien et a à peine une selle par semaine. Les forces morales et physiques sont détruites. Lorsque l'habitude est invétérée, les forces commencent à décroître, la nécessité du stimulant devient plus grande, il faut constamment augmenter

1. G. Pouchet. *Leçons de pharmacodynamie et de matière médicale*, 2<sup>e</sup> série, Le hachich, p. 857.

2. P.-C.-J. Van Brero. *Sur l'amok*, Ann. Méd. Psych., décembre 1896, p. 364.

3. Oppenheim. *Sur l'état de la médecine en Turquie*. Cité par A.-S. Taylor et A. Tardieu. *Etude médico-légale sur les assurances sur la vie*, Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég., 1866, 2<sup>e</sup> série, t. XVI, p. 120.

la dose pour produire l'effet désiré. Lorsqu'il s'est longtemps livré à sa passion, le mangeur d'opium souffre de névralgies auxquelles l'opium lui-même n'apporte aucun soulagement. Ces personnes atteignent rarement l'âge de quarante ans si elles ont commencé de bonne heure à manger l'opium ». Cette sombre description de l'opiophage ture a pu paraître à beaucoup manifestement outrée, mais il faut savoir que ces désordres effrayants et cette fin prématurée sont dûment motivés. Quand ces opiomanes sont arrivés, dit-il, à prendre 2 ou 3 drachmes d'opium solide par jour (de 3<sup>es</sup>,50 à 4<sup>es</sup>,50) sans pouvoir obtenir l'effet désiré, ils ajoutent à cette drogue une certaine quantité de *sublimé corrosif* dont ils élèvent peu à peu la dose jusqu'à ce qu'ils en absorbent 10 grains par jour (0,50 centigrammes)<sup>1</sup>. Il est facile maintenant, conclut Matteï, de se rendre compte de ce délabrement extraordinaire de tout leur organisme. On comprend les diarrhées opiniâtres, cette maigreur extrême, les périostoses si nombreuses qui déforment leurs os et on conçoit les douleurs atroces que l'opium est impuissant à calmer.

#### B. — LES BUVEURS D'OPIMUM

Les *buveurs d'opium* sont tout à fait comparables aux mangeurs d'opium. L'on connaît, en Perse, ces buveurs de kokenar qui se plaisent à absorber une décoction fumante de capsules et de graines de pavots, en des cabarets où ils se grisent abominablement. Leur ivresse est généralement marquée par une exubérante hilarité. Olivier en parle sans beaucoup la caractériser. Le P. Raphaël<sup>2</sup> lui consacre les quelques lignes suivantes : « Dans Ispahan et la Perse, il y a des académies pour les gens : ce sont les kokenar<sup>3</sup> krone, petites cahuettes où s'assemblent ces Messieurs ; on y voit

1. Cf. *Le mangeur de sublimé*. Chron. Méd., 15 mai 1911, p. 333.

2. Raphaël. *Estat de la Perse* (1660). Publication de l'École des Langues Orientales, annotée par Ch. Scheffer.

3. Le kokenar est une espèce de pavot blanc.

ces grands personnages qui pleurent ou qui rient aux anges, font contes à la cigogne, discourent et prennent mille postures. Ceux qui sont les plus honnêtes font cela dans leurs propres demeures et en leur particulier; pour la drogue, ils l'envoient chercher à leur heure dans des bouteilles au kokenar krone. Quant à l'extrait pur ou enfion<sup>1</sup>, ils y sont si accoutumés que, s'ils s'abstiennent à l'heure habituelle, infailliblement après trois ou quatre heures de souffrance, les voilà morts, et, s'ils vont aux champs oubliant la drogue, ils sont en danger de passer le pas avant de revenir chez eux ».

C'est encore Chardin qui nous donne le plus de détails sur ces buveurs d'opium de l'ancienne Perse<sup>2</sup>. « Il y a la décoction de la coque et de la graine de pavot, qu'on nomme *cocquenar*, dont il y a des cabarets dans toutes les villes, comme de café. C'est un grand divertissement de se trouver parmi ceux qui en prennent dans les cabarets, et de les bien observer avant qu'ils n'aient pris la dose, avant qu'elle opère, et lorsqu'elle opère. Quand ils entrent au cabaret, ils sont mornes, défaits et languissants. Peu après qu'ils ont pris deux ou trois tasses de ce breuvage, ils sont hargneux et comme enragés; tout leur déplaît, ils rebutent tout et s'entrequerellent; mais, dans la suite de l'opération, ils font la paix, et chacun s'abandonnant à sa passion dominante, l'amoureux, de naturel, conte des douceurs à son idole; un autre, demi-endormi, rit sous cape; un autre fait le rodomont; un autre fait des contes ridicules; en un mot, on croirait alors se trouver dans un vrai hôpital de fous. Une espèce d'assoupissement et de stupidité suit cette gaieté inégale et désordonnée; mais les Persans, bien loin de les traiter comme elle le mérite, l'appellent une extase et soutiennent qu'il y a quelque chose de surnaturel et de divin en cet état-là ».

En Turquie, le spectacle est ou plutôt était à peu de chose

1. Enfion ou affium signifie opium, d'où le mot affiondji, mangeur d'opium.

2. Chardin. *Voyage en Perse*, t. III, p. 78.

près identique<sup>1</sup>. Le D<sup>r</sup> Sangiorgio décrit la scène que voici<sup>2</sup>. « Douze Turcs étaient assis à un divan ; après le diner, on a bu le café, puis on a pris l'opium. Bientôt les effets de cette substance se sont déclarés : les uns, parmi les jeunes, ont paru plus gais et plus vifs que de coutume ; ils se sont mis à chanter et à rire, mais d'un rire forcé, presque sardonique ; ils sont cependant restés tranquilles. Les autres, parmi les jeunes aussi, se sont levés avec fureur du canapé, ont tiré leurs sabres et se sont mis en garde, en les roulant violemment, sans pourtant se blesser ni blesser personne ; les gardes sont accourus, ils se sont laissé désarmer paisiblement, et ont continué à crier horriblement tout l'après-diner. D'autres enfin, qui étaient âgés, au lieu d'être excités, sont tombés dans la stupidité et la somnolence : l'un, parmi eux, qui était ambassadeur, homme septuagénaire, est resté insensible à tous ces cris et au roulement des sabres ; il n'a pas plus bougé que s'il était de marbre ; ses yeux étaient entr'ouverts : il voyait, il sentait, mais il était devenu tout à fait incapable de se mouvoir. Dans le reste de la soirée, il était encore somnolent, ivre et très faible ».

Ces ivresses violentes et exubérantes ne paraissent point dues à l'opium naturel. D'accord avec Jeanselme, nous pensons notamment que l'effet exhilarant de ces boissons enivrantes est produit non par l'opium pur mais par son mélange, si fréquent, au hachich. En tout cas, cette dernière substance entre dans la composition du *bang*<sup>3</sup> et du *poust*<sup>4</sup> qui provoquent une agitation particulièrement violente. Le datura lui-

1. On fume aujourd'hui l'opium en Turquie plus qu'on ne le mange ou le boit.

2. Cité par Flandin. *Traité de toxicologie*, t. III, p. 160.

3. Le *bang* est essentiellement constitué par un mélange des feuilles et des graines pressées du chanvre indien. Le *magoune* (pâte) est préparé à l'aide du *bang* dont on fait un extrait gras que l'on mélange à du miel et qui est épaissi par addition d'une poudre très fine composée de sucre, cannelle, farine, opium, stramoine, noix vomique, ellébore et cantharides (G. Pouchet).

4. Le *poust* serait une sorte d'opium inférieur préparé par les Indiens pauvres avec les feuilles et les tiges de pavot.

même est souvent mélangé à l'opium et nous savons combien puissants sont les effets de la stramoine<sup>1</sup>.

1. Nous devons au Dr Boyé (Annales d'hygiène et de médecine coloniales, 1909), la curieuse relation d'un complot tramé par les indigènes d'Indo-Chine dans le but de s'emparer de Hanoï après avoir réduit la garnison à l'impuissance à l'aide du datura. Profitant de la période de délire provoquée par le toxique, pendant laquelle les soldats européens auraient été hors d'état de se défendre, les conjurés devaient faire irruption dans la ville, s'emparer des poudrières et des magasins d'armes et de munitions, puis se répandre dans la capitale et massacrer tous les Européens. La première partie du complot fut seule exécutée et permit d'intéressantes observations sur l'ivresse déterminée par le datura.

Le datura fut administré sous forme de poudre de graines en décoction dans la soupe et incorporée à tous les plats. Le dosage fut fait d'une façon convenable, car, pendant le repas, personne ne s'aperçut d'une saveur inaccoutumée des aliments. Les premiers symptômes d'intoxication apparurent une demi-heure environ après la fin du dîner, vers sept heures du soir, et se succédèrent dans l'ordre suivant : rougeur de la face comme après un repas copieux ; excitation anormale, verbe haut comme dans l'ivresse alcoolique commençante, pupilles dilatées, hallucinations, délire : un soldat balaya avec acharnement et sans se lasser le parquet autour de son lit ; il le voit couvert de fourmis montant en colonnes serrées à l'assaut de sa moustiquaire sans que les coups de balai réussissent à les éclaircir. Un autre grimpe sur un arbre de la cour du quartier pour échapper aux griffes d'un tigre imaginaire. Un troisième veut prendre son fusil pour tuer des moustiques !

Un autre qui était sorti en ville dès la fin du repas pour faire une promenade à bicyclette est vu parcourant à une allure extravagante la rue Paul-Bert. Brusquement il s'arrête et met pied à terre en maugréant, ayant la sensation que depuis un moment il n'avancait plus et pédalait sur place. Il visite sa machine, constate que tous les organes paraissent en bon état ; il remonte, repart à toutes pédales et, quelques centaines de mètres plus loin, s'arrête devant un café, s'assied à la terrasse, abandonnant sa bicyclette, et dit aux consommateurs : « Je ne sais pas ce qu'a ma machine, depuis un quart d'heure je ne puis arriver à la faire marcher, il n'y a pourtant rien de cassé ! » Ceux-ci qui l'avaient vu arriver à une vive allure, supposèrent, en voyant son visage animé, sa démarche un peu titubante, qu'il sortait d'un repas trop copieusement arrosé.

Aucune rumeur d'empoisonnement n'avait encore à ce moment transpiré en ville, et les promeneurs avaient cru qu'une fête quelconque avait eu lieu à la caserne, ce jour-là, en voyant dans les rues et les établissements publics, bruyants et dans un état singulier d'excitation, les soldats qui étaient sortis après la soupe. L'autorité militaire fit rechercher dans la ville, pour leur faire réintégrer la caserne, les militaires qui se trouvaient au dehors. Un certain nombre, se sentant dans un état anormal de malaise, rentrèrent d'eux-mêmes ; d'autres ne purent être retrouvés et ne reparurent qu'au matin, n'ayant aucun souvenir de ce qu'ils avaient fait pendant la nuit. On en trouva dans les cafés, dans les maisons publiques, en proie à un délire furieux et n'ayant conscience ni de leur état ni de l'endroit où ils se trouvaient.

À la période d'excitation et de délire avait succédé un abattement complet des forces et un état de profonde torpeur intellectuelle. Quelques-uns eurent des syncopes. On n'eut aucun accident mortel à déplorer.

Les *buveurs de laudanum*<sup>1</sup> ne présentent pas l'excitation désordonnée, l'euphorie et l'hilarité bruyante des mangeurs d'opium orientaux ni des buveurs de coquenar et cet argument serait encore de nature à faire suspecter la pureté de l'opium ingéré par ces derniers. Ils accusent seulement avec les petites doses une certaine exaltation intellectuelle, un sentiment de bien-être et de contentement général, une tendance marquée à l'optimisme et à la rêvasserie. Avec des doses massives ou après une intoxication chronique forte et prolongée ils offrent, en revanche, des cauchemars terrifiants et des hallucinations vespérales dont la nature doit être discutée. L'on peut se demander, en effet, si ces symptômes appartiennent en propre à l'opium ou doivent être mis, tout au moins partiellement, au compte de l'alcool qui entre dans la composition du laudanum. Nous discuterons ce point à l'occasion de l'opiumisme de Th. de Quincey (Voir p. 207) ; nous avons hâte d'entrer maintenant dans le véritable sujet de notre travail, l'étude des fumeurs d'opium.

---

1. Les buveurs de laudanum sont assez rares en France. Ils se recrutent pour la plupart parmi les névralgiques, tabétiques ou cancéreux, ou parmi les anciens morphinomanes. Ils existent plus nombreux en Angleterre où certains ont écrit des mémoires intéressants à consulter. Voir entre autres : Whalley. *Confessions of a laudanum-drinker*. The Lancet. London. 1866, 35 ; X. *Confessions of a young lady laudanum-drinker, dose four ounces daily, in two-ounce doses*. Journ. of ment. Sc. Lond.. 1888-1889.

## CHAPITRE V

### LES FUMEURS D'OPIMUM

L'opium peut se fumer pur ou non, mélangé au tabac ou au hachich. La plupart des fumeurs de tabac connaissent ces cigarettes opiacées au parfum douceâtre et entêtant qui donne facilement la migraine à qui n'est pas habitué, ou ces cigares dits de *Manille* qui seraient immergés dans un bain d'opium, dilué suivant des proportions telles que ces cigares sont doués de propriétés quelque peu narcotiques<sup>1</sup>. Certaines peuplades fument des feuilles de tabac préalablement trempées dans de l'eau opiacée et, dans presque tout l'Orient, la Chine et l'Indo-Chine surtout, le tabac pour pipe comprend une petite quantité d'opium. Le *chang* ou *gunjah* des Indiens, l'*esrar* (préparation secrète), le *kif*<sup>2</sup> (repos) des Arabes, le *chira* de Tunisie, ne sont autre chose que des préparations

1. E. Martin, p. 47.

2. Le *kief* oriental est, d'après Moreau, cette situation d'esprit dans laquelle on est disposé à jouir de tout ce que le présent offre de bon et d'agréable sans tenir compte de ce qu'il pourrait avoir de pénible. Le *kiff* arabe est extrait du chanvre indien : il est la préparation de cette plante destinée à être fumée, comme le hachich en est la préparation destinée à être mangée. On y ajoute d'habitude 1,5 de tabac fort, et on le fume dans de petites pipes en terre : deux ou trois bouffées suffisent pour alourdir l'intelligence, même pour ceux qui y sont habitués. Des troubles mentaux très graves sont la conséquence d'une intoxication aiguë, massive, ou d'une imprégnation chronique de quelque durée. La folie kiflique serait extrêmement fréquente dans les Indes et dans tout l'Orient. Voir sur ce point : John Davidson. *Observations sur le chanvre indien et la syphilis comme causes d'aliénation mentale dans la Turquie, l'Asie Mineure et le Maroc*. The Journ. of Ment. Sc., 1883 ; Bruno Battaglia. *loc. cit.* ; Thomas Ireland. *Folie causée par l'abus du chanvre indien*. The alien and neur., octobre 1893 ; Meilhon. *L'aliénation mentale chez les Arabes*. Ann. Méd. Psych. septembre-octobre, 1896 ; Clouston. *L'asile du Caire*. Le

de hachich destinées à être fumées ; on les mélange parfois à l'opium et les effets toxiques ressentis sont alors plus nocifs que ceux provoqués par l'opium pur. Le plus généralement l'opium se fume seul, après avoir subi un apprêt particulier et en des pipes d'une forme très spéciale.

Tous les auteurs s'accordent à reconnaître que l'opium brut n'est pas fumable. Il « porte à la tête », dit Jeanselme, soit parce qu'il est trop riche en morphine, soit parce qu'il contient d'autres alcaloïdes tels que la thébaïne, la papavérine, la narcotine et la narcéïne. L'opium pharmaceutique, l'extrait thébaïque, renferme jusqu'à 12 p. 100 de morphine alors que les opiums à fumer n'en comportent guère que 6 à 7 p. 100 en moyenne. Certains opiums à fumer de l'Inde ne titrent que 2 p. 100 tandis que celui provenant des mêmes provinces du Bengale et destiné à l'usage médical donne à l'analyse 9,27 de morphine et 1,39 de narcotine. L'opium médicinal est désagréable, âcre, irritant, d'odeur forte et empyreumatique ; il détermine facilement des vertiges ; enfin il brûle mal et se carbonise en encrassant le fourneau de la pipe. Avant d'être livré au consommateur, l'opium de pipe doit donc subir une préparation longue et délicate qui a pour effet « de développer son arôme, de chasser le principe vireux, d'éliminer les impuretés qui altèrent ses propriétés plastiques » (Jeanselme). L'opium ainsi modifié par le brassage, le cuitage, le crépage, la fermentation, prend le nom de *chandoo*<sup>1</sup>.

Les opérations nécessaires à la préparation du chandoo sont assez longues et sont, d'ailleurs, un peu différentes suivant chaque variété. Voici, d'après Lalande<sup>2</sup>, les procédés

*Dr Warnock et la folie du hachich.* The Journ. of Ment. Sc., octobre 1896 : J. Warnock. *La folie par le hachich.* The Journ. of Ment. Sc., janvier 1903 : R. Meunier, *op. cit.*, etc.

1. Ce mot vient du radical hindoustani *Chand*, lequel comporte une idée de diminution. Ici cette diminution est quantitative, car le chandoo tiré de l'opium cru en représente la quintessence (E. Martin).

2. Lalande. *Opium des fumeurs.* Arch. de méd. nav. et colon., 1890, LIV, p. 33, 121 et 202. Voir également : Pluchon. *Th. cit.* : Calmette. *Le ferment de l'opium des fumeurs et la fermentation artificielle des chandoos.* Arch.

employés en 1890 par la manufacture de Saïgon. Celle-ci reçoit son opium de Bénarès, en pains ayant la forme de boules et revenant à 28 ou 29 francs le kilogramme. L'analyse de cet opium est la suivante :

Eau . . . . .	24-25	p. 100
Morphine. . . . .	6-7	—
Narcotine. . . . .	3-4	—
Autres alcaloïdes solubles dans le chloroforme . . . . .	4-5	—
Gomme. . . . .	3-5	—
Caoutchouc et autres substances mucilagineuses. . . . .	28-30	—
Sucre réducteur . . . . .	1-2	—
Résines. . . . .	1-2	—

Cet opium est soumis aux opérations suivantes :

Décortiquage des boules d'opium.

Première cuite de l'opium (2 heures à 50 ou 60°).

Malaxage de l'extrait.

Apprêtage et crépage.

Macération dans l'eau (20 heures).

Décantation et filtration des liqueurs provenant des crêpes.

Concentration des liqueurs en extrait définitif (jusqu'à consistance d'un sirop épais).

Battage de l'extrait à l'air (incorporation d'un volume d'air égal au volume de l'extrait).

A ce moment la masse a une teinte chocolat clair ; toute odeur vireuse propre à l'opium cru ou brut a disparu, mais l'extrait n'a encore aucun parfum agréable. Son odeur rappelle celle des vieilles masses emplastiques surchauffées, de l'emplâtre de cantharides, par exemple. L'opium n'acquiert son odeur propre, douce et fine, que par un assez long repos dans des récipients en cuivre, mais de préférence, au dire des Chinois, dans des vases en terre.

de méd. nav. et colon., 1892, LVII, p. 432 ; W. Lichtenfelder. *Le pavot à opium*. Bull. écon. de l'Indo-Chine, 1903 ; Cl. Verne. *Opium des fumeurs et fumeurs d'opium*. Bull. des Sc. pharm., 1904, p. 320.

Viellissement de l'opium (3 mois). Disparition de l'air incorporé par le battage. Fermentation par moisissures.

Mise en boîtes et pasteurisation pendant quelques minutes dans une étuve chauffée entre 60 et 80°.

La consistance du chandoo est alors celle d'un extrait demi-fluide, d'un miel assez liquide ou du sirop de gomme ordinaire ; elle rappelle assez bien celle de l'ergotine dont il possède la couleur. Son odeur est douce, fine, assez aromatique, rappelant peut-être l'odeur de fèves et d'arachides grillées jointes à celle de la mélasse non fermentée. Sa saveur est amère et persistante. Son analyse donne :

	Opium de la régie de Saïgon.	Opium de la ferme du Tonkin.
Eau . . . . .	30-34 p. 100	29,50 p. 100
Morphine . . . . .	6-8 —	9,33 —
Narcotine . . . . .	4-3 —	—
Cendres. . . . .	3-6 —	6,15 —
Matières insolubles dans l'eau. . . . .	1-2 —	3,50 —
Matières insolubles dans l'alcool fort. . . . .	10-11 —	16,30 —
Glucose . . . . .	1-6 —	1,50 —
Acidité en acide sul- furique. . . . .	4-6 grammes.	

Le chandoo se bonifie par le temps.

Jeanselme a suivi, d'autre part, en avril 1900, toutes les phases d'une fournée d'opium à la fabrique de Saïgon où l'on opère d'après la méthode cantonnaise. Quelques modifications ont déjà été apportées en cet espace de dix ans et il est infiniment probable que la préparation du chandoo subira encore de nouveaux perfectionnements. Voici, à titre de curiosité, la série des opérations décrites par Jeanselme <sup>1</sup>.

1° Section et décortication des balles d'opium. La masse qu'on en extrait est une substance de couleur brun rougeâtre, de consistance molle et poisseuse, exhalant une forte odeur vireuse de fleurs de pavots froissées ;

1. Jeanselme. Revue générale des Sciences pures et appliquées. 15 janvier 1907, p. 25.

2° Décoction des coques de pétales de pavot, en du papier ayant servi à envelopper les pains d'opium (enveloppes ou *imbrios*, imprégnés d'une très notable quantité d'opium);

3° Réunion des extraits obtenus par décoction à la masse d'opium;

4° Empâtage, c'est-à-dire brassage de l'opium, pendant une heure et demie environ, dans de grandes bassines de cuivre à double fonds chauffées par un courant de vapeur d'eau à 110° (2 atmosphères). Le pétrissage se poursuit jusqu'à ce que l'opium acquière la consistance de la pâte de boulanger;

5° La bassine est retirée du feu et la masse d'opium est pétrie à l'aide d'une spatule (refouloir). Cette malaxation a pour but de refroidir lentement la masse, de manière à lui donner une homogénéité parfaite. L'opium est ensuite étalé en couche uniforme à la surface de la bassine. Un filet d'eau est insinué entre le récipient et le revêtement d'opium pour faciliter son adhérence;

6° Puis on procède à l'opération du grillage. Chaque bassine est retournée sur un foyer de braise recouvert de cendres. De l'opium, après quelques instants d'exposition au feu, se dégagent d'abondantes vapeurs blanchâtres. La bassine est alors saisie avec des pinces, et il est facile de détacher la couche superficielle d'opium grillée; c'est un disque mince ayant la forme d'une crêpe. On recommence ensuite le grillage. La masse d'opium est successivement débitée en un grand nombre de tranches. Le grillage exige un opérateur habile. C'est l'odeur qui indique le moment précis où il faut écarter la bassine du foyer pour détacher un disque. La torréfaction élimine certaines matières empyreumatiques et donne à l'opium un bon arôme;

7° Les disques d'opium concassés sont mis à macérer dans de l'eau froide pendant 18 à 20 heures. Le liquide obtenu est décanté à l'aide de mèches en moelle de Tam-Sam, plante très commune en Chine;

8° Après filtration de la liqueur sur plusieurs épaisseurs

de papier non collé, la solution d'opium est portée à l'ébullition dans de grands cylindres, pendant plusieurs heures, jusqu'à ce qu'elle acquière la consistance sirupeuse et donne 29° à l'aréomètre Baumé ;

9° Battage de cette solution concentrée d'opium dans une sorte de moulin à palettes, probablement pour y introduire le ferment ;

10° L'opium est déposé en magasin. Il entre en fermentation, gonfle et se couvre d'écume. Puis, en une semaine, la masse se réduit à la moitié du volume qu'elle avait avant le battage et le conservera indéfiniment. Alors, se développe à la surface de l'opium une couche de champignons qui peut atteindre plusieurs centimètres d'épaisseur. On ne sait pas quel est l'agent de la fermentation. Calmette avait supposé que c'était l'*Aspergillus niger*, opinion qui paraît controuvée. On suppose généralement aujourd'hui que la masse d'opium est le siège de deux fermentations successives : l'une, courte et rapide, dont l'agent serait un *Saccharomyces* ; elle commence dès le deuxième ou troisième jour pour cesser après 25 ou 30 jours ; l'autre, plus lente, presque indéfinie, produite par des *levures*. C'est cette dernière qui donnerait au chandoo cet arôme si apprécié des fumeurs ;

11° Mise en boîtes ;

12° Pasteurisation, c'est-à-dire exposition des boîtes à une température de 90° pour arrêter toute fermentation.

Quand la série des opérations est terminée, 350 kilogrammes de Bénarès fournissent 246 kilogrammes de chandoo, soit 68 p. 100 ; le Yunnan donne un rendement moindre, soit 60 p. 100.

La régie vend son opium en boîtes de 40 grammes, dont les prix, en 1904, étaient les suivants :

Opium de luxe. . . . .	4 piastres. 58 <sup>1</sup> .
Opium de Bénarès. . . . .	3 — 52.
Opium de Yunnan. . . . .	2 piastres, 90 à 1,63.

1. La piastre vaut, suivant le cours, de 2 fr. 25 à 2 fr. 50.

L'on voit combien l'habitude de fumer l'opium est coûteuse pour les grands consommateurs. Aussi beaucoup d'entre eux cherchent-ils à s'en procurer par contrebande ; ces opiums indigènes peuvent alors avoir une composition un peu différente, sur laquelle nous sommes au surplus, mal renseignés. Quant à ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter du véritable chandoo, ils utilisent les résidus des autres fumeurs, les culots de pipe d'où l'on extrait, comme nous le verrons, un opium de qualité très inférieure, particulièrement riche en morphine et en produits toxiques nés de la combustion du chandoo. Enfin certains fumeurs parviennent à préparer eux-mêmes un chandoo en se servant de l'opium ordinaire, médicinal, auquel ils font subir diverses manipulations. Voici le procédé qu'à cet effet indique A. de Pouvoirville<sup>1</sup>.

1° Retirer de la boule d'opium, préalablement coupée en deux, tout l'opium disponible, avec un couteau-racloir ; enfermer l'opium ainsi obtenu à l'abri de l'air pendant 24 heures, opération remplaçant le *décortiquage* des boules) ;

2° Réunir les écorces des boules — feuilles de bananier ou de nénufar — encore tout imprégnées d'opium, et recouvertes parfois, à leur surface interne, d'un résidu noirâtre, sec et cassant ; les rompre en petits carrés égaux, les faire bouillir avec un poids égal d'eau ; filtrer ; garder à part le liquide filtré (opération remplaçant le traitement des résidus et la formation de l'*eau première d'imbrío*) ;

3° Prendre le résidu restant sur le filtre, et le soumettre à une seconde cuisson et à une seconde et légère ébullition, dans la moitié de son poids d'eau : filtrer, joindre le liquide obtenu au liquide provenant du précédent filtrage (opération remplaçant la formation de l'*eau deuxième d'imbrío*). Mélanger intimement les deux liquides, et laisser reposer 24 heures ;

4° Soumettre le liquide total à une troisième ébullition

1. Matgioï (Albert de Pouvoirville). L'esprit des races jaunes. L'opium. Sa pratique. Paris, 1902, p. 39.

rapide et violente, sans ajouter d'eau ; filtrer une troisième fois, et attendre le refroidissement (opération sans analogue dans les bouilleries, et servant à purifier le liquide et à augmenter sa richesse) ;

5° Prendre l'opium retiré des boules le premier jour, le faire macérer dans le liquide obtenu après la quatrième opération ci-dessus, d'abord à froid, puis en chauffant peu à peu jusqu'à l'ébullition, au-dessous et très près de laquelle le mélange doit être maintenu pendant deux heures, et constamment agité (opération remplaçant celle de la première cuite de l'opium) ;

6° Aussitôt le mélange retiré du feu, le battre à la façon d'œufs à la neige, jusqu'à complet refroidissement (opération remplaçant le malaxage de l'extrait) ;

7° L'extrait refroidi, à consistance sirupeuse, à couleur noirâtre à la surface, et café grillé à l'intérieur, est battu à froid avec une fois et demie son poids d'alcool à 70°, jusqu'à ce qu'il se forme un tout liquide et homogène (opération remplaçant celle de l'apprêtage des crêpes) ;

8° On porte lentement l'extrait à l'ébullition, qu'on maintient aussi longtemps qu'il le faut pour obtenir un liquide à consistance de sirop de gomme arabique. On filtre alors l'extrait, et le liquide filtré constitue l'opium bon à fumer (opération remplaçant la décantation et le filtrage de l'extrait définitif).

Le liquide obtenu doit être mis en vase (en vase clos si c'est une terre poreuse, et en vase ouvert, si c'est une faïence émaillée ou un métal étamé) de façon à permettre à la fois l'évaporation lente de l'alcool et la fermentation superficielle. L'extrait doit être abandonné à lui-même pendant une période variant de 30 à 90 jours, suivant le goût du fumeur et l'époque de l'opération (plus longtemps en hiver et par la sécheresse). Au bout de ce temps, le consommateur peut en faire usage. Si l'opération est réussie, l'extrait présente toutes les apparences et les qualités organoleptiques du meilleur chandoo.

Quant à la bouteille qui demeure dans le filtre après l'opé-

ration 8, on la conserve en vase clos ; et, lorsque l'on fait la préparation d'une nouvelle boule d'opium, on l'ajoute au liquide provenant de l'opération 2, pour leur faire subir ensemble l'opération 3.

Le chandoo frais, en résumé, exhale une odeur plutôt désagréable d'emplâtre brûlé mais, en vieillissant, il s'améliore comme le vin et acquiert un parfum doux et pénétrant ; son odeur<sup>1</sup> est alors suave et un peu entêtante ; sa saveur peut être comparée, lorsque l'extrait est bien préparé, à celle de la noisette. Sa fumée n'est pas âcre comme celle du tabac ; elle ne laisse dans la bouche ni mauvais goût, ni odeur désagréable ; elle n'infecte non plus les vêtements et ne communique pas aux appartements ce relent tenace et écœurant que laisse la fumée de tabac. J'ai remarqué cependant que certains objets, des livres par exemple, conservaient longtemps l'odeur de la fumée d'opium dont ils s'étaient lentement imprégnés. Quant à la composition exacte du chandoo, elle est, encore une fois, très variable ; elle dépend de l'origine de l'opium (les opiums turcs sont plus forts, plus riches en morphine que ceux de l'Inde) et de son mode de préparation qui n'est pas identique dans tous les pays. Chaque variété d'opium a son arôme et son bouquet<sup>2</sup>.

« Les gourmets, dit Jeanselme, savent reconnaître la provenance et le mode de fabrication d'un chandoo. Il y a des opiums de grandes marques, comme il y a des vins de grands crus. Et, de même qu'un palais délicat ne donne pas la première place au vin qui contient le plus d'alcool, de même un fumeur émérite ne donne pas la préférence à l'opium qui est

1. Il y a des fumeurs qui parfument leur chandoo en y mêlant des substances odoriférantes telles que des râpures de certains bois comme le Tim-yoü et le Qui-nam, ce dernier particulièrement estimé (Lalande).

2. Des experts, en appréciant les qualités organoleptiques de l'opium : odeur, saveur, consistance, ductilité d'une boulette qu'on étire après l'avoir chauffée à la lampe, etc., peuvent soupçonner la provenance d'un échantillon de chandoo (E. Jeanselme). Cf. Les dégustateurs experts en vins. On pourra consulter sur la production de l'opium, ses prix, etc., le *Memorandum* destiné à la Commission internationale de Shanghai, Revue indochinoise, 1909.

le plus chargé en morphine. Ainsi la proportion de cet alcaloïde dans le Bénarès n'est que de 6 à 8 p. 100; dans le Yunnan, elle est de 9,33 p. 100; et cependant le premier est beaucoup plus prisé des connaisseurs et, parlant, payé plus cher que le second.

« Le Malwa a la réputation d'être plus stimulant. Il a un fort arôme et un goût piquant. Il cause, chez ceux qui ne sont pas habitués à le fumer, des brûlures d'estomac, il irrite le système nerveux et provoque des éruptions cutanées désagréables. Le Patna est doux, mais narcotique. Le Persan est chaud et âcre, il donne de la diarrhée. L'opium de Chine est comparable au Malwa sous certains rapports; il est plus dur et plus actif que le Patna; il cause des démangeaisons et des éruptions. L'opium d'Asie Mineure, très riche en morphine, porte à la tête; il est préféré par les grands fumeurs, auxquels les opiums légers ne donnent plus entière satisfaction ».

L'on peut respirer la fumée d'opium en faisant brûler des parcelles de chandoo, ou plutôt en les jetant sur une plaque de métal rougie au feu. Cette torréfaction dégage une fumée abondante dont le parfum subtil et capiteux finit par vous griser. Ce mode d'intoxication recherché de ceux et surtout de celles qui ne veulent ou ne peuvent s'astreindre aux manipulations minutieuses qu'exige la pipe provoque comme cette dernière une rapide accoutumance et un impérieux besoin; il est à rapprocher de celui dont sont victimes, malgré eux d'abord, volontairement ensuite, les animaux familiers, chiens, chats, singes, oiseaux, que leur maître conserve auprès de lui pendant le fumage<sup>1</sup>. L'animal devient opiomane à l'égal de l'homme; accoutumé aux effets de la drogue, il souffre lorsque

1. La fumée d'opium ne répugne pas à l'animal comme celle du tabac; bien au contraire. Et j'ai pu, personnellement, voir une chatte appartenant à un de mes amis se plaire dans la fumerie et aspirer voluptueusement, à pleines narines, la fumée d'opium qu'on lui soufflait. Cf. Jammes. Bulletin de la Société des Etudes Indo-Chinoises et Bulletin de l'Académie des Sciences, 1887. CIV. p. 1195. *Quelques cas de morphinomanie chez les animaux*; Fr. Garnier. *Voyage en Indo-Chine*.

l'heure de l'habituelle séance vient à être dépassée; il s'excite, devient inquiet, impatient, anxieux; la privation brusque et totale l'épuise et parfois le tue. Par contre, sitôt qu'il perçoit l'odeur si finement suave, il accourt dans la fumerie. Des animaux tout à fait inférieurs, tels que cloportes, cafards et cancrelats, fourmis et araignées, se laissent surprendre par l'opiomanie et s'élancent hors de leurs trous au parfum de l'opium, tandis que certains indigènes de l'Inde ou de la Chine l'utilisent pour le dressage des fauves. L'entourage enfin d'un fumeur d'opium (famille, domestiques) peut subir à distance les effets de la fumée qui se glisse par les interstices des portes et se répand dans tout l'appartement <sup>1</sup>.

La pipe à opium est trop connue pour que nous la décrivions; nul n'ignore le classique bambou creux, long de 50 ou 60 centimètres et gros de 3 ou 4, dont une extrémité est formée par un nœud ou une plaque de corne, d'ivoire, de jade, d'ambre ou de métal, et dont l'autre, libre, est munie d'une rondelle pareille, largement perforée ou percée d'une série de petits trous, par laquelle s'aspire la fumée. Le fourneau qui se fixe latéralement à quelque dix centimètres de l'extrémité inférieure, juste au-dessus d'une cloison, est en terre cuite, à pâte fine, brune, rouge, blanche ou noire, en cuivre ciselé, en écaille, en ivoire, en argent plaqué d'or... Il affecte généralement la forme d'une toupie un peu aplatie ou d'un bouton de porte arrondi, de 5 à 6 centimètres de diamètre, et creux intérieurement: on en trouve cependant de sphériques, de coniques, de cupuliformes, d'hexa- ou de polygonaux, de carrés... L'une des faces porte un petit embout muni d'une douille qui s'enfonce dans le tuyau de la pipe en s'adaptant à la garniture métallique d'un orifice dont elle est percée; l'autre, arrondie ou aplatie, présente à son centre une dépression circulaire où l'on collera la boulette d'opium et qui communique avec l'intérieur du fourneau par un pertuis de faibles

1. Bérillon. *Fumeurs et fumeuses d'opium*. Revue de l'hypnotisme et de la psychologie physiologique, avril 1900.

dimensions (2 millimètres environ) parfois renforcé par un petit cercle de cuivre ou d'argent.

Il est facile, même à Paris, de se procurer le matériel du fumeur, c'est-à-dire, en plus de la pipe et des cinq ou six fourneaux de rechange, les aiguilles spéciales, en acier, argent ou or, longues de 15 ou 20 centimètres, effilées aux deux bouts ou terminées en spatule à une extrémité, les grattoirs et racloirs, les boîtes, pots ou étuis de corne ou d'ivoire, la petite lampe à huile de coco, munie d'un verre épais de forme conique destiné à protéger la flamme, le plateau de laque ou de bois dur (bois de teck) incrusté de nacre qui supporte ces différents objets et qui reçoit encore une coupe remplie d'eau où baigne une éponge, la tasse de thé du fumeur, le porte-pipe, sorte de petit meuble délicatement ouvragé, les bouddhas familiers, etc... Les pipes sont plus ou moins artistement décorées d'incrustations en écaille, en argent ou en or, sur tout leur pourtour mais de préférence aux deux bouts ainsi qu'au niveau du nœud ou de la saillie qui retient les doigts au-dessous du fourneau lorsque l'on fume. Elles peuvent être en argent massif tout fouillé de ciselures ou en ivoire finement sculpté, en corne, en écaille, en canne à sucre, en étain ou en cuivre, en peau de reptile ou de requin, en os de bufile, en bois de fer, d'ébène ou de thuya, etc... Plus vieilles enfin et culottées, meilleures elles sont, plus réputées et plus chères. L'opium pénètre peu à peu la fibre et suinte en quelques sorte à travers elle ; le bambou prend alors une teinte noire spéciale ou rouge foncé, acajou, avec, quand on le frotte, des reflets brillants comme si on l'avait passé à l'encaustique.

Cuire une pipe à point est tout un art et le boy ou la congaïe qui y excellent sont recherchés des vrais fumeurs, sybarites trop indolents pour se servir eux-mêmes. Le chandoo est, en effet, beaucoup trop fluide pour pouvoir être introduit dans le fourneau et fumé tel quel ; il faut auparavant le dessécher au-dessus de la lampe et le façonner. D'une main agile et experte on plonge l'aiguille dans l'étui de chandoo. On

l'en retire chargée à sa pointe d'une gouttelette noire et on la présente à la lampe en prenant bien soin de la rouler sans cesse entre les doigts et de ne pas trop l'approcher de la flamme. Cette première gouttelette est vite grossie de quelques autres successivement puisées ; l'opium se dessèche peu à peu et devient pâteux. Il grésille et se boursoufle, prend une belle couleur jaune ambrée, devient translucide et répand sa fine odeur douce et parfumée. Le fumeur ou son boy apporte à cette délicate opération toute son attention et toute sa dextérité car l'opium ne doit ni couler, ni s'enflammer, ni surtout se carboniser ; insuffisamment chauffé, d'autre part, il ne brûlerait pas et ne se résoudrait point tout à l'heure en fumée. Cuite à point, la bulle dorée, grésillante et molle, est alors roulée avec l'aiguille sur la plate-forme du fourneau ou contre le verre de la petite lampe afin de lui donner une forme conique ; en se refroidissant légèrement pendant cette opération elle prend une consistance pilulaire. C'est le moment que l'on choisit pour la coller d'un geste vif et précis sur l'ouverture du fourneau. Rapidement, par un savant mouvement de torsion, on dégage l'aiguille qui laisse derrière elle un canalicule qui servira de cheminée.

Couché sur le côté et bien calé sur son lit de camp ou sur sa natte, le coude d'aplomb et la tête appuyée sur des coussins superposés ou sur une sorte de billot, le fumeur n'a plus qu'à saisir sa pipe, à l'incliner nonchalamment au-dessus de la petite lampe et, tandis que l'opium se consume en bouillonnant, d'une seule, longue et lente haleinée, les lèvres collées à l'embouchure d'ivoire ou de jade, il en aspirera à pleins poumons la vapeur, blanche, épaisse, aromatique, dont la chaude, dont la voluptueuse caresse procure à l'initié, retombé sur le flanc, les yeux vagues et comme expirants, une exquise sensation de béatitude physique et morale... tandis que de ses lèvres entr'ouvertes, lentement, insensiblement, s'échappe l'odorante fumée.

Le fourneau est ensuite débarrassé, à l'aide de la tête

aplatie de l'aiguille, du grattoir et du racloir spécial, des résidus de la combustion qui adhèrent à la paroi et encrassent l'orifice. La masse charbonneuse qu'ils constituent, noirâtre, pulvérulente et amère, d'odeur forte et vaguement urineuse, est le *dross* (mot anglais signifiant scorie, rebut) que l'on recueille dans une des boîtes de corne ou d'ivoire placées sur le plateau. Une autre pipe est aussitôt préparée ; un fumeur ordinaire peut consommer 20 pipes par heure sans aller trop vite.

Le *dross*, qui comprend tous les résidus, secs et cassants, pâteux et poisseux, que l'on retire du fourneau de la pipe, est riche en morphine, plus même que le chandoo, et renferme, en outre, de l'apo et de l'hypomorphine ainsi que des bases hydroxydiques fortement toxiques ; il est revendu soit à des industriels ou à la Régie qui en extraient le précieux alcaloïde ; soit aux indigènes miséreux qui en retirent un mauvais opium dont ils se contentent et qu'ils fument pur, dans des pipes analogues à celles qui servent pour le chandoo, ou mélangé à du tabac dans de petites pipes de forme commune mais métalliques, en cuivre le plus souvent, à long tuyau et petit fourneau. La nocivité du *dross*, cette « âme des pipées de jadis », est bien plus considérable que celle du chandoo ; l'ivresse qu'il détermine est en même temps plus brutale, plus bruyante, et beaucoup moins intellectuelle. « Dans le *dross*, dit A. de Pourville<sup>1</sup>, il ne reste plus, pour ainsi dire, d'excitants ; mais il reste tous les stupéfiants dont une grande quantité de morphine... Les pauvres diables qui veulent se satisfaire à bon compte trouvent encore, dans les résidus de l'opium troisième et de l'opium quatrième, excités par l'alcool de riz, assez de matière stupéfiante mélangée aux substances lourdes de la drogue, pour se procurer une ivresse répugnante et stupide. »

Il est à remarquer, en effet, que ce n'est pas le titre de la morphine qui mesure l'effet noosthénique du chandoo : le

1. Matgioi (Albert de Pourville). *L'esprit des races jaunes. L'opium. Sa pratique*. Paris, 1902.

meilleur chandoo est souvent le moins morphiné et la stimulation *purement intellectuelle* est infiniment moins développée sous l'influence de la morphine (en injections hypodermiques) qu'elle ne l'est sous celle de l'opium en nature. L'extrait fumable que l'on prépare avec le dross a une odeur de brûlé particulière, une couleur assez foncée par rapport à celle du chandoo, une saveur âcre et empyreumateuse ; il n'a pas la suavité du chandoo et ne donne pas au palais comme lui ce goût parfumé de noisette ; il est fort à fumer, prend à la gorge comme les tabacs grossiers, porte même à la tête au dire des fumeurs habitués au chandoo ; il ne procure non plus cette félicité quiète et béate que nous décrivons tout à l'heure et ceux qui le fument de façon habituelle maigrissent et se cachectisent rapidement. « Entre l'opium de bonne qualité, constate Jeanselme, et le dross qui apporte aux poumons, à chaque inspiration, une quantité considérable de morphine — (sans compter d'autres substances éminemment nocives telles que le pyrol, l'acétone, les bases pyridiques et hydro-pyridiques), — il y a la différence qui existe entre le vin naturel et le vin frelaté additionné d'alcool. Le mandarin qui fume 150 pipes d'opium bien préparé s'achemine plus lentement vers la déchéance que le coolie qui s'intoxique avec un produit trop riche en morphine. C'est surtout par raison d'économie que les indigènes donnent la préférence au dross. Cependant, c'est quelquefois par goût, de même que certains buveurs aiment mieux les eaux-de-vie de mauvaise qualité ».

Il est enfin une condition indispensable que demande, qu'*exige* l'opium, c'est d'être fumé dans le plus grand calme, avec sérénité, j'allais presque dire avec majesté<sup>1</sup>. Le mouvement et le bruit, l'intensive lumière même doivent être bannis

1. Ce besoin de silencieuse sérénité est peut-être une des raisons pour lesquelles on fume de préférence le soir et la nuit. Il explique en tout cas cet attrait particulier que d'aucuns m'ont avoué pour les pipes fumées en forêt, dans le vaste silence de la nature endormie, ou sur l'eau, au fond d'un sampan qui glisse sans bruit sous la lune, entre deux rives aux contours indistincts.

du lieu où l'on fume, d'où la nécessité d'une salle spéciale, la fumerie. On connaît la description d'un cabaret à opium qu'a donnée Smith<sup>1</sup> et qui se retrouve partout reproduite : « La première maison dans laquelle nous sommes entrés était située à côté du palais Taou-Lais. Quatre à cinq chambres, dans différentes parties d'une tour carrée étaient occupées par des hommes étendus sur des espèces de lits grossiers avec un oreiller sous la tête, ayant des lampes, des pipes et autres appareils pour fumer l'opium. Dans un coin de la pièce principale était le propriétaire pesant avec des balances délicates la drogue préparée, laquelle était noire, épaisse, semi-liquide. Une petite compagnie de fumeurs d'opium qui étaient venus pour goûter leurs voluptueux loisirs habituels, ou plutôt pour jeter les yeux sur ce que leur pauvreté croissante avait rendu trop cher pour leur bourse, nous ont de suite entourés et sont entrés en conversation avec nous. Ils formaient un groupe aux joues enfoncées et bigarrées de jaune, avec des yeux larmoyants, des rires vides et le regard idiot ; ils nous ont de suite donné des informations et décrit le procédé de leur propre dégradation. Nous avons d'abord fixé notre attention sur le plus jeune, qui venait de sortir depuis peu d'une pension ; il n'avait commencé la pratique de fumer que depuis peu de temps, et il marchait déjà, à grand pas, vers une vieillesse prématurée. Après lui venait un homme d'âge moyen qui avait consacré la moitié de sa vie à la pernicieuse volupté de l'opium ; il acheminait vers le tombeau les restes d'une constitution ruinée. La santé vigoureuse du plus âgé lui avait permis de résister et de rendre plus lente l'action du poison ; mais il se trouvait certainement dans une décrépitude anticipée ; ses joues gonflées et son regard vide disaient assez tout le ravage que la fumée d'opium avait opéré dans son organisme. Tous avouaient les maux et les souffrances dont ils étaient victimes et exprimaient sincèrement le désir de pouvoir

1. Smith. *On opium-smoking among the Chinese*. The Lancet. London, 1841-1842, p. 707.

se soustraire à cette habitude. Ils se plaignaient de ne pas avoir d'appétit, d'éprouver non seulement des défaillances, des maux d'estomac, une prostration et une faiblesse croissante, mais ils ajoutaient qu'ils ne se sentaient pas assez de volonté pour abandonner l'opium. Tous, ils assuraient que les effets de cette ivresse étaient pires que ceux de l'ivresse alcoolique, et ils accusaient des vertiges, des vomissements et une inaptitude absolue au travail ».

En réalité, il faut distinguer deux espèces de fumeries totalement différentes <sup>1</sup> et dont le contraste s'affirme autant dans les décors que par les clients.

Les premières, fréquentées par le peuple indigène plus ou moins misérable, cabarets à dross plutôt que fumeries d'opium, ne nous retiendront pas : ce sont des bouges ignobles, sombres, sales, puants, où sont vautrés sur des nattes

1. Cf. la description que donne Libermann des fumeurs publics en Chine, dont l'aspect est plutôt repoussant : « Qu'on se figure une salle sombre, noire et humide, ordinairement située au rez-de-chaussée, avec les volets et les portes hermétiquement fermés, ne recevant d'autre lumière que celle des petites lampes à opium ; le long des murs, noircis comme ceux d'une taverne du dernier ordre, sont suspendues, sur des rouleaux de papier, quelques sentences de Confucius.

« Des lits de camp, recouverts de nattes et portant des rouleaux de paille, servent à recevoir les fumeurs, qui ont besoin de la position horizontale pour se livrer, à l'aise, à leur funeste plaisir.

« En entrant, on est presque suffoqué par la fumée âcre et irritante de l'opium. Dans les boutiques que j'ai visitées il y avait ordinairement de 15 à 20 fumeurs, couchés sur un lit de camp, la tête appuyée sur un rouleau de paille, leur pipe à opium à la bouche, ayant, à la portée de leur main, une tasse de thé : les uns paraissaient étrangers aux choses du monde, leurs yeux étaient ternes, leur regard atone ; les autres, au contraire, étaient d'une loquacité extraordinaire, et semblaient sous l'influence d'une stimulation extrême.

« Il existe d'autres fumeurs, plus riches, dans les grands restaurants de Tien-Tsin, où les négociants aisés se réunissent pour se livrer, en secret, à leurs débauches. En général, cependant, les personnes de la classe élevée ne fréquentent pas ces établissements publics ; ils ont, dans leurs maisons, un appartement réservé à l'opium : c'est une chambre décorée avec luxe, ornée de peintures lubriques et meublée de canapés ouvragés avec soin. J'ai vu plusieurs de ces pièces, qui ressemblaient à de vrais boudoirs que n'eussent pas dédaignés les femmes les plus élégantes. »

H. Libermann. *Recherches sur l'usage de la fumée d'opium en Chine et sur les effets pathologiques que détermine cette habitude.* Rec. de mém. de Méd. mil., 1862, p. 296.

dégoûtantes de répugnants individus ; les murs blanchis à la chaux sont souillés de multiples déjections, crachats, vomiturations, urines ; des chiques de bétel traînent dans tous les coins ; de longs panneaux en paille de riz où grimacent des figures chinoises, et se contorsionnent d'épouvantables personnages au milieu d'un maigre paysage dans lequel surgit parfois une silhouette de tigre fantastique, constituent tout l'ameublement avec les accessoires nécessaires aux fumeurs.

Les secondes sont des salles spécialement aménagées pour le fumage de l'opium dans un appartement ou une maison privée et plus ou moins luxueusement et artistement disposées. Des tapis et des tentures feutrent et assourdissent la pièce ; de souples et fines nattes se superposent pour faire une moelleuse couche au fumeur délicat, ou bien un lit de camp très bas l'attend, recouvert d'étoffes brodées et soyeuses ; des coussins jonchent la salle, éparpillés au hasard, qui tout à l'heure serviront à soutenir la tête et à caler les reins. Voisinant avec un service à thé, les accessoires sont là, pipes, lampe, aiguilles et boîtes, sur un vaste plateau rond ou rectangulaire, à terre entre deux nattes — celle du maître et celle de l'ami, — ou sur un petit tabouret près du lit. Des velours, des soies, des bibelots de bronze ou d'ivoire, de petits meubles légers et gracieux, en bois de teck incrusté de nacre ou d'argent, mettent un peu de vie et d'art dans ce reposoir où plane un silence quasi religieux et où flotte comme une odeur d'encens.

Ces fumeries particulières diffèrent évidemment entre elles suivant la fortune de leur propriétaire et suivant son goût. Tous les intermédiaires existent entre la misérable cagna de l'indigène, la modeste chambre du petit fonctionnaire et la somptueuse demeure du mandarin. Des caractères communs cependant les relie l'une à l'autre : la recherche du silence, du calme, de la pénombre, de la légèreté et de l'imprécis, le bannissement de tout ce qui est bruyant, lourd, volumineux ou encombrant, l'exclusion même des meubles et objets aigus ou pointus, offrant des aspérités auxquelles l'œil s'accroche

malgré lui et qui, dans la rêverie engendrée par l'opium, éveilleraient des sentiments agressifs et feraient apparaître des images pénibles. Il ne faut rien qui choque les sens, qui les heurte, les contrarie ou les irrite, afin que la pensée puisse voltiger d'un sujet à l'autre, souriante et gracieuse, sans se déchirer les ailes ni les froisser contre un obstacle. Pas d'angles aigus ni d'arêtes, pas d'aveuglante couleur, ni d'entêtant parfum, ni de fâcheuses résonances... Que tout, au contraire, soit arrondi, émoussé, estompé, poli, souple et moelleux !

En France le fumeur d'opium qui ne peut ou ne veut fumer chez lui trouvera facilement — s'il montre patte blanche — une fumerie qui lui fera bon accueil. Ces fumeries existent dans tous nos grands ports de guerre et de commerce, à Toulon, Rochefort, Lorient, Brest, Cherbourg, Bordeaux, Marseille, Cette, le Havre..., et dans les grandes villes comme Paris, Lyon, Toulouse... Elles ont quelque chose qui leur est tout spécial : elles sont pour la plupart dirigées par des femmes, de celles qu'il est convenu d'appeler demi-mondaines et auxquelles Claude Farrère donne aimablement le nom de « petites alliées<sup>1</sup> ». Nous passons sur la description de ces hospitalières demeures, sur l'urbanité et la politesse parfois raffinée de ceux qui les fréquentent, sur la camaraderie des sexes... Un seul détail est à retenir, que nous voulons dès maintenant souligner et sur lequel nous reviendrons ultérieurement à propos des perversions morales imputées à l'habitude de fumer l'opium, c'est la présence de femmes dans ces fumeries françaises alors qu'en celles d'Orient la femme est le plus généralement proscrite et que le boy y règne en maître... j'allais écrire en maîtresse.

Quant aux fumeries particulières, elles sont à Paris comme aux colonies très différentes les unes des autres, suivant la situation, l'intellectualité et le goût artistique de leur propriétaire : c'est tantôt quelque recoin obscur, meublé tout

1. *Les petites alliées*, Paris, 1910.

juste d'un méchant tapis et du plateau chargé des indispensables accessoires derrière un paravent de fortune, tantôt au contraire une salle précieusement aménagée, entièrement tapissée et ouatée, un sanctuaire empli de paix, de parfum, d'ombre et de mystère, où le visiteur ne pénètre que saisi d'un respect sacré et le cœur étreint d'une muette adoration. Mais, indigente ou superbe, la fumerie est nécessaire au fumeur, qui souffre de sa privation et ne saurait fumer sans faire revivre par l'imagination le décor familier, évocateur de tant de précieux souvenirs.

La dose de chandoo utilisée pour une pipe est d'environ 0,25 centigrammes; d'aucuns la réduisent cependant à 0,10 centigrammes. Quant à la consommation journalière, elle est extrêmement variable : certains petits fumeurs se contentent de 7 à 8 pipes dans la soirée tandis que quelques grands fumeurs arrivent au chiffre énorme de 200 pipes et plus dans leur journée. La dose moyenne est de 30 à 60 pipes, soit 8 à 15 grammes d'opium, par jour; le chiffre de 100 et 150 pipes n'est guère atteint que par les vieux fumeurs, depuis longtemps accoutumés et suffisamment solides pour avoir pu résister. Sur 2.000 Chinois interrogés, Libermann en a trouvé 646 qui fumaient de 1 à 8 grammes par jour, 1.250 de 10 à 20 grammes, 104 de 30 à 100 grammes. Le malade dont Luys a rapporté l'observation parle de Chinois consommant quotidiennement 150 grammes d'opium. Ambiel cite le cas véritablement extraordinaire d'un fumeur d'opium consommant en moyenne 8 onces (226 grammes) par jour pendant dix-neuf ans. Les Européens que j'ai connus fumant en France ne dépassaient généralement pas 30 pipes mais aux colonies, en Indo-Chine particulièrement, il n'est pas rare d'en voir qui atteignent et même dépassent la centaine, allant jusqu'à 150 et 200 pipes, se saoulant littéralement d'opium.

Les troubles organiques que provoque l'intoxication chronique par la fumée d'opium dépendent évidemment de la quantité de poison absorbée régulièrement, c'est-à-dire du nombre de

pipes fumées quotidiennement. Il faut néanmoins tenir le plus grand compte de deux autres facteurs, toute question d'acclimatement aux colonies, d'infection concomitante par le paludisme ou d'insuffisance glandulaire (hépatique) antérieurement acquise mise à part : la susceptibilité particulière de l'individu à l'opium et la qualité du produit consommé. L'on sait combien il est dangereux de donner de l'opium à titre thérapeutique aux tout jeunes enfants ; des accidents mortels se sont produits avec des doses infimes de laudanum ou d'extrait thébaïque. Or l'adulte peut parfois présenter une pareille susceptibilité vis-à-vis de telle ou telle substance toxique (digitale, arsenic...), et en particulier de l'opium. Il est des individus qui ne peuvent s'accoutumer à fumer l'opium tant sont intenses chez eux les malaises satellites de l'initiation ; certains ont des troubles digestifs, des vomissements continus qui rendent impossible toute alimentation régulière et les anémient rapidement ; d'autres ont, même parmi ceux qui n'ont jamais quitté le sol de France, des troubles nerveux, céphalée, tremblement, insomnie, hébétude, dénutrition, d'une réelle gravité. Ils sont forcés de renoncer à l'opium comme d'autres se voient obligés de renoncer au tabac<sup>1</sup> ou au café.

La qualité de l'opium fumé est, d'autre part, extrêmement importante à considérer. Nous rappellerons, en effet, que tous les opiums n'ont pas la même teneur en morphine ou en narcotine ; les plus riches en alcaloïdes sont aussi les plus nocifs, pareils en cela aux boissons alcooliques, d'autant plus toxiques qu'elles renferment plus d'alcool. Or les vieux fumeurs ont une tendance à employer un opium de plus en plus fort (opiums tures titrant de 9 à 15 p. 100 de morphine) ; d'autres ajoutent même à leur chandoo une certaine quantité de

1. Il est curieux de constater à ce sujet combien différente est la susceptibilité individuelle au tabac. Certains ne pourront supporter la moindre cigarette sans avoir aussitôt des nausées, des vertiges et des migraines ; d'autres fumeront toute la journée sans se plaindre d'aucun malaise ; à certains grands fumeurs de cigarettes le cigare ou la pipe donneront mal à la tête : tout n'est que prédisposition et habitude.

morphine pour corser son action stupéfiante qui devant leur accoutumance s'émousse à la longue, d'autant que l'adjonction de 10 et 15 p. 100 de morphine n'enlève aucune des qualités du chandoo, n'altère ni sa ductilité, ni son ignition, ni la douceur et l'arome de sa fumée (Lalande, Ambiel).

Le dross, de même, est plus dangereux que le chandoo parce que chargé de produits particulièrement toxiques (pyrrol, etc.) en plus de sa teneur en morphine. Nous ne devons pas oublier, enfin, que le hachich est souvent mélangé à l'opium, en proportions d'ailleurs éminemment variables ; les troubles que détermine le chandoo hachiché sont analogues à ceux qu'éprouvent les opiophages en pareilles circonstances, c'est-à-dire beaucoup plus intenses et plus graves : les fumeurs sont hallucinés, agités bruyamment et parfois de façon frénétique, leur déchéance mentale et leur décrépitude physique sont plus accusées et plus rapides ; on pourrait en quelque sorte les comparer aux buveurs d'essences (amers, vermouth, absinthe) plus gravement intoxiqués que les buveurs d'alcools dénués d'essences comme tout à l'heure nous avons comparé le dross aux eaux-de-vie de mauvaise qualité (eaux-de-vie de grain, de pomme de terre, de betterave...).

A quoi est due la nocivité de la fumée d'opium ? La morphine y entre bien pour une part, mais celle-ci est relativement faible, car on retrouve la majeure partie de l'alcaloïde dans les résidus de la combustion, dans le dross. O. Réveil, déjà, n'avait pas trouvé de morphine dans ses analyses et il attribuait l'action toxique de la fumée d'opium au gaz hydrogène carboné, au cyanhydrate d'ammoniaque et surtout à l'oxyde de carbone. Cette question a été reprise par Moissan<sup>1</sup> en 1892. Les distillations faites à la température du foyer de la pipe à opium (250°) ne laissent passer qu'une minime quantité de morphine. Cette constatation est à comparer avec celle-ci,

1. H. Moissan. *Etude chimique de la fumée d'opium*. Acad. des Sciences, 5 décembre 1892. Voir Bull. de l'Acad., 1892, t. II, p. 988.

à laquelle sont arrivés A. Gautier et G. Le Bon<sup>1</sup> en 1880, que la fumée de tabac est nocive non par la nicotine, mais par les composés hydroxyridiques nés de la combustion. Expérimentalement, d'ailleurs, l'injection hypodermique de morphine est ressentie vivement par l'animal alors que la fumée d'opium ne détermine aucun effet nocif (expérience négative de N. Gréhant et E. Martin<sup>2</sup> sur des chiens). Le dross, au contraire, ne se décompose qu'à 300° et à cette température il y a, en plus de la distillation de la morphine, une production particulièrement abondante de composés toxiques tels que le pyrrol, l'acétone, les bases pyridiques et hydroxyridiques. Il est intéressant de rapprocher, à ce point de vue, le fumeur de chandoo inexpérimenté, qui chauffe trop sa pipe et pousse la température de son fourneau jusqu'à 300°, du fumeur de dross qui, lui, est obligé d'aller jusque-là. La préparation de la pipe et la manière de la fumer jouent donc un rôle, qu'on n'eût certainement pas soupçonné *a priori*, dans la forme de l'intoxication.

Mais, à supposer que l'on emploie un chandoo absolument pur, que l'on ne dépasse pas la température de 250° au fourneau, peut-on sans inconvénient fumer l'opium à dose modérée ? La plupart des fumeurs que n'a pas encore atteints la cachexie thébaïque répondront par l'affirmative, en recommandant seulement au débutant de se cantonner dans une dose très modérée, ce que, pourront-ils ajouter, — et cette restriction sera leur seule critique, — ils n'ont pas eu la sagesse de faire. Bien mieux, quelques médecins ont pu recommander l'emploi thérapeutique de la fumée d'opium (Voir Botta, Ambiel, Morache, Nicolas et surtout Armand<sup>3</sup>). Sans doute la fumée d'opium,

1. G. Le Bon. *La fumée de tabac*. 2<sup>e</sup> éd. augmentée de recherches nouvelles sur l'acide prussique, l'oxyde de carbone et divers alcaloïdes autres que la nicotine, que la fumée de tabac contient.

2. N. Gréhant et E. Martin. *Recherches physiologiques sur la fumée d'opium*. Bull. de l'Acad. des Sciences. 1892, t. II, p. 1012.

3. Armand, notamment, préconise la fumée d'opium dans les affections chroniques et névralgiques, bronchites et laryngites chroniques, gas-

pauvre en morphine, est moins pernicieuse que la piqûre de morphine ou la boulette d'opium cru (fumer un cigare est moins dangereux que l'avalier, fait remarquer Laurent<sup>(1)</sup>), mais si les fumeurs n'aboutissent pas à la folie et au marasme des thériakis il faut encore se représenter la déchéance du fumeur invétéré et se rappeler surtout combien l'accoutumance est tôt venue et combien glissante est la pente qui conduit le curieux à l'abîme de l'irrésistible besoin. La curiosité de connaître par soi-même, de goûter la volupté de l'opium, par certains si vantée, doit, en effet, figurer en bonne place au chapitre étiologique de la toxicomanie.

trites, entéralgies, névralgies, rhumatismes... *De l'emploi thérapeutique de la fumée d'opium.* Acad. de Méd., 8 décembre 1868 et Recueil de Mém. de méd. mil. de Paris, 1869, 3<sup>e</sup> série.

1. Qui ajoute : « La plupart des alcaloïdes, la morphine en particulier, ne sont en effet que peu ou point volatils à 250°, température ordinaire à laquelle l'opium bout et s'évapore en dégageant la vapeur bleuâtre (vapeur non fumée) que le fumeur absorbe. Cette vapeur est donc beaucoup moins toxique que l'opium lui-même; de plus elle n'est qu'une infime partie de la quantité employée, les résidus 95 p. 100 au moins se condensent dans le fourneau et le tuyau de la pipe et sont d'autant plus riches en alcaloïdes qu'ils ont été le plus souvent fumés. Les indigènes pauvres qui avalent l'opium par économie estiment que la dose nécessaire en ce cas est 1/35 de la dose fumée. » *Essai sur la psychologie et la physiologie du fumeur d'opium.* Paris, 1897, p. 1. Voir aussi : *Essai sur la psychologie des excitants. L'opium.* Bull. de l'Institut gén. psych., décembre, 1902.

---

## CHAPITRE VI

### QUELQUES MOTS D'ÉTIOLOGIE SUR L'OPIOMANIE

Dans quel milieu se recrutent les fumeurs d'opium, et quelles sont les influences qui les ont poussés à s'intoxiquer de la sorte? En Chine, ce sont les deux classes extrêmes de la société qui fournissent le plus fort contingent, l'une donnant les fumeurs de véritable opium, article de luxe ainsi que nous l'avons vu, l'autre les fumeurs de dross. Les fumeurs, constate Libermann, se recrutent surtout dans la classe élevée, celle des mandarins, des fonctionnaires et des lettrés, et dans la classe pauvre, parmi les journaliers et les ouvriers. La classe moyenne compte beaucoup moins d'adeptes que les deux autres. Les fumeurs débutent pour la plupart entre 18 et 20 ans, quelquefois plus tôt, à 15 et même 10 ans. La population adonnée à l'opium, en 1862, pouvait être évaluée suivant les régions tantôt au cinquième, tantôt aux deux tiers de la population masculine totale. C'est dire la force de l'exemple et de la contagion dans la diffusion de cette habitude. Point n'est besoin de recourir à plus ample ou plus savante explication : les Chinois fument aujourd'hui l'opium parce qu'ils le voient fumer autour d'eux, tout comme nous-mêmes pratiquons la cigarette par esprit d'imitation.

Pour les fumeurs européens, ceux dont nous voulons surtout nous occuper, métropolitains ou coloniaux, il n'en est pas tout à fait de même. L'opium n'est point, comme le tabac, un poison national et l'influence du milieu n'est pas toujours aussi puissamment favorisante, encore que le grand facteur soit, là

comme ailleurs, *la contagion de l'exemple*. Si nous exceptons les soldats de l'armée coloniale qui se sont laissé initier par les indigènes, chinois ou annamites, avec lesquels ils sont constamment en rapport (et ce sont les plus intellectuels qui succombent le plus facilement), nous remarquerons que nos fumeurs d'opium sont pris, pour ainsi dire *tous*, parmi les cérébraux, point qui les rapproche des morphinomanes. « Ce sont les cérébraux, dit Georgelin <sup>1</sup>, ceux qui, par l'éducation qu'ils ont reçue, l'instruction qu'ils ont acquise, appartiennent à l'élite sociale, ce sont ceux-là qui paient le plus lourd tribut au vice d'Orient ». Plus exactement, c'est une certaine catégorie de cérébraux qui produira les fumeurs d'opium, celle des imaginatifs et des sensitifs, celle des poètes et des artistes, celle en un mot des *réveurs*. « Les gens positifs sont à l'abri », dit Petit de la Villéon <sup>2</sup>; c'est parmi les intelligences les plus affinées que l'opium recrute ses fervents, parmi les esprits avides d'étrangeté et de nouveau, peut-être, mais aussi avides d'un idéal de grand calme et de grand repos. Or cet idéal est précisément celui de l'Oriental, fataliste et paresseux, s'élançant par le rêve jusqu'à un nirvanha surhumain, goûtant par-dessus tout le repos du corps et de l'esprit et ne chérissant rien tant que son divan et sa pipe : « sublime in hookahs, glorious in a pipe ! » comme s'exprime Byron <sup>3</sup>. Le mode d'intoxication est en rapport avec le tempérament et les aspirations éthiques de chaque peuple comme de chaque individu : « l'idéal du blanc, écrit Jeanselme, c'est l'activité, qu'il s'agisse de labour ou de plaisir ; celui des Orientaux, c'est la passiveté, l'inertie. Le choix du toxique préféré par ces deux catégories d'hommes découle de cette différence primordiale. Le blanc demande à l'alcool un surcroît de force passagère, qu'il

1. Georgelin. *Étude sur l'opiomanie et les fumeurs d'opium considérés au point de vue de l'hygiène sociale*. Thèse Bordeaux, 1906.

2. Petit de la Villéon. *Fumeurs d'opium*. Mem. de la Soc. de Méd. et de Chir. de Bordeaux, 1907, p. 353.

3. Cité par J. Moreau (de Tours). *Recherches sur les aliénés en Orient*. Ann. Méd. Psychol., 1843. I. 463.

obtient quand la mesure n'est pas dépassée. L'Hindou et le Chinois cherchent dans l'opium l'annihilation de la personnalité, la volupté du néant ».

Les trois grands facteurs de la morphinomanie, professait Ball<sup>1</sup>, sont « la douleur, le chagrin et la volupté » : douleur que l'on veut éviter, chagrin que l'on veut oublier, volupté que l'on veut rechercher. Les buveurs de laudanum reconnaissent cette triple étiologie à laquelle il faut encore ajouter l'impulsion obsédante dipsomaniaque laquelle fait si souvent partie du cortège de la psychose périodique. Poe, de l'aveu de tous ses biographes, était un dipsomane type et Coleridge, pensons-nous, un intermittent, maniaque-dépressif (voir plus loin, p. 229 et p. 255). Les fumeurs d'opium ont encore à leur disposition d'autres excuses.

Il est, tout d'abord, une série de raisons, de mauvaises raisons, qu'invoquent ceux qui sont allés gagner leur mal en Orient : l'influence déprimante du climat indo-chinois, chaud, lourd, humide, accablant et décourageant ; la nostalgie du déraciné, du Parisien brusquement transplanté dans un milieu si différent du sien, sevré de ses affections, amputé de ses habitudes<sup>2</sup> ; l'ennui qui le ronge ainsi isolé, sans distractions bien souvent et l'esprit dégoûté de tout travail ; l'oisiveté qui résulte autant des trois facteurs précédents que du manque réel d'occupations consenti pour ne point dire imposé à certains fonctionnaires... Mais ce ne sont là que des causes accessoires, tout au plus favorisantes, incapables à elles seules d'engendrer l'*opiomanie* dont nous avons vu depuis quelques années de si tristes exemples. Ses véritables causes, chez le fonctionnaire et chez l'officier, le colon ou l'artiste, l'affligé ou le snob, aussi bien à Paris qu'aux colonies, sont au nombre de deux, l'une prédisposante, le déséquilibre

1. « On entre dans la morphinomanie par la porte de la douleur..., par la porte de la volupté..., par la porte des chagrins, des soucis et de la fatigue ». *La morphinomanie*. 2<sup>e</sup> édit. Paris, 1888, p. 12.

2. « Je fume parce que je m'ennuie » est le leit-motiv de presque tous nos fumeurs.

mental<sup>1</sup>, l'autre occasionnelle et déterminante, la contagion de l'exemple.

J'ai demandé à plusieurs témoins dignes de foi, à des officiers de marine notamment, leur opinion sur l'opium et leur réponse est qu'il faut toujours tenir le plus grand compte de l'état mental antérieur à l'initiation. Seuls, les « exaltés » ou les « neurasthéniques » prennent goût à la drogue, et ne peuvent s'affranchir de son esclavage une fois qu'ils ont aspiré son charme perfide. Les autres peuvent satisfaire un sentiment de curiosité ; ils savent, le moment venu, renoncer à la volupté de l'opium, s'arracher à la tentation, vaincre même le besoin naissant. Or, trop de nos coloniaux ne sont que de malheureux déséquilibrés, des « têtes brûlées », partis au loin chercher ce qu'ils ne trouvaient en France, la conquête d'une situation et la satisfaction de leurs appétits. On est en France de mœurs plutôt casanières et l'on a, encore aujourd'hui, une tendance irraisonnée à ne point vouloir même pour un temps quitter le sol natal et à y retenir pareillement ceux auxquels on voue de l'intérêt. D'où fatalement s'ensuit que, la route étant libre alors qu'elle devrait leur être inexorablement barrée, ce sont surtout les impulsifs, les déséquilibrés de toute catégorie, qui se précipitent dans nos colonies et qui sont une proie toute désignée pour l'avarie d'Extrême-Orient<sup>2</sup>. Certains même y vont avec l'idée à

1. Déjà pour les morphinomanes, G. Pichon avait insisté sur le rôle de l'état mental préalable dans la contagion. *Ne devient pas morphinique qui veut*, disait-il. Il y a des personnes, au jugement sain, au tempérament solide, à qui les adeptes de la morphinisation raconteront inutilement les phases délicieuses vraies ou exagérées par lesquelles les fait passer l'ivresse morphinique. Les intoxiqués de toute catégorie se recrutent, au contraire, bien souvent dans la grande classe des névropathes, des déséquilibrés de toutes nuances, des impondérés. Ceux-ci, par le fait même de leur état mental, sont déjà poussés non seulement à la recherche du merveilleux, mais à tout exagérer, à tout grandir, sans parler même de leur nature essentiellement vicieuse, qui les conduit non seulement à s'intoxiquer, mais à chercher à intoxiquer les autres (G. Pichon. *Le morphinisme. Habitudes, impulsions vicieuses, actes anormaux, morbides et délicieux des morphinomanes*. Paris, 1890). Voir aussi : L. Viel. *La toxicomanie*. Presse Médicale, 15 décembre 1909, p. 900.

2. Il ne m'appartient assurément pas de faire le procès de nos colo-

l'avance arrêtée de la contracter, presque dans ce seul but. Ils ont lu, disent-ils, Quincey et Baudelaire et ils sont enthousiasmés de leurs descriptions ! Ils ne savent point, hélas ! ce qu'ils ont été, le grand romancier et le grand poète, ni combien ils ont souffert de leurs faiblesses, dans leur chair, dans leur âme et dans leur œuvre, ni combien leur génie met de distance entre eux et les vulgaires opiomanes, distance que ne sauraient combler d'identiques fautes et de semblables douleurs, ni enfin quelles différences séparent les fumeurs d'opium des buveurs de laudanum.

Ces déséquilibrés, à désirs impulsifs et à volonté chétive, n'ont, au surplus, point besoin d'aller là-bas, au pays de la noire idole, pour devenir ses adorateurs. Ils se contamineront à même la France, à Paris ou à Toulon, où existent de clandestines fumeries. Suivant l'exemple que les circonstances placeront sous leurs yeux, ils deviendront des éthéromanes ou des morphinés, des buveurs de laudanum ou des fumeurs d'opium. Ils rencontrent un jour, dans le chemin de leur vie, des propagandistes de la surélévation intellectuelle par d'anormales excitations, des utopistes créateurs de chimériques paradis artificiels, et, immédiatement convaincus, l'opium ou le hachich comptera de nouveaux prosélytes. Ainsi l'exemple

niaux : je n'y prétends à aucun titre et leur recrutement, d'ailleurs, s'améliore de jour en jour. J'ai seulement été frappé du déséquilibre manifeste d'un grand nombre d'entre eux, déséquilibre antérieur à leur départ aux colonies et à leur entrée dans une administration particulière ou de l'Etat. Les causes de cette fâcheuse pléthore ne m'ont été que trop faciles à saisir et j'ai pu méditer douloureusement ces lignes qu'écrivait, il y a quelques années à peine, un de nos plus distingués officiers de marine, lauréat en 1905 du prix Goncourt : « Nos coloniaux français véritablement sont d'une qualité par trop inférieure. Aux yeux unanimes de la nation française, les colonies ont la réputation d'être la dernière ressource et le suprême asile des déclassés de toutes les classes et des repris de toutes les justices. En foi de quoi la métropole garde pour elle, soigneusement, toutes ses recrues de valeur et n'exporte jamais que le rebut de son contingent. Nous hébergeons ici les malfaisants et les inutiles, les pique-assiettes et les vide-goussets... Ceux qui défrichent en Indo-Chine n'ont pas su labourer en France ; ceux qui trafiquent ont fait banqueroute ; ceux qui commandent aux mandarins lettrés sont fruits secs de collège ; ceux qui jugent et qui condamnent ont été quelquefois juges et condamnés » (Claude Farrère. *Les Civilisés*, p. 91).

direct, aussi bien en France qu'aux colonies, est le grand pourvoyeur des victimes de l'opium. Au Tonkin, le fonctionnaire ou le marin fumeront surtout parce qu'à leurs côtés tous, ou presque, le font ; à Toulon, le petit midship fumera, avant seulement que d'avoir été embarqué sur le navire qui le mènera vers l'Orient, parce que des camarades, hommes ou femmes, l'auront débauché ou parce qu'il lui plaira de jouer au vieux colonial. A Paris, c'est le rêveur et l'esthète, imprudemment fourvoyés dans un cénacle empoisonné, qui imiteront ceux qui leur vantent les ineffables délices de l'opium et cherchent à les enrôler sous sa bannière. Voici, à titre d'exemple, comment l'un de nos sujets (F..., 32 ans) devint fumeur d'opium : son histoire est typique.

J'ai longtemps été un curieux de sensations neuves ; je dis longtemps, car depuis que je connais l'opium je désire m'en tenir là, estimant que je ne saurais rien trouver de mieux ou de plus agréable, du moins convenant mieux à mes goûts ou à mon tempérament. J'avais pendant quelques années pratiqué l'éther, mais sans jamais en faire une habitude et par conséquent sans en abuser au point de souffrir de la privation. Il y a quatre ans environ, je fus présenté à une jeune femme peintre dans l'atelier de laquelle se réunissaient, pour fumer principalement, quelques jolies femmes, quelques officiers de marine, camarade de son amant, lui-même enseigne de vaisseau en congé d'un an, enfin des artistes de la bande dont je faisais partie depuis plusieurs années. Le cadre était séduisant, les amis agréables : je fus prié d'essayer la fameuse drogue. Le premier soir je fumai trois ou quatre pipes qui me donnèrent un bien-être délicieux et ne me rendirent malade en aucune façon, contrairement à ce qui arrive assez généralement. Je retournai là assez souvent, fumant toujours à peu près de cinq à huit pipes au plus, sans prendre encore l'habitude, mes fumeries étant assez espacées, même coupées par de fréquents voyages d'affaires. C'est à ce moment que j'eus une grande déception et de gros ennuis d'argent... J'étais seul, m'ennuyant mortellement. Il suffisait alors de deux louis pour se procurer une fumerie complète y compris une boîte de drogue de 200 grammes environ. On n'avait aucune difficulté à se procurer le tout à ..... rue ..... J'y allai et comme, pour m'amuser, j'avais appris à faire moi-même mes pipes, j'étais devenu fumeur...

La contagion cependant ne se fait pas uniquement par

L'exemple direct et grâce à une sollicitation active; elle s'in-sinue également sournoisement, et presque inconsciemment, par la lecture de ceux qu'on a appelés les chantres du divin opium : Quincey, Baudelaire, Poe... De peu clairvoyants admirateurs n'ont retenu de leurs descriptions et de leurs confessions que le magique décor ou l'exaltation superbe de l'ivresse, sans voir aucune de ses souillures ni de ses lamentables conséquences. Ils ont voulu, à leur suite, se lancer à la recherche de jouissances surhumaines, à la poursuite de féeriques chevauchées intellectuelles, dans les vastes plaines du Rêve et de la Création imaginative. D'autres ont été attirés vers l'opium par des ouvrages, non toujours dénués de valeur littéraire, où se trouvent dépeintes les grisantes visions des fumeurs d'opium <sup>1</sup>.

L'influence délétère de ces lectures mal comprises nous ayant paru incontestable dans plusieurs cas observés personnellement, nous avons pensé qu'il y aurait quelque intérêt à montrer ce qu'avaient été au point de vue mental ces opiomanes célèbres, à étudier le rôle joué par l'opium dans leurs productions littéraires et dans l'évolution de leur génie, et à parcourir enfin dans une revue rapide la littérature moderne et française de l'opium. Nous débute-rions naturellement dans cet appendice médico-littéraire par Thomas de Quincey, « ce singulier et si perspicace ana-

1. La contagion par le livre a déjà été étudiée avec le meilleur à-propos par G. Pichon qui a montré tout le danger des livres extra-médicaux, dont les uns flattent l'imagination dans un but exclusivement de lucre, aux risques de faire naître chez leurs lecteurs les passions qu'ils décrivent sous les couleurs les plus brillantes, sans dire un mot des dangers que ces passions font courir (descriptions mensongères ou empreintes pour le moins d'une grande exagération), et dont les autres, appartenant à une littérature beaucoup plus relevée et n'ayant pas les mêmes mobiles, ne sont pas sans présenter à ce point de vue de véritables dangers, en raison même de leurs qualités littéraires. Presque tous donnent à leurs développements plus ou moins exacts un certain attrait de forme qui précisément, à notre point de vue, peut présenter des inconvénients sérieux. Ceux qui lisent ces livres ne sont pas tous prémunis contre les dangers des poisons dont il s'agit. Plus souvent encore, d'un tempérament plus ou moins prédisposé, ils sont très portés à se laisser séduire par le charme des descriptions (G. Pichon, *op. cit.*).

lyste de son propre vice », comme le dénomme Bourget<sup>1</sup>.

Au résumé, des enquêtes étiologiques auxquelles nous sommes livré chez nos fumeurs d'opium, se dégage avec une absolue netteté la conclusion suivante : s'il y a parmi eux un certain nombre de « victimes accidentelles », susceptibles, d'ailleurs, de guérir entièrement et sans rechute ni récidive d'aucune sorte, la majorité est constituée par des « toxicomanes constitutionnels ». Chez ceux-ci l'opiumisme peut céder à une cure sérieusement entreprise, le goût du toxique persistera avec le fonds de déséquilibre intellectuel et moral qui les caractérise. Plus encore qu'opiomanes, ce sont des *toxicomanes* que leur fatalité a pour ainsi dire voués aux rechutes. Leur opiumanie n'est la plupart du temps qu'un accident évoluant au milieu d'autres analogues, antécédents, contemporains ou ultérieurs, et c'est ce qui explique la fréquence de leurs *associations toxiques* ou de leurs intoxications successives. Nos vrais opiomanes sont en même temps grands fumeurs de tabac et grands buveurs d'éther, d'alcool ou d'absinthe ; ils ont été antérieurement éthéromanes ou hachichomanes ; ils deviendront plus tard, s'ils parviennent à abandonner leur pipe, des opicéphages, des morphiniques, des alcooliques, des cocaïnomanes ou des héroïnomanes. Ils n'aboutissent guère, en quittant une drogue, qu'à verser dans un autre poison.

1. P. Bourget. Préface des Memoranda de Barbey d'Aureville.

---



## DEUXIÈME PARTIE

### ÉTUDE CLINIQUE ET PSYCHOLOGIQUE DES FUMEURS D'OPIUM

---

#### INTRODUCTION

L'usage modéré de la fumée d'opium serait inoffensif pour quelques auteurs (Botta, Ambiel, Morache, Nicolas, Armand, Ayres, Minnturn, Osgood, Moore...), qui vont même jusqu'à préconiser celle-ci comme un agent thérapeutique de valeur dans le traitement de certaines affections névralgiques. Morache, notamment, soutient que, si l'on n'en abuse point, l'opium ne saurait déterminer ni dyspepsie, ni vieillesse prématurée, ni diminution intellectuelle ; seul l'abus occasionnerait des troubles digestifs, cérébraux et surtout intellectuels. Nous n'osons pas être aussi optimiste ; les malheureux exemples que nous avons vus autour de nous et les confidences que nous avons reçues de divers côtés nous ont témoigné surabondamment du réel danger qui menace les natures dénuées d'énergie, c'est-à-dire précisément celles qui se laisseront le plus séduire par l'attrait de la drogue. L'accoutumance vient vite, poussant le fumeur à doubler et à tripler peu à peu ses doses quotidiennes pour ressentir les mêmes effets, augmentant chaque jour insensiblement la force de l'habitude qu'il a contractée, accroissant progressivement les difficultés qu'il éprouve à s'y soustraire. Une réceptivité plus délicate, d'autre part, de certains tempéraments est parfois cause d'accidents très sérieux survenus avec des doses minimes, parfaitement bénignes pour de moins susceptibles.

Dans l'étude que nous voulons entreprendre, clinique et psychologique, des fumeurs d'opium, nous laisserons le plus possible de côté les fumeurs indigènes de l'Orient, Chinois, Indiens ou Annamites; notre constante et pour ainsi dire unique préoccupation est celle de nos compatriotes qui ont rapporté des colonies leur pernicieuse habitude ou qui même se sont laissé contagionner par elle sans seulement quitter notre sol. La race jaune s'est, en effet, depuis des siècles accoutumée à son poison national; elle s'est par atavisme plus ou moins mithridatisée; sa psychologie normale au surplus n'est pas la nôtre, son tempérament est beaucoup moins nerveux, et les troubles que ses sujets peuvent présenter du fait de l'opium différeront donc sensiblement de ceux des Européens. Nous baserons en conséquence nos descriptions sur nos observations personnelles, ainsi que sur les documents que nous avons pu recueillir grâce à l'obligeance et à la compétence de notre cousin G. Dupouy. Nous avons enfin contrôlé les renseignements qui nous sont parvenus à la lumière des travaux antérieurement publiés, principalement ceux de Libermann, Nicolas, Laurent, Brunet, Jeanselme, Petit de la Villéon<sup>1</sup>.

Tous ceux qui ont étudié les effets de l'usage continu de l'opium les ont comparés à ceux de l'alcool et ont dressé un

1. H. Libermann. *Recherches sur l'usage de la fumée d'opium en Chine et sur les effets pathologiques que détermine cette habitude*. Rec. de mém. de méd., de chir. et de pharm. mil., 1862, 3<sup>e</sup> sér., t. VIII, p. 287, 352 et 440. — *Les fumeurs d'opium en Chine. Assimilation du narcotisme à l'alcoolisme*. Paris médical, 1886, p. 517; H. Nicolas. *Quelques recherches sur les effets physiologiques du chandoo (opium des fumeurs)*. Thèse Montpellier, 1884; B. Laurent. *Essai sur la psychologie et la physiologie du fumeur d'opium*. Paris, 1897. — *Essai sur la psychologie des excitants. L'opium*. Bull. de l'Institut gén. psych., décembre 1902; F. Brunet. *Désintoxication du fumeur d'opium par la suppression brusque et l'emploi momentané du chanvre indien*. Le Progrès médical, 22 juin 1901. — *Une avarie d'Extrême-Orient: la fumerie d'opium. Nécessité de l'éviter et possibilité de la guérir*. Congrès colonial, avril 1903 et le Bulletin médical, 4 avril 1903. — *La mort des fumeurs d'opium*. Bull. méd., 14 octobre 1903; E. Jeanselme. *Fumeurs et mangeurs d'opium*. Congrès colonial français, Paris, juin, 1906. — *Fumeurs et mangeurs d'opium*. Rev. gén. des Sciences pures et appliquées, 15 janvier 1907. — *Fumeurs d'opium*. Bull. de la Soc. de l'Internat., février 1909; — et Rist. *Précis de pathologie exotique*. Paris, 1909; Petit de la Villéon. *Fumeurs d'opium*. Mém. de la Soc. de méd. et de chir. de Bordeaux, 1907, p. 353.

parallèle entre le thébaïsme (mot créé par Fonsagrives) et l'alcoolisme. Les analogies entre ces deux variétés d'intoxication sont évidemment très grandes et l'on peut, malgré les différences qui les séparent, décrire pareillement des états toxiques aigus (ivresses), des états chroniques (troubles des diverses fonctions, hépatique, rénale, circulatoire, motrice, sensitive, intellectuelle, etc., avec déchéance physique et mentale) et des accidents subaigus ou suraigus (délires confusionnels et hallucinatoires, manifestations convulsives, delirium tremens, coma...) sous la dépendance immédiate de l'alcool ou de l'opium.

L'évolution du thébaïsme est toutefois assez particulière et point exactement superposable à celle de l'alcoolisme : elle comporte une phase d'initiation plus franchement accusée ; l'excitation thébaïque est presque exclusivement intellectuelle, beaucoup moins bruyante et moins motrice que l'alcoolique ; les accidents subaigus, hallucinatoires, délirants ou convulsifs, sont rares, alors qu'ils sont extrêmement fréquents au cours de l'alcoolisme chronique : le delirium tremens est tout à fait exceptionnel.

Pouchet distingue dans son étude sur l'opium, l'impression caractérisée par une suractivité cérébrale, l'imprégnation provoquant un effet hypnotique, la saturation marquée par une excitation cérébrale plus ou moins intense et enfin l'intoxication par le poison avec troubles plus ou moins accusés suivant les doses, la durée, les sujets. Brunet ne procède pas aussi physiologiquement que le professeur Pouchet, mais demeure essentiellement clinique ; il divise l'intoxication opiacée en trois périodes : *d'euphorie*, *de besoin*, *de déchéance* ; nous verrons tout à l'heure le tableau qu'il donne de chacune. Nous basant comme lui sur l'observation clinique et l'évolution des troubles, nous considérerons le fumeur d'opium aux trois périodes de son intoxication chronique : la période de début, d'initiation ou d'accoutumance ; la période d'état, qui offre successivement à étudier : *la griserie et l'ivresse*, *le thébaïsme chronique*, *le délire narcotique* et *le thébaïsme convulsif* ; la période de déchéance ou de terminaison.

## CHAPITRE PREMIER

### PÉRIODE DE DÉBUT, D'INITIATION OU D'ACCOUSTOMANCE

L'initiation à l'opium est généralement aisée, sinon parfaitement agréable. Beaucoup de novices sont déçus à leurs premières pipes et la félicité promise ne les envahit pas au premier appel qu'ils lancent vers elle. Parfois même l'accoutumance ne peut s'établir : il existe des tempéraments rebelles qui refusent de s'habituer à l'opium et se montrent particulièrement intolérants : nous avons, d'ailleurs, observé pareille susceptibilité vis-à-vis d'autres intoxications plus ou moins analogues, le tabagisme, l'alcoolisme, certaines intoxications professionnelles ou médicamenteuses. Nous avons connu des sujets obligés, après de multiples tentatives toutes aussi infructueuses, de renoncer à l'usage de la cigarette parce que dès les premières bouffées ils étaient pris de vertige, de nausées et de céphalée ; d'autres ne supporteront pas, sans être gravement malades, une dose minime d'alcool, d'arsenic ou de digitale ; d'autres encore doivent, malgré toute leur bonne volonté et leurs essais réitérés, changer de métier si celui-ci nécessite l'emploi de sulfure de carbone, de plomb, de mercure, de phosphore ou de teintures arsenicales ; personnellement nous avons suivi plusieurs cas de troubles psychiques et de confusion mentale au cours d'une intoxication professionnelle très minime, parfaitement tolérée par les camarades d'atelier. L'on ne connaît pas exactement les raisons de ces diverses idiosyncrasies ; l'état du foie semble cependant ne pas devoir leur être étranger : une insuffisance hépatique, acquise ou con-

génitale, héréditairement transmise le plus souvent (sujets hérédo-alcooliques, syphilitiques, tuberculeux, dyspeptiques ou gouteux, à subictère chronique ou intermittent), est vraisemblablement la cause originelle de ces susceptibilités pathologiques<sup>1</sup>; en d'autres cas, on incriminera, au contraire, l'état du système nerveux, mal équilibré de naissance et doué d'une émotivité et d'un pouvoir réactionnel foncièrement pathologiques.

Quelques fumeurs d'opium éprouvent donc à leurs premiers essais des troubles graves de la nutrition qui les forcent au bout de peu de temps à rompre une habitude péniblement acquise; un entêtement ridicule les conduirait rapidement aux pires accidents et à la mort.

Libermann décrit sa propre expérimentation de la drogue à laquelle il ne put s'accoutumer sans présenter des troubles sérieux, bien que la quantité absorbée fût très minime.

Pendant les deux premières semaines de son initiation: vertiges, nausées, vomissements, douleur épigastrique assez vive, sans aucune impression physique ni morale agréable. Intelligence au contraire lourde et pesante, idées confuses et pénibles.

Troisième semaine: six pipes à raison de 0,10 centigrammes par pipe. Sensation de chaleur et de soif vive.

Mon intelligence était excitée, mes idées devenaient plus nettes, mon imagination plus vivace; en un mot j'étais dans un état tout semblable à celui où je me trouve après avoir bu plusieurs verres de champagne; je causais avec gaieté et même loquacité. Une heure après la dernière pipe, je tombais dans un demi-sommeil accompagné de rêvasseries agréables, mais qui n'avaient rien de déterminé, et qui étaient suivies d'un sommeil profond, dont il ne me restait aucun souvenir. A mon réveil j'avais la tête lourde, la langue pâteuse, l'esprit obtus, la pupille dilatée.

Dans la huitième semaine je montai à un gramme, mais je dus cesser mes expérimentations, car mon appétit diminuait, mes forces faiblissaient...

Habituellement l'initiation est beaucoup moins pénible et les doses initiales tolérées sans accident bien plus élevées. Les

1. Cf. L'étiologie des ictères infectieux.

premières pipes sont suivies d'une céphalée, tantôt minime, tantôt intense, suivant les sujets, de nausées et parfois de vomissements. Les vertiges ne manquent pour ainsi dire jamais, mais ils peuvent se réduire à une sensation de vide cérébral et de tournoiement ou aller jusqu'à la défaillance et la syncope. Une excitation légère s'empare du nouvel adepte, en même temps que sa région épigastrique devient douloureuse, spontanément et à la pression ; puis, presque subitement, il se sent envahir par une langueur, par une faiblesse particulière qui semble se répandre dans tout son système musculaire, l'oblige à s'immobiliser et à s'étendre, avec parfois une impression pénible et semi-anxieuse. Le sommeil consécutif est lourd et peu reposant. Au réveil, on est mal en train, la tête pesante, l'estomac défaillant, la bouche pâteuse comme après une nuit orgiaque. Ce malaise général se dissipe rapidement mais le désir de l'opium renaît aux approches de l'heure à laquelle eut lieu la première expérience, vers le déclin du jour si, sacrifiant à l'usage courant, c'est le soir, après le dîner, que l'on a fumé. Et le désir qui naît sourdement monte en vous de plus en plus impérieux, ébauche de ce que deviendra plus tard le besoin, despote irritable et tortionnaire.

La durée de cette période d'initiation est très variable, quelques jours, plusieurs mois, en moyenne deux ou trois semaines. Au bout de ce temps, l'accoutumance s'est produite, une habitude s'est installée à laquelle, sous peine de souffrir, il va falloir obéir ; de jour en jour elle se montrera plus exigeante dans sa satisfaction, plus puissante dans ses attaches, plus difficile à vaincre (d'autant, nous l'avons vu, que ce sont surtout les hypobouliques qui deviennent des opiomanes).

Le fumeur élève donc progressivement ses doses d'opium ; il est entré dans la période d'état du thébaïsme, il s'achemine vers le narcotisme chronique.

---

## CHAPITRE II

### PÉRIODE D'ÉTAT

#### A. — LA POINTE D'OPIUM. LA GRISERIE ET LA RÉVERIE. L'INTOXICATION MASSIVE ET L'IVRESSE COMATEUSE.

*La pointe d'opium.* — Deux ou trois pipes pour un débutant ayant traversé sans encombre la phase d'initiation, cinq ou six pour un vieil habitué, déterminent une légère excitation que l'on désigne communément sous le nom de pointe d'opium et que l'on compare volontiers à celle que provoque un petit verre d'alcool ou une tasse de café. Cette excitation est d'ordre surtout intellectuel et s'accompagne d'un sentiment de bien-être, d'euphorie tout à fait caractéristique. Le fumeur de chandoo est euphorique, enclin à plaisanter et à rire, ou plutôt à sourire — de contentement ou de scepticisme — ; le fumeur de dross, au contraire, est souvent sombre, taciturne, se laissant aller à la colère et à l'emportement.

Les facultés intellectuelles sont exaltées dans leur ensemble, aiguës et affinées. Nul désordre dans leur jeu, nulle fatigue dans leur exercice, mais au contraire plus d'aisance et de lucidité. L'imagination est hyperactivée ; les idées surgissent plus abondantes et plus originales ; elles se détachent avec plus de netteté et gagnent en élévation ; l'esprit découvre des aperçus jusqu'alors insoupçonnés. La mémoire participe à cette exaltation fonctionnelle ; les souvenirs se pressent plus nombreux et plus vivaces autour de l'idée directrice et certains que l'on

aurait pu croire à jamais perdus s'évoquent spontanément. Le jugement ne se trouve nullement altéré, peut-être est-il, au contraire, plus sûr et plus clairvoyant ; les facultés syllogistiques sont pareillement amplifiées. Bref, l'homme se sent meilleur et plus fort : meilleur parce que satisfait, optimiste, porté par son euphorie à la bienveillance et l'aménité, plus fort parce qu'il a conscience de sa stimulation intellectuelle et qu'au surplus il éprouve un sentiment de vigueur physique, de puissance corporelle qu'il ne possédait pas auparavant. « L'opium, explique Pouchet, exalte la motilité, déprime la sensibilité, ce qui se traduit par une sensation particulière caractérisée par ce fait que le poids du corps semble disparaître, que la marche est facile et légère ; l'individu, sous l'influence des doses modérées d'opium, éprouve une sensation d'énergie physique, de jeunesse, de puissance qu'il ne ressentait pas auparavant. »

De fait, les fumeurs d'opium qui ne dépassent pas cette phase d'excitation noosthénique se livrent après avoir fumé à leurs occupations habituelles ou professionnelles avec une facilité qui les enchante. Tel officier de marine exécute comme en se jouant des calculs longs et compliqués ou relève avec une aisance surprenante des observations astronomiques des plus minutieuses ; tel fonctionnaire expédie les affaires courantes de son bureau (traductions, rapports, etc.), avec une diligence inaccoutumée et trouve encore le temps d'écrire, *currente calamo*, des mémoires, nouvelles ou contes, d'une parfaite tenue littéraire ; tel négociant se montre plus subtil dans son commerce, à la fois plus avisé et plus audacieux ; tel autre, incapable en temps ordinaire de s'exprimer avec élégance, trouve dans la pointe d'opium une éloquence inconnue et se révèle orateur disert et habile<sup>1</sup> ; tel autre enfin, sous-

1. L'hyperactivité de la mémoire et de l'association des idées se traduit en effet par une abondance plus grande des mots prononcés en même temps plus rapidement. « Le premier effet mental apparent aux yeux du compagnon du fumeur, dit Laurent, est la plupart du temps une tendance très nette à la loquacité ; pour peu que le fumeur soit un peu cau-

officier en campagne, porte plus allégrement son sac, marche d'un pas plus ferme et défie la fatigue.

Les dispositions naturelles ou acquises de chacun sont ainsi excitées et accrues. « Dans cette excitation nerveuse générale, dit Nicolas, les passions individuelles sont stimulées : le libertin se livre aux femmes, le joueur au jeu, l'ambitieux à ses rêves de fortune. » Ou seulement le fumeur éprouve une espèce de bien-être intellectuel et physique qui lui permet de vaquer avec plus de liberté à ses affaires.

Durant cette période d'excitation, des signes physiques apparaissent, révélateurs de sa nature factice. Les yeux sont anormalement brillants, les pupilles contractées. Le pouls est plus vif qu'à l'habitude, plus plein et plus fréquent (90-100), un peu irrégulier, parfois dicrote. Une sensation d'euphorie épigastrique et de chaleur intérieure pénètre le sujet dont la face et principalement les joues se colorent. La peau est moite, et chez ceux qui ne sont pas entraînés depuis longtemps aux exercices physiques des sueurs abondantes sourdent

seur d'ordinaire, c'est une véritable logorrhée ». Voici, d'autre part, ce que dit le malade observé par Luys (*L'Encéphale*, 1887, p. 301).

« Bien-être inexprimable. Disparition des indispositions physiques : les organes ne fonctionnent plus, le corps est insensible à la fatigue ; l'esprit reste seul souverain et semble débarrassé de la tête. On éprouve alors une grande exaltation, bien supérieure et bien plus agréable que celle produite par l'alcool. La mémoire est parfaite, on se souvient facilement de choses que l'on avait oubliées depuis longtemps. Par exemple la musique savante que l'on n'a entendue qu'une fois se retient peu et se comprend difficilement ; après avoir fumé l'opium on se souvient des airs dont on avait perdu le souvenir et on pourrait fredonner des actes entiers d'opéras qu'on n'avait entendus qu'une fois et qu'on avait à peine compris à une première audition. On lit sans fatigue les ouvrages les plus sérieux et on comprend facilement les dissertations les plus embrouillées...

« Après avoir fumé l'opium on préfère être seul, l'imagination pouvant faire voir des choses plus agréables que n'importe quel livre ou n'importe quelle réalité. Lorsqu'on ne peut être seul, la conversation devient un véritable plaisir ; j'ai passé des nuits à causer avec des amis, et il m'arrivait de parler pendant deux heures consécutives sans éprouver la moindre fatigue et sans m'interrompre pour chercher un mot ou une expression propre à rendre ma pensée.

« Après avoir fumé, la femme vous devient absolument indifférente ; la différence des sexes ne semble pas exister. Une fois seulement en dix-huit mois j'ai essayé de voir une femme, mais je ne suis arrivé à rien, qu'à un grand dégoût... »

au moindre mouvement. La respiration est un peu haletante et saccadée. La démarche est vaguement chancelante ; les mains tremblent légèrement, la parole est brève et entrecoupée... L'appétit disparaît, mais la soif est vive.

Les effets de la fumée d'opium sont plus ou moins durables (trois ou quatre heures environ), puis ils font place à une dépression plus ou moins marquée, son intensité étant en rapport avec le degré d'excitation qui l'a précédée. Une somnolence progressive conduit le fumeur à un sommeil profond, tantôt vide de rêves, tantôt accompagné de songes qui le plus ordinairement correspondent aux préoccupations individuelles et actuelles, et n'offrent aucun cachet spécifique. La durée de ce sommeil est essentiellement variable (deux à douze heures), sous la dépendance de la quantité d'opium fumé et des prédispositions particulières. Au réveil, ni fatigue, ni malaise, ni céphalalgie, tant que, définitivement accoutumé, l'on reste confiné dans les toutes petites doses.

*La griserie et la rêverie thébaïques.* — Si, au contraire, on augmente progressivement le nombre des pipes et qu'on le porte à 8 ou 10 par séance pour un petit fumeur, au double et plus pour un grand, un autre phénomène va se développer, la *rêverie*, que d'aucuns ont si ferveusement célébrée, idéale enchanteresse !

Avant d'arriver à cette sorte de griserie qui correspond à l'ébriété alcoolique et aboutit, si l'on continue l'expérience, à une ivresse complète avec narcose toxique et coma, on traverse la phase précédente de simple excitation, dite pointe d'opium. L'excitation intellectuelle et euphorique s'accentue, puis une somnolence quiète gagne le fumeur, trop douce encore pour endormir le travail de la pensée qui se poursuit harmonieuse et calme, suffisamment profonde cependant pour apaiser toute exaltation motrice, l'expansion des sentiments et la volubilité parfois excessive des propos qui marquent le début de la séance. La pensée s'envole, légère et rapide, encore docile et ordonnée, mais elle ne s'objective plus autant : elle

ne touche plus terre, elle plane, perdue dans l'infini de la rêverie. Un certain désordre cependant, une véritable confusion se manifeste à la longue dans les idées surgies en foule et qui maintenant s'enfuient à la débandade sous le souffle grisant de l'opium ; nous arrivons aux confins de l'ivresse avec torpeur cérébrale et onirisme toxique — rêves d'abord, scènes hallucinatoires ensuite...

En quelques lignes d'auto-observation, Quéré<sup>1</sup> a indiqué avec une remarquable précision le passage de ces différents états qui vont de l'exaltation intellectuelle hyperboulque jusqu'à l'onirisme inconscient et l'incohérence confusionnelle.

« Pendant notre séjour en Cochinchine, désireux de connaître les impressions éprouvées par les fumeurs d'opium, nous en avons fumé à plusieurs reprises...

« Nous mettions un intervalle de 10 minutes environ entre chaque pipe. La première produisait toujours, au moment de son inhalation, une sensation âcre sur les bronches, et déterminait une quinte de toux, qui ne reparaisait pas aux suivantes. Dès la seconde, nous commençons à éprouver les premières impressions que nous pouvons analyser de la façon suivante : tout d'abord un sentiment de bien-être très grand se manifestait en nous ; notre intelligence était surexcitée dans toutes ses fonctions ; mais c'est surtout sur l'élocution que l'action était la plus marquée. Les paroles venaient aisément pour exprimer les idées qui se présentaient à nous, non incohérentes, mais parfaitement en rapport avec le sujet de la conversation. Trois ou quatre pipes de plus nous rendaient volubile et expansif. Les idées se présentaient de plus en plus nombreuses, mais de plus en plus incohérentes et, au bout d'un temps variable, mais en général de deux ou trois heures, à partir de l'inhalation de la première pipe, survenait un état tenant le milieu entre l'état de veille et l'état de sommeil caractérisé par des rêves portant sur toutes espèces de sujets, plus ou moins gais ou heureux, jamais tristes ou malheureux, rêves mous, je veux dire par là à formes non accentuées, visions vues à travers un brouillard d'un bleu épais (je ne puis exprimer autrement l'impression de ces rêves). Au réveil, nous éprouvions un peu de céphalalgie, des nausées, un état saburral de la langue, un peu de vague dans les idées, d'inquiétude et d'incertitude dans les mouvements, de la constipation suivie de diarrhée ».

1. Quéré. Thèse Bordeaux citée.

L'état physique du fumeur subit également des modifications à mesure que croît le nombre des pipes. Nicolas a étudié notamment la diminution de la respiration, du pouls et de la température. Après une légère accélération momentanée, le nombre des mouvements respiratoires diminue sensiblement ; il tombe de 17 à 13 après 10 pipes, à 10 après 15 pipes. Ce phénomène serait dû au ralentissement des combustions organiques (prouvé en particulier par l'hypoazoturie) et non à la paralysie des muscles respiratoires. Parallèlement baisserait la température ; de 36,8 axillaire elle descend à 36,1 et 35,8 ; le pouls tombe de 65 à 56. Voici quelques chiffres pris sur nos sujets :

P. avant : 92	après 20 pipes. . .	68		
R. — 22	— — . . .	16		
P. avant : 76	après 30 pipes. . .	60		
R. — 46	— — . . .	40		
P. avant : 75	après 10 pipes. . .	70	après 20 pipes. . .	64
R. — 48	— — . . .	45	— — . . .	40

Les fumeurs eux-mêmes se rendent compte d'ailleurs du ralentissement de leur pouls ; l'un d'eux m'écrit ce qui suit : « Mon pouls normalement lent devient rapide au moment où je m'étends sur la fumerie, c'est la fièvre du besoin de fumer. Après 5 pipes il s'est calmé ; après 10 pipes il est un peu plus lent, après 20 pipes il devient extraordinairement lent, mais si violent qu'on entendrait presque les battements de mon cœur <sup>1</sup>. »

Lorsque la séance de fumage s'est prolongée longtemps, la face est pâle, les pupilles rétrécies, punctiformes, brillantes, métallisées ; les paupières, marquées d'un cerne violet, tombent à demi sur le globe de l'œil par suite du relâchement des releveurs. La sensibilité cutanée est très amoindrie, les réflexes paresseux.

L'état de rêverie des fumeurs d'opium reconnaît à sa base une cénesthésie euphorique, une hyperesthésie périphérique, une suractivité consciente de l'idéation et de la mémoire, avec

1. Phénomène d'hyperacousie probablement.

progressivement tendance à l'automatisme, c'est-à-dire à la passivité et à l'aboulie, provoquées par un assoupissement toxique.

Après 8 ou 10 pipes, un fumeur habitué éprouve une sensation de lassitude générale, de fatigue musculaire ; cette sensation n'a rien de désagréable et d'aucuns la comparent « au sentiment de bien-être qui vous envahit quand on s'étend dans un lit après une très longue promenade ».

Peu à peu toute sensation s'efface : il semble que l'on se désincarne et que l'on devienne impondérable. Ce sentiment de légèreté et d'immatérialité est tout à fait caractéristique et paraît tenir à l'émoussement de la sensibilité musculaire et de la cénesthésie. L'opiomane ne sent plus son corps et cette anesthésie explique d'une part la facilité apportée à l'association des idées et au déroulement de leurs chaînes, d'autre part le besoin de calme et d'immobilité qu'expriment tous les fumeurs.

Lorsque nous poursuivons une idée par un effort volontaire et continu, nous éliminons le plus complètement possible toute source de distraction et, notamment, nous cherchons et parvenons à oublier non seulement le monde extérieur, au point de ne pas entendre l'importun qui nous cause, mais encore notre moi intérieur, que nous réussissons à ne plus percevoir : auquel de nous, plongé dans une méditation laborieuse, n'est-il pas arrivé de prendre une attitude douloureuse dont il n'a conscience qu'au bout d'un temps plus ou moins long, et qui ne connaît l'exemple de ces esprits puissants qui perdaient la notion de leurs souffrances physiques en se réfugiant dans la Pensée. Nous verrons tout à l'heure à différencier la méditation de la rêverie, nous voulons seulement faire remarquer pour l'instant combien l'acénesthésie favorise le jeu logique de l'imagination, de même qu'elle est nécessaire pour permettre l'exercice d'une réflexion volontaire et puissante. Quant au besoin de calme et d'immobilité dont nous avons déjà parlé, il est plus spécialement en rapport avec l'anesthésie muscu-

laire ; il contraste étrangement avec ce besoin d'activité motrice qui s'empare assez souvent des opiomanes à la phase d'excitation primordiale.

Cette acénesthésie qui engendre le sentiment d'impondérabilité et d'immatérialité est essentiellement sereine et calme. Contrairement à celle de certains mélancoliques chez lesquels la perte des sensations organiques conditionne l'apparition simultanée d'agitation anxieuse et d'idées de négation, elle s'accompagne d'un état de béatitude et d'ataraxie — lié évidemment à la torpeur physique qui amollit le fumeur et qui jusqu'à un certain point est comparable à la torpeur des déments et idiots « béats satisfaits » dont Mignard <sup>1</sup> a étudié la psychologie. « Le vrai fumeur, dit Petit de la Villéon, goûte dans l'opium un véritable plaisir de l'esprit où les sens n'ont pas de place, je dirai même une joie de l'intelligence, et qui consiste en un parfait état de bien-être, loin des peines, loin des soucis, loin des douleurs. Il perd pas à pas la notion de son être organique, se laisse envahir par une sensation étrange d'immatérialité... Sa pensée, dégagée de toute matière, de toute contingence de volume et de poids, flotte doucement dans un éther lumineux et pur... où tout est tranquillité, calme et bonheur... non pas ce bonheur fait du *plaisir en mouvement*, triste apanage de nos mentalités d'hommes civilisés toujours courant après la chimère des joies changeantes, rapides, décevantes dans leur réalité, mais bien ce bonheur fait du *plaisir en repos* des sages de l'ancienne Grèce, cet état parfait de l'*ataraxie* puissamment défini par la philosophie d'Épictète ».

Cette béatitude alanguie se compose de deux ordres de phénomènes : une quiétude mentale, sérénité optimiste et indulgente et une torpeur physique, engourdissement douillet de tout l'être. Au début de l'intoxication chronique ou chez les petits fumeurs intermittents, ces deux phénomènes, sen-

1. M. Mignard. *Les états de satisfaction dans la démence et l'idiotie*. Thèse Paris 1909. — *La joie passive*. Paris. F. Alcan,

sation physique et sentiment euphorique, sont intimement accouplés ; mais à la longue celui-ci ne se produit plus et l'anéantissement corporel seul se manifeste ; il faut une quantité bien plus considérable de pipes pour éveiller l'euphorie morale, encore ne vaut-elle pas celle du début : la félicité des premiers mois s'émousse avec l'habitude, et l'intensité de la sensation est surtout en rapport avec l'état de besoin, avec l'envie du toxique. Voici un exemple de ce qu'à ce sujet nous disent nos fumeurs :

« Rien ne vaut les débuts, le bien-être obtenu à la cinquième pipe. Après, 100 pipes n'arrivent qu'à peine au même résultat ». (X., grand fumeur ayant été jusqu'à 150 pipes par jour, descendu aujourd'hui à 30 ou 35.)

« Au début j'ai connu la béatitude des bonnes ivresses qui vous clouent pour des heures sur votre lit de camp. Maintenant je ne connais plus que le bien-être physique qui suit la fumerie. Ce bien-être n'existe, je crois, que comparativement au malaise de l'état de besoin. Cependant lorsque je fume en quantité suffisante, je trouve encore un état proche de celui des débuts, mais moins brutal ». (Y., 31 ans ; fumeur depuis trois ans, fumant de 20 à 25 pipes par jour, soit 5 à 6 grammes de chandoo de Changai titrant de 7 à 9 p. 100 de morphine.)

Contrastant avec la sensibilité viscérale, la sensibilité périphérique est, dans la rêverie du fumeur d'opium, remarquablement exaltée. L'ouïe devient d'une délicatesse exquise ; les moindres bruits sont perçus... la marche d'un insecte sur le sol..., le crissement d'un grain de sable..., le froissement d'une herbe..., et si ce bruit revêt une intensité tant soit peu marquée, l'oreille est douloureusement affectée. Tous les historiens de l'opium, Quincey, Coleridge, Poe, pour les buveurs de laudanum, Farrère, Bonnemain, Borys, Boissière, pour les fumeurs d'opium, ont insisté sur cette particularité et nos sujets nous ont confirmé leurs descriptions : le bruit des pas dans l'escalier, le déplacement ou la conversation des voisins, le chiffonnement d'un journal..., leur causait une impression

désagréable et pénible. « Les bruits sont considérablement accrus : une personne marche-t-elle au-dessus de votre tête, vous croyez entendre le tonnerre. »

La vue, l'odorat, le tact sont pareillement affinés et cette hypersensibilité sensorielle peut donner lieu à de nombreuses illusions, mais non encore à de véritables hallucinations. Nous signalerons à ce sujet la déformation du milieu produite sous cette influence. Les murs des fumeries indigènes sont généralement tapissés, avons-nous dit, de longs panneaux représentant des animaux fantastiques, tigres, dragons... encore adorés en Chine, en Annam et dans presque tout l'Orient, des paysages lointains ou des scènes locales et grimaçantes. Or il est à remarquer que ces tentures ou dessins sont toujours plus ou moins flous et que leurs lignes indécises prêtent justement à leur déformation et à l'origine d'illusions visuelles, variables suivant le caractère et l'imagination du fumeur. De même enfin qu'un son trop aigu ou trop élevé fait vibrer douloureusement le tympan de l'intoxiqué, de même les objets aux contours trop arrêtés heurtent désagréablement sa rétine et sont bannis de la fumerie ; et ces considérations psychologiques nous expliquent cette préférence avouée par un grand nombre de fumeurs sans en fournir aucune raison pour les séances de fumage nocturne, dans le silence immense de la forêt ou le bercement alangui du sampan sur le fleuve ou le lac. Nous devons ajouter, au surplus, que les suggestions extérieures, même les plus étranges, ne cessent point de correspondre à l'état d'âme du fumeur d'opium.

Dégagée de son enveloppe charnelle, délestée de ses sensations et de ses préoccupations physiques, la pensée peut s'envoler librement et planer dans l'azur du Rêve. L'imagination surexcitée emporte l'euphorique fumeur vers un monde idéal : « l'avenir se déroule avec ses plus brillantes perspectives, et tout le bonheur que l'homme a désiré et rêvé dans les circonstances difficiles de l'existence se trouvent réalisé pour le fumeur enivré d'opium (Morel) ».

Les soucis s'enfuient, les causes de chagrin ou de tristesse, de rancœur ou d'amertume, disparaissent, laissant la place aux idées riantes, aux espoirs caressants, aux projets enchanteurs. L'opium, à cette phase d'intoxication, « supprime tout ce qui gêne, embarrasse ou attriste, exalte au plus haut degré la confiance et le contentement de soi-même ; il développe à l'infini les aspirations, les désirs et les rêves auxquels les individus se laissent aller le plus volontiers » (Brunet). Ce rôle de consolateur, ce don d'apaisement, cette faculté d'enjoliver la vie sont tout à fait remarquables et ils expliquent l'attrance pour l'opium d'un grand nombre de dolents, meurtris de la vie, affligés ou désabusés, auxquels on a laissé entrevoir l'oubli des souffrances et la perspective de nouvelles et fleurissantes illusions.

Toute douleur s'apaise, physique ou morale, morale surtout. L'amant trahi ou abandonné oublie la désertion ou le crime de l'infidèle ; l'expatrié ne songe plus à sa nostalgie et la perte de l'être cher vous paraît légère ; une sérénité souveraine emplit votre âme, chassant la haine, la douleur ou la rancœur. La vie paraît belle et agréable ; l'on se sent pénétré d'une condescendante bienveillance à l'égard des frères malheureux et d'une indulgence infinie pour les misérables pécheurs.

Cet optimisme s'exerce peut-être encore davantage sur l'avenir que vis-à-vis du passé, car si les sujets oublient leurs peines et leurs tourments et s'élèvent au-dessus des contingences blessantes ou vexatoires de l'existence, ils envisagent l'avenir sous les couleurs les plus brillantes et construisent les rêves les plus dorés : leurs visées imaginatives sont même particulièrement grandioses ou hardies sans cependant tomber dans l'absurde ou l'irréalisable. « L'opium, dit A. de Pourville<sup>1</sup>, verse l'oubli du passé, le dédain du présent et l'indifférence du futur ». Voici encore quelques déclarations de fumeurs :

« C'est certainement au début que j'ai retiré le plus de

1. A. de Pourville. *L'Empire du Milieu*, 1900.

satisfaction de la fumerie d'opium. Je ne pensais plus à mes ennuis étant devenu très philosophe et surtout jemenfichiste. Il me suffisait alors de quelques pipes (10 au plus) pour obtenir l'engourdissement du corps et me faire voir la vie en beau. Une grande indulgence pour moi comme pour les autres m'était venue. Tout devait me réussir... Demain je devais tenter telle ou telle démarche dont le bon résultat ne faisait aucun doute. Le lendemain est-il besoin de le dire, la démarche n'était même pas tentée! » (F.).

« La dématérialisation est le principal bienfait que me procure l'opium ; tous les soucis, toutes les préoccupations, voire tous les chagrins se dissipent avec les fumées et après quelques pipes je suis dans un état de béatitude parfaite ; je ne vis plus, je rêve. Les souffrances sont rares et minimales. Lorsque j'ai passé ma dose habituelle, si je remue, des nausées me prennent et je ressens des lourdeurs à l'estomac ; si je ne bouge pas, ma béatitude est extrême et je puis intellectuellement travailler, très fructueusement mais avec lenteur. L'opium annihile un peu la volonté pour tout ce qui a trait à un effort physique ; le monde extérieur n'existant plus sous son influence, on remettra facilement au lendemain une tâche qui devrait être faite le jour même... » (Y... fumant 25 pipes par jour ou plutôt par nuit, et du Smyrne de préférence).

Cette rêverie du fumeur d'opium effleure les sujets les plus variés, suivant le caractère particulier de chacun. La fumée d'opium ne crée pas une rêverie spéciale, oratoire, poétique ou érotique : chaque fumeur rêve selon son tempérament, sa profession et ses goûts. L'aventureux accomplit de merveilleux voyages, le mathématicien échafaude des calculs compliqués, le lettré élabore d'éloquents discours, l'érudit poursuit de savantes dissertations, le libertin évoque de licencieuses images, l'acteur incarne magnifiquement de fictifs personnages, le joueur réalise de victorieuses martingales<sup>1</sup>... C'est là la

1. « Pendant ses rêves d'opium, Ullmo se représentait souvent des scènes de jeu, au cours desquelles il échafaudait des systèmes, poursui-

vraie caractéristique de l'intoxication opiacée, constate Brunet, et son danger : « elle exalte à l'extrême les tendances imaginatives auxquelles chacun est le plus naturellement porté, de sorte que, dans une réunion de fumeurs, l'opium n'apporte pas une satisfaction identique pour tous, mais donne à chacun, suivant ses penchants et son développement cérébral, l'ivresse en rapport avec ses goûts, ses aptitudes et sa capacité cérébrale ».

Le rêveur conserve sa personnalité antérieure : il reste lui-même mais modifié en quantité et en qualité, il se voit meilleur et surtout plus puissant... L'on peut dire des fumeurs d'opium ce que Th. Gautier <sup>1</sup> dit des mangeurs de hachich : « ce qu'on voit, c'est soi-même agrandi, sensibilisé, excité démesurément, hors du temps et de l'espace dont la notion disparaît... »

La rêverie de l'opium possède, en effet, quelques particularités qu'il nous faut signaler : elle est mégalomaniaque, calme, rapide, longue et inconsciente du temps écoulé.

Le fumeur se croit capable des plus grandes choses : il se représente en imagination résolvant les problèmes les plus ardu, conquérant les situations les plus magnifiques, réussissant les entreprises les plus hardies. Il croit surtout tout comprendre ; il saisit les relations, cachées aux yeux du vulgaire, qui unissent entre eux des faits en apparence sans affinité ; il synthétise de la manière la plus subtile et inattendue des éléments totalement étrangers l'un à l'autre et aboutit à une construction mentale trop ingénieuse et trop fragile, dont les matériaux sont disparates et mal joints. C'est un vrai délire d'imagination <sup>2</sup> ou plus exactement d'onirisme imagi-

natif. Et quand on étudie cette modification si curieuse du caractère des martingales et réalisait, aux côtés de sa maîtresse, des gains indéfinis. » Dupré. *L'affaire Ullmo*. Arch. d'anthrop. crim. 1908.

1. Th. Gautier. Préface aux œuvres de Ch. Baudelaire (éd. Lemerre, p. 71).

2. Cf. Dupré et Logre. *Les délires d'imagination*. Congrès des alién. et neur. Bruxelles, 1910.

rière, on ne s'étonne plus de voir des cerveaux déséquilibrés forger des rêves d'une audace déconcertante qu'ils tenteront parfois de réaliser lorsqu'un thébaïsme suffisamment prolongé aura obnubilé de façon continue leur cerveau, perverti leur moralité et détruit leur sens critique ; l'on comprend ainsi que ce soit chez un fumeur d'opium qu'ait germé cette invraisemblable idée d'obtenir impunément du Ministère de la Guerre une forte somme d'argent sous menace de livrer à l'étranger des documents intéressant la défense nationale et de prétendre se la faire remettre sous la cuvette d'un lavabo, dans les W.-C. d'un train rapide (Affaire Ullmo).

L'esprit mégalo-maniaque ne s'applique pas seulement à la personnalité du fumeur, mais à son entourage, au temps, au milieu, à l'espace... Nous reviendrons sur ce point à propos des songes et des hallucinations hypnagogiques qui suivent les séances de fumage chez les intoxiqués chroniques.

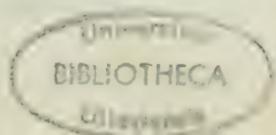
La rêverie est calme ; le fumeur reste immobile, alangui et placide ; solitaire, il s'enfonce dans sa béatitude ouatée et torpide jusque souvent à la venue de l'anéantissement narcotique ; en compagnie de collègues pareillement fervents, il cause interminablement<sup>1</sup>, d'une voix monotone et voilée, avec une politesse raffinée et une douceur exquise de ton et de manière. « Pendant de longues heures, dit Petit de la Villéon, le fumeur reste sur sa natte près de sa pipe, fumant toujours tranquille, toujours calme ; devisant longuement, interminablement, à voix basse, avec un bon vouloir qui n'a d'égal que celui avec lequel il écoute à son tour son interlocuteur. Le fumeur est un causeur charmant et... exemplaire ». Jamais de bruit, jamais de discussion, jamais d'actes violents, fait remarquer Laurent. L'état d'esprit du fumeur est

1. La conversation est la plupart du temps intéressante et bien enchaînée ; il y a simplement hyperactivité de la mémoire et de l'association des idées, se traduisant par une abondance plus grande de mots prononcés plus rapidement. Cette excitation logorrhéique ne dépasse jamais un certain degré, n'arrivant jamais à gêner le langage comme dans l'intoxication par le hachich. C'est un simple bavardage (Jeanselme).

ainsi quelque peu différent suivant qu'il fume *seul* ou *en compagnie*. Seul, il jouira de son excitation intellectuelle et de sa pensée rêveuse (« il faut pour rêver que le calme complet règne dans la fumerie, *donc surtout être seul* ») ou de sa torpeur physique et mentale, sans rêverie aucune (rêverie sans pensée de Laurent). En compagnie d'amis, il se plaira au contraire à causer, il excitera davantage ses facultés d'exposition et de raisonnement et s'abandonnera moins à la rêverie.

Le calme ne se dément pas, quel que soit l'objet de la rêverie et même si cet objet est licencieux. L'on prétend souvent que l'opium favorise l'érotisme et que les fumeurs s'excitent volontiers au contact des femmes fréquentant les fumeries, où des scènes lascives se dérouleraient. C'est là une grande erreur, d'autant que l'opium engendre la frigidité et l'impuissance, comme nous aurons plus loin occasion de le dire. Au début, il est vrai, à la période d'initiation ou bien encore chez le fumeur très modéré qui ne pousse jamais son intoxication au delà de ce que nous avons appelé la pointe d'opium, on peut observer une excitation génésique avec priapisme, analogue à l'excitation motrice et à l'impulsion déambulatoire que nous avons signalées ; mais, en général, la rêverie n'est nullement érotique ; elle ne s'accompagne surtout pas de visions suggestives comme d'aucuns se sont plu à le laisser supposer ; quand par hasard elle incline, en raison des appétits encore vaillants d'un néophyte, aux pensées d'amour, celles-ci demeurent le plus souvent chastes et platoniques : les amours des fumeurs d'opium sont essentiellement immatérielles et leurs prouesses si vantées n'existent guère qu'en imagination.

La rêverie, avons-nous dit, est rapide, c'est-à-dire qu'elle touche dans la même soirée à une multitude de questions, les effleurant toutes plus ou moins superficiellement et créant les associations d'idées avec une aisance remarquable. Le rêve déroule sa trame à travers le monde entier, le passé et



l'avenir, montrant le même événement sous ses différentes faces. Les pensées et les tableaux se succèdent sans arrêt, faisant défiler les vies, les générations et les siècles : le temps n'existe plus, l'espace est illimité. Elle est longue et peut durer toute la nuit ; le fumeur rêve jusqu'au matin, engourdi mais insomniaque, roulant ses pipes avec des gestes précis d'automate.

Elle est inconsciente du temps écoulé : l'aube se lève quand le fumeur se croit encore à l'orée de la nuit ; les heures s'enfuient sans qu'il les sente disparaître ; il pense être à dix heures du soir et il est six heures du matin. « Un point particulier, dit M. P. de la Villéon, sur lequel cette intoxication du fumeur d'opium se différencie nettement de toutes les autres, c'est celui qui a trait à la notion du temps. En général, dans le rêve toxique, le temps passe très lentement et le malade qui croit avoir dormi des heures durant, n'a somméillé que quelques minutes. Le fumeur a l'impression exactement opposée ; il pense n'être sur sa natte que depuis un instant, alors que depuis très longtemps déjà il joue avec la divine drogue. » C'est là ce qui se passe en règle générale ; néanmoins le phénomène inverse se produit pendant la phase d'excitation simple : la rêverie est si rapide, si pleine d'images en un temps infime que le fumeur pense avoir vécu des heures entières alors que quelques minutes seulement se sont écoulées ; Coleridge, Poe, avaient remarqué sur eux les mêmes effets avec le laudanum. Enfin il ne nous paraît pas juste de faire de cette altération dans l'estimation du temps un caractère pathognomonique du thébaïsme ; toutes les intoxications susceptibles de déterminer un assoupissement, un engourdissement psycho-moteur, et notamment l'éthérisme s'accompagnent du même symptôme.

La rêverie d'opium, hyperidéative, est aussi hypermnésique. Des souvenirs depuis longtemps évanouis, disparus du champ de la conscience, renaissent à nouveau à la mémoire avec leur fraîcheur primitive et s'évoquent spontanément, se

reliant à d'autres que l'on croyait pareillement perdus, les réveillant et les associant. Mais cette hypermnésie n'est pas volontaire : elle s'effectue automatiquement<sup>1</sup> et n'existe plus au lendemain matin lorsqu'est tombée l'excitation due à l'opium et que règne la dépression consécutive. Le fumeur ne se rappelle plus ce qu'il a dit la veille, ce qu'il a lu ou entendu, ce qu'il a rêvé : il présente pendant la séance elle-même de l'amnésie continue (Laurent). Les expériences à cet égard sont intéressantes et concluantes : on fait lire au sujet un texte donné ou bien on lui raconte une histoire quelconque ; le lendemain on essaie vainement d'évoquer ce souvenir, le texte et l'histoire sont oubliés. On lui demande enfin de décrire sa rêverie, de transcrire le récit de ses délicieuses et féériques excursions : impossible, il se récite, il est trop las, il ne se rappelle plus. Et celui qui tient à accomplir ce travail est obligé de noter ses images au fur et à mesure qu'elles se présentent à l'esprit, jusqu'au moment où l'effort nécessaire lui devient impossible, toute volonté étant annihilée. Cette hypermnésie momentanée et purement reproductrice va, d'autre part, en diminuant progressivement chez l'intoxiqué chronique.

Si riche d'idées, si pleine d'ingénieux aperçus et de géniales inspirations que sa rêverie paraisse au fumeur d'opium, celle-ci demeure stérile, impuissante à enfanter une œuvre forte et durable. L'imagination est dérégulée et instable, ébauchant des projets aussitôt abandonnés. Le sujet puissamment doué intellectuellement et dont la robustesse physique ne se laisse pas facilement attaquer peut trouver dans la pointe d'opium un stimulant au jeu normal de ses facultés ; mais il est exceptionnel que la rêverie favorise l'éclosion d'œuvres « soit sur

1. La sensation d'effort pour se souvenir disparaît, les idées viennent facilement, s'enchaînent, s'appellent, et l'hypermnésie se manifeste surtout dans la multiplicité des incidents se groupant autour d'un fait principal (Jeanselme).

Nous établirons, d'autre part, une distinction entre les deux états de rêverie active et de rêverie passive qui se succèdent.

le terrain des sciences, soit sur le terrain des arts, dont leurs auteurs eussent été, à l'état de veille normale, tout à fait incapables » comme le veut Petit de la Villéon<sup>1</sup>.

Nous pensons que la vérité est bien plus près de l'opinion émise par Michaut<sup>2</sup>, conforme, d'ailleurs, aux faits observés par nous : la prétendue stimulation des fonctions cérébrales est surtout *subjective*, la rêverie euphorique du fumeur éveille en lui un sentiment d'hypertrophie de sa personnalité mentale, supprime entièrement son auto-critique et lui donne l'illusion d'accomplir des choses merveilleuses<sup>3</sup>. « Cette stimulation, déclare Michaut, n'est autre qu'une ivresse spéciale qui fait arriver le fumeur à une sorte d'état maniaque, d'*égotisme mégalomaniaque*. J'entends par là que l'habitude de fumer l'opium, même à très petites doses, supprime toute espèce de défiance au sujet de vos qualités intellectuelles. Le fumeur se croit capable de tout ; ses facultés mentales lui semblent hypertrophiées au suprême degré, il n'a qu'à *vouloir pour pouvoir*.

« Cette erreur *subjective* prend son origine dans les effets de l'excitation circulatoire produite par l'opium *au début de l'intoxication chronique*. L'individu à qui on vient de faire fumer quelques pipes (de 0,01 à 0,06) ressent un peu ce qu'on observe dans l'ivresse alcoolique ; son activité cérébrale semble augmentée et il emploie son énergie avec une grande facilité au travail qu'il désire accomplir. Il fait facilement ce qu'il veut faire, mais cette facilité est purement illusoire, sub-

1. « Comme dans d'autres intoxications, celle du hachich, de l'éther en particulier, l'activité intellectuelle est augmentée, et parfois de façon singulière. La faculté de concevoir, la faculté de comprendre, la faculté de raisonner même s'amplifie, et c'est là encore une de ces causes qui font le charme funeste de ces longues nuits de fumeries ! J'ai vu souvent la puissance créatrice du cerveau doubler et donner, sous l'influence du toxique, soit sur le terrain des sciences, soit sur le terrain des arts, des œuvres dont leurs auteurs eussent été, à l'état de veille normale, tout à fait incapables » (*op. cit.*, p. 357).

2. Michaut. *Note sur l'intoxication morphinique par la fumée d'opium ; opiomanie ; état mental des fumeurs*. Bull. gén. de thér. méd. et chir., 1893, p. 462.

3. A propos des illusions intérieures des fumeurs d'opium, signalons avec Laurent l'illusion du *déjà vu*.

jective, elle n'existe que pour le sujet en expérience.

« L'expérience suivante, très simple à répéter, démontre l'illusion produite par l'ivresse morphinique. Priez un fumeur d'opium de se mettre dans les conditions qu'il croit les meilleures pour un travail qui lui est habituel. Demandez-lui d'accomplir *sous l'influence de l'opium* le travail qui lui plaît le mieux ; s'il se pique de littérature, faites-lui faire des vers ; si c'est un ingénieur, exigez de lui un calcul très simple ; d'un administrateur, le plan d'un rapport. Ayez soin de faire assister deux témoins et un sténographe à l'expérience. Que va-t-il se passer ? L'expérience terminée, *le fumeur ne voudra pas croire* que la suite incohérente d'inepties débitées, que les erreurs grossières de calcul, produits de l'ivresse opiacée, ont été commises par lui.

« Sous l'influence de l'opium, le fumeur perd donc l'équilibre de ses facultés intellectuelles ; il n'est plus capable de soumettre son travail à une critique impartiale ; il est devenu *impulsif*, c'est un malade intellectuel qui s'illusionne sur la valeur de ses actes et de ses pensées. C'est précisément là ce qui fait le charme de l'ivresse opiacée pour le fumeur, *il perd conscience de sa valeur personnelle*, tous les jugements qu'il porte sur son moi sont des flatteries. Il vit dans un monde fait d'illusions. »

Ce tableau du D<sup>r</sup> Michaut est évidemment un peu poussé : il vise principalement les fumeurs chroniquement et fortement intoxiqués, dont il compare l'état mental à celui des paralytiques généraux avec délire ambitieux. Les petits fumeurs ne faisant de la drogue qu'un usage modéré et discontinu n'ont pas une rêverie aussi absurde et aussi incohérente, mais sont encore capables de suivre, malgré d'inévitables et involontaires digressions, une idée ou une conversation.

La rêverie du fumeur d'opium, sorte de mentisme vigile se désagrège peu à peu, se résout en une torpeur plus ou moins hâtive et prononcée suivant le nombre et la grosseur des pipes, suivant aussi le degré d'accoutumance et la force

de l'habitude contractée. Mais toujours apparaît une période de dépression intellectuelle et physique. Le rêveur, éveillé et volontiers bavard, se tait et s'assoupit. Si l'intoxication est minime, son assoupissement est léger et il se réveillera le lendemain matin à peu près dispos et sans grand malaise, la tête seulement un peu lourde, la bouche un peu sèche, avec une sensation de soif.

Plus imprégné par le poison, une apathie complète s'emparera de lui, aboulique bien qu'encore lucide, incapable de se mouvoir malgré le danger prévu et attendu avec insouciance, préférant la mort à l'effort. Nombreuses sont les histoires qui courent sur les riches indigènes ou les chefs de poste surpris au milieu de leur rêverie nonchalante et tendant avec sérénité le cou au pirate sanguinaire, plutôt que de tenter de fuir ou de résister. « Un commandant de poste, conte P. de la Villéon, fumait dans sa case quand on lui signala que l'ennemi approchait, le cernait ; indifférent, au-dessus des vaines contingences, il ne voulut ni bouger ni se défendre ; les visages jaunes envahirent, entrèrent et lui tranchèrent la tête sur sa pipe. »

C'est enfin l'insomnie torpide et accablante ou un sommeil lourd, non réparateur, parfois chargé de rêves tantôt riants, tantôt terribles (surtout avec le dross), et d'où il sortira mal en point, céphalalgique et nauséux, la langue pâteuse, l'appétit nul, les membres endoloris, les pupilles dilatées, la vessie paresseuse, abattu, geignant et poussif, apathique et obtus, l'esprit flottant dans le vague, incertain de la réalité présente et sachant mal séparer celle-ci des images oniriques non encore complètement dissipées<sup>1</sup>, sans aucun goût pour son travail, sans énergie et sans intelligence<sup>2</sup>. « La faculté

1. Cf. *La phase de réveil du délire onirique*. E. Régis. L'Encéphale, mai 1911.

2. Cf. l'auto-observation du malade de Luys :

*Deuxième influence de l'opium. Etat de somnolence.* — « A six heures, on m'éveillait : j'étais couvert de sueur, la tête lourde, me mouchant beaucoup, fatigué, courbaturé, grelottant au moindre souffle du vent (avec

d'attention s'efface, l'intelligence s'obscurcit, l'intéressant causeur d'il y a quelques heures est maintenant muet et banal. Par ailleurs il présente un état singulier d'asthénie musculaire. Il est incapable du moindre travail intellectuel, du moindre travail physique. C'est alors que le fumeur offre ce spectacle vraiment lamentable d'un individu qui n'est plus que le triste résidu de lui-même. C'est à ce moment que l'on mesure les ravages du fléau qui met les hommes au-dessous de leur rôle ; et rien n'est attristant autant que de voir une autorité, un commandement, une responsabilité médicale, aux mains d'une pareille loque humaine ! Et cette dépression totale va augmentant jusqu'à l'heure de la séance suivante de fumerie, qui ramène pour un temps le taux intellectuel et la personnalité de l'individu » (Petit de la Villéon). Parfois même le fumeur ne saurait attendre l'heure habituelle de fumage et, pour se

33 ou 40° de chaleur), ne pouvant arrêter ma pensée sur un souvenir agréable, ayant des pensées tristes qui m'envahissaient subitement, ayant le souci de l'avenir que je voyais tout en noir.

« Lorsqu'on est sous cette seconde influence de l'opium, un souvenir dont on rirait étant sous la première influence, suffit à vous faire pleurer.

« L'appétit, ou plutôt une sorte de vide d'estomac se fait sentir à ce moment, on mangerait beaucoup, mais le fumeur ne mange presque pas, ayant hâte de se débarrasser du malaise et de la tristesse dont il est envahi, et sachant que l'opium agit moins vite lorsque l'on a mangé.

« Autant la femme est indifférente pendant la première influence de l'opium, autant les désirs qu'elle inspire sont violents pendant la deuxième influence : rien que la pensée d'une femme, la vue d'une forme de femme vous fait monter le sang à la tête. Si, en cet état, on voit une femme, le moindre contact suffit à calmer pour un quart d'heure, après quoi on peut recommencer jusqu'à 7 ou 8 fois en une nuit.

« Tous les organes semblent se réveiller, plus sensibles qu'à l'état normal : l'odorat est très développé, la moindre odeur est insupportable, et si peu qu'elle soit désagréable donne des envies de rendre. En résumé cet état est extrêmement pénible, c'est un malaise général et un énervement fort désagréable au physique et une tristesse indéfinissable au moral.

« Naturellement, on reste le moins longtemps possible en cet état, et le fumeur s'empresse de se traîner à une fumerie ou il arrive de mauvaise humeur, ne répondant pas si on lui parle. Dix minutes après qu'on a fumé, la transpiration cesse, on cesse de se moucher, de cracher, et la gaieté revient avec la netteté des idées : on devient bavard, communicatif, aimable autant qu'on était maussade quelques minutes avant. Si on a mangé avant de fumer, on rend ce qu'on a mangé, sans efforts, aussi facilement que si on crachait. Si on n'a pas mangé, le mal d'estomac et la faim cessent immédiatement après la première absorption d'opium. Il serait alors impossible de manger, si peu que ce fût, sans le rendre » (L'Encéphale, *loc. cit.*).

mettre d'aplomb afin d'accomplir sa tâche quotidienne, est obligé d'aspirer quelques bouffées d'opium. « Aussitôt le poison donne un coup de fouet à ses facultés engourdies, de même que l'alcool redonne du ressort au buveur après une nuit d'orgie » (Jeanselme).

*Les ivresses thébaïques.* — Tous les intermédiaires existent entre la pointe d'opium, exaltation intellectuelle sans confusion avec sommeil quasi normal, la griserie ou rêverie témoignant d'un certain automatisme mental, souvent empreinte de confusion et suivie d'assoupissement toxique plus ou moins profond, l'ivresse complète enfin avec coma dont il nous reste à dire quelques mots.

Le parallélisme entre l'alcool et l'opium est très étroit et l'ivresse thébaïque peut se terminer comme l'ivresse alcoolique par des accidents comateux, convulsifs ou mortels — question de dose et de terrain —. De part et d'autre, fait remarquer Pouchet, excitation initiale avec les doses modérées, narcose avec asphyxie menaçante si les doses sont plus fortes ou la réceptivité plus délicate.

Le néophyte qui a été trop loin et surtout trop vite tombe parfois assommé, comme foudroyé par le poison (ivresse comateuse subite, opianisme aigu de Quéré). Le vétéran, au contraire, aux pipées méthodiques et régulières sent l'ivresse venir et la torpeur le saisir. Sa figure, nez, front, paupières, ses parties génitales sont le siège d'insupportables démangeaisons, ses mouvements deviennent ataxiques, sa parole s'embarrasse, ses idées s'obscurcissent, des vertiges le font chanceler et la prostration l'envahit. Il n'entend plus ce qui se dit à ses côtés, pâlit, perd connaissance et roule inerte sur le tapis. Des sueurs abondantes et visqueuses inondent sa face et son corps; les membres sont dans le relâchement complet, les sphincters deviennent incontinents. Sur le visage livide apparaissent des taches violacées; la langue tuméfiée et violette pend hors la bouche; des ecchymoses zèbrent la peau; les pupilles se dilatent au maximum; le pouls faiblit et

perd sa régularité ; la respiration s'embarrasse et tombe à 8 ou 10 par minute ; il y a de l'hypothermie. Parfois des convulsions éclatent (narcotisme convulsif analogue à l'ivresse alcoolique convulsive de Percy). Enfin le malade peut mourir par asphyxie bulbaire, mais cette terminaison est plutôt rare. Généralement le fumeur sort de son état comateux au bout d'un temps plus ou moins long, douze, vingt, quarante-huit heures, selon la gravité du cas. Le réveil est pénible et l'individu éprouve un sentiment de lassitude générale et de torpeur indicible, une céphalée gravative intense. Le visage est d'une pâleur mortelle, les yeux injectés et ternes. La physiologie reflète une expression d'abattement et de malaise. La respiration est pénible et sifflante, le pouls déprimé et lent. La gorge est sèche, la langue chargée, la constipation opiniâtre ; enfin des vomissements se produisent sans douleur ni effort, presque sans nausées, au moindre mouvement. L'estomac est insensible et comme paralysé (Matteï).

Nous pourrions citer encore les ivresses anormales, hallucinatoires et délirantes, mais il nous a paru qu'elles étaient plutôt exceptionnelles. Laurent soutient même « n'avoir jamais, sur des milliers de fumeurs, constaté d'hallucinations, d'ivresse, de délire, encore moins de coma ». Par contre certains auteurs, avec Libermann, décrivent un narcotisme hallucinatoire et délirant. La raison de cette contradiction tient en grande partie à ce que l'on confond trop souvent le hachich et l'opium : les fumeurs de hachich ou d'opium chanvré sont véritablement hallucinés, les fumeurs d'opium le sont très peu — surtout ceux qui usent d'un bon chandoo, non surmorphiné, exempt de dross et pur de toute sophistication. Néanmoins il arrive parfois que des fumeurs présentent après une orgie d'opium des visions hallucinatoires diverses : dragons, animaux fantastiques, figures grimaçantes, alors qu'habituellement le trouble sensoriel n'aboutit qu'à l'illusion ; il y a bien souvent, en pareil cas, adjonction d'un autre facteur : alcoolisme concomitant, paludisme, insuffisance hépato-rénale,

ou simplement terrain psychopathique essentiellement favorisant. L'on peut enfin rencontrer un véritable état onirique d'une durée plus longue, de plusieurs jours à plusieurs semaines; il ne s'agit plus d'ivresse, au sens doctrinal et restreint du mot, mais d'accès subaigu analogue à l'accès délirant alcoolique, ou de confusion mentale cachectique et terminale, préagonique. Il est bon cependant de faire remarquer l'étroite analogie clinique de ces psychoses thébaïques — psychoses d'ivresse, d'accès aigu ou subaigu. Nous répéterons à leur sujet ce que le professeur Régis dit des psychoses alcooliques<sup>1</sup> : « Quel que soit son degré d'intensité, l'accès de psychose alcoolique est susceptible de survenir soit dans l'alcoolisme aigu, à la suite d'une intoxication brusque et passagère, soit à un moment quelconque de l'empoisonnement chronique. » Nous reparlerons de ces états hallucinatoires et délirants avec les formes particulières et les terminaisons du thébaïsme chronique.

Avant toutefois d'aborder cette étude, nous voudrions tenter une explication du mécanisme psychologique de l'état de rêverie chez les fumeurs d'opium.

*Le mécanisme psychologique de la rêverie.* — La pensée s'exerce avec une puissance bien différente suivant d'abord les individus, suivant les moments ensuite. Ne considérons que les modalités de ce dernier ordre. En temps ordinaire et normal, la pensée glisse, consciente, sur chaque objet, phénomène ou incident, sans s'y arrêter; les événements de la journée, les travaux professionnels, les lectures, les visites, tous les menus épisodes de la vie la sollicitent successivement, l'écartant d'un point pour l'attirer vers un autre, abandonné l'instant d'après pour un troisième; des associations d'idées, tantôt parfaitement conscientes et précises, tantôt seulement vagues et subconscientes, naissent à tout moment de ces heurts répétés, par comparaison, analogie ou

1, E. Régis. *Précis de psychiatrie*, p. 517.

contraste, au gré des circonstances ou bien aiguillées dans un sens déterminé par une préoccupation quelconque fixe ou passagère. Le jeu ordinaire et régulier de la pensée consiste donc dans un polyidéisme mobile, variable, portant toutefois l'empreinte des aptitudes individuelles, des préoccupations et des soucis dominants.

La pensée peut au contraire se fixer volontairement, un temps plus ou moins long, sur un groupe d'idées dont l'examen et la discussion présentent un intérêt particulier pour de multiples raisons. Le sujet les pèse, les analyse, en tire toutes les déductions et conclusions possibles en vue d'un but déterminé, pratique ou spéculatif. La *réflexion* est en quelque sorte l'irradiation de la pensée autour d'un noyau idéatif donné, vers lequel sont volontairement orientées toutes les associations d'idées. La puissance de la réflexion se reconnaît précisément à ce qu'elle ne permet l'intrusion d'aucune idée étrangère ; sa faiblesse se juge par la distraction qui laisse pénétrer dans le champ de la conscience des idées n'offrant aucun lien avec l'idée mère. L'attention est une véritable gardienne chargée d'une mission de contrôle et de sélection ; elle doit n'introduire que les ayants droit, résister à toutes les sollicitations ou séductions extérieures ou intérieures, inhibant pour cela l'action des excitations périphériques ou cénesthésiques et repoussant les approches de l'idée distrayante. La réflexion est donc un polyidéisme relatif, un oligoïdéisme, sélectionné et orienté volontairement.

La pensée peut enfin se fixer sur une seule idée au profit exclusif de laquelle veille l'attention, dans le but d'en permettre une compréhension plus parfaite, une assimilation plus intime. La *Méditation* ne discute pas comme la réflexion, elle approfondit une proposition, une conception ou un dogme. Elle exige une contention intellectuelle plus étroite encore que la réflexion ; la pensée ne doit pas s'écarter de l'objet sur lequel elle est appliquée, en tête-à-tête avec lui, et l'exemple le plus frappant de ce monoidéisme volontaire est

fourni par la méditation religieuse ou la méditation scientifique<sup>1</sup>.

Le rôle de l'attention a donc pour effet de hiérarchiser les états de pensée et de les faire tendre vers un monodéisme de plus en plus absolu. Que l'attention vienne, au contraire, à défaillir, la synthèse mentale se relâchera de sa contention et la pensée se dispersera au gré des attractions qui lui seront offertes. La diminution progressive du tonus attentionnel entraîne un polyidéisme d'autant plus instable et plus fuyant. La rêverie, essentiellement mobile et capricieuse, se dérochant devant les obstacles dressés par la raison ou la réalité, est un état de moindre effort malgré la multiplicité des idées qui se coudoient et s'associent, donnant l'illusion d'une suractivité psychique.

La rêverie ne possède cependant pas en toutes circonstances le même degré d'hypotonie et l'on peut distinguer la rêverie attentive, avec orientation prévue et poursuivie volontairement, de la rêverie passive dont les éléments s'enchaînent au hasard. La première est la rêverie optimiste et orgueilleuse en laquelle presque tous nous nous complaisons, paresseusement et parfois voluptueusement, quand, las des fatigues ou des tristesses de la réalité, nous nous laissons aller à imaginer l'Avenir et l'Idéal, emportés par nos chimères, nos désirs et nos illusions. C'est aussi la rêverie esthétique, la rêverie de l'artiste et du poète, celle que Antheaume et Dromard ont étudiée et dont ils ont montré les caractères distinctifs ; « la rêverie<sup>2</sup>, parce qu'elle favorise le libre jeu des

1. On peut rappeler à ce sujet les méditations célèbres d'Archimède, de Newton, de Pascal et d'Ampère. « Il est impossible, dit Dumas en parlant de ce dernier, de se représenter jusqu'où était portée la concentration de son esprit. On voyait alors cet homme qu'on appelait distrait, isolé pendant de longues heures dans une méditation profonde, traversant ses occupations et les devoirs de la vie dans une sorte de somnambulisme, oubliant tout jusqu'au moment où la vérité, se faisant jour, le délivrait de cette obsession » (Dumas. *Eloge historique d'A. A. de la Rive*. Revue scientifique, 1875, t. XV, p. 650).

2. Antheaume et Dromard. *Poésie et folie*. Paris, 1908, p. 90.

associations, est l'attitude féconde et chère au poète. Il y trouve des combinaisons que la réflexion ne lui fournirait pas. La réflexion est trop exclusive et trop despotique ».

La rêverie passive, au contraire, n'a plus sa direction ; elle ne suit plus un thème préformé, la synthèse mentale est désagrégée et ce sont les circonstances fortuites, les perceptions de toute nature, les préoccupations actuelles, les souvenirs les plus récents ou les plus fidèles qui commandent les associations d'idées<sup>1</sup>. A mesure que se disperse l'attention et que se désagrège le bloc mental, le contrôle et la critique ne se font plus, l'incohérence et l'absurdité apparaissent... Insensiblement l'on passe de la rêverie au rêve véritable et à l'onirisme confusionnel. Point n'est besoin de rappeler ici les beaux travaux de Lasègue et de Régis sur l'analogie des délires toxiques avec les états de rêve ; ils sont connus de tous.

La rêverie des fumeurs d'opium est, à son début, une rêverie active et c'est à ce moment que les sujets dont les facultés ne sont pas encore éteintes peuvent faire œuvre intellectuelle, œuvre surtout d'imagination, c'est-à-dire oratoire ou poétique : les associations s'effectuent rapides, multiples, parfois ingénieuses et créatrices. Mais, si l'on pousse plus loin l'usage de l'opium, la rêverie ne tarde pas à perdre son caractère volitionnel et à devenir automatique : c'est alors l'incohérence et l'illusion du songe. En résumé, ce qui spécifie essentiellement la rêverie des fumeurs d'opium, en plus de son caractère euphorique et mégalomane, est une hyperidéation associative et une hypermnésie de reproduction momentanées avec diminution progressive de l'attention consciente et de la volonté, c'est-à-dire avec tendance croissante à la passivité et à l'automatisme mental.

1. Cf. G. Dumas. *Comment on gouverne les rêves*. La Revue de Paris, 13 novembre 1909, p. 344.

P. Borel. *Rêverie et délire de grandeur*. Journ. de psychol. norm. et pathol., septembre, 1909, p. 408.

La passivité de cette rêverie est facilement démontrée par l'insuffisance de l'attention volontaire. Alors qu'au début de la séance, le fumeur pouvait choisir le thème de sa rêverie ou le sujet d'une conversation, pénétrait les moindres détails de l'une ou de l'autre avec une lucidité parfaite, écoutait les objections et les critiques formulées et y répondait victorieusement, son attention, au bout d'un certain temps, faiblit au point qu'il devient incapable de guider son rêve et de le clore à son gré, de comprendre et de suivre son interlocuteur. « Si dans la conversation le thébaïsé ne joue pas un rôle actif, l'esprit sans cesse éperonné par l'idée, le mot à trouver, la distraction survient rapidement ; si l'interlocuteur parle seul, que l'on écoute une leçon, un sermon par exemple, les yeux deviennent vagues comme la pensée ; le fumeur se trouve dans cet état d'euphorie sans pensée ou avec des pensées très simples, les phrases sont entendues, mais nullement comprises... » (Laurent). Pour la lecture et le raisonnement, c'est même chose. Celui-ci ne peut se poursuivre, ni celle-là se prolonger ; l'esprit ne se fixe point et sa direction échappe constamment. Laurent précise avec exactitude la scène du lecteur somnolement : « Quelques pages au plus sont lues et comprises, puis tout à coup il y a un moment d'arrêt bien net de l'intelligence, le fumeur retombe encore dans sa rêvasserie habituelle, et s'aperçoit que depuis un instant il n'est pas à sa lecture, une phrase n'a pas été comprise. Effort de volonté, l'esprit se fixe à nouveau et, parfois, tellement court est cet effort, la phrase n'est pas encore lue que l'on rêve encore ; on lutte, on gagne quelques paragraphes, vingt fois on recommence le même manège, puis le livre tombe et la rêverie s'installe en maîtresse, c'est encore là le non-sommeil avec la pauvreté de la pensée caractéristique de l'opium. »

L'apparente suractivité psychique due à la succession ininterrompue des images mentales n'est en réalité qu'une incontinence et qu'une paralysie ; le polyidéisme relève autant du relâchement attentionnel, de l'obnubilation intellectuelle et

de l'insuffisance volitionnelle que de l'exaltation des facultés imaginatives et mnésiques. Parlant de l'action excitante des toxiques, alcool, hachich, opium, Antheaume et Dromard concluent fort justement de la sorte : « Les apparences d'une suractivité psychique ont ici leur raison d'être dans une atonie provoquée des appareils cérébraux inhibiteurs, et l'hyperidéation n'est autre chose qu'une incontinence de sentiments et d'idées. La profusion des images se succédant avec une rapidité inaccoutumée, la richesse des représentations qu'on ne fixe pas au passage, tout cela, faute d'être modéré et coordonné, constitue un chaos mouvant dans lequel il est impossible de faire une pause. Dans cette prétendue suractivité, nous ne trouvons au total qu'une paralysie<sup>1</sup>. »

Nous sommes ainsi amené à considérer la rêverie d'opium comme un état de subonirisme toxique, comme une forme légère de confusion mentale, et l'excitation initiale — celle qui précède immédiatement l'engourdissement euphorique — comme une variété de mentisme : il est à remarquer, en effet, que ce sont presque toujours les mêmes pensées qui reviennent chez le même fumeur, avec un caractère fatigant et obsédant sur lequel certains de nos malades ont insisté tout particulièrement, à l'instar de l'opiomane Th. de Quincey. Nous pouvons dire aussi, dès maintenant, que chez l'intoxiqué chronique, le travail de réflexion devient de plus en plus difficile et finalement tout à fait impossible, la pensée ne pouvant arriver à se poser et fuyant toujours.

*Réverie et hallucinations.* — Un dernier point reste à étudier au sujet de la rêverie. Comporte-t-elle des hallucinations? Les réponses des auteurs sont contradictoires, celles des fumeurs souvent imprécises. C'est qu'en effet on a tendance à confondre des états très différents : la rêverie, l'ivresse simplement confusionnelle avec torpeur mentale consécutive et l'accès de psychose thébaïque aiguë ou subaiguë. Ce der-

1. Antheaume et Dromard. *Loc. cit.*, p. 364.

nier est toujours hallucinatoire ; l'ivresse l'est quelquefois ; la rêverie (en dehors de cas très spéciaux d'intoxication mixte ou compliquée) l'est rarement. Une des principales causes d'erreur dans l'appréciation des troubles de la perception chez les fumeurs d'opium est leur hyperesthésie sensorielle. La moindre excitation est ressentie, exagérée ou interprétée. Or cette interprétation est souvent irrationnelle ou faussée en raison de leur état d'engourdissement psychique et de désordre associatif — d'où la fréquence des déformations perceptives, c'est-à-dire des illusions.

L'analyse des représentations mentales évoquées pendant la rêverie rend compte de la complexité du processus et de la difficulté du diagnostic. Le cours de la rêverie passive, la seule qui nous intéresse véritablement en la matière, est principalement dirigé par les sensations perçues, même les plus minimes, que déclanche tout un système d'associations ; et cela est si vrai que les fumeurs d'opium ont grand soin d'écarter de leurs sens les objets susceptibles d'attirer de pénibles images ; ils font un peu comme les amateurs de chanvre qui, voulant jouir pleinement des magies du hachich, les préparent à l'avance. C'est donc un détail quelconque qui servira d'amorce à la scène rêvée : celle-ci se joue mal orientée dans le temps et l'espace, mais souvent, par contre, bien située dans le milieu ; et la chose se comprend aisément. La localisation d'une image dans le temps et l'espace demande un raisonnement méthodique effectué à l'aide de points de repère précis. Si nous jugeons que tel fait s'est passé en telle année, ou alors que nous avons tel âge, ce ne peut être qu'à la condition de nous rappeler de la manière la plus formelle, ou bien que ce fait est lié indissolublement à cette année (date historique générale ou personnelle) ou à cet âge (âge de l'entrée au collège ou dans une administration, de l'obtention d'un diplôme important, du service militaire, de la majorité légale, du mariage...) ou bien qu'il est intermédiaire à deux dates ou à deux âges dont le souvenir est intact. De même,

l'estimation des dimensions d'un objet et sa situation dans l'espace exigent souvent un calcul des plus minutieux, incompatible avec l'assoupissement toxique des facultés critiques. Le fumeur d'opium est généralement incapable dans son rêve de préciser une date, un âge, une situation, une dimension ; tout devient pour lui incommensurable, impondérable, infini ; il compte par milliers d'années ou de kilomètres ; s'il vient, par exemple, à s'imaginer qu'il navigue sur un lac, ce lac est immense, sans fond ni bornes ; les montagnes qui l'entourent sont d'une hauteur prodigieuse, et lui-même met un temps illimité, 10.000, 20.000 ans à en accomplir la traversée... L'orientation dans le milieu, en revanche, se fait automatiquement, grâce à un détail quelconque ; le souvenir d'une personne, d'un animal, d'un objet, évoque instantanément la maison où nous avons vécu à une époque plus ou moins reculée de notre existence et ses alentours immédiats, tel champ, telle rivière, tel paysage... L'image du milieu est beaucoup plus fixe que les notions d'âge et de temps, essentiellement mobiles, perpétuellement évolutives.

Ces brèves considérations nous expliquent pourquoi les représentations mentales des fumeurs d'opium, au cours de leurs rêveries (et aussi de leurs rêves) sont floues et vagues sur certains points, extrêmement précis sur d'autres, détails de costumes, de lieux, etc., et assez souvent panoramiques. Ce caractère panoramique, non d'ailleurs spécial à l'opium, est encore favorisé par plusieurs conditions : beaucoup de fumeurs sont des coloniaux dont la mémoire est riche en souvenirs de ce genre. Les autres, pour la plupart, sont des exaltés, épris d'aventures et vivant en imagination d'extraordinaires voyages. L'opium, la drogue orientale, évoque par la seule puissance de son nom le lointain et fabuleux Orient, avec le mirage de son horizon grandiose et de ses paysages exotiques, lumineux, tourmentés, étrangement attirants.

Nous ne voulons pas nous étendre sur les autres caractères de la rêverie thébaïque : déformation, désordre, incohérence,

égocentrisme..., ce sont ceux de tout rêve ou rêverie<sup>1</sup>. Nous préférons nous arrêter quelques instants encore sur la prédominance visuelle des représentations mentales et des illusions sensorielles, et leur différenciation d'avec les véritables hallucinations.

Le fumeur plongé en sa consciente rêverie prétend bien voir défiler ses pensées, traduites sous une forme concrète, mais à proprement parler il ne les voit pas objectivement ainsi que les verrait un halluciné : il ne réagit, d'ailleurs, nullement comme ce dernier, il n'étend pas les mains pour saisir l'objet qui se présente, il ne cherche ni à le fuir, ni à le rejoindre, il ne témoigne aucun des sentiments de joie, d'effroi, de désir, de dégoût, qui se manifestent malgré soi sur le visage, lorsqu'on assiste à une scène vécue ; il ressemble bien plutôt au spectateur qui, sans grande émotion, regarde se dérouler des films cinématographiques, préparé qu'il est à ce spectacle et sachant parfaitement que ce qu'il voit est seulement une image et nullement la réalité. Nos rêveurs se représentent avec une intensité toute particulière les images que leur imagination leur suggère et la conception de certains détails est douée d'une telle netteté et d'une telle précision qu'ils semblent appartenir à un objet véritablement existant. Mais interrogez les fumeurs qui n'ont pas versé dans la confusion et l'incohérence de l'ivresse complète ; demandez-leur de définir leurs *visions*, et ils établiront une différence tranchée entre leurs perceptions normales et leurs « visions intérieures et mentales ». Ils voient avec leur

1. Nous signalerons à ce propos les conclusions auxquelles aboutissent Antheaume et Dromard dans leur étude de la rêverie poétique : ils reconnaissent comme caractères principaux des représentations mentales au cours de l'état de rêverie : la nature concrète des images, l'éloignement dans le temps et l'espace, la déformation, le morcellement avec, comme conséquences immédiates, l'intensité des représentations imaginatives et l'effacement des représentations réelles. d'où *accaparement des forces vitales au profit de la seule subjectivité et disparition du sens de la vie, perte de l'opposition entre le moi et le non-moi*. « La personnalité tend à s'évanouir. L'esprit flottant et non appliqué ne tend pas à s'identifier avec les objets de l'ambiance ; il tend à une diffusion de soi-même dans les choses ». (Antheaume et Dromard, *loc. cit.*, p. 107.)

imagination et non avec leurs sens ; ils en ont conscience et ne s'y trompent pas ; seulement ils n'ont d'autre terme pour désigner leurs représentations mentales que celui qui s'applique à la perception sensorielle.

D'autre part, ils interprètent leurs moindres sensations, démesurément amplifiées du fait de leur hyperesthésie et considérablement déformées par suite de la perte de leur esprit critique et aussi de l'automatisme rapide de leurs associations. Or le silence et l'immobilité qui règnent dans la fumerie réduisent au minimum les perceptions auditives, tactiles ou cinétiques, tandis que les visuelles conservent encore leur activité ; les illusions de la vue sont encore favorisées par la pénombre qui baigne la salle, par le contour estompé et flou des objets qui la remplissent et des dessins qui en décorent les murs. Lorsque de véritables hallucinations se produisent à ce moment, elles sont souvent auditives en même temps que visuelles (hallucination associée ou combinée) ; mais dans la très grande majorité des cas l'état de simple rêverie provoquée par quelques pipes d'un opium peu morphiné ne s'accompagne pas d'hallucinations, ni auditives, ni visuelles. En revanche, si l'on place dans le voisinage du fumeur en train de rêver un bouquet odorant, un objet quelconque parfumé, ou que l'on joue, même à grande distance, d'un instrument musical, immédiatement des images olfactives ou auditives se présentent ; des souvenirs surgissent, se rapportant à une odeur ou à un air jadis entendu : la rêverie est aiguillée dans une nouvelle voie.

Les pseudo-hallucinations de la rêverie thébaïque ne sont que des représentations mentales, intensifiées jusqu'à simuler une irréalité perception. Elles sont volontiers panoramiques et cinématographiques, constituées par une série de tableaux défilant devant les yeux avec la netteté, le relief, la couleur et la vie de la réalité ou de l'hallucination ; c'est la rêverie elle-même, avec tous ses caractères précédemment étudiés d'euphorie, d'immensité, de magnificence, d'égoïsme, etc.,

mais revêtant une apparence hallucinatoire. Le fumeur croit voir, *comme en rêve*, des paysages riants ou splendides, vastes et infinis, souvent exotiques, parfois totalement inconnus, des scènes qui rapidement se déroulent et où presque toujours il joue un rôle important.

Les visions sont généralement magnifiques, tout imprégnées de couleurs et de lumières, telle celle-ci : « J'ai vu, sur un rocher en pleine mer, un temple magnifique éclaboussé d'or; sur un autel de jade se dressaient deux superbes statues; un vieillard officiait; le peuple se prosternait suppliant... » Elles peuvent cependant être plus ou moins pénibles, par suite soit de préoccupations obsédantes que l'opium n'arrive pas à chasser, soit bien plutôt de la mauvaise qualité de l'opium ou d'une fâcheuse digestion. « ...D'autres fois, ce sont des cauchemars; est-ce parce que j'ai fumé trop tôt après diner, c'est probable. Ainsi, j'ai fait naufrage, un soir, sur une île de fumeurs; l'opium manquant, le roi me prit sur un bout de son aiguille, me fit grésiller sur la lampe, et me fuma... »

Les représentations mentales ne sont pas fatalement visuelles et le fumeur peut dans son rêve rappeler des souvenirs auditifs, évoquer des phrases musicales, des airs ou des chants jadis entendus, assister en imagination à un concert symphonique ou à une scène d'opéra, revivant chaque détail, ouïssant chaque note de l'orchestre ou du chœur. D'autres représentations s'observent encore, toutes les possibles, tactiles, cinétiques, cénesthésiques, etc... Plusieurs de nos sujets nous signalaient même des représentations autoscopiques; ils se voyaient, s'entendaient, *se sentaient* aller et venir dans leur fumerie ou dans leur atelier, alors qu'ils se trouvaient étendus sur leur natte ou leur divan.

Ce qui caractérise, somme toute, les représentations mentales du rêveur d'opium, c'est leur coordination relative, leur succession logique et naturelle, une certaine conscience de leur irréalité et de leur nature imaginative, la non-provocation enfin de phénomènes réactionnels. Les véritables hallu-

cinations, au contraire, du thébaïsé, hallucinations de l'ivresse proprement dite, ne survenant guère qu'après un excès inaccoutumé et en même temps que se manifestent un certain désordre dans les idées et une obnubilation de la conscience, ont des caractères différents. Elles ne s'associent et ne se déroulent plus avec la continuité méthodique de la rêverie, mais elles surgissent brusques, soudaines, brutales, discontinues, épisodiques ou paroxystiques, plus ou moins incohérentes et assez souvent en salve. Elles empruntent complètement *l'image de la réalité*, et la conscience est en défaut. Ce sont des objets qui très rapidement se dressent, glissent, rampent, courent devant le fumeur, sur la natte ou le plateau, des têtes qui apparaissent brusquement sur un rideau, dans le cadre d'une porte, et s'évanouissent aussitôt, des gnômes hideux, des figures menaçantes, des animaux répugnants ou effrayants, rats, serpents, tigres, éléphants... Ce sont des magots tout à coup qui se déplacent dans l'espace et se mettent à parler, invectivant généralement, accusant ou condamnant le malheureux fumeur ; ce sont des cloches sonnantes à toute volée, des voix tonitruantes, des conversations nombreuses et agressives...

L'hallucination est rarement agréable, contrairement à la représentation ; elle est pénible, et entraîne un sentiment de terreur ou de dégoût. Les réactions qu'elle détermine sont typiques ; tandis que le rêveur, nonchalamment étendu, somnole quiet, le regard voilé, dans une attitude de sereine satisfaction, l'halluciné se lève, cherche dans les encoignures de la pièce, soulève une tapisserie, écarte un rideau, déplace un meuble, regarde sous un autre, fait mine de chasser d'invisibles objets ; ou bien, accoudé, les yeux fixes, le bras tendu, il frissonne et marmotte de suppliantes paroles. Si même l'inhibition toxique l'oblige à l'inertie absolue, son regard apeuré, son masque anxieux, son rictus douloureux, ses mains crispées trahissent ses hallucinations et l'effroi qu'elles lui inspirent.

Au résumé, si l'ivresse thébaïque s'accompagne parfois d'hallucinations, la classique et habituelle rêverie en semble dépourvue. La succession de ses éléments constitutifs est la suivante : sentiment d'euphorie, de sublimité intellectuelle et d'impondérabilité corporelle, excitation intellectuelle avec hypermnésie, exaltation associative, lucidité parfaite et conservation du pouvoir volitionnel contrastant avec une torpeur physique et l'incapacité d'exécuter l'acte conçu et décidé ; puis engourdissement des facultés supérieures de contrôle, d'attention et d'inhibition volontaires, tendance de plus en plus marquée à la confusion, à l'automatisme mental et à la passivité, altérations perceptives, illusions sensorielles ; enfin torpeur et assoupissement. Les hallucinations de la rêverie, quand elles existent, précèdent la torpeur terminale, ne sont généralement que l'objectivation rapide et concrète des associations idéatives ou l'amplification des illusions visuelles antérieures et sont en tous points comparables aux hallucinations hypnagogiques.

Les états provoqués par le hachich sont, au contraire, hallucinatoires presque d'emblée. Un de nos malades nous faisait à ce sujet le parallèle suivant :

« *L'opium* ne donne jamais d'hallucinations ; il ne fait qu'exalter la mémoire et l'imagination qui construisent des représentations mentales que le fumeur dirige à son gré.

« Avec le *hachich*, au contraire, l'on n'est pas maître de ses représentations, on les subit. Le hachich est donc beaucoup plus brutal que l'opium et provoque des hallucinations. Ce sont surtout des visions cinématographiques ; on pourrait les comparer à une série de clichés qui tomberaient les uns après les autres et n'auraient entre eux aucun lien. L'intoxiqué, par exemple, entendrait dans son rêve un orgue de Barbarie, et assisterait en une minute aux cinq actes entiers d'un grand opéra ; puis, immédiatement après, se verrait transporté dans un milieu plus ou moins féérique (hallucinations visuelles) n'ayant aucun rapport avec ce qu'il venait d'entendre. — Une remarque à faire à ce sujet est que les hallucinations du hachich revêtent une précision fantastique.

« Dans *l'opium*, les représentations s'enchaînent magnifiquement ;

la raison les dirige toutes, — sauf lorsque le fumeur a trop fumé ; alors le contrôle et la direction du rêve lui échappent. Avec l'opium on aiguille sa pensée dans la direction choisie soit au moment même, par une association fortuite d'idées, soit préalablement, avec préméditation. Le fumeur peut se contenter d'évoquer telle ou telle personne qu'il croit voir et entendre, et avec qui il cause *mentalement*, ou bien tel ou tel milieu familial et plaisant qu'il embellira encore suivant son caprice et dans lequel il se promènera émerveillé. Il peut également fixer son esprit sur tel ou tel travail intellectuel ; et alors ce travail lui paraîtra plus facile ; le problème auquel il s'attaquera lui sera plus aisé à résoudre ; il parlera avec plus d'éloquence, écrira avec plus d'élégance ; mais cependant l'opium est incapable d'élever l'intelligence du fumeur. Celui-ci demeure ce qu'il était auparavant, sauf qu'il opère avec infiniment plus d'aisance et de souplesse ».

Avant de clore définitivement cette étude sur la rêverie du fumeur d'opium, il est bon, je crois, de noter qu'elle fait très souvent défaut : la rêverie est un acte intellectuel que tous ne savent ou ne peuvent pratiquer ; l'opium ne fait rêver, éveillées, que les intelligences capables de rêver et, de même qu'il « ne donnera pas l'intelligence, l'esprit, la mémoire à qui en est dépourvu », comme le dit fort justement une de nos fumeuses, il ne procurera non plus de rêveries aux cerveaux trop lourds ou trop pratiques pour laisser s'envoler leur pensée. Seuls rêveront donc... les rêveurs, les sensitifs et les imaginatifs. Les autres pourront goûter le charme d'un engourdissement mol et béat ; ils pourront demeurer insomniaques toute la nuit, ou vautrés dans la torpeur, ils pourront fumer jusqu'à l'hallucination ou au coma, ils ne connaîtront pas la rêverie intellectuelle, ce papillonnement de la pensée à travers les souvenirs du Passé et les espérances de l'Avenir.

Même chez les intellectuels, la rêverie peut ne pas se produire et seule une somnolence paisible et sereine, envahir agréablement le fumeur. Surtout que le dilettante toxicomane ne garde pas, s'il l'a puisée en quelque récit fantaisiste, sa croyance en la vertu magique de l'opium donnant au fumeur la puissance d'évoquer à sa guise les tableaux les

plus divers. « Sous l'influence de la volonté, avoue non sans quelque réticence Laurent, cet observateur trop expérimenté des méfaits de l'opium, parfois un tableau peut se présenter à l'esprit, mais l'effort psychique ne durera pas longtemps ». La rêverie abdique aussitôt toute autonomie directrice et évocatrice. Elle s'appauvrit même peu à peu jusqu'à ne plus être composée que d'images éparses, flottantes, imprécises et mériter presque l'appellation de rêverie sans pensée, ou ne comporte qu'une seule idée, monotone et quasi obsédante. « Aucune cause d'excitation ne survenant, le fumeur pense à peine, les idées flottent, très vagues, à peine reconnues par la conscience... On a presque la sensation de tableaux grisâtres, vagues, ondulant devant l'esprit, qui n'a pas la force de s'apercevoir nettement de ses pensées..... Parfois pourtant, dans cette agréable insomnie l'idée se présente à l'esprit, très simple; la conscience s'en empare, la médite lentement, la retourne sur toutes ses faces sans jamais les approfondir; s'il s'agit d'un travail à faire, d'un acte à accomplir, il paraît facile, d'une pensée, elle paraît bonne. Les choses sont vues sous leur meilleur aspect, et longuement, lentement, l'esprit ressasse la même idée, la revoyant cent fois de la même façon sans jamais s'en lasser.. » (Laurent).

Nos sujets nous ont confirmé dans cette opinion : l'idéale rêverie si magnifiquement décrite par quelques-uns est rare, très rare.

« Les rêveries que j'ai pu avoir étant éveillé sont très rares. J'ai conduit ma pensée sur des faits anciens, vers des paysages déjà vus et que je revoyais alors avec une netteté extraordinaire. Fumant à présent très raisonnablement je n'ai, à proprement parler, plus de rêveries. Je fume pour ne pas souffrir de la privation surtout. Une fois seulement, dans les commencements, une rêverie m'a fait voir un panorama exotique que je n'avais certainement vu ni en nature ni en reproduction » (F.)

« Rêveries éveillé, dit un autre, je ne connais rien de tout cela : la seule chose de ce genre est la suivante : lorsque j'ai beaucoup fumé, je suis quelque temps avant de trouver le sommeil complet,

dans un état de somnolence : dans cet état, j'ai souvent une impression de vertige. Je me trouve au bord d'un précipice, d'un toit, ou sur la corniche d'un monument élevé. Cette impression a l'intensité de la réalité ».

Nous ne pouvons livrer ici les confessions entières de tous nos fumeurs d'opium ; nous allongerions fastidieusement cette étude. Nous avons choisi, parmi les confidences que nous avons reçues, quelques échantillons, très inégaux à tous points de vue — cette inégalité étant à la fois celle des intellectualités, des affinités et des prédispositions, partant celle des effets psychiques de l'opium. Nous reproduirons d'abord dans son intégralité une sorte de monographie sur l'opium, rédigée sur notre demande et nos indications par un fumeur intelligent, instruit et observateur. Les impressions que procure l'opium sont tout à fait personnelles et le fumeur ne ressent pas fatalement ce qu'éprouve son voisin de natte. Néanmoins, les pages qui vont suivre, écrites dans un style alerte et coloré, reflètent avec exactitude cette volupté intellectuelle dont tous les opiomanes prétendent jouir durant leur rêverie ; elles renferment, en outre, des détails topiques que nous avons jugés intéressants. Nous mettrons cependant nos lecteurs en garde contre ce conteur brillant et convaincu, aux descriptions enthousiastes et séduisantes... Son intelligence, jadis souple et vivace, a dépéri sous l'influence du poison ; sa situation sociale était fort compromise, sa moralité viciée quand nous l'avons connu ; lui-même nous avouait son découragement et son étiolement intellectuel, pleurant sur le temps « où il avait encore des idées à lui ». Ajoutons enfin que ce malheureux, esclave de la drogue malfaisante, a tenté à plusieurs reprises de s'en affranchir au prix des plus cruelles souffrances et nous n'oserions affirmer qu'il en est aujourd'hui définitivement libéré, malgré le désir sincère qu'il avait de se régénérer et de se refaire une nouvelle vie.

D. C. 34 ans. C'est une sorte de monographie que vous m'avez demandée, cher docteur, et je m'efforcerai de rester strictement dans les limites de mon sujet en respectant le canevas que vous avez eu la sagesse de m'imposer. J'essaierai de parcourir une fois de plus et par un effort de mémoire le chemin suivi déjà dans la vie réelle. N'étant pas médecin, je soupçonne à peine les points sur lesquels je devrais m'appesantir pour intéresser votre curiosité scientifique. Mais je m'arme de courage en me disant que l'intérêt que vous prendrez à cette lecture proviendra peut-être de la spontanéité sincère de la phrase et d'une certaine négligence de style. Aussi bien la littérature n'a-t-elle que faire là où vous prétendez établir un diagnostic. C'est donc la vérité sans fard que je prétends vous livrer. Dans le fatras de ces feuillets noircis, si vous pouvez retenir quelques observations intéressantes, je me trouverai largement rémunéré de ma peine et vous aurai témoigné un peu de ma reconnaissance.

*Considérations générales.* — Pourquoi l'opium tente-t-il l'homme qui n'en a pas encore goûté ? Parce qu'il lui promet plus de sensations, plus de joies que ne lui en a jusqu'alors livré la vie. Pourquoi, après y avoir goûté, l'homme veut-il user encore du poison qui l'avait une première fois séduit ? Parce qu'il a conquis un équilibre physique et mental nouveau dont il a peur de déchoir.

Avant d'aborder franchement le sujet, avant de décrire méticuleusement les phases successives de l'initiation, ne serait-il pas intéressant de rechercher les causes qui poussent l'être humain à se créer une personnalité nouvelle par l'ingestion d'un toxique quelconque ? A cette question chacun répondra suivant son tempérament et sa croyance philosophiques. Les matérialistes affirmeront que l'homme moderne, affligé de tares héréditaires innombrables, s'efforce instinctivement à récupérer, par des moyens illicites et maladroits, un état physiologique qui aurait dû rester le sien. Les idéalistes verront dans l'effort de l'homme cherchant à décupler par le poison le tribut des sensations légitimes, une preuve de son ambition morale. Et parmi eux, les théologiens, voulant exprimer en deux mots la réalisation anticipée et illégitime d'un état supérieur auquel les fils d'Adam ne doivent pas prétendre ici-bas, nommeront volontiers avec Baudelaire « Paradis artificiels » ces à-compte de bonheur dérobés à l'au-delà.

De ces systèmes explicatifs, lequel semble l'emporter ? Aucun à vrai dire puisque toutes ces philosophies peuvent subsister côte à côte sans s'exclure. La métaphysique apparaît une fois de plus comme un jeu brillant de l'esprit qui ne doit espérer de son secours aucune solution absolue. Mais il semblait nécessaire, au début de ce travail et pour accroître son intérêt, de rappeler en

quelques mots les idées générales qu'il évoque, avant que de passer à l'étude simple et stricte des faits mentaux engendrés par ce poison spécial : l'opium.

*Le décor.* — C'est ici que la littérature descriptive intervient forcément pour noter avec exactitude le milieu spécial où le fumeur en arrive à goûter la « divine drogue ». Et, pour mettre à contribution un poète qui exprime admirablement les qualités essentielles d'une belle fumerie, disons avec lui :

« Là tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme, volupté. »

Chacun des termes ainsi choisis par Baudelaire évoque avec maîtrise les attributs nécessaires du parfait décor. Fumer dans une paillote sordide, à même la terre battue, ainsi que cela nous est arrivé aux mauvaises étapes, constitue pour l'adepte à ses débuts un véritable supplice. Plus tard, cette souffrance s'atténuera chez lui parce que son imagination plus ductile suppléera aisément à la réalité. La fumerie idéale se constitue en Chine par l'adoption d'une pièce vaste, grand rectangle allongé dénommé *compartment* et qui étonne par sa simplicité, nous allions dire par son dénuement. Les murs blanchis à la chaux soutiennent de distance en distance des panneaux de soie polychrome sur lesquels se contournent d'énormes et horribles dragons, à moins que le propriétaire de l'immeuble n'ait préféré se dérober à ce motif par trop banal et n'ait ordonné aux brodeurs indigènes de substituer aux monstres effrayants des caractères idéographiques de dimension colossale. Longue vie, santé, bonheur, signifient en général ces inscriptions brodées. Du moins témoignent-elles, par ces souhaits bien choisis, d'une certaine ironie à l'égard du fumeur.

Le regard du visiteur, après s'être amusé aux teintes jaunes, noires, écarlates des broderies appendues aux murailles, se porte nécessairement sur le meuble unique de la pièce : le lit. Très bas, excessivement large, il apparaît d'un bois noir et brillant, prodigieusement massif. Mais le poids qu'il révèle semble s'alléger de la délicatesse inouïe des sujets sculptés en pleine matière et qui font à cette plate-forme du rêve une ceinture de personnages expressifs, d'animaux réels ou fantastiques, de fleurs et de plantes aux délicates nervures. Sur ce lit, point de matelas, mais une simple natte, fine et douce comme un mouchoir de soie, qui cache imparfaitement la surface polie et sombre sur laquelle a coutume de s'allonger le fumeur.

Voilà, dira-t-on, une piètre mise en scène pour l'extase promise. Là où l'on imaginait une profusion magnifique de tapis finement historiés, de meubles de laque, d'objets d'art révélateurs, d'ivoires exsangues, de cloisonnés japonais, de porcelaines bizarres, de

poteries en relief, de soieries chatoyantes..., rien, ou pour dire juste presque rien.

C'est que le fumeur déteste la complication voulue de l'entourage. Autant il aime l'exquise propreté du lieu et la simplicité raffinée des objets sur lesquels se posera sa vue, autant il abomine le bric-à-brac artistique qui prétendrait aider son concept imaginaire et ne ferait que l'entraver. Et c'est un de ses orgueils, de prétendre tisser avec sa propre substance l'écran où défilèrent les paysages, les choses animées ou les choses vivantes qu'il y retiendra à loisir pour son plaisir délicat. Cette appréciation ne nous est d'ailleurs pas personnelle. A Toulon, où nous avons souvent fumé, il nous a été donné de fréquenter en une rue étroite et mal famée un rez-de-chaussée misérable dont l'hôtesse vieille et famélique faisait très obséquieusement les honneurs à une clientèle de fumeurs riches et d'officiers de marine. Tous ceux qui venaient là avaient essayé de satisfaire leur goût chez les hétaïres à la mode, depuis la Riviera jusqu'à Marseille. Tous avaient été écœurés par le luxe ignoble qu'ils avaient été forcés d'y subir. Et ils préféreraient le coupe-gorge pittoresque, la grimace édentée de la tenancière, aux allongements honteux de leur individu sur des tapis de mauvais goût, auprès d'une demi-mondaine prétentieuse et sottie.

Pour contredire notre opinion, on pourrait nous citer les riches fumeries de Cholen, la ville chinoise voisine de Saïgon. Effectivement il se trouve là de superbes maisons dont les toits aux angles retroussés, les murs de brique vernissée et les motifs d'ornementation cantonnaise semblent attester l'opulence de quelque richissime mandarin. Après avoir traversé quelque parc merveilleux par la variété des essences et l'ordonnance savante du dessin, si vous pénétrez dans ce palais cerné de bambous frissonnants, de banians gigantesques, d'aréquiers minces et rectilignes, cette attente d'un luxe splendide et amusant qui vous hantait dès l'abord ne se trouve pas déçue. Dans les salles que vous parcourez, voici bien cet amas de meubles incrustés, ces armes du Laos, ces étoffes de soie cambodgienne, ces collections de Bouddhas monstrueux et ruisselants d'or, ces déesses de bronze au geste hiératique, ces kimonos de nuance délicate, ces satsumas fragiles, ces pelleteries fauves, tout le décor extrême-oriental que vous apercevez dans sa magnificence. Des bâtonnets de benjoin brûlent devant quelque dieu au sourire narquois et mêlent leur délicieux parfum aux fragrances émanées des coffres de camphrier et de toutes ces boiseries auxquelles la chaleur tropicale soustrait leurs aromes puissants. Et, nouvel arrivé dans le pays, vous vous dilatez de bien-être, vous vous jurez de ne jamais fumer qu'en un pareil décor. Quelle erreur est dès l'instant la vôtre ! Le soir, vous assisterez à la réunion qui se tient dans ce palais du rêve. Des

Européens, des filles d'exportation l'auront envahi. Vous y entendrez parler de la Cannebière ou du boulevard parisien. Vous y assisterez à de formidables parties de poker, à des beuveries de champagne et de cocktail, mais vous n'y verrez que rarement fumer. Pourquoi cela ? Parce que, ainsi que nous le disions à l'instant, tout cela est trop beau, trop nombreux, trop compliqué. Parce que toutes ces formes, tous ces coloris prétendraient s'imposer au fumeur, se rendre maître de son cerveau, et que la joie du fumeur est de rester l'ouvrier souverain de sa pensée qu'il travaille et conduit avec une autorité, une habileté incroyables.

Pour étayer par une preuve tirée d'une expérience personnelle ce que nous prétendions affirmer tout à l'heure, à savoir que le décor restreint est le seul qui soit indispensable au fumeur, rappelons ici nos tribulations de nouvel initié. Dès notre arrivée à Hanoï, nous avons été séduit par l'exotisme curieux des quartiers indigènes, et, dans une rue étroite, commerçante, mouvementée, nous avons fait choix d'une maison annamite. Façade exigüe, étage unique qui se couronnait d'une terrasse encombrée de poteries chinoises d'une belle teinte verte où vivaient des fleurs. Ce fut dans cette demeure bien tonkinoise qu'une annamite délicieusement frêle nous initia aux voluptés de l'opium. Mais le bruit impatientant de la rue, les mélopées criardes des marchands ambulants, le grincement éperdu des roues de pousse-pousse lancés à toute allure irritèrent si fort notre congénie qu'elle nous dit un soir d'un ton mystérieux et dans son français simplifié : « Ici pas moyen fumer. Viens avec moi ». Et elle nous entraîna vers le Fleuve Rouge, large en cet endroit comme un bras de mer et qui reflétait dans son eau sanglante le rayonnement merveilleusement intense de la lune. Elle nous montra sur la rive un sampan, barque très allongée, recouverte à l'avant d'une série de toits de bambous glissant à volonté l'un sur l'autre. Et elle nous déclara : « Moyen fumer là ». Nous embarquâmes. Un indigène détacha le sampan qui gagna le milieu du fleuve. Nous nous étions couchés sur une natte. Et, tandis que le rameur, debout à l'arrière, maniait l'aviron et scandait son effort d'une mélopée triste, nous commençons à fumer dans ce décor invraisemblablement beau, irréalisable ailleurs qu'en ces pays du tropique. C'est que rien, pas un détail inutile n'accaparait ni ne violentait notre regard. En haut, le ciel merveilleusement pur. Et là-bas, dans la pénombre des rives lointaines, le scintillement des villages qui envoyaient aux promeneurs du fleuve mais surtout à Bouddha les coups de gong d'abord espacés, précipités ensuite, qui chassent de l'ombre nocturne la troupe rôdante des Esprits malheureux et sans gîte. C'est dans cette barque que nous avons rencontré le décor merveilleusement vague, imprécis et changeant

qui réunissait pour un fumeur toutes les qualités requises : silence absolu où le bruit d'une goutte d'eau qui tombe prend une signification jolie, visions lointaines de rives harmonieuses dont le contour s'amollit au loin. Très peu de choses à voir, beaucoup à deviner. Ce fut dans ce sampan que nous prîmes goût à l'opium qui sut tirer de notre esprit, en ce décor noble et tranquille, toutes les combinaisons d'idées, tous les mélanges de souvenirs, tous les accords de sensations qu'il est susceptible de faire naître en une cervelle opiacée. Cette barque dérivant sans bruit, au fil rapide du courant, et glissant, entre des rives à peine entrevues, vers on ne sait quel havre de joie, était, nous le croyons bien, le véhicule idéal d'un rêve savamment conduit. De tous les décors, il est celui qui nous a semblé le plus propice à la volupté de l'opium.

*La sensation.* — Nous parvenons ici au point le plus délicat de notre sujet : l'analyse exacte de la sensation provoquée par l'opium. Deux manières se présentent : ou bien se référer à des impressions scrupuleusement personnelles et noter les progrès successifs qui aboutissent à la constitution d'un plaisir désormais immuable ; ou bien chercher à établir, au moyen des observations faites sur les fumeurs que l'on a connus, les lois générales de l'intoxication.

De ces deux manières, la première nous semble la plus légitime. D'abord elle exclut les erreurs qui naîtraient du désir péril de formuler hâtivement des généralisations abusives qui constituent le grand danger en matière psychologique.

Contentons-nous, en conséquence, d'exposer ici *un cas particulier*. Si, parmi les faits analysés, certains semblaient appartenir indubitablement à tel ou tel chapitre de la clinique mentale, la science avertie du médecin les retiendrait au passage pour les étiqueter doctement. Ne nous inquiétons donc pas de notre ignorance et décrivons, avec le plus de naïveté possible, la genèse des sensations éprouvées au cours de notre carrière de fumeur : la vérité y gagnera.

Disons tout d'abord que les premières séances de pipes apportent au débutant une grande déconvenue. Alors même que l'initié a été dirigé habilement par des vétérans de l'opium, et malgré que les conseils qu'il en a reçus lui aient évité les nausées, les vertiges inhérents aux initiations maladroites, il ne conserve de la première fumerie que le souvenir de migraines affreuses, d'abrutissement absolu. L'absorption difficile de la fumée âcre, en une seule aspiration continue et lente, a fatigué les poumons du fumeur malhabile. La gorge brûlée, les jambes molles, il doit rentrer chez lui et s'y allonger prudemment de façon à éviter les conséquences d'un mal de cœur violent. Étendu à nouveau, il attend impatiemment ces rêves étranges, ces visions sensuelles

qui seraient une compensation légitime au malaise qu'il éprouve. Mais à sa grande déception, rien de beau, de suave, ne surgit devant ses yeux. Désillusionné, il s'endort d'un sommeil stupide que n'intéresse aucun rêve.

Si le démon de la curiosité le talonne, il essaiera, le lendemain, à son réveil, de découvrir les raisons de son insuccès. Il croira les surprendre là où elles ne sont pas. Il supposera que les éléments du repas qui précédait sa tentative étaient nuisibles à l'éclosion de son rêve. Il s'imaginera avoir trop bu ou pas assez bu. Il élèvera des doutes concernant la qualité de l'opium dont il aura fait usage. Il taxera de maladresse son faiseur de pipes.

Mais si le débutant se sent prêt à condamner définitivement le poison, du moins veut-il se montrer juste à son égard et lui donner les moyens de se défendre. Il l'interrogera donc une seconde fois. Moins nerveux, dans une disposition meilleure, armé d'un scepticisme inébranlable à l'égard de visions auxquelles il ne croit plus, le voilà s'essayant à tirer de sa pipe d'ivoire ou de bambou les volutes de fumée lourde. Surprise agréable ! L'opium commence à donner des raisons humbles mais valables de sa raison d'être. L'aspiration du narcotique se fait plus facilement. La poitrine se dilate. Le corps étendu sur une planche solide et dure a la sensation d'un contact infiniment moelleux avec des coussins de nuée au milieu desquels il s'enfoncerait lentement. Dans l'intervalle de temps nécessaire à la préparation des pipes, le regard du fumeur parcourt les objets qu'il peut atteindre. Il découvre alors une harmonie mystérieuse, un lien subtil entre les choses dont il comprend pour la première fois la beauté magique. Quel échange de confidences esthétiques entre ces panneaux de soie qui font chanter leurs couleurs diverses, qui balancent sur des tiges de bambou ces oiseaux à l'attitude souple ! Comme le végétal s'accorde savamment, par son vert tendre et sa svelte flexibilité, avec l'être ailé qui le courbe sous le poids léger de son plumage aux nuances exquises ! Mais ces soieries multicolores étaient faites pour chatoyer à la lumière douce qui monte vers elles de la lampe minuscule de la fumerie ! Comme cette flamme qui brûle sur son support d'argent ouvragé éclaire joliment le plateau où sont disposés les ustensiles classiques ! Voici les longues aiguilles à la tête aplatie et filigranée que choisit à tour de rôle la main de la congaie, faiseuse de pipes. Comme cette main aux doigts effilés s'active élégamment à la manipulation délicate de l'aiguille ! Trempée dans l'opium, soumise à la flamme, voici que la pointe de cette aiguille supporte une boule légère et creuse qui se boursoufle et qu'il va falloir pétrir. La main gauche de l'Annamite s'empare de la pipe, l'approche de la lampe pour réchauffer le fourneau large, plat et rond, percé au

centre du trou imperceptible où se fixera la boulette. Sa main droite retient l'aiguille dont elle fait rouler la pointe engluée d'opium, avec un mouvement de rotation rapide, sur la paroi chaude du fourneau. Que cette cuisine méticuleuse est jolie ! Combien sont simples et charmants tous les instruments qui y coopèrent ! Quelle douce lumière émane de cette lampe fragile pour donner au plateau les reflets voulus et faire scintiller les personnages de nacre qu'il enchâsse ; pour prêter à cette main légère qui s'active à la besogne les reliefs d'un jeu puissant et délicat ; pour baigner d'une blondeur fauve l'opium brun qui se strie de filets d'or en s'agglutinant ! Combien les attitudes de cette jeune congaïe sont charmantes ! Quelle gravité bizarre pour cette besogne d'enfer ! Quelle souplesse témoinnée par ces mouvements de bras qui ont des torsions de lianes ! Quelle précision du geste pour attirer ces bibelots, pour faire épouser par les doigts minces ces longues aiguilles !

Une compréhension admirable des couleurs et des lignes a conquis le cerveau du fumeur novice, exalte le don qu'il possède de l'interprétation plastique. Non seulement il assigne aux choses qu'il voit leur signification vraie, mais il leur donne ce qu'on appelle en langage de peintre leur valeur exacte ; c'est-à-dire qu'il est capable de saisir le rapport des couleurs entre elles. Mais là ne se borne point la sagacité de sa vision. Il prête aux objets soumis à son regard le *sentiment*, cette qualité indispensable que l'artiste véritable est seul capable d'infuser à l'œuvre qu'il représente. C'est que l'opium lui a concédé le don admirable de synthétiser en un tout indissoluble les objets épars devant ses yeux, de les unir merveilleusement par une telle soudure émotive que pas un détail du tableau ne peut être soustrait sans nuire irrémédiablement à l'ensemble. Chaque partie de cet ensemble explique la partie voisine, la complète, lui prête de son rayonnement, en reçoit un indispensable reflet. Ce qu'on appelle l'âme des choses cesse d'être une expression poétique pour se laisser effectivement surprendre par le fumeur qui peut affirmer désormais que l'opium ne provoque pas d'hallucinations mais évoque, avec une intensité inouïe, la beauté qui sommeille dans la réalité nue.

Désormais son éducation se perfectionnera en s'exerçant dans le domaine des impressions reçues. Non seulement les sensations visuelles provoqueront en lui une interprétation continue de la vie plastique, mais tous ses sens deviendront des pourvoyeurs actifs pour son esprit contemplatif et curieux. Les moindres sonorités jalonnant l'absolu silence prendront pour lui des significations importantes, deviendront révélatrices. La voix humaine, cette voix de congaïe qui lui parle avec des inflexions chantées,

lui apparaîtra profondément mélodieuse. Et l'impossibilité où il se trouve d'en approfondir le charme lui fera tourner par un subterfuge cette difficulté d'analyse : il associera l'émission de cette parole musicale au dessin mouvant de la bouche qui la prononce. Les voyelles, les consonnes lui apparaîtront modelées par le mouvement assoupli de ces lèvres lourdes. Les sonorités gutturales, amincies ou rendues massives par le jeu expressif de la physiologie, lui sembleront s'associer par leur légèreté ou leur pesanteur aux choses différentes qu'elles frappent alentour.

Paroles musicales, gestes harmonieux, décor plastique, tout se fond désormais, tout s'amalgame pour faire retentir à cette table de résonance qu'est la sensibilité humaine le plus parfait des accords.

*La pensée.* — Mais la distinction la plus curieuse à établir au sujet de l'opium est celle-ci : L'opium approfondit, il est vrai, les sensations, leur impose un éveil automatique, les associe en les modifiant. Mais, d'autre part, il laisse vivre d'une vie intégrale la pensée supérieure qu'il respecte totalement, laissant à la raison son pouvoir distributif et ordonnateur. Et c'est là l'incontestable supériorité de ce poison de laisser à l'intelligence proprement dite tout son pouvoir de direction sur le mécanisme inférieur de la cérébralité.

On peut, à la suite de cette affirmation importante, établir de suite entre fumeurs une classification essentielle. Les uns frustes, ignorants, grossiers, se jettent sur l'opium comme ils se jetteraient sur l'alcool, aggravant chaque jour le nombre de pipes et ne pouvant gagner, à l'intoxication, qu'une sensation d'abrutissement ignoble. Les autres, possédant une intellectualité suffisante pour étudier avec rigueur l'éducation progressive de leur sensibilité, tirent de la fumerie méthodique un adjuvant précieux à la gymnastique intellectuelle qu'ils perfectionneront jusqu'à l'acrobatie. « Tant vaut l'homme, tant vaut l'opium », pourrait-on affirmer sans crainte d'être démenti.

Remarquons en passant que cette distinction a une importance capitale pour le médecin qui interviendra. A-t-il affaire à un être simple, à une intelligence rudimentaire, il n'aura qu'à désintoxiquer le malade qui, ayant reconquis son équilibre primitif, n'éprouvera plus le besoin de recourir à un empoisonnement nouveau. Le cérébral, au contraire, sera plus difficile à guérir. Toujours il se souviendra, en dépit de la vie normale redevenue sienne, du bonheur artificiel qu'il goûtait jadis en participant à une existence supérieure. La tentation restera pour lui la même parce qu'elle aura sa source dans le souvenir, non dans un état de besoin évanoui désormais.

Nous avons vu le fumeur prenant contact avec l'opium, nous

avons étudié le mécanisme des sensations éprouvées. Examinons à présent le rôle de l'intelligence accueillant les thèmes fournis par la sensibilité.

Il est une classification pédagogique en honneur dans les manuels de philosophie remis aux écoliers et qui leur permet d'étudier facilement les diverses opérations de l'esprit. Ils s'appliquent successivement à l'étude des sensations, de la mémoire, de la volonté. Après avoir désuni toutes les pièces du casier mental, ils s'essaieront à les rapprocher par le ciment de l'hypothèse métaphysique et tâcheront de donner une explication plausible du microcosme humain. Ils suivront en cela le programme universitaire qui les dirige en leur étude consciencieuse.

Hâtons-nous de dire que le fumeur n'eût pas accepté volontiers ce processus scolastique et que, d'instinct, il eût répugné à cet isolement méticuleux des phénomènes psychologiques. C'est que sa tendance l'incite, non pas à séparer les éléments dont est composé le substratum psychique, mais à réunir les parties en apparence inconciliables de l'armature pensante. Là où le philosophe essaie d'isoler le fait psychologique, de le circonscrire pour l'étudier mieux, le fumeur, habile à noter les points de comparaison les plus éloignés, éprouve l'invincible besoin de les réunir, de les concilier, d'établir entre les systèmes d'idées l'accord qu'il a réalisé dans l'ordre des sensations. D'instinct, sans jamais analyser, il synthétise. Il surprend dans les idées les plus inconciliables la partie subtile qui leur est commune, et ce lui est une joie de les faire vivre côte à côte, en sœurs apaisées, sur son support mental. Par tempérament, le fumeur n'est pas un polémiste. C'est un diplomate qui se plaît aux besognes délicates et lentes de la médiation. Le « divin, le subtil opium » lui donne, dans la vie morale et intellectuelle, le violent désir d'ordre qu'il applique au décor matériel ambiant. Sa bonhomie absout la malignité de la nature humaine. Il accepte avec sérénité la cohorte de vices qui s'agite dans le tréfond de l'être pensant. Et il prend plaisir à découvrir la parenté secrète qui unit le Bien au Mal, le Dévouement à l'Égoïsme, la Chasteté à la Luxure, la Générosité à l'Avarice, l'Intelligence souveraine à la Bêtise raisonneuse. Indulgent parce qu'il a compris, il pardonne à tout et à tous. Sachant que sa compréhension n'atteindra pas la vérité essentielle, qu'elle s'arrêtera seulement à saisir les contingences, il ne se lamente point de ne jamais pouvoir saisir les apparences du « noumen » kantien. Et il accepte la barrière qui le sépare de l'inconnaissable, n'essaie pas de la franchir. Il est tranquille. Il se répète avec bonne humeur que si Adam et Ève ont perdu la vision de l'Être parfait pour avoir mangé le fruit défendu, lui-même a su, en goûtant au poison enchanteur, se créer sur la terre un nouveau royaume. Il

se console de la perte de l'« absolu » par la conquête qu'il a su faire du « relatif », et il se propose de parcourir attentivement, sans se presser, les régions les plus agréables du second paradis qui lui est échu.

Cette philosophie essentielle du fumeur s'est constituée assez vite en son entendement. Rapidement, les sensations reçues ont été négligemment dédaignées par lui. Pour mieux dire, il est parvenu à les goûter sans effort, s'est désintéressé de leur analyse et s'est attaché à la conquête d'un bonheur plus réel et plus noble. Comme il fallait s'y attendre, c'est sa vie passée qui lui a fourni les moyens essentiels de son perfectionnement. Le bagage littéraire, philosophique, sentimental, artistique qu'il possède va le suivre dans son initiation progressive, lui procurer les thèmes utiles de rêveries, de réflexions qui lui donneront l'illusion d'une personnalité suprêmement équitable et bonne.

Sous l'influence de la drogue, le fumeur convie en esprit à des entretiens doctes et fleuris la troupe des amis sympathiques qu'il aimait fréquenter jadis. Les voici tous près de lui. Il les voit et leur propose un sujet de causerie. La discussion s'engage, ardente, spirituelle, fertile en trouvailles heureuses. Par un prodige de reconstitution exacte, chacun exprime, avec une absolue certitude, les idées, les paradoxes dont il est coutumier dans la vie réelle. Ce sont bien les mêmes attitudes, les mêmes gestes, la même combativité, la même assurance. Avec une habileté socratique, le fumeur pousse le raisonneur dans l'impasse où il va l'enfermer. Puis, avec la politesse raffinée inhérente à la recherche désintéressée du vrai, il dégage l'adversaire de son argumentation malheureuse pour le ramener insensiblement sur un terrain plus solide et plus large. La conversation se poursuit. Chacun y apporte les ressources de son esprit particulier, de ses tendances propres.

Mais les conversations amicales peuvent lasser à la longue. Et les souvenirs amoureux ont bien leur charme aussi. Les femmes qu'il a connues arrivent donc à l'appel du fumeur. Avec cette même coquetterie, avec ce même sourire qu'elles avaient jadis, elles s'ingénient à une entreprise identique. Les voici se dévêtant dans la chambre dont le fumeur se souvient et répétant leur pantomime amoureuse. La robe, le linge glissent à terre et la femme d'autrefois apparaît. Elle se met à parler. Ce sont bien les mêmes affirmations, les mêmes réticences, les mêmes gaietés, les mêmes tristesses, les mêmes mensonges que ceux entendus ou surpris naguère. A tour de rôle, le fumeur évoque ces actrices d'amour sur le plateau de sa rêverie. Il leur répond comme il leur répondait, de ce ton badin ou sérieux qu'il avait adopté pour chacune d'elles. Finalement il les chasse, car l'opium paralyse en

lui le désir sensuel, le condamne à rester le voyeur impuissant de ses spasmes antérieurs. Alors il appelle à son secours l'amie pure et vraie dont l'évocation balaiera l'écurie de son imagination souillée. Elle obéit à cet appel. Il lui explique ses rancœurs, ses tristesses, ses ignominies. Il la supplie d'agréer son amour. Il le lui explique avec des mots délicats, des phrases ardentes, des images subtiles. Mais comme elle semble fatiguée de tant de rhétorique sentimentale et comme son visage se fige en une expression de lassitude, de tristesse, il la congédie à son tour et retombe dans sa solitude.

Alors il appelle à son aide le plaisir musical qu'il se plaît tant à goûter au théâtre ou dans les concerts. Il choisit la symphonie qu'il aime. Le chef d'orchestre lève sa baguette. Les musiciens, entassés sur la scène, obéissent au geste et la mélodie s'élance et plane dans le silence magique de la salle. La phrase chantante se déroule orgueilleusement soutenue par les masses orchestrales. Mais le fumeur *ne l'entend pas*. Il n'éprouve aucune hallucination auditive lui permettant de discerner le timbre des instruments ou le détail technique de l'exécution. Unique pourvoyeuse pour le désir qu'il a formulé, sa mémoire lui restitue avec exactitude un plaisir éprouvé jadis. Il a suivi l'exécution du morceau avec un peu de cette joie immense que le compositeur devait ressentir à la lecture de son œuvre manuscrite et non encore jouée.

Les souvenirs littéraires viennent aussi le hanter et lui fournir les éléments dont il a besoin pour contenter sa pensée active. Les poètes préférés lui redisent à l'oreille leurs subtils morceaux et il prend un plaisir incroyable à comprendre leur intention, à savourer la perfection du métier bien rendu. Il se répète ces strophes où l'habileté de l'écrivain est parvenue à doter la phrase de ces reliefs souples qui accusent l'idée forte en lui gardant son revêtement d'exquise élégance. Il comprend, avec un instinct subtil, le choix de l'épithète, l'élection du rythme, l'opposition voulue des assonances. L'ambition qui tenaillait les Parnassiens de communiquer à l'œuvre écrite l'immobilité, la plasticité de la statuaire antique, se réalise dans l'interprétation qu'il donne aux poésies évoquées. Aussi bien serait-il capable d'assigner à tel hémistiche la force ramassée en un gladiateur de bas-relief; de prêter à la chute élégante d'une strophe la retombée harmonieuse d'un peplum sur un torse jeune. Sinueuse comme un ruisseau harmonieux, la phrase rythmée lui murmure le secret de sa naissance et les accidents de sa course. Elle lui révèle le point précis de son jaillissement hors la réserve ténébreuse où sommeillaient les nappes épaisses du génie. Elle lui fait admirer la fantaisie savante des circuits et lui rappelle que les méandres de son parcours ont le caractère fatal, indestructible des choses à jamais fixées. Poésie,

ce mot qui dérive de ποιειν, impose à son esprit la signification profonde de son origine: poésie, œuvre faite, terminée, à laquelle on ne peut imposer la moindre retouche. Le fumeur s'étonne du retentissement énorme que le verbe grec provoque en lui. Il évoque de nouvelles strophes, et la solidité des images, la flexibilité des enchaînements, le rayonnement brutal ou délicat émané des termes, le confirment dans sa croyance en l'immuable beauté des chefs-d'œuvre qu'il est parvenu à ressusciter.

Mais le fumeur ne se contente pas de matérialiser avec bonheur tous les termes de la phrase reconstituée par lui. Son esprit se joue à deviner l'endroit faible du morceau littéraire, à surprendre la défaillance soudaine de l'expression. Se servant de l'idée fournie par l'auteur, il la scrute en la modifiant. Il discute la légitimité du thème, la valeur des développements, l'autorité de la conclusion. Abandonnant son examen minutieux du métier littéraire, il étudie dans telle ou telle œuvre les raisons philosophiques qui l'animent. Il s'amuse à prévoir les conséquences qui découleront d'une affirmation, d'une négation ou d'un doute. Et il se plaît à imaginer l'importance des répercussions à l'égard de la moralité des foules. Comme eût pu le faire la censure romaine, il s'essaie à condamner tel passage dangereux pour la masse des croyants. Et il appuie cette condamnation d'arguments qui, pour n'être pas prononcés ex cathedra, n'en sont pas moins fort catholiques. L'avocat de Dieu, l'avocat du Diable développent chacun très clairement leur argumentation difficile, et le fumeur suit attentivement les répliques de ces plaidoeries éloquentes. A mesure que se perfectionne son éducation opiacée, le fumeur échappe aux essais, aux tâtonnements qui retardaient tout d'abord l'éclosion de son plaisir intellectuel. Dans chacun des carrefours d'idées, il choisit désormais le chemin très sûr qui le mènera sans retard au rendez-vous assigné par la Chimère. Volontairement il s'y engage, volontairement il se hâte sur la route du rêve. Et c'est un point sur lequel il semble utile de vouloir insister : au point de vue catholique, le péché existe pleinement dans les phases successives de l'intoxication par l'opium. C'est que la volonté de l'homme subsiste entière dans chacune des phases de la fumerie. C'est qu'avec une intention délibérée, il prépare et dirige chacune des opérations mentales dont il conserve la direction absolue.

Aussi bien le poète des fumeurs, Charles Baudelaire, n'était-il pas le plus subtil, le plus averti des théologiens ? Et n'avait-il pas compris que l'opium ne faisait que perfectionner le mécanisme cérébral, sans ravir à l'homme aucun des éléments constitutifs de sa noblesse intellectuelle : liberté de penser, joie de comprendre, possibilité de choisir, enthousiasme d'aimer ?

*Troubles occasionnés par l'opium.* — Après avoir exposé le mécanisme de la sensation et de la pensée soumises à cette intoxication spéciale, après avoir chanté les louanges de ce poison qui procure à son adepte un agrandissement de personnalité très réel, recherchons à présent les troubles engendrés par l'habitude de fumer.

Ces troubles différeront selon les individus et varieront avec leur tempérament, leur degré d'intoxication. N'étant pas médecin, il nous sera interdit d'aborder l'étude approfondie des troubles d'ordre physiologique et d'indiquer leurs répercussions sur le système nerveux, artériel, sur chacun des organes de nutrition ou d'élimination. Notons seulement à ce sujet les phénomènes connus qui impressionnent l'organisme de tous les fumeurs.

L'opium diminue considérablement l'appétit. Il rend l'estomac capricieux, difficile pour le choix des mets. Dans les pays où la chaleur rend la digestion plus pénible, l'opium est considéré par ceux qui en usent comme un aliment réparateur et bienfaisant parce qu'il sait priver l'organisme de cette surcharge que lui imposerait l'ingestion d'aliments trop nombreux. Les partisans de l'opium affirment qu'il est un modérateur utile des fonctions nutritives en s'opposant à l'accumulation d'éléments inassimilables en des climats brûlants. Voilà, si nous faisons exactement la balance des avantages et des inconvénients, l'avoir qu'enregistre en faveur de l'opium notre comptabilité scrupuleuse.

Passons à la colonne qui s'inscrit fatidiquement sous le titre : doit. Les méfaits de l'opium sont les suivants. Il enlève au fumeur un appétit dont celui-ci aurait peut-être besoin pour conserver à tous ses organes leur vitalité essentielle. Mais surtout, il s'oppose à l'élimination normale des déchets par un ralentissement très sensible du système intestinal, du système rénal. En effet, c'est une des conséquences curieuses de l'usage de l'opium, non seulement de provoquer un état de constriction intestinale, mais surtout de retarder, de ralentir l'émission urinaire. La fonction du rein s'est-elle accomplie normalement pendant le temps de l'intoxication, nous l'ignorons. Mais le fumeur éprouvera une difficulté très grande à uriner et il s'interrompra souvent dans son opération laborieuse. Ce qui paraît indiquer une paralysie passagère de l'organe éliminateur.

Nous croyons aussi avoir observé qu'aux heures de chaleur accablante, la fumerie procurait une sorte de résurrection physique dans une atmosphère plus fraîche. La transpiration accablante avait diminué peu à peu, la peau donnait au toucher la sensation d'être sèche et froide. L'opium n'avait-il pas, là encore, suspendu pendant quelque temps l'élimination qui eût résulté d'une sudation interrompue mal à propos ?

En ce qui concerne les fonctions génitales, rappelons qu'elles sont paralysées chez l'homme qui, après avoir fumé le nombre de pipes auquel il s'est habitué, c'est-à-dire après avoir atteint la saturation, se trouve incapable de réaliser la moindre tentative érotique. Au contraire, s'il a eu la volonté de s'arrêter à mi-chemin de l'intoxication habituelle, il pourra profiter de la femme offerte à son désir. La copulation sera alors plus longue, plus laborieuse. C'est ce qui explique qu'en Chine la femme amoureuse ne manque jamais d'offrir à l'amant de son choix les quelques pipes appelées à prolonger son plaisir. La femme est-elle aussi fumeuse, on peut observer infailliblement chez elle les déviations de l'instinct sexuel. Fatalement, après avoir recouru aux complications de l'amour provoquées par l'homme et goûtées avec lui, elle aboutit à la pratique journalière d'un saphisme avéré. Les perversions génitales guettent d'autant plus le fumeur lui-même qu'il est en général dans un pays où la pédérastie est fréquente. Les boys efféminés, à la chevelure longue, aux mains soignées et fines, le consoleront facilement des femmes qu'il oubliera vite. L'inversion apparaît donc comme une conséquence presque infaillible de l'usage de l'opium.

Si nous passons à l'étude des troubles mentaux, nous pourrions peut-être faire preuve d'une précision plus réelle. D'abord le caractère, c'est-à-dire l'ensemble des qualités qui constituent l'être moral du fumeur, subit-il à la longue quelque altération? Cela n'est pas douteux. Sous l'influence progressive de la drogue, une désorganisation complète du clavier moral se manifeste avec évidence. L'habitude qu'il a prise de faire apparaître chaque chose sous l'angle d'une relativité absolue et de transporter sur le mode mineur les grands airs chantés en majeur par la foule des honnêtes gens, a fait du fumeur un individu socialement très dangereux. Devenu incapable de distinguer le juste de l'injuste, l'utile et le nuisible, par sa manie obstinée de rapprochements entre les contraires, il juge ineptes les gens qui veulent lui faire récupérer son sens moral et les traiterait volontiers de brutes. Si les fonctions qu'il exerce lui donnent de l'autorité, ses inférieurs seront étonnés par l'exercice de sa justice distributive. Habile aux enquêtes, prompt à démêler les fils les plus embrouillés d'une affaire criminelle, il se sentira conquis subitement par l'art habile du malfaiteur qui lui deviendra sympathique. Amené devant lui, celui-ci captera d'un seul coup la bienveillance de son juge qui le fera bénéficier d'un acquittement scandaleux. Par contre, le fumeur se montrera féroce à l'endroit d'un très léger délit. Il y découvrira les circonstances les plus aggravantes : une inélegance absurde de procédés, un manque d'invention notoire. Tant de platitude, de bêtise, l'exaspérera jusqu'à la férocité, et

le coupable s'effondrera sous le poids de la condamnation la plus inhumaine. Démoralisé, le fumeur démoralisera l'ambiance où s'exerce son autorité.

D'instinct, il aimera la société des gens tarés et ira vers elle. Au cours des entretiens qu'il aura avec les plus notoires coquins, il saura apprécier avec bienveillance la savante mise au point que sont susceptibles de donner à leurs ignominies ses interlocuteurs infâmes. Curieusement il notera la tactique de leurs aveux, les subtilités de leurs mensonges, la saveur de leur impudence. Et si on lui reproche de fréquenter ces misérables, il haussera les épaules et demandera sincèrement la différence qu'il y aurait lieu d'établir entre ces bandits et les plus vertueux échantillons de l'espèce humaine. Aussi, la solitude qu'il recherche s'établit-elle pour lui d'autant mieux que beaucoup d'amis véritables l'abandonnent, s'éloignent. Il sait s'en consoler par un nombre croissant de pipes.

Le caractère du fumeur n'est pas seul touché. L'humeur de l'homme qui fume devient extrêmement changeante, capricieuse. A-t-il satisfait son vice en respectant strictement la dose qui lui convient, il se sent alerte, joyeux. Au contraire n'a-t-il pu contenir son penchant, l'état de besoin où il se trouve le rend malheureux, désespéré, hargneux. La vie morale à laquelle il ne peut participer désormais ne le tente aucunement par ses distractions habituelles. Il demeure abattu, sans vigueur physique, sans énergie morale. Tout lui paraît absurde dans les conventions sociales. Et sa détresse se reflète en tous ceux qu'il voit et dont il surprend, avec une amère clairvoyance, les ridicules et les bassesses. Partout surgit devant ses yeux le mensonge des attitudes, la hideur des calculs, l'hypocrisie du langage, l'affirmation des égoïsmes. En lui, il n'aperçoit que des ruines : ruines d'amitiés, ruines d'ambitions, ruines d'amours, ruines d'espoirs. Et farouche, il se sent haïr le monde et lui-même.

Examinons l'hypothèse inverse. Le fumeur a-t-il fumé exagérément, le voici qui se sent incapable de coordonner en lui les éléments de sa rêverie. Les sensations, les idées se heurtent, s'amalgament, se disjoignent au hasard d'un jeu tumultueux. Au bonheur calme émané de l'ordre, succèdent la colère, l'indignation, provoquées par l'incohérence des associations d'idées forcément subies. Le fumeur maudit l'intempérance qui l'a dépossédé de son rôle superbe de dominateur. Il ne préside plus à l'évocation raisonnée des êtres et des choses. Il n'éveille plus à son gré les sensations ni ne dirige désormais l'enchaînement de sa pensée. Mais dans un effondrement chaotique s'écroule, en chacune de ses parties laborieusement édifiées, le palais construit par son esprit agile. S'il veut se réfugier en un coin du monument qui lui

paraît le plus solide, les matériaux de ce recoin s'affaissent à leur tour et il subit la souffrance très réelle de ce désordre inébranlable. Furieusement, il se fatigue à vouloir rassembler ces ruines, à rapprocher ces murs lézardés, à réparer ces brèches. Peine inutile, car sa pensée a perdu le pouvoir constructeur. Désespéré de l'inutilité de ses efforts, il subit d'une façon douloureuse le déclic brutal des associations d'idées qui viennent imposer à sa vision hagarde des chocs inattendus et pénibles. Pour avoir dépassé la juste mesure, le fumeur assiste à la destruction de son plaisir. L'état de besoin qui avait été pour lui une souffrance affreuse a fait place à cet état de saturation qui lui devient tout aussi pénible. Son équilibre moral, son humeur habituelle ne se récupéreront que par l'absorption de la dose voulue.

Nous avons observé les troubles du caractère et de l'humeur. Quels sont ceux pouvant affecter l'imagination ? Pour répondre à cette question, force nous est d'établir à nouveau les mêmes distinctions : état de besoin, état de saturation, état d'équilibre.

Dans l'état de besoin, l'imagination, c'est-à-dire cette faculté de grouper les êtres, d'inventer les circonstances, de restituer les milieux, de supputer les causes, de multiplier les combinaisons, de colorer les aspects, l'imagination demeure stagnante et endormie.

L'observation superficielle d'un entourage morne et désolé ne livre plus à l'homme désespéré que l'apparence triviale d'un monde extraordinairement hideux.

Inversement l'état de saturation n'abolit pas complètement l'imagination. Mais il lui enlève la noblesse de sa fonction réelle qui est d'obéir à la raison en lui fournissant une aide utile par l'apport des comparaisons et des hypothèses. Furieusement et dans une sorte de délire, l'imagination apporte désormais et livre en désordre les matériaux inutiles dont la raison stupéfiée ne pourra faire un emploi valable.

Il n'en est pas ainsi lorsque, sagement, le fumeur s'en est tenu à la limite de l'intoxication valable. Dès lors, conduite par une raison supérieure qui n'a perdu aucune des qualités d'un indispensable sang-froid, l'imagination s'exerce avec logique dans le domaine qui lui est propre. Savamment elle travaille là où la raison ordonne qu'elle s'emploie. Comme l'abeille, elle choisit dans son vol capricieux les calices parfumés des fleurs dont la ruche cérébrale attend impatientement le pollen. D'instinct, avec un bonheur qui tient du miracle, elle fait sa récolte habile et revient chargée de tous les sucs qui agréeront à la raison. Celle-ci opère rapidement le tri nécessaire. Elle organise les matériaux apportés, s'empare de ceux qui lui paraissent indispensables, rejette les inutiles. Et quand son œuvre édifiatrice est achevée et

qu'elle a joui de la contemplation d'une architecture désormais parfaite, elle donne des ordres nouveaux à l'imagination, cette pourvoyeuse diligente dont elle a besoin et qui lui apportera les autres éléments indispensables à sa passion constructive.

Le fumeur habile sera donc celui qui, par un dosage rigoureux de l'intoxication, conservera au pouvoir imaginaire le rôle déférent qu'il doit jouer vis-à-vis de la raison souveraine ; qui, par sa modération sage, saura conserver aux différents processus de l'esprit la hiérarchie nécessaire. Ces conditions remplies, l'opium deviendra un stimulant énergique pour l'intelligence qui, non seulement gardera toutes ses facultés, mais les contempera accrues en vigueur, en souplesse, en cohésion habile pour la restitution prodigieusement intense de la vie.

*Conclusion.* — Après avoir exposé le mécanisme général de l'intoxication par l'opium, comment résumerons-nous ce travail trop superficiel ? Et quelle conclusion lui donnerons-nous ?

Au point de vue strictement médical, nous pouvons affirmer avec certitude que les ravages exercés sur l'organisme par l'usage de la drogue ont été fortement exagérés en de récentes polémiques de presse. Certes, il est des sujets prédisposés à de certains accidents pathologiques que précipitera infailliblement l'habitude de l'opium. Mais ces sujets forment l'exception. Combien d'Européens avons-nous connus, résistant pendant de longues années à l'intoxication ? Perdus dans la solitude impressionnante de la brousse, combien en avons-nous vus tirer de la fumée odorante le secours moral qui leur faisait vaincre les difficultés et surmonter le spleen ? Parmi les populations annamites et chinoises admirablement travailleuses, combien avons-nous observé de coolies, de tâcherons peinant affreusement sous le soleil torride pour acheter l'opium qu'ils devaient fumer, la nuit venue, dans le silence des paillottes. Combien, parmi les Jaunes arrivés aux situations commerciales les plus hautes, avons-nous fréquenté d'invétérés fumeurs ayant conservé les qualités de sang-froid, d'audace, de prudence indispensables à l'acquisition, à la conservation de fortunes colossales ! Les forces physiques, cérébrales de toute cette armée laborieuse, ne semblaient pas avoir été atteintes par l'usage de la drogue. Aux uns, l'opium avait octroyé la résignation, le courage pour les besognes pénibles et obscures. Aux autres, il était apparu comme un énergique levier facilitant l'effort tenté pour soulever le poids des difficultés journalières. A tous il était devenu le conseiller sagace, le confident muet, le consolateur efficace qu'on appelle au secours de sa fatigue, de ses ennuis, de ses désespoirs, et qui toujours arrive exact, ponctuel, pour infuser au corps une énergie reconstituée, pour proposer à l'esprit embarrassé une transaction

logique, pour glisser dans l'âme obscurcie le rayonnement vainqueur d'une lumière joyeuse.

Certes, des considérations médicales, morales, sociales, peuvent s'élever avec justesse contre l'usage de l'opium. N'oublions pas cependant que, malgré ses dangers, il reste un verseur d'oubli, un dispensateur de rêves. Et soyons indulgents pour ceux qui ont eu l'audace malheureuse de solliciter sa domination.

#### X. 30 ans, fumeuse depuis 6 ans.

Définition générale : l'opium est un sport de gens tristes, de délicats, d'agités et de flemmards ; — il faut n'avoir rien à faire régulièrement.

En général, d'abord, je crois que l'opium, comme tous les excitants ou stupéfiants, ne fait qu'exagérer nos qualités et nos défauts. Ainsi, j'aime bouquiner, ça tient de famille, je suis bonne fille, mais foncièrement indifférente, je suis saine, pas vicieuse du tout, et pourtant légèrement amoral. Je suis très débrouillarde par flemme ; j'aimerais beaucoup n'avoir à m'occuper de rien, à ne penser à rien et cela m'est impossible. Voilà mon caractère sans l'opium ; eh bien tout cela s'est exagéré, surtout l'indifférence, et de là provient mon amoralité extrême maintenant — si toutefois se laisser prendre dans une fumerie soit si amoral que cela. Pour moi, oui, et je remercie l'opium de m'avoir débarrassée de mon fond de puritanisme excessif. Telle j'étais à 23 ans, telle je me retrouve, avec les caractéristiques poussées à l'extrême. J'étais une nerveuse, une agitée, l'opium me calme, me donne la sérénité. La sérénité, voilà le mot.

J'ai fumé l'opium, par hasard, en Bretagne ; un officier de marine était avec sa maîtresse dans le même hôtel. J'étais très beureuse à l'époque, comme toujours, pas d'ennuis, des amis amusants, un beau garçon (Z) que je ne désirais pas du tout. La femme m'offre de fumer un soir ; sans une seconde d'hésitation, sans penser à aucun danger, j'accepte. Au bout de 3 pipes, j'adorais Z. Je me souviendrai toujours de la première pipe : à la première aspiration, j'ai senti un engourdissement me monter le long des jambes, c'était d'une douceur ! et puis ensuite la bienveillance, un terme d'argot dépeint bien cet état : j'existais. Tout me semblait sublime. Je fumai ce soir là 10, 12, 15 pipes, je ne sais plus, je n'ai jamais su ; nous étions trois qui habitons l'étage au-dessus ; les deux hommes marchaient de travers ; moi, je ne sentais rien physiquement, j'étais très lucide. Une fois couchée, j'ai eu des démangeaisons intenses ; — je dois dire que cette brute d'officier, qui fumait depuis assez longtemps, ne nous avait pas prévenus des suites. — Je n'ai pas dormi, je somnolais et en

me concentrant, j'arrivais à ne plus sentir mon corps, ni le lit ; je m'enlevais, mais hélas, un déclanchement se produisait ; malgré ma volonté, je retombais sur le lit avec un coup au cœur. Pendant longtemps, j'ai recherché cette impression-là ; il me faut 15 pipes maintenant pour l'avoir, ainsi que l'engourdissement (qui ne vient plus par les jambes mais par le haut du corps), ainsi que les démangeaisons ; seulement depuis quatre ans au moins je ne m'amuse plus à planer (!) car je me suis aperçue que cela me faisait mal, cela me détraquait.

J'ai recommencé à fumer le surlendemain. Pendant un mois j'ai fumé à peu près deux fois par semaine, puis je suis rentrée à Paris, sans opium évidemment, mes amis allant à Brest. Je ne me rappelle pas exactement si j'ai souffert du manque de drogue à ce moment. Je crois bien que oui. J'étais très nerveuse, mais ignorant qu'on pouvait souffrir de cela, je n'y ai pas fait attention. Un mois après, la femme de l'officier s'installait chez moi pour un mois avec sa fumerie. Elle partait me la cédant, et je fume depuis. Le lendemain de ma première fumerie, j'étais bien ; les autres fois, dès que je me levais, je vomissais, sans douleur. Au bout de trois mois de fumerie, j'ai eu des perturbations dans mes règles. Toujours en avance de huit jours, j'ai eu des retards ; un fumeur m'a affirmé que l'opium faisait cela aux femmes en général. Mais je me portais bien ; il est bon d'ajouter que je suis très solide. J'ai fumé exagérément pendant trois ans presque ; je dis exagérément, 40 pipes en moyenne, souvent 60, rarement 30. Nous avons formé un groupe ; nous ne dormions pas de la nuit ; notre existence était ainsi réglée : lever à 3 heures à peu près, pipes, déjeuner léger, pipes, diner, pipes jusqu'à 6, 7 ou 8 heures du matin, souvent plus tard. J'ai vu pendant ces fumeries où je gardais ma lucidité entière, comme tous les autres d'ailleurs, un ami faire des sauts périlleux étonnants ayant 30 pipes dans le corps. Notre vie, ma vie était dans la fumerie...

... J'ai vécu trois ans exquisément, seulement ne dormant pas, mangeant peu, je maigrissais... Nous avons été à la campagne. Là, ayant la forêt à côté de moi, j'ai diminué les pipes ; au bout de trois mois, j'en fumais 9 et j'ai pris l'habitude de manger la nuit. Rentrée à Paris, j'ai continué de rester à 9 ; je n'avais pas souffert pour en arriver là, mais pour descendre à 7 ! J'ai cru que je n'y arriverais jamais. Ce désir de diminuer, aucune considération amoureuse physique ne l'inspirait ; simplement le désir de changer, le besoin de démolir quelque chose ; et puis je m'étais sentie esclave ; mon vieux fonds de sauvagesse réapparaissait ! Ah ! l'opium croit me tenir, eh bien nous verrons ! J'ai vu : un an après j'étais à 3 pipes. J'y suis restée huit mois ; puis tout d'un coup, plus de drogue, obligée de prendre des pilules, — ceci se

passait à la mer — ; sachant que le grand charme, le *plus grand facteur* de l'opium, pour moi, est de rester étendue, je m'étais obligée de sortir; mais Paris ne m'y engage pas, aussi je profitais de mes villégiatures assez nombreuses. Bref, à Y... je pus m'en passer et j'oubliai mes pilules un jour sans souffrir physiquement : j'avais mis un an et demi pour arriver à cela. Pourtant, j'avais été fumeuse comme il est impossible, je crois, de l'être plus : exemple, je fumais jusqu'à 6 heures du soir ; à 10 heures, je souffrais tant qu'il me fallait rentrer vivement fumer.

*Les douleurs.* — D'abord une grande nervosité ; je luttais ; mes mains, cela a toujours attaqué mes mains, devenaient inertes avec de grands tirements nerveux sur le dessus ; je ne pouvais pas m'en servir. Puis ensuite dans tous les membres ce mélange de paralysie et de nervosité, les yeux qui pleurent ensuite, et si l'on est trop privé, les coliques, la diarrhée. Cela m'est arrivé rarement à ce degré, mais je l'ai vu chez des amis. De plus, et je ne sais si tout le monde l'avouera, mais je l'ai toujours entendu dire, moi-même l'ai constaté, la privation d'opium vous met en érection. Je dois préciser un point : avant de fumer, je buvais assez bien ; encore maintenant, je prends deux pernodts par jour ; je bois beaucoup moins depuis que je fume, d'ailleurs je ne peux plus, je suis grise avec le quart de ce que j'absorbais autrefois et je ne souffre pas de l'estomac. Eh bien, certains soirs où j'ai bu un peu, si je ne fume pas à l'heure convenable, je m'endors et me réveille en train de me masturber... toute la douleur s'est réfugiée là... Dès que je suis éveillée, c'est fini; je m'agite, j'ai mal autre part, mains et jambes, mais dès que je dors, cela se localise. Beaucoup de fumeurs m'ont avoué qu'ils étaient dans le même cas et sans désir aucun de faire l'amour ; eux ne buvaient pas. Moi, on me l'a dit, j'ai comme une crise nerveuse en dormant, je fais des bonds effrayants ; pourtant je n'ai jamais eu de crises de nerfs éveillée. Quand on a trop attendu pour fumer, on dirait que l'opium se venge ; au lieu de 3 pipes pour être bien, il en faut 6, 8, pour retrouver le calme et le bien-être.

Privé d'opium, la douleur physique est plus forte que tout ; on sait qu'une pipe vous rendra le calme, alors on ne pense plus qu'à cela. Quand j'ai eu abandonné l'opium à la mer, je suis rentrée à Paris ; ah, quel vide ! Je mangeais bien et dormais invariablement sept heures juste, pas une minute de plus ; j'avais toute ma lucidité, tout mon calme, mais je m'ennuyais ; je ne pouvais pas rester chez moi ; je n'avais goût à rien, même pas à lire, ce qui est ma suprême joie. Que faire ?... Je ne souffrais pas, mais le vice de ma vie... J'ai réfléchi ; je me suis aperçue que pour vivre un peu selon mes goûts, il fallait que je puisse rester chez moi, pour potasser — car le ménage et moi, ça ne va pas ; j'aime un

intérieur correct, mais ne pas y travailler —; alors j'allumai ma lampe à opium et couchée près d'elle j'avais déjà du calme. Je ne peux vivre sans rien faire; je ne peux pas m'amuser (bien que j'en donne l'impression) à faire la roue devant les mâles — ça ne me suffit pas —; alors, froidement, tout bien pesé, je me suis remise à fumer après une expérience de 6 mois; seulement je fume beaucoup moins. Ce fut d'abord par raison, ensuite je ne peux plus : au bout de 10 pipes de *bon* opium, j'ai des brûlures dans la gorge et dans le pharynx; cela me brûle positivement le tuyau où j'avale. J'ajoute que je fume beaucoup de cigarettes anglaises et que je n'aime plus les fumeries tumultueuses d'antan; cela me fait mal même de sentir une nombreuse chambrée. La fumerie seule ou à deux..., voilà ce que j'aime depuis ma deuxième conversion. Depuis, je ne souffre pas beaucoup physiquement du manque de drogue, mais, moralement, énormément; je n'ai goût à rien, moi qui n'ai jamais désiré grand'chose, sans opium, je pense qu'il n'y a plus qu'à se laisser claquer. Il me donne le goût de vivre, l'indulgence, la compréhension de bien des choses, il m'ouvre des horizons et me donne le courage d'accomplir les actes les plus inutiles de la vie. Je me porte comme un charme, je mange bien, je dors de même, j'ai toute ma mémoire et une souplesse d'esprit et de caractère qui me manquait. J'étais et suis très autoritaire; l'opium me fait plier et faire des concessions qui sont loin de mon naturel. Je trouve très bien maintenant de m'asseoir sur ma dignité (quand il s'agit de petits faits ridicules).

Des rêves? Des visions? Des cauchemars? Connais pas. J'ai eu plus de troubles nerveux à 17 ans, relevant d'une maladie de croissance. En dormant, je rêve beaucoup, et depuis que je fume je transpire, ce qui ne m'arrivait jamais avant. Si j'ai eu des hallucinations, je les ai évoquées. Exemple : mon ami XY dans les fumeries était toujours étendu le long de moi. Il part. Fumant seule certain soir, le voulant (ce n'était pas XY que je voulais, mais la sensation, pas confondre, suis pas érotique) je sentais la chaleur de son corps, son bras se poser sur ma taille et même sa respiration et les battements de son cœur. Mais je répète que cela cessait quand je le voulais.

L'abrutissement? Je fais du grec et de l'égyptien, et tous mes amis, artistes, littérateurs, cabotins, bourgeois, vanteront mon intelligence, ce qui est vexant pour la jolie femme que je suis en outre. Et puis j'ai de l'argent de côté et de beaux mariages à ma portée. Alors, l'opium abrutit-il à ce point? Bien sûr, il ne donnera pas l'intelligence, l'esprit, la mémoire à qui en était complètement dépourvu; et le danger, pour nous fumeurs, comme pour eux, c'est que par snobisme, des brutes en fument...

Ah ! j'ajoute que ceux qui m'aimaient il y a six ans, fumeurs ou pas fumeurs, m'aiment toujours autant. « pas fumeurs » jaloux de la drogue qui me donne des voluptés dont ils ne sont pas les dispensateurs. Je suis assez fine, toutefois, pour éviter l'ultimatum.

Bien qu'à la campagne en ce moment, je ne diminue pas ; à quoi bon gâcher mon bonheur ? Je fume 3 pipes en me levant, 2 avant déjeuner, plusieurs (variable) après, souvent avant dîner, 3, 4 ou 5, pas plus, avant de me coucher...

J'ajoute enfin que malgré le calme, la sérénité que procure l'opium, on devient très irritable. Quand on a fumé beaucoup, au moindre bruit discordant, une voix déplaisante, une contradiction, vous voilà irrité, mais cela ne dure pas, et nous pardonnons aisément aux gens de les avoir engueulés...

XX. L'opium représente à mes yeux la vie sans ses tracas et ses ennuis. En arrivant à Saïgon en 1900, j'eus l'occasion de me donner tout entier à l'opium. J'y ai été surtout engagé par un de mes amis, fumeur passionné, qui me voyant souffrir de douleurs aiguës produites par un refroidissement attrapé à bord pendant le voyage de Marseille à Saïgon me certifia que quelques pipes auraient vite raison de mon mal. C'est ce qui arriva deux jours après mon débarquement, les douleurs physiques disparurent pour faire place à un bien-être infini. Obligé de prendre mon poste quelques jours après, je commençai à faire des voyages variant de cinq à quinze jours. Oh ! ce premier voyage, que de souffrances ! Je croyais pouvoir impunément cesser de fumer ; je me figurais ne pas être encore intoxiqué ; mais les tiraillements de ventre et les douleurs aiguës dans les jambes m'en ont donné le démenti. Heureusement pour moi, après avoir confié mes ennuis à un chinois du bateau, il fit en sorte qu'il me procura tout ce qu'il fallait pour fumer. N'étant pas à même de préparer mes pipes moi-même, il se plaça en face de moi et me confectionna quelques pipes. En ce moment-là, on m'aurait présenté quoi que ce soit, tout ce qu'il peut y avoir de meilleur au monde, or ou femme, pour m'empêcher de fumer, sans aucune discussion j'aurais opté pour la pipe.

Plus tard j'eus occasion de cesser de fumer pendant quelques mois ; j'avais toujours soin de manger un peu de cette pâte délicieuse. Enfin, si mes moyens me permettaient de vivre sans travailler, je n'hésiterais pas une minute à me donner tout entier à cette passion, mauvaise d'après les uns, bonne pour moi parce qu'elle donne sur la terre le rêve ou l'illusion que tout un chacun cherche à atteindre. Que m'importe l'or une fois que j'ai fumé puisque je n'en sens pas la nécessité ! Que m'importe la femme,

puisqu'en fumant il m'arrive d'avoir des attouchements avec ma déesse !

XXX. *Renseignements auto-biographiques.* — Pas d'antécédents névropathiques connus héréditaires, collatéraux ou personnels.

Dans sa jeunesse, lisait beaucoup, des romans d'aventure de préférence. Lit Monte Christo à douze ans ; la scène du hachich lui laisse une profonde impression.

A seize ans a une conversation avec un Égyptien qui lui parle d'un fumeur d'opium pris pour fou par quelques-uns, pour sorcier par les autres, type de vieux philosophe et qui avait des rêves étranges, où il se voyait roi, empereur. Songeait quelquefois à ces histoires mais ne désirait pas extrêmement fumer.

A dix-huit ans s'engage à Toulon. Entend parler de l'opium par des coloniaux, en termes excellents : c'est quelque chose de délicieux, procurant des rêves magnifiques, rêves de femmes surtout... Aurait voulu en fumer, simplement pour savoir ce que c'était. Va avec un camarade chez un officier, fume pendant son absence, très peu, s'étonne de n'obtenir aucun effet, ne songe pas à recommencer.

Prend plusieurs fois du laudanum, dans de l'eau sucrée, XX à XXV gouttes, à l'occasion de coliques et en ressent un certain état de bien-être. N'en prenait pas parce qu'agréable, mais en était content. En prend tous les deux à trois jours pendant un mois puis cesse. Éprouve le même effet une fois qu'il prend 3 pilules d'opium et se promet de recommencer à la moindre douleur.

Vingt-deux ans. Corse. Fièvres secondes, très fortes, menaces de phtisie, hémoptysies, hématomésés, melkena. Repart à Toulon ; continue à entendre parler d'opium, n'y fait pas attention, entend traiter les officiers fumeurs d'abrutis et de malades. Libéré, revient en Corse.

Vingt-trois ans. Part en Indo-Chine où il a des parents. Sur le bateau entend parler de fumeurs. Commence à y songer davantage, fait connaissance de fumeurs qui comptaient les heures pour savoir quand ils pourraient fumer, et font l'éloge de l'opium. Se promet de fumer malgré quelques avis de non-fumeurs.

En Indo-Chine, souffrait de douleurs à la fesse et aux reins ; va chez un cousin qui fumait, s'intéresse à ce que c'était, en voyant aux fumeurs l'air si heureux et en aspirant la bonne odeur de l'opium ; demande à fumer, pour calmer ses douleurs ; fume 3 à 6 pipes incomplètement, revient chez lui ; en se mettant à table se sent un peu malade, puis vomit, se remet à table, mange, dort bien. Le lendemain, fume 2 pipes ; une femme arrive.

aucun désir; se remet à fumer et éprouve un sentiment délicieux de béatitude.

Fume tous les jours pendant vingt jours avec grand plaisir et sans inconvénients. Embarque et cesse de fumer pendant deux jours; douleurs de non-opium. Fume par intermittences pour avoir des rêves; fumait déjà une vingtaine de pipes. Se met à fumer sur le bateau avec un jeune homme, mort depuis, la pipe à la bouche.

Fume tous les jours (10 à 15 pipes). S'embarque comme commissaire et fume avec un compagnon 5 grammes par jour. Très emballé alors sur l'opium; ne pensait qu'à en fumer toute la vie; pendant les escales restait à fumer au lieu de descendre à terre. Au bout de deux mois fume le double. Néglige les femmes. Fait cependant régulièrement et fort bien son service; bien noté; avancement rapide.

Fumait depuis cinq à six mois (40 pipes) quand commence à avoir peur d'aller trop loin, de ne pas pouvoir s'arrêter en voyant qu'il fumait de plus en plus. Entouré de gens qui lui font de la morale. Reste plusieurs jours à terre, vingt jours environ; veut en profiter pour cesser, en sachant les inconvénients; prend des pilules rouges chinoises. Faisait des pipes aux autres sans fumer, mais prenait des pilules. Reçoit l'ordre d'embarquer sur un autre bateau et retrouve sur ce nouveau bateau sa pipe qu'on y avait portée. Incité à fumer par un compagnon, va dans sa chambre pour voir, fume 2 petites pipes, en éprouve un grand contentement et recommence pendant trois jours. Le quatrième jour, était revenu à 40 pipes. Cela dure quatre à cinq mois. N'éprouve aucun trouble, sauf de la constipation; pas d'anorexie, mais peu d'appétit; rétention d'urine. Ne songeait plus qu'à fumer. Une fois se promet de cesser, passe une nuit sans fumer; ce fut terrible. Le lendemain recommence à fumer autant. A des histoires avec son administration, les impute à l'opium et cesse de fumer pendant un mois en prenant des pilules; apathie, anorexie.

Sur un nouveau bateau, trouve un fumeur avec du très bon opium. Veut en goûter, fume pendant quatre à cinq jours 5 à 6 pipes, puis reprend de plus belle et va cette fois jusqu'à 150 pipes pendant sept à huit mois. Éprouve alors des troubles accentués, diminution de la mémoire et de la volonté, tendances constantes à mentir, peurs à terre, désirs impétueux de fumer (au milieu des repas même; reste à ce moment dix-huit à vingt heures par jour dans sa cabine à dormir ou à fumer et arrive tout juste à faire son service), constipation, désordres génitaux.

Tout à coup a l'idée de rentrer en France, à l'intention d'y fumer, par agrément seulement; emporte 1.500 grammes d'opium

et quelques petites boîtes. Reste deux jours sans fumer sur le bateau mais prend des pilules, 1 gramme par jour ; souffrances par insuffisance d'opium. Se remet à fumer, 20 pipes par jour. N'a plus de pilules, traverse une crise douloureuse d'insuffisance ; trouve une femme qui lui propose de lui procurer de l'opium. Fume pendant quinze jours voulant toujours partir le lendemain ; fume avec une femme : ce sont, dit-il, les plus beaux jours de sa vie.

Vingt-quatre ans. Va en Corse. Essaie de ne plus fumer et prend des pilules pour que personne n'en sache rien ; présente alors des crises de sommeil très dur n'importe où, au café, au jardin... Après trois ou quatre jours, loue une chambre, fume pendant huit mois avec un ami qui fumait beaucoup depuis quatre ou cinq ans (2 kilogrammes en 3 mois à eux deux) ; fume à ce moment 70 à 80 pipes. Son père ne le savait pas, mais le trouvait changé, malade par la colonie, drôle, froid et indifférent, de caractère ironique, fier avec les étrangers ; jouait et « se fichait » de perdre (3.400 francs). Aucune envie de cesser de fumer pendant ces huit mois. Cherche un prétexte pour ne pas aller en Amérique et n'y va pas malgré le désir et les encouragements de sa famille. Vient à Paris avec un ami, fume à l'hôtel, à bord du bateau, s'arrête deux jours à Marseille pour fumer et constate à cette occasion que la femme lui est totalement indifférente. Passe huit jours à Paris ; son congé expire ; il s'en préoccupe peu et demeure à Paris.

Octobre 1903. Paris. 60 à 80 pipes par jour (400 grammes par mois). N'essaie pas de cesser ; mène une vie active les quinze premiers jours, théâtre, boulevards, mais pas de femmes. Prend goût à la vie de Paris et pour cette raison recule le moment de son départ.

Décembre. Va chez un parent, médecin ; veut avant de repartir en Indo-Chine cesser de fumer, prend une quarantaine de pilules en quinze jours ; souffre des reins et du manque d'opium ; se fait refaire des pilules : reste dix-huit heures par jour au lit, dormant facilement douze heures, mais dur à se rendormir ; incapable de rien faire. Essaie de l'éther pour calmer son estomac. Au bout de vingt jours veut revenir à Paris, n'ayant plus de pilules. Avant de monter dans le train se fait donner chez un pharmacien 18 grammes d'opium en extrait aqueux ; un peu abruti seulement, mais n'éprouve aucun trouble.

Arrivé à Paris, se remet aussitôt à fumer et fume tous les jours 30 pipes (opium de Toulon) pendant deux mois. Veut ensuite se déshabituer petit à petit parce qu'il n'a plus d'argent. Fume de l'opium pharmaceutique, arrive à ne plus fumer que 2 pipes, puis pendant quelques jours plus du tout, mais en prenant des

pillules. Depuis ce temps-là, fume tous les jours un peu, surtout du dross, deux fois par jour, après midi et le soir au lit. Fume moins que jamais. *N'essaie plus de s'en passer, puisqu'il sait ne plus pouvoir y arriver*, mais a la ferme résolution de ne fumer que très peu. *Ne veut pas s'en passer, car l'existence serait trop vilaine sans cela. S'il était riche, il s'y donnerait corps et âme, ne s'arrêtant à rien, ne comprenant pas la vie sans opium, car il n'aime plus rien sérieusement en dehors de lui, ni théâtre, ni lecture.*

*Examen* pratiqué par un médecin, lui-même très au courant des choses de l'opium.

Mémoire diminuée pour les noms propres et les faits récents.

Volonté très amoindrie.

Sentiments affectifs émoussés pour la famille (restait longtemps sans lui écrire); accrus au contraire pour les étrangers et les malheureux; très accusés pour les auteurs de délits contre la société, excusant et comprenant les voleurs et les gens qui ont *mal tourné*; très prononcés pour les autres fumeurs; pas le moindre égoïsme, au contraire.

Caractère très peu irascible, sauf quand on le gêne (n'aime pas que ses amis fassent du bruit, qu'on froisse un journal, qu'on chante dans les escaliers, qu'on parle trop haut, que la lumière soit trop vive...) Jamais de grands accès de colère; moments d'irritation vite passés. Devenu misanthrope, ne souhaitant plus que sa pipe et un ou deux amis; n'éprouve plus aucun plaisir aux réunions nombreuses, au théâtre...

Sommeil. Les premiers temps, dormait dix à douze heures par jour; maintenant dort sept à neuf heures par jour. S'endort facilement. Rêves bien plus fréquents depuis l'opium. Rêves souvent délicieux. Cauchemars depuis un an ou deux: choses dramatiques où il a toujours le dessus; rêve de bandits, de guerre, de gnômes à tête hideuse; rêve souvent aux choses de la journée.

Pas d'anesthésies en dehors de l'ivresse.

Pas d'hyperesthésies. Douleurs très vives dues à des névralgies ophthalmiques survenant quelquefois deux ou trois fois par mois, durant une heure ou deux et coupées par le fumage.

Vue normale. Acuité visuelle parfaite. Photophobie; préfère une lampe faible, une lumière douce, les stores baissés, des tapisseries sombres; aime moins le rouge.

Hallucinations (à l'état de veille): auditives. S'entend appeler. Entend des conversations de voix connues; entend des chants, de la musique, des cloches.

Hallucinations (à l'état de veille): visuelles. Jamais de personnes. Voit quelquefois un tableau sur un rideau et sur une porte; moins

il le fixe et plus il le voit. Se dérange pour aller voir et ne trouve que du vide ou de l'ombre.

Peurs immotivées, au point de ne pas oser sortir de crainte de trouver quelqu'un : regarde s'il n'y a personne. Se dit « il n'y a personne » et cependant tremble d'une peur indéfinissable.

Idées de suicide mais aucune tentative.

Indolence ; mouvements lents, doux et nonchalants ; touche les choses avec précaution, s'efforce de ne jamais faire de bruit.

Faiblesse dans les jambes, véritable paraparésie : marche avec peu d'entrain, ne ferait de grandes promenades qu'avec difficulté ; articulations sensibles ; courbatures. Crampes quelquefois. Décharges électriques, brusques mouvements, surtout dans les jambes, le réveillant en sursaut la nuit mais se produisant aussi à l'état de veille.

Pas d'incontinence d'urine.

Pas d'incoordination motrice.

Appétit bon sauf quand il fume beaucoup.

Soif fréquente.

Constipation marquée : une selle tous les deux jours ; augmentant encore quand il fume beaucoup : une selle tous les quatre ou cinq jours ; matières dures, marronnées, déchirant l'anus. Sensibilité normale aux purgatifs. Quelquefois selles jaune d'or.

Pouls régulier, 92 ; palpitations avant de fumer.

Quelques démangeaisons cutanées.

Pollakiurie avec légère polyurie ; urines chargées quelquefois, un peu douloureuses.

Un peu d'impuissance sexuelle, au moment psychologique ; quelquefois cependant érections presque sans cause physique et par simple souvenir, mais érections peu sérieuses. Traite surtout les femmes en camarade.

## B. — LE THÉBAÏSME CHRONIQUE

Le fumeur qui ne dépasse point 10 à 12 pipes par jour ou atteint exceptionnellement le chiffre de 20 à 25 (je ne parle encore une fois que de nos congénères et non des indigènes annamites ou chinois héréditairement accoutumés à l'opium) peut ne point éprouver de troubles graves, encore que ces doses relativement minimales ne soient pas tolérées par tous les organismes. Et cependant déjà le poison imprime sa marque : le teint pâlit et se plombe, les masses musculaires maigrissent, la démarche devient plus lente et moins assurée.

l'esprit s'alourdit et le corps s'aveult. Puis l'intestin fonctionne difficilement, l'estomac douloureux se contracte et refuse les aliments, la virilité s'affaïsse, l'énergie déchoit et les forces s'épuisent. Enfin des vertiges, du tremblement, des parésies s'installent, en compagnie de troubles divers de la sensibilité, fourmillements, douleurs vagues et erratiques ; névralgies fixes et cruelles ; les facultés intellectuelles s'obscurcissent et c'est trop souvent le ramollissement cérébral avec ses tristes infirmités qui, au bout d'un temps plus ou moins long, termine la scène — prématurément. Si l'usage dégénère en abus et que l'intoxication soit plus prononcée, le tableau est encore plus sombre : tous les organes sont lésés et leurs fonctions perturbées, les facultés psychiques sont rapidement et profondément altérées, des accidents convulsifs ou délirants peuvent même éclore sur le terrain du thébaïsme chronique et la mort survenir brusquement, subitement.

Avant de détailler ce tableau de l'intoxiqué chronique, nous voulons en quelques lignes attirer l'attention du lecteur sur ces deux conséquences de l'accoutumance : l'augmentation progressive des doses et la création d'un besoin pathologique.

Lorsque le fumeur d'opium est bien habitué à son poison, il éprouve, nous l'avons vu, une certaine volupté physique et intellectuelle à s'en griser ; il se complait dans sa béatitude alanguie, dans son oublieuse et euphorique rêverie et presque toujours il a hâte, sitôt que l'heure de la fumerie a sonné, de s'y replonger au plus vite. Mais avec l'habitude, les effets de la drogue s'émeussent et l'ivresse qui jadis venait à la septième ou huitième pipe s'attarde maintenant et devient plus exigeante ; elle réclame, pour apparaître, quelques pipes de plus, que le fumeur s'empresse de lui accorder. Comme celle de l'alcoolique et du morphinomane, sa sensibilité s'endurcit et résiste davantage ; il lui faut pour céder une dose chaque fois croissante. Pour se maintenir à son niveau, l'état d'engourdissement thébaïque veut pareillement un entretien de

plus en plus instant. Les pipes se succèdent donc sans interruption et tel qui dans sa nuit n'en fumait que 10 ou 12 arrive à en fumer 40, 60 ou 100.

D'autre part, son incessant assouvissement use le plaisir qui à son tour s'émousse. Le fumeur ne goûte plus le même ravissement ni les mêmes délices : il ne se sent plus allégé de ses peines, déchargé de ses préoccupations physiques ou morales ; le vagabondage du rêve ne l'emporte plus à travers un monde idéal. Il souffre à nouveau, mais il est devenu l'esclave du poison de l'influence duquel il ne peut, même passagèrement, se libérer. Des malaises surgissent dès que l'action des dernières pipes est épuisée : l'organisme réclame une nouvelle dose d'opium et le fumeur en est réduit à absorber des pilules de dross ou d'extrait thébaïque pour calmer les exigences de sa seconde nature. Il est curieux d'observer un vieil habitué de l'opium lorsqu'il accepte par hasard d'aller dans le monde et de dîner en ville. Malgré l'ingestion préalable d'opium en nature, il souffre quand vient l'heure de la pipe... On le voit s'agiter sur sa chaise, devenir soucieux et ne plus prêter attention ni au milieu ni à l'entourage ; ses yeux luisent, une sueur froide perle à son front et à ses joues, ses mains tremblent, sa respiration s'accélère et son visage trahit l'anxiété... Il semble implorer de la maîtresse de maison l'autorisation de se retirer et de regagner sa fumerie. Et, s'il n'a pas la latitude de puiser quelques pilules dans sa bonbonnière à opium, on le voit bientôt s'esquiver précipitamment.

L'opium lui-même ne le satisfait qu'incomplètement : il lui manque le geste rituel, le décor et l'atmosphère. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous aurons à parler des souffrances physiques et morales provoquées par l'abstinence. Nous pouvons cependant faire remarquer dès maintenant l'analogie qui existe, toutes proportions gardées, entre les fumeurs d'opium et de tabac. Voyez ces derniers lorsque, après le dîner, le café vient à être servi : leurs yeux se tournent impatientement, quêtant la permission..., leur main se dirige

machinalement vers l'étui ou la blague, leurs doigts inconsciemment exécutent le geste de rouler une cigarette, leurs lèvres avides se plissent comme pour aspirer une imaginaire fumée... Et ce n'est pas seulement le goût et l'odeur du tabac qui leur manquent, mais le *geste* dont ils ont l'obsession. Le fumeur de pipes est malheureux de ne point pouvoir accomplir la série entière de ses manipulations, dont le bourrage méthodique constitue la partie essentielle ; le fumeur qui fait lui-même ses cigarettes n'aime guère fumer que celles-là et j'en ai connu qui préféreraient se passer momentanément de fumer plutôt que d'user de cigarettes toutes faites, même préparées avec le même tabac ; le priseur se délecte autant à sortir de sa poche sa tabatière, à frapper sur elle de petits coups prudents, à saisir délicatement sa prise et à l'élever lentement à ses narines, qu'à goûter l'impression irritante du tabac sur sa muqueuse. Et ce fait est si vrai que le fumeur se satisfait souvent du geste, qu'il oublie d'allumer sa pipe ou sa cigarette ou qu'il les laisse éteindre, tout en continuant en ce cas un autre geste stéréotypé de succion aspiratrice ; de même le priseur distrait demeure un long moment figé dans l'attitude classique si souvent reproduite par les caricaturistes et parfois, laissant tomber sur lui les grains de tabac, remet en son gousset la tabatière dont il n'a usé que pour obéir à une obsession impulsive purement kinétique. Que dire alors du fumeur d'opium qui passe une grande partie de sa vie à exécuter la série de mouvements compliqués et méticuleux que nous avons appris à connaître, et cela dans une salle, un décor, un costume, une attitude spéciale. Ceux qui se sont laissés aller à acquérir une habitude régulièrement et chroniquement entretenue se rendront facilement compte du désarroi du fumeur privé de son opium.

L'habitude a ainsi créé un besoin, dont la satisfaction, malgré son origine artificielle, est très impérieuse. L'opiomane en est à ce moment à ce que Brunet appelle la période de besoin, par opposition à la période d'euphorie — celle où

quelques pipes suffisent pour donner une sensation de bien-être général extraordinaire avec exaltation des facultés. « La deuxième période, dit-il, période de besoin, arrive, l'accoutumance une fois établie, avec les doses élevées. Par suite de l'habitude, le plaisir est devenu un besoin de trouver un état de bien-être et surtout une sensation de force et d'intelligence d'autant plus marquée qu'après l'ivresse, l'individu se sent réellement inférieur à lui-même, affaibli dans sa volonté et son énergie. A ce moment, il est obligé de fumer parce qu'il se sent déprimé et ne saurait plus se passer de l'état de mieux-être auquel il s'est habitué. Arrivé à ce point, le plaisir d'autrefois est bien diminué ; il ne se retrouve plus que par les fortes doses. Fait digne de remarque, c'est un état auquel parviennent surtout les Européens, par suite de leurs désirs de maintenir constamment à la même intensité les sensations agréables du début ; les Chinois ont soin, au contraire, de ne pas dépasser certaines limites, de se restreindre à goûter un plaisir moyen, et les fumeurs occidentaux assez énergiques savent très bien les imiter et diminuer les pipes à certains moments. Malheureusement l'opium affaiblit chaque jour davantage cette volonté, qui serait si précieuse à conserver puisque c'est la seule sauvegarde de l'intoxiqué. Si précisément son caractère, son genre de vie, en un mot l'homme qu'il s'est fait, ne lui a laissé qu'une volonté molle et faible, c'en est fini ; l'opium l'affaiblit encore et le malheureux glisse rapidement vers l'instant où le besoin et la nécessité créés ont remplacé le plaisir et l'acheminement vers la période où il est incapable de réaction, vers la déchéance morale, intellectuelle et physique. »

Le fumeur parvenu à cette phase d'intoxication chronique se reconnaît de loin : il est sec et émacié, courbé et grelottant, le teint hâve, d'une pâleur mate et malade ; le visage est flétri, ridé, atone, prématurément sénilisé, et ses traits expriment une stupide indifférence quand ils ne respirent la tristesse ou la souffrance ; les paupières chassieuses tombent

lourdement ; les yeux caves sont cernés d'un halo bleuâtre, la pupille dilatée, le regard inexpressif et hébété. Le corps affaissé et mou, il se traîne péniblement, morne et silencieux, laissant sur sa poitrine tomber sa tête douloureuse et taciturne ; sa démarche est lente et incertaine, vacillante et parfois claudicante, sa parole embarrassée et tremblotante... Sous l'excitation de la subtile drogue, ses traits, au contraire, s'animent et se durcissent ; les pupilles se rétrécissent, l'œil métallisé s'allume et flamboie, et le verbe sort facile, scandé et comme martelé, avant de se ternir à nouveau et de se monotonsier.

a) *Troubles psychiques du thébaïsé chronique.*

Sa *mentalité* est profondément altérée, diminuée et viciée tout à la fois. L'intelligence baisse peu à peu ; le fumeur ne comprend plus comme avant ; son travail habituel lui devient de plus en plus difficile et finalement impossible. L'autocritique disparaît entièrement avec la perte du sentiment du devoir et des responsabilités. Mais le jugement n'est pas seul atteint ; l'attention ne peut plus se fixer ; elle se laisse à tout moment distraire ; le moindre effort la fatigue. La mémoire enfin décline.

Nous avons signalé, en étudiant l'état de rêverie, que l'hypermnésie qui la caractérise était uniquement reproductrice et que, d'autre part, les souvenirs évoqués sous l'excitation de l'opium s'évanouissaient avec celle-ci et ne pouvaient être volontairement rappelés. Laurent qui les connaissait bien a particulièrement insisté sur ces troubles de la mémoire et de l'intelligence. « Si l'opium, déclare-t-il, peut exciter la mémoire de *reproduction*, il ne peut que gêner et entraver la mémoire d'*acquisition*. Ces souvenirs acquis sous l'influence de l'opium puis disparus de l'esprit ne se retrouvent même pas, ou du moins fort peu, sous l'influence d'une nouvelle intoxication thébaïque, et lorsque le fumeur cherche à s'analyser lui-même, il est frappé du vide de sa vie pendant l'in-

toxication. Les conversations sont agréables, le théâtre, la musique font plaisir, on peut même analyser ce plaisir, mais il n'en reste presque rien. Cet empiètement de la rêverie diminue en somme la période d'activité fonctionnelle du cerveau, aussi bien pour l'accumulation des sensations présentes que pour le rappel des souvenirs anciens, aussi arrive-t-il que ceux-ci, rappelés moins souvent, s'effacent aussi peu à peu. Fumer l'opium de façon régulière équivaut donc à diminuer volontairement le fonctionnement et la capacité de son intelligence au profit d'une satisfaction momentanée<sup>1</sup>. »

« Si sous l'influence du coup de fouet de l'intoxication aiguë, la mémoire se précise et l'esprit s'exalte, il n'en est pas moins vrai que l'effet capital de l'opium sur la mémoire et l'intelligence est leur affaiblissement progressif. Les faits accomplis sous son influence laissent peu de traces, les souvenirs même acquis antérieurement diminuent et le fumeur imprudent devient vite inférieur à lui-même<sup>2</sup>. »

Les exemples sont malheureusement trop fréquents de fonctionnaires que leur amnésie a rendus incapables de conserver leur situation et qui, déchus de leur capacité antérieure, ont dû être rétrogradés ou même cassés. Tous les fumeurs, d'ailleurs, reconnaissent la faiblesse de leur mémoire en dehors de l'excitation thébaïque.

La *volonté* s'annihile. Alors même que l'intelligence n'est pas encore éteinte ni le jugement obscurci, malgré qu'il voie tous les dangers auxquels l'expose son obnubilation toxique, le fumeur chronique « ne peut plus vouloir ». Il se laisse aller. Il se néglige de plus en plus, et dans sa tenue et dans son service ou ses affaires, devient nonchalant et paresseux, veule et insouciant. Tout effort, physique ou moral, lui coûte. Plutôt que de prendre une décision, il patientera et

1. L. Laurent. *Essai sur la psychologie et la physiologie du fumeur d'opium*. Paris, 1897.

2. *Ibid.* *Essai sur la psychologie des excitants. L'opium*. Bull. de l'Institut gén. psychol., décembre 1902.

tergiversera — malgré l'urgence et malgré le péril. Et tel acte qui pourrait paraître aux yeux non prévenus un exemple de courage placide et d'abnégation héroïque n'est que le résultat d'une lâcheté de la volonté.

L'abdication de la volonté fait des fumeurs d'opium des êtres impulsifs, fantasques, déconcertants, irrésolus : « Il existe chez eux, dit Brunet, un état d'instabilité mentale, de variations brusques dans le jugement, les idées ou les actes, qui interdit de compter absolument sur eux. Une allure sombre, égarée par moments, une maussaderie sans cause succèdent subitement à la bonne humeur et à l'expansion. Un projet arrêté avec entrain devient tout à coup une corvée insipide ; un exercice désiré, une fatigue ; un travail facile, une accablante besogne. » Les fumeurs sont incapables de résister à leurs désirs et susceptibles de toutes les faiblesses, de toutes les turpitudes pour satisfaire à l'aise le plaisir de fumer. « Dès qu'ils désirent fumer ou en ont besoin, ils ne sont plus maîtres d'eux-mêmes : rien ne les arrêtera, ni les conventions sociales les plus respectables ni les devoirs professionnels, ni les lois de l'honneur. » Aussi comprend-on qu'on ait mis en discussion leur capacité testamentaire (Hughes)<sup>1</sup>, qu'on ait considéré leur responsabilité comme atténuée (Laurent) et qu'on prétende leur refuser un commandement ou une responsabilité. « A mon sens, affirme Petit de la Villéon, un fumeur est un être éminemment dangereux entre les mains duquel ne doit reposer ni un commandement, ni un service hospitalier, ni une responsabilité quelconque. »

*Le caractère* se ressent de cette hypotonie de la volition et de la perte de l'autocritique précédemment signalée. Le fumeur d'opium devient passif, résigné, indifférent à tout, mais son indifférence se nuance curieusement d'une teinte euphorique. Il ne se désintéresse de sa carrière, de son avenir,

1. Hughes. *Influence du méconisme chronique sur les dispositions testamentaires*. In : *Méconisme ou papavérisme chronique*. The alienist and neurologist, 1884.

de ses charges, voire de sa vie que parce que tout lui paraît bien, beau, agréable, parfait. Dégagé des soucis du vulgaire, il s'élève au-dessus des basses contingences, faisant fi des conventions mondaines ou sociales et méprisant les nécessités vitales. Pourquoi aimer ou haïr, pourquoi combattre, pourquoi lutter...? La vie est si peu de chose... que le sage et ataraxique fumeur ne doit s'en soucier. Pourvu qu'il fume et qu'à travers les nuages odorants de sa fumée grise il poursuive son rêve infatigable et magnifique qui lui permet de se hausser au niveau des plus grands génies... le reste ne compte plus... et tout, à ses yeux, va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Michaut compare l'état mental du fumeur d'opium thébaïsé chronique à celui du paralytique général avec délire ambitieux ; car dans l'exaltation de la fumerie qui l'a révélé à lui-même comme une intelligence supérieure il a pris une haute idée de ses capacités et il vous dira, ce fumeur : « A l'état normal, je ne peux pas dire deux mots sans bégayer... ; après avoir fumé, je me fais fort de faire un discours digne d'être applaudi à la Chambre » ; ou « j'écris assez mal et le travail de composition m'est pénible... Après quelques pipes d'opium, je fais des rapports *admirables* ». Or, mettez-le à l'épreuve ; le discours est une suite d'idées délirantes exprimées dans un langage peu grammatical, le rapport lui vaudra des observations peu aimables de ses chefs. On comprend le danger, conclut Michaut : « Le fumeur croit trouver dans l'opium une énergie, une vigueur intellectuelle et physique, précieuses surtout dans un pays anémiant et où la température diminue toutes les activités, et, en réalité, le médecin trouve comme cause de l'anémie, de la perte des forces, de l'affaiblissement intellectuel : l'opium. Le malade traite le médecin d'ignorant et continue à fumer. »

Il est classique de dire que le fumeur d'opium est d'une affabilité extrême ; d'un abord facile et de relation agréable, il se montre bienveillant et indulgent à l'excès, il ne connaît plus la colère ni aucun violent sentiment. Il ne faut cepen-

dant point se payer de mots. Car si l'opiomane affecte une souveraine amabilité, c'est en réalité parce qu'il se croit éminemment supérieur, affranchi de tout préjugé de rang ou de caste, dédaigneux de l'opinion d'autrui ou des coups du sort. Ne vous fiez pas à sa parole lénifiante, prometteuse et charmeresse ; il est incapable d'une démarche active, d'un service réel. Au surplus il est devenu entièrement inaffectif : l'opium a dénoué tous les liens qui le rattachaient à sa famille, à ses amis, à tout ce qu'il aimait avant. Il est l'esclave de sa pipe ; il ne vit que par elle et pour elle, fait remarquer Jean-selme. « Honneur, affections, carrière, tout est sacrifié à cette passion de plus en plus exigeante. Rien n'est plus navrant que de lire le journal d'un opiomane, où il relate, jour par jour, son calvaire, ses minutes de lucidité et de révolte contre l'opium, ses heures de lâcheté et d'abdication ! Peu à peu, le fumeur se désintéresse de tout ce qui n'est pas sa passion. Ses proches, ses amis, remarquent avec anxiété les lacunes de sa mémoire, l'inexactitude de ses assertions, la faiblesse de son jugement, l'inégalité de son caractère, le relâchement de ses liens affectifs. Il n'est plus que l'ombre de lui-même et tombe dans une torpeur invincible, au milieu d'une conversation ou d'un repas dès qu'il n'est plus sous l'influence du poison. »

A la longue, son caractère devient non seulement capricieux, fantasque et irrésolu, mais ombrageux, irritable, inquiet, hargneux et injuste, en même temps que les cauchemars viennent hanter ses nuits. Et l'euphorie se change en dépression et en hypocondrie : le fumeur souffre, se lamente et se désespère. Il ne voit plus autour de lui que jalousie, envie, hostilité. Cruellement tourmenté par d'intolérables névralgies, harcelé par d'obsédantes idées de persécution, tout son sens moral détruit par le déformant toxique, le malheureux thébaïsé est à ce moment capable de tomber aux pires déchéances et de commettre les actions les plus viles.

*L'affaiblissement du sens moral* est, en effet, très prononcé chez le fumeur d'opium comme chez le paralytique

général démentiellement satisfait auquel, nous l'avons vu, le compare Michaut. La satisfaction, la sereine et indulgente quiétude que nous avons vue constituer le fonds de l'état de rêverie chez le fumeur d'opium, incline à sa future amoralité en reculant les bornes de sa compréhension, en élevant ses conceptions imaginatives à une hauteur démesurée, au détriment de son jugement obnubilé. Les moindres fumeurs affirment cet effet amoralisant — ou immoralisant — de l'opium. « Il élargit les idées, donne une grande indulgence pour soi comme pour les autres. S'il ne rend pas complètement amoral, du moins la moralité qu'il laisse à ses adeptes affolerait un bon bourgeois... » « Il rehausse la moralité, certainement!... car il fait concevoir une moralité plus élevée que celle des codes civils, religieux, militaires, ou des salons bien pensants... »

Mais la perversion de la moralité relève encore de l'aboulie et du besoin. Cette tendance au mensonge, notamment, si couramment, si classiquement observée, est commandée d'abord par les circonstances : découverte d'une faute professionnelle, oubli, retard, erreur, négligence, ou nécessité de se procurer des heures de loisir pour fumer ou cuver son opium, de l'argent pour en acheter... Puis elle dégénère en une perversion instinctive, en une sorte d'habitude ou d'obsession mythomaniacale que J.-B. Clair, très judicieusement, stigmatise en ces termes : « Le maniaque d'opium ment d'abord par urgence, ensuite par goût, enfin par tic<sup>1</sup>. »

L'aboulie du thébaïsé qui, dans bien des cas, tient à la fois de l'hypogénésie des facultés volitives du déséquilibré toxicomane et de la torpeur cérébrale subcontinue effet direct du poison, nous paraît devoir jouer un rôle important dans la genèse de l'amoralité. Celle-ci, en effet, quand elle n'est pas constitutionnelle, ne s'acquiert pas du premier coup ; elle doit, avant de dominer l'esprit, vaincre certaines résistances.

1. J. B. Clair. *Causerie sur l'opium*. Ann. de la Soc. des Missions étrangères. Paris, 1909.

J'ai pu recevoir les confidences détaillées d'un fumeur qui avait à se reprocher plusieurs « peccadilles » (amoralité sexuelle, tentatives de chantage...). Et il semble bien qu'au début la compréhension du caractère délictueux ou immoral de l'acte apparaisse entière mais ne soit pas capable d'éveiller l'énergie suffisante pour repousser la tentation — d'autant que les premières fois il s'agit souvent de simple complicité —. L'acte est timidement accepté, après des hésitations et des velléités de refus, mais la lutte à soutenir est trop pénible pour cet aboulique. Enfin l'impunité reconnue pour des faits analogues dont il a été témoin ou confident, l'optimisme et l'insouciance morbides font le reste et assurent le développement de son amoralité dont la conscience s'efface et qui désormais adhère à la nouvelle personnalité créée par l'opium.

L'opium coûte cher et le fumeur peu fortuné, dont les dépenses augmentent du fait de la drogue et dont souvent les recettes diminuent considérablement en raison de son incapacité professionnelle croissante, en est vite réduit aux dettes, à la misère et par suite aux expédients. Ses combinaisons les plus ingénieuses mais aussi déshonnêtes pour se procurer de l'argent s'ébauchent alors dans la demi-conscience de la rêverie et la certitude morbide de leur succès aboutit à la réalisation effective du projet ainsi enfanté, si étrange ou audacieux soit-il. Les escroqueries et les vols du fumeur d'opium ne peuvent se comparer, pour leur fréquence et pour leur ingéniosité, qu'à ceux du morphinomane. Même appétit pour le poison, même inconsciente et inclairvoyante immoralité, mêmes tendances mythomaniaques<sup>1</sup> ! Petit de la Villéon s'étend avec raison sur l'idée fixe qui travaille le cerveau du fumeur : surmonter à tout prix l'obstacle — la pénurie d'argent le plus souvent — qui s'oppose à la satisfaction de sa

1. Le morphinomane se livre rarement à des actes de violence, mais il peut voler, tromper, dissiper, escroquer, faire des faux, et en général accomplir tous actes répréhensibles dénotant un manque absolu de sens moral. C. K. Mills. *Morphinomania, cocamania and general narcomania, and some of their legal consequences*. Philadelphia, 1904.

passion. « A ce moment, dit-il, sa volonté s'exalte dans un sens pathologique, son jugement se vicie, son sens moral s'obscurcit, rien ne peut l'arracher à sa ration nécessaire de poison. Et à ce sujet, je pourrais longuement vous rapporter de lamentables anecdotes : tel chef de poste, affamé d'opium, rendant son poste pour un peu de poison ; tel fumeur assassin, tel autre voleur... Et combien d'autres exemples montrent à quel degré cette funeste passion a pu vicier l'organisation intellectuelle et morale, la volonté, le jugement des individus les plus hautement et généreusement doués. »

Le rôle criminologique de l'opium n'est cependant pas à comparer avec celui de l'alcool<sup>1</sup> ou du hachich, ces deux poisons étant, de tous, ceux qui poussent le plus aux actes de violence, aux agressions et au meurtre. L'opium n'est pas meurtrier, mais seulement amoral. M. Dupré, à l'occasion de l'affaire Ullmo, esquisse l'histoire médico-légale de l'opium. La première phase de l'intoxication est, dit-il, absolument stérile en réactions criminelles et délictueuses, car elle engendre un état psychologique (exaltation voluptueuse de l'intelligence et des sens, euphorie organique et morale de tout l'être, oubli des réalités et détachement de toutes choses, effacement des soucis et des inquiétudes...) en lui-même défavorable à l'initiative et contraire à l'action. La période d'opiumisme chronique — en dehors des moments d'abstinence — serait également très pauvre en faits criminels et délictueux, en

1. Dans une conférence faite en 1893, M. G. White a comparé les effets moraux dus à la consommation de l'opium et de l'alcool dans l'armée de l'Inde-Anglaise. 73.000 Européens consomment de l'alcool; 15.000 cipayes, de l'opium. Une enquête a montré que presque tous les crimes commis par les soldats européens doivent être attribués à l'abus des boissons alcooliques, tandis que l'opium ne peut être incriminé dans aucun de ceux commis par les cipayes. Les statistiques criminalistes prouvent que l'alcool est la cause des 4,5 des crimes en Angleterre; les juristes indiens ne trouvent pas de crimes causés par l'opium (*Le Bulletin médical*, 10 décembre 1893).

Cependant, d'après Brunet, les statistiques des prisons de Hong-Kong et de Singapour imputeraient 60 p. 100 des vols et des crimes commis aux fumeurs (*fumeurs de dross*). Cf. Pellereau. *La médecine légale à l'île Maurice*. Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég., mars 1883; Aug. Ley et René Charpentier. *Alcoolisme et criminalité*. Rapport présenté au Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de Bruxelles, août 1910.

raison surtout de l'anéantissement de la volonté qui la caractérise. « L'opium en général et surtout son principal alcaloïde, la morphine, exercent, dit Dupré<sup>1</sup>, au cours des intoxications chroniques une influence néfaste particulièrement élective sur la volonté d'abord et sur le sens moral ensuite, qu'ils diminuent bien avant de compromettre l'intelligence. L'opium est, avant tout, un poison de la volonté sous tous ses modes : il diminue l'énergie, abat le courage, dégoûte de l'action et condamne ses victimes à une perpétuelle inertie ; il atteint ensuite les facultés éthiques et morales, considérées non pas comme concepts, mais comme mobiles d'action, en diminuant et en supprimant leur influence déterminante, leur vertu directrice de la conduite. Ce n'est qu'à une période beaucoup plus avancée de l'intoxication que l'opium diminue l'intelligence, et celle-ci persiste encore longtemps au milieu des ruines des autres domaines de l'activité psychique.

« C'est précisément en vertu de cet anéantissement de la volonté et de cette apathie morale que l'histoire médico-légale de l'opiomane chronique est pauvre en faits criminels et délictueux, surtout si, à cet égard, on compare l'opium à l'alcool, à la cocaïne, au hachich, etc. Ces derniers poisons provoquent, en effet, des hallucinations, de l'anxiété et des impulsions motrices qui poussent aux réactions criminelles des malades déjà mentalement affaiblis. L'opiomane, au contraire, indifférent au monde extérieur, reste tranquille, tant que sa passion demeure satisfaite et ne devient dangereux, surtout pour lui-même, que par les conséquences de son inactivité. Nous laissons de côté ici l'histoire médico-légale des périodes d'abstinence au cours desquelles l'opiomane pour satisfaire son besoin de poison, devient capable de toutes les infractions pénales. »

Les faits, croyons-nous, ne sont peut-être pas tout à fait conformes à cette estimation si minime du rôle criminolo-

1. E. Dupré. *L'affaire Ulmo*. Arch. d'anthrop. crim., de méd. lég., de psychol. norm. et pathol., août 1908.

gique de l'opium ; malheureusement pour l'éducation de ceux qui seraient tentés d'user de la drogue, ils restent, il est vrai, ignorés, d'autant, je le répète, que les délits et les crimes des opiomanes consistent le plus souvent en vols, dilapidation de deniers publics, tentatives d'escroquerie ou de chantage, fautes professionnelles... que l'on peut facilement étouffer en raison de la situation sociale du coupable.

L'opinion du professeur Dupré n'en demeure cependant pas moins fort juste en ce qui concerne l'explication psychologique des réactions médico-légales du fumeur d'opium. C'est pour satisfaire son besoin du poison, c'est pour se procurer sa nécessaire drogue qu'il s'ingénie à trouver de l'argent : d'où s'ensuit que c'est la privation et l'abstinence qui le poussent à commettre les crimes d'exaction et de concussion ou le délit d'escroquerie dont il a été maintes fois inculpé. Il n'est toutefois pas nécessaire que l'abstinence soit prolongée ni même réelle pour que s'exerce son influence. Il suffit que le fumeur prévoie l'épuisement de sa réserve, la difficulté ou l'impossibilité de se procurer de nouvelle drogue pour qu'aus sitôt il imagine, avec l'amoralité que nous lui connaissons, les moyens de remédier à son insuffisance pécuniaire ou à la rigueur des règlements prohibitifs. C'est toujours en fin de compte le besoin du toxique servi par une absence plus ou moins complète de scrupules et une hypotonie de la volonté, souvent d'origine mixte, toxique et constitutionnelle, qui se retrouve à la base des méfaits imputables à l'opium.

Une certaine catégorie de délits ou de crimes ne peuvent néanmoins recevoir cette explication : les fautes, imprudences professionnelles, dont les conséquences peuvent être incalculables si, de par sa situation militaire, politique, économique ou industrielle, le fumeur tient en son pouvoir la vie et les intérêts d'une collectivité ou d'un pays. Le faussement du jugement, l'amnésie et surtout la faiblesse de l'attention volontaire, joints à un sentiment pathologique de supériorité intellectuelle, d'infailibilité, de confiance exagérée en soi et

en la marche optimiste des événements entrent en commun dans l'appréciation de chaque cause.

Reste enfin à traiter tout le côté sexuel de la question. Nous avons eu occasion, en étudiant les opiophages, de parler de l'excitation génésique provoquée par l'opium. Les fumeurs, et surtout les fumeurs européens, abusent du toxique plus facilement que les mangeurs et versent en conséquence plus rapidement vers son aboutissant fatal, l'anaphrodisie et l'impuissance. De l'excitation génitale s'observe cependant aux débuts de l'intoxication par le fumage et en période de besoin, capable de conduire l'individu à l'outrage public à la pudeur ou l'attentat aux mœurs, à l'exhibition et la masturbation publiques ou au viol. L'assurance de l'exaltation de la puissance virile qui suit les séances intermittentes de fumage fournie par quelques initiés a même déterminé à notre sù l'éclosion de nouveaux adeptes, désireux d'apprécier personnellement le pouvoir aphrodisiaque de la drogue. Les crimes sexuels que nous venons de citer sont plutôt rares ; ce que l'on reproche surtout à l'opium est la dépravation du sens génésique, la pédérasie et le saphisme principalement ; en émoussant l'appétit et la volupté des plaisirs naturels, il favoriserait la recherche de sensations plus neuves ou plus raffinées.

La plupart de nos fumeurs, hommes ou femmes, étaient homosexuels ; mais doit-on attribuer exclusivement à l'opiumisme leurs pratiques contre nature ? Assurément non. Deux facteurs essentiels se disputent l'origine de leur perversion : une déséquilibration psychique constitutionnelle et l'influence du milieu. Point n'est besoin d'exciper de l'intoxication thébaïque pour vouloir expliquer de telles mœurs : un grand nombre de dégénérés amoraux — nullement thébaïsés — se livrent à l'homosexualité et vont jusqu'à en tirer vanité. Nous avons étudié au point de vue psychologique des homosexuels des deux sexes<sup>1</sup> et nous pouvons sur beaucoup de

1. Dupouy et Delmas. *Deux cas d'inversion sexuelle féminine. Un cas*

points les comparer aux toxicomanes : les uns et les autres sont des anormaux intellectuels ; l'opiomanie s'allie, sur le terrain de la dégénérescence mentale, avec l'homosexualité, mais celle-ci n'est pas le produit de celle-là.

Nous n'insisterons pas sur la pédérastie qui de tout temps a régné dans les régiments coloniaux et dans la marine : la privation de la femme est invoquée comme excuse... Quant aux civils qui ont séjourné en Chine et au Tonkin, ils se trouvent là-bas soumis à deux influences tendant au même but : l'instinctive répulsion pour la femme indigène et la considération excessive que l'on affiche pour la pédérastie. « La femme annamite, écrit Michaut<sup>1</sup> pour qui la syphilis, l'opiomanie et la pédérastie sont les trois éléments d'une sorte de trépied nosographique qu'on retrouve chez différents peuples d'Extrême-Orient, la femme annamite comme la femme coréenne, est généralement d'une laideur repoussante et, de plus, certaines habitudes incorrigibles la rendent hideuse (le laquage des dents en noir qui transforme la bouche en une horrible cavité qui semble édentée, l'habitude générale de chiquer du bétel qui salit la langue et les lèvres d'un jus rouge que la femme rejette à chaque instant). »

Les races orientales, d'autre part, tiennent en honneur l'inversion sexuelle qui leur semble parfaitement légitime et naturelle<sup>2</sup>. Et ce ne seraient même point les classes inférieures de la société qui, par dégradation morale, préconiseraient cette coutume, mais l'élite sociale, intellectuelle et raffinée. « Il y a tout lieu de supposer, déclare en effet Matignon<sup>3</sup>,

*d'inversion sexuelle masculine*. Journ. de psychol. norm. et pathol., septembre et novembre 1908.

1. Michaut. *Syphilis et pédérastie, fumeurs d'opium et climat*. Bull. gén. de thér. méd. et chir., 1893, p. 274.

2. Voir : Westermack. *The origine and development of the moral ideas* London, 1908. XLIII<sup>e</sup> chap. trad. par Epaulard (*homosexualité et pédérastie*) in Arch. d'anthrop. crim., mai 1910 ; et Havelock Ellis. *L'inversion sexuelle*. Trad. par A. Van Gennep. Paris, 1909.

3. J.-J. Matignon. *Deux mots sur la pédérastie en Chine*. Arch. d'anthrop. crim., janvier 1899.

que certains Chinois raffinés au point de vue intellectuel recherchent dans la pédérastie la satisfaction des sens et de l'esprit. La femme chinoise est peu cultivée, ignorante même, quelle que soit sa condition, honnête femme ou prostituée. » La femme ne compte pas pour l'Oriental. L'Annamite fortuné ne se promène pas avec une femme, mais avec son boy. Ce sont encore des boys qui assurent le service des fumeries, des boys au visage insexué et aux allures efféminées induisant parfois le nouveau venu en erreur, et qui, au surplus, se prêtent complaisamment à tout ce qu'on leur demande.

Sans donc vouloir de parti pris rejeter l'opinion d'observateurs avisés et consciencieux pour qui « l'un des premiers effets de l'opium est la perversion de l'instinct génésique, la perte du sens moral et l'affaiblissement de la volonté », nous aurions tendance à incriminer au point de vue des aberrations sexuelles bien plutôt le terrain et l'influence favorisante du milieu que le toxique surajouté.

\*  
\* \*

### β) *Troubles physiques.*

Les troubles physiques du thébaïsé chronique <sup>1</sup> vont de pair avec les troubles intellectuels et, de même que ceux-ci atteignent toutes les facultés, de même ils frappent tous les organes, avec une prédilection marquée pour les fonctions sécrétoires.

L'aspect et la physionomie du fumeur nous sont connus. Il est classique cependant de décrire deux types bien différents : le petit fumeur, ne dépassant pas 10 pipes par jour, bien portant, gros et gras (l'opium, modérateur de la nutrition, favoriserait l'obésité...) et le grand fumeur allant parfois jusqu'à 150 pipes, cachectique à la mine terreuse, aux yeux

1. Nous regrettons vivement pour la rédaction de ce chapitre d'avoir eu trop tard connaissance de l'excellent article de Gaide sur l'opiomanie dans le *Traité pratique de pathologie exotique* de Grall et Clarac.

creux et ternes. Cette distinction n'existe guère que chez les indigènes d'Extrême-Orient. Les fumeurs européens, non ancestralement préparés comme ces derniers aux effets de l'opium et plus portés à l'abus par l'ardeur de leur tempérament et la curiosité native de leur caractère, maigrissent tous considérablement mais leur maigreur est parfois masquée par une bouffissure œdémateuse du visage.

*Motilité.* — La force musculaire est très diminuée ; au moindre effort, le sujet est pris d'essoufflement, d'oppression, de palpitations, de sueurs, et éprouve un sentiment de fatigue accablante. Les mouvements sont lents et incertains. La démarche, chez les vieux fumeurs, est pénible, hésitante, chancelante, titubante, ataxique comme dans la maladie de Duchenne. Un tremblement menu s'installe aux extrémités, surtout perceptible aux mains et à la langue, la trémulation de ce dernier organe déterminant des troubles de la parole, bégaiement, achoppement et élision syllabiques, très comparables à la dysarthrie de la paralysie générale. Des parésies ou paralysies diverses s'observent, faisant faucher la jambe du fumeur ou tomber sa main ou son pied (paralysie des extenseurs des doigts ou des orteils déterminant une paralysie analogue à la paralysie saturnine ou alcoolique). Certains troubles que nous signalerons ultérieurement sont dus, d'autre part, à des accidents parétiques : vomissements incoercibles et diarrhée chronique par paralysie des muscles lisses de l'estomac et de l'intestin, dyspnée par paralysie des muscles de Reissessen, incontinence d'urine et spermatorrhée par paralysie vésicale et prostatovésiculaire, amblyopie, diplopie, larmoiement par paralysie de la musculature externe ou interne de l'œil.

Tous ces accidents moteurs s'accompagnent de troubles sensitifs, paresthésies, anesthésies, névralgies, etc., dépendant d'une *polynévrite thébaïque* et de troubles intellectuels d'origine confusionnelle (amnésie rétro-antérograde, difficulté de l'attention, obnubilation mentale avec parfois

onirisme délirant et syndrome de Korsakoff). Il nous faut noter cependant qu'ils s'observent avec une prédilection marquée chez les fumeurs qui sont en même temps alcooliques. A la période terminale l'atrophie musculaire est considérable et l'émaciation squelettique.

*Sensibilité.* — Nous n'avons pas à revenir sur les troubles transitoires de la sensibilité pendant ou immédiatement après le fumage : l'hyperesthésie sensorielle, à ce point accusée que le tic-tac d'une montre devient intolérable et qui est une des raisons pour lesquelles le fumeur réclame expressément une atmosphère de calme et de recueillement ; l'acénesthésie, à laquelle nous avons fait jouer un rôle important dans l'interprétation psychologique de l'état de rêverie thébaïque et que recherchent les thérapeutes préconisant l'action de l'opium dans certaines affections douloureuses aiguës (crampes d'estomac, coliques néphrétiques, etc.), et les sybarites ayant reconnu la disparition sous son influence de la sensation de fatigue musculaire et désireux de jouir d'un idéal repos ou de faire naître en eux une nouvelle et toute factice activité intellectuelle.

Au cours du thébaïsme chronique, la sensibilité périphérique est diversement atteinte. C'est, au début, une hyperesthésie diffuse avec paresthésies, fourmillements, picotements, douleurs vagues dans les membres, démangeaisons tenaces comparables à celles des cocaïnomanes, moins vives en général et ne sollicitant pas aussi énergiquement le grattage, siégeant à la face<sup>1</sup>, aux ailes du nez, aux lèvres, au front, aux parties génitales, au devant de la poitrine et à la partie postérieure du tronc, quelquefois à la paume des mains et à la plante des pieds. Ces démangeaisons peuvent cependant aller jusqu'au prurit et les douleurs affecter le type des névralgies les plus rebelles. La peau se marbre en outre, au

1. Ces démangeaisons dont le siège particulier est la face provoquent chez le fumeur d'opium un geste familier auquel on le reconnaît facilement, celui de passer constamment la main sur son visage comme pour en chasser une invisible mouche.

niveau de la figure, du cou, du cuir chevelu, de placards érythémateux ou ortiés avec sensation de cuisson pénible ; elle s'écaille et desquame.

Puis, à cette hyperesthésie succède une hypoesthésie générale au tact mais surtout à la douleur (par piqûre, pincement, brûlure...) et cette analgésie coïncidant avec une conservation encore entière des fonctions musculaires (le système musculaire est le dernier à s'affecter) est tout à fait remarquable : Libermann aurait observé des fumeurs parfaitement éveillés garder sur leur corps pendant quelques minutes un charbon ardent sans s'en apercevoir. La sensibilité viscérale participe à cette abolition fonctionnelle.

Malgré cette analgésie superficielle et profonde, il est de règle que les thébaïsés se plaignent de douleurs névralgiques ou plutôt névritiques, parfois d'une extrême violence, frontales, costales, mais principalement osseuses et articulaires, de crampes musculaires ; la peau enfin est souvent le siège de sensations thermiques douloureuses, de feu dévorant ou de froid glacial.

*Sécrétions.* — La caractéristique de l'opium est de tarir les sécrétions. La fonction sudoripare est d'abord exaltée et nous avons noté les sueurs abondantes qui inondaient le fumeur au moindre mouvement, mais celles-ci se font de plus en plus rares et finissent par devenir presque nulles. L'opium s'éliminant en grande partie par la peau et par ses glandes, c'est à l'irritation produite par ce travail d'expulsion que paraissent dues les démangeaisons, les sueurs et les dermatoses sèches précédemment signalées. Une heure environ après l'apparition des picotements et du prurit, des sueurs sourdent spontanément ; elles cessent en même temps que la sensibilité cutanée s'émousse.

La salive s'épaissit et se raréfie, ce qui entraîne une sécheresse désagréable de la bouche et du pharynx que le fumeur combat généralement par de petites gorgées de thé. Toutes les autres sécrétions, gastro-intestinales, hépatiques, génito-

urinaires, etc., sont pareillement diminuées ; nous les passons en revue avec leurs appareils réciproques.

*Sommeil.* — De ce trouble des fonctions sécrétoires nous pouvons, avec Salmon <sup>1</sup>, rapprocher les troubles du sommeil. Le sommeil est troublé de plusieurs façons : par l'insomnie, par la torpeur narcosique et par les rêves. Nous avons déjà signalé l'insomnie des fumeurs pendant et après leur état de rêverie ; ils somnoient, lucides ou vaguement obnubilés, attendant un sommeil qui ne vient pas ou n'apparaît que tardivement. L'insomnie peut se montrer rebelle et s'accompagner de crises terribles de palpitations chez les fumeurs chroniques qui arrivent à ne plus dormir que deux ou trois heures par nuit ; cette privation du sommeil a certainement une influence favorisante considérable sur l'émaciation du thébaïsé et sur sa cachexie terminale.

Nous n'insisterons pas davantage sur les différents états de torpeur narcosique, de somnolence stupide et de coma qui suivent les excès : nous en avons parlé à propos des ivresses. Nous signalerons seulement des crises d'hypersomnie, qui succèdent heureusement chez certains fumeurs à une série de nuits insomniques ou à une « cuite » d'opium, crises réparatrices durant de douze à vingt heures et plus. De temps en temps, nous explique un fumeur, j'ai des « nuits d'écrasement » pendant lesquelles je dors d'un sommeil lourd et profond, extrêmement prolongé et sans rêves, ou bien j'éprouve un besoin de repos complet, avec possibilité de rester deux jours entiers sans bouger du lit ou de la natte, sans manger ni boire, *ni fumer*, sans aller à la selle et presque sans uriner.

Quant aux rêves, ils sont de deux ordres : agréables ou pénibles. Le rêve agréable est le véritable rêve d'opium ; ses caractères sont exactement ceux de la rêverie, du moins de la rêverie passive que nous avons décrite dans le chapitre

1. A. Salmon. *La fonction du sommeil. Physiologie. Psychologie. Pathologie.* Paris, 1910.

précédent ; il est seulement plus automatique, plus décousu, plus incohérent que la rêverie ; comme elle, il est imprégné d'optimisme béat, paré de riantes couleurs, rempli d'immensité et d'éternité. Ce qui domine essentiellement le rêve du fumeur d'opium, c'est une sensation subjective de bien-être physique et moral, de béatitude suprême. Quant à son contenu, il est extrêmement variable, sous l'immédiate dépendance du caractère et de l'intelligence du sujet : rêve lascif quelquefois, rêve de voyage ou d'avenir le plus souvent, mais toujours rêve euphorique et riant. Les images du rêve d'opium ont encore cette note particulière d'être plus colorées, plus nettes, surtout *plus rapides* que celles du rêve habituel et normal. Son thème enfin est plus continu et plus personnel ; le rôle qu'y joue le fumeur plus actif.

En règle générale, le travail subconscient du rêve continue la poursuite de l'idée ou du projet que le fumeur évoquait avant de s'endormir, ou le ressassement de la préoccupation qui assiégeait sa pensée. Cette continuité du rêve et de la rêverie permet ainsi au fumeur d'orienter son rêve, mais seulement dans une certaine mesure ; car, l'embranchement une fois amorcé, la direction du rêve échappe complètement à la volonté et n'obéit plus qu'aux incitations automatiques du subconscient.

Ainsi qu'il arrive chez la plupart des intoxiqués, affligés d'une évanescence mémoire, les thébaïsés ne se souviennent que difficilement et fugitivement de leurs rêves, malgré la précision et l'harmonieuse liaison des images ; il leur est généralement impossible, sauf immédiatement au réveil, d'en donner une description tant soit peu détaillée ; ils ne se souviennent guère que de l'impression de béatitude alanguie et d'euphorie sublime dans laquelle ils se sentaient plongés, au milieu d'un élargissement illimité de l'Espace et d'un allongement infini du Temps.

Cependant des cauchemars surviennent, des rêves affreux où l'horrible s'allie au démesuré et au surhumain, d'où le

fumeur s'éveille en sursaut, terrorisé, palpitant et anxieux, ainsi qu'un délirant alcoolique. Ces cauchemars ne se montrent guère que chez les sujets alcoolisés, affectés de tares névro ou psychopathiques particulièrement lourdes, atteints d'altérations organiques concomitantes (insuffisance hépatique surtout), ou parvenus à la période ultime, cachectique, de l'intoxication thébaïque. Après un excès inaccoutumé, des rêves pénibles peuvent passagèrement surgir, mais ils ne s'installent pas à demeure comme dans les cas précédents. Huc et Armand ont insisté avec raison sur le rôle de l'appoint alcoolique et Anglade<sup>1</sup> a rapporté l'observation tout à fait démonstrative d'un couple de fumeurs d'opium : le mari, sobre, était demeuré parfaitement calme, alors que la femme, buveuse de vin en même temps que fumeuse d'opium, fille au surplus d'un père délirant, avait été prise d'un délire terrifiant. Ces fumeurs alcoolisés ou hépatisés, souffrant de l'action combinée de plusieurs intoxications exo ou endogènes, sont à rapprocher des buveurs de laudanum dont Th. de Quincey et Poe nous ont décrit avec une horreur tragique les épouvantables cauchemars.

Avant de clore ce paragraphe, rappelons que Laurent a signalé l'impossibilité de l'hypnose dans l'intoxication aiguë, même légère, par la fumée d'opium (Ball avait fait la même remarque chez les morphiniques).

*Appareil digestif.* — La gorge est constamment sèche, la soif ardente, la langue chargée, la constipation opiniâtre (par diminution des sécrétions des glandes intestinales et sécheresse de la muqueuse auxquelles viennent encore s'ajouter la paralysie des fibres lisses de la tunique musculuse et la perte de la sensation du besoin de défécation) et ne permettant qu'une selle maigre et marronnée tous les huit ou dix jours. L'inappétence est complète ; le fumeur ne mange pour ainsi dire pas et l'on reste surpris à le voir sub-

1. Anglade. *Un couple de fumeurs d'opium*. Communication à la Société de médecine de Bordeaux. Le Caducée, 5 septembre 1908.

sister avec une alimentation aussi restreinte. Une véritable inflammation de tout le tube digestif est enfin la conséquence des abus prolongés : la langue est sèche, saburrale, rouge sur les bords ; les dents noires se déchaussent et tombent ; les gencives sont fuligineuses et saignantes ; une douleur spontanée se montre à l'épigastre, irradiée à l'abdomen, exaspérée par la pression ; des crises diarrhéiques alternent avec la constipation. Le foie surtout est touché et l'opium a sur lui une action élective ; les selles se décolorent par suite de l'acholie, ou bien de la congestion hépatique s'installe, passant à la chronicité (hépatite toxique des thébaïsés) et favorisant l'éclosion secondaire d'une hépatite infectieuse et suppurée.

Toutes les muqueuses, en résumé, paraissent se crispier sous l'influence de la fumée d'opium et leurs sécrétions se tarissent. A l'état de besoin, au contraire, ou à la période terminale, c'est le phénomène inverse qui se produit, et l'on voit s'établir une diarrhée colliquative et des vomissements très abondants. « La constipation des fumeurs, constate Laurent, n'est maintenue que par l'absorption répétée du toxique, rapidement remplacée par de la diarrhée colliquative si l'on dépasse de quelques heures le moment habituel de fumer. C'est même là, comme dans la morphinomanie, un des écueils du traitement, cette diarrhée étant probablement due, comme l'a dit M. Séglas, à l'élimination intestinale des alcaloïdes. »

*Appareil génito-urinaire.* — Le rein et la vessie manifestent leur souffrance par différents symptômes. Les urines, d'abord abondantes (polyurie initiale ou intermittente par excitation du centre sécrétoire : l'opium en petite quantité est diurétique), chargées de mucus tout au début de l'imprégnation ou lorsque le fumeur se trouve en état de besoin (par irritation de la muqueuse vésicale, de la prostate et des glandes uréthrales), se font rares chez l'intoxiqué chronique, foncées, fortement odorantes, hypoazoturiques et albumi-

neuses (par congestion rénale passagère, puis par néphrite toxémique avec sclérose de l'organe<sup>1</sup>).

L'étude des modifications urinaires au cours de l'opiumisme chronique et surtout de ses accès de psychose aiguë ou subaiguë est du plus haut intérêt. Nous n'avons malheureusement pu dans les cas qui nous ont été soumis nous livrer à des examens suffisamment précis et complets. Nous le regrettons d'autant plus vivement que le professeur Régis vient à nouveau d'attirer l'attention des aliénistes sur les relations de la crise urinaire avec la phase de réveil du délire onirique<sup>2</sup> et que nous lui devons la relation d'un cas de psychose thébaïque subaiguë chez un fumeur dans les urines duquel l'examen chimique décéla encore la présence de morphine trois mois après la cessation complète de l'opium.

La miction fréquente au début (pollakiurie accompagnant la polyurie, mais dépendant aussi de l'irritation du col), devient par la suite douloureuse et difficile — douloureuse par suite de la concentration des urines et de la diminution de la sécrétion muqueuse de l'urèthre, — difficile en raison de la paralysie vésicale. Des efforts puissants des muscles abdominaux sont nécessaires pour expulser l'urine de son réservoir. Le jet s'élance faiblement, s'arrêtant dès que s'amointrit l'effort d'expulsion. La vessie, inerte, ne se vide pas et demeure en rétention partielle. La sensation pénible de cuisson — manifeste surtout après un excès inaccoutumé — disparaît avec l'habitude et avec l'éroussement de la sensibilité ; mais la dysurie parétique demeure : la sensibilité du col s'efface, le besoin d'uriner se perd comme tout à l'heure celui de la défécation, l'urine s'accumule dans la vessie dont la contractilité faiblit, et la distend peu à peu.

Nous avons déjà signalé, en parlant des mangeurs comme des fumeurs d'opium, l'action de la drogue sur la fonction

1. Cf. *Les albuminuries morphiniques étudiées par Levinstein.*

2. *L'Encéphale*, mai 1914.

sexuelle. Nous avons montré que ses premiers effets pouvaient consister en de l'excitation génitale — surtout d'ordre psychique — variable suivant les circonstances et suivant l'aptitude individuelle. Mais rapidement l'opium se révèle sédatif puissant de l'énergie virile, d'abord en affaiblissant le pouvoir réflexe de la moelle, ensuite en tarissant la sécrétion spermatique. Nicolas a nettement établi l'existence de ce double mécanisme de la frigidité et de l'impuissance. Quand l'on fume jusqu'aux confins de l'ivresse, l'érection se produit facilement si le sujet se complait en des idées lascives, les sensations voluptueuses naissent aussi vives qu'à l'état normal mais l'éjaculation est retardée (certains de nos fumeurs restaient en érection une heure, une heure et demie avant de pouvoir éjaculer). « C'est là, dit-il, évidemment une action nerveuse (l'éjaculation étant le dernier degré d'un acte réflexe dont le point de départ est aux extrémités du nerf honteux interne et la terminaison dans la contraction des canaux spermatiques). Si cet acte est retardé, c'est que le pouvoir réflexe de la moelle est amoindri. »

Avec les progrès du thébaïsme, la sensibilité spéciale s'émousse comme les autres, la volupté décroît et l'éjaculation devient très difficile, puis impossible. Enfin toute érection cesse d'être réalisée, la glande ne secrète plus et déchoit; le testicule se ratatine au fond des bourses et se sclérose.

La femme serait, dit-on, beaucoup moins influencée que l'homme au point de vue sexuel. Cette remarque a surtout été faite chez les fumeuses d'Extrême-Orient et l'action du climat suffirait à expliquer cette différence. « Les climats des tropiques, affirme Claude Farrère<sup>1</sup>, amollissent et dépriment les mâles, mais les femelles, au contraire, en reçoivent un coup de fouet qui cingle leur ardeur aux plaisirs, — à tous les plaisirs —. » Nous avons reçu, sur ce point, des confidences féminines parfaitement conformes à cette opinion.

1. Claude Farrère. *Les Civilisés*, p. 216.

Les fumeuses, par contre, que nous avons connues en France sont aussi frigides que les fumeurs sont impuissants; seulement leur métier, un peu spécial, les oblige parfois à résister à leur anaphrodisie et à surmonter leur répugnance. On note chez elles l'irrégularité puis la suppression des règles. Nicolas ne signale pas d'avortements chez les indigènes d'Extrême-Orient et a constaté chez celles qui n'ont pas commis d'abus excessifs ou trop prolongés la possibilité de la fécondité et de l'allaitement. Et il ajoute ce détail curieux : quand son enfant est malade, la mère lui insuffle sur le visage une bouffée de fumée d'opium ; elle le force ainsi à absorber par la voie pulmonaire une certaine quantité de toxique. La susceptibilité de l'enfant pour l'opium est nettement émoussée, preuve que le poison passe dans le lait.

Toutefois les enfants procréés par de grands intoxiqués ne sont que des produits dégénérés, scrofuleux et rachitiques, arriérés et idiots, voués le plus souvent à une mort précoce.

*Appareil respiratoire.* — La respiration perd de son ampleur, de sa fréquence et de sa régularité. Le thébaïsé chronique, d'autre part, éprouve dans les bronches et dans les fosses nasales une sécheresse pareille à celle de la bouche. Vers la fin, au contraire, ou dans les états de besoin, la rhinorrhée et la bronchorrhée accompagnent la diarrhée et les vomissements. On observe assez fréquemment des congestions aiguës du poumon et presque fatalement de la bronchite chronique, de l'emphysème avec toux suffocante, pseudo-asthmaticque, et une sorte de pneumokoniose spécifique, thébaïque. La fumée d'opium finit, en effet, comme certaines poussières, siliceuses, calcaires, métalliques, etc., par déterminer une véritable pneumonie chronique de la base, siégeant de préférence du côté où le fumeur a l'habitude de se coucher. Les fumeurs d'opium enfin meurent souvent d'une tuberculose pulmonaire, au développement de laquelle contribuent pour une part importante la dénutrition générale de l'organisme et l'irritation locale du poumon incessamment répétée.

*Appareil circulatoire.* — L'oppression et les palpitations dont souvent se plaignent les fumeurs d'opium tiennent autant aux troubles de l'appareil respiratoire qu'à ceux de l'appareil circulatoire. La dilatation du cœur droit avec toutes ses conséquences (insuffisance tricuspidiennne, asystolie) peut succéder aux congestions pulmonaires aiguës ou chroniques des thébaïsés et à la stase sanguine qui en résulte. Le cœur et les artères, d'autre part, souffrent manifestement d'une parésie de leurs fibres contractiles et c'est à cette lésion que Matteï attribue les convulsions que présentent certains opiomanes. Le pouls des fumeurs d'opium est habituellement lent, faible, arythmique.

### C. — LES PSYCHOSES THÉBAÏQUES

*(Délire narcotique. Accès subaigus et accidents aigus du thébaïsme chronique. Psychoses chroniques).*

Un certain nombre d'accidents aigus ou subaigus, à forme délirante ou convulsive, ont été mis sur le compte du thébaïsme chronique; il convient toutefois de ne pas les accepter sans critique, car pour quelques-uns d'entre eux leur origine est très contestable. Il faut se rappeler tout d'abord que tous les opiums n'ont pas le même coefficient toxique, tous les organismes la même susceptibilité pathologique, tous les cerveaux la même formule réactionnelle. « Le grand fumeur, dit Gaide<sup>1</sup>, est sous le coup d'une intoxication chronique dont les effets dépendent des conditions suivantes : de la provenance de la substance, de son mode de préparation, de la dose journallement employée, du tempérament et de la condition sociale du fumeur. » L'on n'oubliera, non plus, en second lieu, que l'opium est souvent de mauvaise qualité (dross), saupoudré de morphine ou mélangé de hachich, ni que le fumeur est fréquemment doublé d'un

1. Rapport Gaide. In Santarel. *Quelques notes médicales sur Ssé-Mao*. Ann. d'hyg. et de méd. colon., 1902, p. 179.

alcoolique. Ambiel insiste pour expliquer la gravité de certains cas sur le rôle de la vacuité de l'estomac chez les Chinois pauvres, Huc et Armand sur les excès d'alcool (eau-de-vie de sorgho, de millet ou de riz), Nicolas sur la nocuité du dross lequel, contrairement au chandoo, aurait provoqué chez lui des troubles très accusés. « Quoi qu'il en soit, jamais avec le dross pur je n'ai senti ce bien-être général que donne l'opium. Même en ne fumant qu'une dose excessivement faible, j'ai eu de la céphalalgie et des crampes d'estomac. L'action sur la sensibilité est plus accusée que celle du chandoo ; après trois pipes j'ai eu un commencement d'anesthésie de la plante des pieds avec démarche ataxique, un malaise général qui a duré toute la nuit, puis des vomissements. Le cerveau n'est pas excité ou l'est mal, les idées sont incohérentes, difficiles à associer. On dirait que les principes les plus nauséeux et les plus toxiques persistent seuls. Rien d'étonnant alors que celui qui ne fume que cette substance ait le sommeil troublé par des cauchemars, comme dans les exemples cités par le D<sup>r</sup> Armand, qu'il n'obtienne que des résultats désastreux pour la santé ».

L'influence de la race, son impressionnabilité particulière à l'opium, est certainement très importante dans le déterminisme variable des accidents aigus ; mais peut-on lui attribuer un rôle prépondérant comme le veulent Lewin et Pouchet, pour qui « les doses élevées d'opium provoqueraient des convulsions et du délire chez les nègres et les Malais, tandis que chez les Caucasiens elles sont suivies d'une narcoïse profonde »<sup>1</sup>.

Nous nous sommes déjà expliqué sur ce point au chapitre des opiophages et émis l'opinion, d'accord en cela avec la plupart des auteurs modernes, que certains délires hilarants ou furieux sont dus non à l'opium mais au chanvre. L'ivresse joyeuse et loquace dont parle lord Jocelyn<sup>2</sup>, que suffit à faire

1. Lewin et Pouchet. *Traité de toxicologie*. Paris, 1903, p. 20.

2. ... « A 9 heures du soir, on peut voir ces tristes victimes dans tous

éclater — chez de vieux habitués — la première pipe et qui se termine par un coma complet, est une ivresse hachichique. De même l'amok des Javanais<sup>1</sup>, état terrible de confusion mentale hallucinatoire finissant assez souvent par la mort avec ou sans phénomènes convulsifs et dans lequel on trouve à l'autopsie une congestion cérébrale et pulmonaire allant jusqu'à l'hémorragie méningée et l'apoplexie, doit figurer au bilan du hachich (Nicolas).

Malgré tout, il semble que chez le thébaïsé exclusivement intoxiqué par l'opium mais épuisé et cachectique (devenu fatalement victime de nombreuses intoxications endogènes par insuffisance viscérale et glandulaire), un délire narcotique, analogue au délire alcoolique, puisse se déclarer. Des hallucinations pénibles, dégoûtantes ou terrifiantes, à prédominance visuelle, viendraient assaillir le fumeur parvenu à ce stade ultime de l'intoxication. « Les images les plus dégoûtantes, les scènes les plus atroces se déroulent devant lui. C'est ordinairement pendant la nuit, où il cherche en vain le sommeil, que ces images le poursuivent et l'obsèdent ;

les états qui résultent de l'ivresse de l'opium. Les uns entrent à moitié fous, poussés par le terrible appétit qu'ils ont dû vaincre à si grand-peine pendant le jour; les autres, encore sous l'effet d'une première pipe, rient et parlent sans raison, tandis que sur les canapés voisins gisent d'autres malheureux, immobiles et languissants, avec un sourire idiot sur la face, trop accablés par l'effet du poison et trop absorbés par leur cruelle jouissance pour faire attention à ce qui se passe autour d'eux. La dernière scène de cette tragédie s'accomplit ordinairement dans une pièce écartée de la maison, une véritable chambre des morts, où sont étendus, raides comme des cadavres, ceux qui sont arrivés à cet état d'extase que le fumeur d'opium recherche follement, image du long sommeil où son aveugle folie le précipitera bientôt ». Lord Jocelyn, cité par Delasiauve. *Des diverses formes mentales. Folies ou délires par intoxication*. Journ. de méd. ment., 1863, p. 213.

1. ... « A Bornéo, à Sumatra, à Batavia, dans la race malaise, la fumée de l'opium, bien loin de donner lieu à un assoupissement tranquille, détermine, au contraire, une excessive exaltation... Après avoir fumé ses pipes, le Malais devient furieux, il dégaine son redoutable cric, dont la pointe acérée est toujours trempée dans le suc des strychnos qui abondent dans le pays, court dans les rues en poussant des cris sauvages, et malheur à ceux qui se rencontrent sur son passage... » Baraillier, médecin en chef de la marine, professeur à l'École de médecine de la marine à Toulon. in Réveil, *thèse citée*, p. 79. Voir également : Van Brero. *Sur l'amok*. Ann. méd. Psychol., décembre 1896, p. 364.

tantôt il se voit entouré de crapauds et des animaux les plus immondes, tantôt un dragon de feu tourne autour de lui et l'entraîne dans un gouffre béant ; il est soumis à toutes les tortures de l'enfer boudhique ; d'autres fois encore il embrasse sa femme et c'est un spectre hideux qu'il serre dans ses bras et dont les débris informes viennent joncher la couche nuptiale »<sup>1</sup>.

Des observations publiées par Libermann, nous détachons celle-ci qui nous paraît typique :

« X... 30 ans, fils de fumeur, fumeur lui-même depuis neuf ans, consomme depuis un an 40 grammes par jour)... « Au mois de février 1860, son intelligence qui était assez nette jusqu'à ce moment se troubla ; il avait souvent des absences ; sa mémoire était devenue d'une faiblesse extrême ; il ne se sentait plus capable d'aucune espèce de travail. Son appétit, qui était demeuré exceptionnellement robuste, malgré ses excès d'opium, diminua en même temps. Il était pris tous les matins de vomissements et ne digérait presque plus. Sa nourriture consistait, presque exclusivement, en bouillie de farine de riz.

« Au mois d'août il fut pris d'hallucinations fréquentes ; il lui semblait souvent que sa table était couverte de crapauds ou d'araignées ; quand il embrassait sa femme ou ses deux enfants, il voyait un squelette horrible, et il fuyait avec dégoût. C'était surtout pendant la nuit que ses idées délirantes atteignaient leur maximum d'intensité ; il poussait alors des cris, ses yeux étaient hagards et tout son corps se couvrait de sueurs. Dans le même mois, il fut pris également d'une faiblesse musculaire, qui fut bientôt suivie d'un tremblement presque continu des extrémités supérieures et surtout des deux mains. Il ne retrouvait un peu d'intelligence qu'en fumant l'opium. Tous ces symptômes allèrent en s'aggravant jusqu'en décembre 1860.

« État à cette époque. — Émaciation extrême ; figure jaune, osseuse ; les yeux sont ternes, le regard inquiet et hagard ; les avant-bras et les mains sont affectés d'un tremblement continu, les extrémités inférieures d'une faiblesse extrême. Quand il marche, il fauche du pied ; du reste, il peut à peine faire quelques pas.

« Il s'exprime avec peine, sans aucune suite ; la langue est sujette à un tremblement intermittent, qui le force à bégayer. Il est en proie aux hallucinations les plus étranges ; souvent,

1. Libermann. *Op. cit.*, p. 357-358.

quand il mange, il s'arrête tout à coup parce que sa tasse de thé lui semble remplie de sang humain; les personnes qui l'entourent se transforment en démons; la nuit, il est hanté par les images les plus terribles. Il est emporté par un dragon rouge et livré tout vivant aux tortures de l'enfer; il crie et se démène alors dans ses nuits sans sommeil, jusqu'au matin. Il s'endort généralement aux premières lueurs du jour. Dans la journée, après une vingtaine de pipes, la lucidité intellectuelle revient en partie; il cause alors un peu; le reste du temps il est morne et silencieux.

« L'état du malade ne fit qu'empirer. Tous les signes de la paralysie progressive se déclarèrent au mois de février 1861 et il mourut quelque temps après. »

Déjà nous avons signalé les ivresses thébaïques hallucinatoires et dit leur entière analogie clinique avec les accès aigus et subaigus de l'opiumisme chronique. L'ivresse thébaïque, comme toutes les ivresses d'ailleurs, s'observe aussi bien chez l'intoxiqué chronique que chez l'accidentel. Le pronostic des accès de psychose doit seulement être plus réservé chez le premier en raison de l'atteinte plus profonde de l'organisme par le poison. Le délire narcotique, en effet, se terminerait fréquemment dans ce cas par la mort, soit au milieu d'attaques convulsives (Morache), soit après passage à la chronicité (Libermann). Michaut, d'autre part, rapporte des cas de delirium tremens survenu chez des blessés, hospitalisés après un traumatisme quelconque et sevrés brusquement d'opium. Ce délire athébaïque est à rapprocher du delirium tremens amorphinique de Pichon.

Existe-t-il enfin des psychoses thébaïques chroniques, analogues à celles de l'alcoolisme? Les opinions sur ce point manquent de détails et de précision et sont parfois contradictoires.

Les anciens psychiatres, Pinel<sup>1</sup>, Georget<sup>2</sup>, parlent bien d'aliénations déterminées par l'abus de l'opium, mais sans

1. Pinel. *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*. Paris, an IX, p. 25 et 38.

2. Georget. *De la folie*. Paris, 1820, p. 223.

fournir aucun renseignement. Esquirol <sup>1</sup> soutient, sans plus, que l'abus de l'opium cause souvent la lypémanie et conduit les mélancoliques au suicide. Morel <sup>2</sup> étudie longuement la dégénérescence thébaïque, mais il ne reconnaît pas à l'opium de psychose spéciale.

Libermann qui a longtemps vécu au milieu des fumeurs d'opium décrit chez eux :

Un délire de persécution hallucinatoire (les thébaïsés se croient poursuivis et menacés par des ennemis imaginaires) ;

De la manie aiguë ;

De la dépression mélancolique avec idées de suicide ;

Une forme de délire narcotique, très fréquent puisqu'il l'a observé 92 fois chez 863 fumeurs, tantôt aigu et passager (21/92), tantôt permanent et chronique. En ce cas, « il s'accompagne d'une grande faiblesse intellectuelle ; le malade est complètement incapable de s'occuper de ses affaires ou de se livrer à une suite d'idées. La mémoire est abolie, en partie ou en totalité ».

L'idiotie ;

La paralysie générale (Cf. Michaut, *op. cit.*).

Pour Jeanselme, au contraire, « le fumeur invétéré n'est pas sujet, comme l'alcoolique, à de violentes crises d'excitation et jamais il n'est nécessaire de l'interner. D'après les observations concordantes des médecins aliénistes des Indes anglaises et néerlandaises, l'opium est rarement l'origine de maladies mentales ».

Ces deux opinions paraissent bien difficilement conciliables, et cependant chacune renferme une part de vérité qu'il s'agit de découvrir parmi l'inexpliqué ou le sous-entendu qui la masque. Tout en reconnaissant la parfaite exactitude des assertions de Jeanselme, il faut ajouter que, si le fumeur est quelques rares fois un confus halluciné et délirant et excep-

1. Esquirol. *Des maladies mentales*. Paris, 1838, p. 213.

2. Morel. *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*. Paris, 1857.

tionnellement un agité — c'est-à-dire un malade dont l'état d'aliénation est pour tous *évident* —, il est toujours un déprimé et un affaibli intellectuel, souvent un mélancolique à idées de suicide, et que s'il n'est jamais nécessaire de l'interner, il serait fréquemment utile de le faire. Quand des asiles d'aliénés fonctionneront en Indo-Chine et que les indigènes consentiront à y faire traiter leurs malades, nous y rencontrerons, nous en sommes persuadé, un grand nombre de fumeurs. Déjà à Paris nous en connaissons plusieurs qui ont échoué à l'asile ou à la maison de santé en raison de leurs troubles mentaux. Notons enfin que certaines statistiques établies en Chine ou en Indo-Chine indiquent un pourcentage de 7 à 10 p. 1000 de fumeurs manifestement aliénés.

Les malades de Libermann, d'autre part, étaient incontestablement des fumeurs d'opium et des délirants hallucinés, mais c'étaient aussi — pour beaucoup d'entre eux — des alcoolisés et des fumeurs de chanvre. L'action de l'alcool est trop connue pour que nous en parlions. Celle du chanvre<sup>1</sup> ou des plantes analogues (stramoine, dogga<sup>2</sup>...) est peut-être encore plus nocive.

De l'analyse des travaux parus sur la question et des observations publiées il n'en reste pas moins acquis que l'usage de fumer l'opium occasionne des troubles mentaux indéniables, dont la caractéristique est la dépression, la confusion et la déchéance intellectuelle.

La dépression mélancolique, avec lassitude générale,

1. Sur 827 aliénés placés dans les asiles du Bengale en 1872, 276 (c'est-à-dire 1/3) devaient leur insanité au hachich (chang ou ganjā des Indiens). Sur 428 aliénés non criminels admis pendant l'année, 172 (ou plus d'un tiers) avaient perdu la raison pour la même cause. Ann. Méd. Psych., 1873, p. 520. Voir également : John Davidson, Bruno Battaglia, Thomas Ireland, Meilhon, Clouston, J. Warnock, *op. cit.*

2. Parmi les causes de folie relevées chez les naturels de l'Afrique, D. Greenlees mentionne au premier rang l'alcoolisme et une intoxication spéciale par la dogga, plante presque identique au chanvre indien, dont la fumée détermine des accès d'excitation maniaque. Duncan Greenlees. *La folie chez les naturels de l'Afrique méridionale*. The Journ. of ment. Sc., 1. p. 95.

dégoût de la vie et idées de suicide, s'observe fréquemment, comme d'ailleurs dans toutes les intoxications chroniques exo ou endogènes. G. Shearer, frappé du nombre considérable des suicidés par l'opium, qualifiait l'opiomanie « la plus sûre destruction de la santé, de la propriété et de la vie »<sup>1</sup>.

K. M'Leod<sup>2</sup> fait les mêmes constatations. E. Martin, analysant le Si-yuen-lu, remarque que le suicide et l'aliénation mentale ne s'observent que chez les alcooliques et les fumeurs d'opium.

La confusion mentale se présente sous différents aspects. Nous n'avons plus à nous occuper de l'onirisme si particulier de la rêverie thébaïque ni des états hallucinatoires provoqués par une ivresse anormale ou un accès de narcotisme aigu ou subaigu. Mais la confusion mentale tend parfois à passer à la chronicité et prend alors le masque de l'hébétude et de la torpeur (idiotisme des anciens auteurs) avec inconscience complète de la situation, désorientation dans le temps, le milieu et l'espace, phénomènes hallucinatoires effrayants. L'intoxiqué de longue date arrive presque fatalement à ce stade de confusion, en même temps que l'épuise la cachexie terminale. On ne saurait évidemment attribuer ces accidents confusionnels à la seule intoxication thébaïque ; le délabrement de l'organisme entier, et en particulier les lésions du foie et des reins, doivent pour une grande part contribuer à leur genèse ; mais il en est de même pour l'alcoolisme et depuis longtemps Klippel, Régis et Chevalier-Lavaure, M. Faure, Vigouroux, ont montré toute l'importance du rôle que l'insuffisance hépatique ou hépato-rénale jouait dans la production des syndromes confusionnels chez les alcooliques et tous les intoxiqués de cause exogène.

Un véritable délire peut venir se greffer sur le fonds de

1. Georges Shearer. *Notes relatives à la folie et autres maladies nerveuses en Chine*. The Journ. of Ment. Sc., 1875.

2. Kenneth M'Leod. *Statistique et causes du suicide chez les Indiens*. Bengale Social Assoc. 1879

confusion mentale chronique : les opiomanes se croient espionnés, poursuivis, persécutés par une bande d'ennemis lancés à leurs trousses ; ce délire toxique de persécution, à base confusionnelle et hallucinatoire, est en tous points comparable à celui des alcooliques. (Il faut ajouter, d'ailleurs, qu'il survient de préférence chez ceux qui joignent l'alcool à l'opium.)

Cet état de confusion mentale chronique, dans lequel trop souvent se terminent les jours des fumeurs d'opium, s'accompagne ordinairement d'accidents de polynévrite, moteurs, sensitifs et trophiques, et le tableau qu'à leur dernière période offrent les thébaïsés chroniques répond, volontiers, à ce que certains décrivent sous l'appellation de démence polynévritique : affaiblissement intellectuel prononcé et décrépitude physique ; amnésie étendue, désorientation énorme, délire incobérent et fabulant, hallucinations visuelles et auditives diverses, émaciation considérable avec fonte musculaire, douleurs névritiques extrêmement pénibles, troubles parétiques variés... Seul l'état des réflexes ne se trouve pour ainsi dire jamais noté dans les observations des auteurs ; et cependant, j'ai pu personnellement constater une diminution très nette des réflexes dans un cas d'opiumisme chronique avec sensations de fourmillement et de picotement généralisées aux extrémités, douleurs à la palpation des masses musculaires, hypoesthésie, tremblement, amyotrophie, etc.

Avec le professeur Régis nous ne croyons pas cependant qu'il faille isoler cette variété de confusion mentale pour cette seule raison qu'elle possède un concomitant névritique, inconstant au surplus, et créer avec elle une entité nosologique particulière, une *psychose de Korsakoff*<sup>1</sup>. Un point à nos yeux beaucoup plus important que cette réunion fortuite chez le même sujet de deux manifestations, l'une cérébrale et l'autre périphérique, dues au même toxique, est le caractère pseudo-déméntiel de cette confusion chronique. La plupart

1. Voir Régis. *Précis de Psychiatrie*. Article *Polynévrite*, p. 719.

des auteurs admettent, en effet, que l'opiumisme chronique verse dans la démence. Or, il nous paraît difficile d'accepter l'existence des démences vésanique et paralytique d'origine thébaïque bien que la paralysie générale thébaïque soit mentionnée par presque tous, à la suite de Libermann. Les malades que cet observateur remarquable décrit, ceux également de Michaut, présentent bien un affaiblissement global des facultés intellectuelles avec parfois délire absurde de grandeur comme celui des paralytiques généraux, un tremblement généralisé avec prédominance aux extrémités, des mouvements de trombone de la langue et un embarras considérable de la parole, mais les symptômes oculaires caractéristiques, l'inégalité pupillaire et le myosis avec signe d'Argyll Robertson, ne sont signalés nulle part, non plus que la lymphocytose céphalo-rachidienne ni les ictus. Les multiples accidents parétiques ou paralytiques (paraplégie surtout) qui, avec la cachexie, dominent la situation physique de ces malades, ne se voient, d'autre part, que très rarement dans la P. G. classique et se rencontrent, au contraire, avec une fréquence marquée dans la polynévrite. Aussi pensons-nous que tous les cas de paralysie générale progressive mis au compte du thébaïsme chronique n'appartiennent pas à la maladie de Bayle, mais à celle de Korsakoff.

Quant à la démence simple, banale, de cause toxique, assimilable à la démence alcoolique, classiquement admise, nous ne la nions pas, mais nous n'osons non plus l'affirmer. Les cas de démence thébaïque qui nous ont été rapportés nous ont paru beaucoup plus justiciables de la confusion mentale chronique avec terminaison ou appoint démentiel que d'une démence toxique autonome et non confusionnelle. Nous rappellerons à ce sujet les travaux de Dupré<sup>1</sup> sur les psychopo-

1. Dupré. *Psychopolynévrites*. In *Traité de pathologie mentale* de Gilbert Ballet, 1903. — Dupré et René Charpentier. *Les psychopolynévrites chroniques*. *L'Encéphale*, avril 1908. — Dupré et René Charpentier. *Psychopolynévrite chronique et démence*. *L'Encéphale*, février 1909.

lynévrites chroniques, non pour reconnaître avec son école l'existence de psychopolynévrite sans polynévrite cliniquement appréciable, mais pour souligner une fois de plus les liens qui unissent la confusion mentale chronique aux états démentiels de source toxique.

Citons, pour terminer, l'opinion de Tarenetzki <sup>1</sup> pour qui l'opiomanie pourrait faire éclater l'épilepsie <sup>2</sup>. Cette affection est cependant peu répandue chez l'Annamite dont le système nerveux, moins sensible que celui des Européens, réagit aussi moins violemment.

1. Tarenetzki. *L'emploi du saké au Japon et les fumeurs d'opium en Chine*. Wratsh, 1894, n° 45.

2. Cf. L'épilepsie tabagique. Gilbert Ballet et Maurice Faure. *Attaques épileptiformes produites par l'intoxication tabagique*. C. R. de la Soc. de biol., 17 février 1899 et Méd. Mod., 15 février 1899, p. 97; Gy. *Le tabagisme*. Thèse Paris, 1909.

---

### CHAPITRE III

#### PÉRIODE DE DÉCHÉANCE OU DE TERMINAISON. LA MORT DES FUMEURS D'OPIUM.

La terminaison naturelle du fumeur d'opium est donc, ainsi que nous le laissons comprendre tout à l'heure, la cachexie et la mort au milieu d'un effondrement total de l'organisme physique et de la personnalité morale que Brunet décrit ainsi<sup>1</sup> :

« La troisième période, que j'appelle de déchéance, arrive rapidement, si le fumeur d'opium continue les doses croissantes. A l'abandon moral et intellectuel, qui s'est installé peu à peu et s'accroît, succède la déchéance organique où le corps, après l'intelligence, va sombrer peu à peu. Par suite de l'affaiblissement graduel de la volonté, le malheureux intoxiqué devient comme un enfant qui se laisse aller à ses impulsions, fantasque, déconcertant, irrésolu, et surtout incapable de résister au moindre désir, fût-il absolument opposé aux lois de la moralité et de l'honneur. Il devient capable de tout : mensonge, absence de dignité, acte frauduleux ou indélicat, sans qu'il ait le sentiment exact de la gravité de ces faits. A ce point, le corps tout entier ne tarde pas à se ressentir et du poison et de la faiblesse cérébrale. Tous les organes, plus ou moins saturés, commencent à ne plus fonctionner ; le foie, qui emmagasine les produits toxiques, est le premier à dérailler ; les organes digestifs en subissent le

1. Brunet. *Désintoxication du fumeur d'opium par la suppression brusque et l'emploi momentané du chanvre indien.* Le Progrès médical. 22 juin 1901, p. 402.

contre-coup, l'appétit diminue, les digestions sont difficiles, la maigreur et la teinte jaune des téguments s'installent peu à peu. Les reins sécrètent de moins en moins, l'urine est rare, haute en couleur ; l'intestin devient de plus en plus paresseux, la constipation augmente à un degré incroyable. Les fonctions sexuelles jusqu'au désir sont complètement éteintes; enfin le cœur, subissant à son tour la dégénérescence, commence à faiblir et avoir des faux pas.

« Le malade, incapable de tout effort physique comme il l'était de tout effort intellectuel, s'achemine vers une cachexie qui se rapproche beaucoup comme apparence extérieure de la cachexie cancéreuse. C'est une dénutrition générale avec teinte jaune des téguments, maigreur excessive, sécheresse de la peau, inappétence et dégoût de tout. Parvenu à ce degré, le fumeur est presque toute la journée sous l'action du poison, complètement abruti et ne sort du rêve que pour rester dans une morne torpeur. Végétant sans se rendre compte de sa situation, il est à la merci du moindre accident qui brise le mince fil de son existence. »

Huc emploie pour stigmatiser cette fin les expressions les plus dures et malheureusement tout à fait méritées<sup>1</sup> : « A part quelques rares fumeurs qui, grâce à une organisation exceptionnelle, peuvent se contenir dans les bornes d'une prudente modération, tous les autres vont rapidement à la mort, après avoir passé successivement par la paresse, la débauche, la misère, la ruine de leurs forces physiques et la dépravation complète de leurs facultés intellectuelles et morales. Rien ne peut distraire de sa passion un fumeur déjà avancé dans sa mauvaise habitude. Incapable de la plus petite affaire, insensible à tous les événements, la misère la plus hideuse et l'aspect d'une famille plongée dans le désespoir ne sauraient le toucher. C'est une atonie dégoûtante, une prostration absolue de toutes les facultés et de toutes les énergies. »

1. Huc. *L'empire chinois*, 3<sup>e</sup> édit. Paris, 1857, t. I, p. 34, 35.

Le fumeur d'opium ressemble à un spectre, tant saillante est sa maigreur et terreuse sa peau. C'est, suivant l'énergique expression de Sirr, un squelette idiot. Les yeux, aux pupilles dilatées, sont ternes, flétris, profondément enfoncés dans l'orbite, la figure décharnée, livide, avec les lèvres et les paupières d'un violet sale, la voix faible, presque éteinte, la démarche embarrassée, chancelante, puis impossible même en dehors de toute complication. La soif est ardente mais tout appétit absent et les digestions nulles; les aliments traversent l'intestin comme un tube inerte et une diarrhée s'établit que rien ne peut tarir. C'est le signal de l'agonie; la constipation cesse dès que l'organisme est à bout de résistance. Des produits muqueux sécrétés en abondance s'écoulent en même temps par l'urèthre et le nez ou sont expulsés par expectoration; des sueurs visqueuses suintent le long du corps. Marastique et grabataire, secoué d'un tremblement convulsif, hypothermique et impotent, l'intelligence sombrée dans l'amnésie et la démence, le thébaïsé s'endort lentement de son dernier sommeil après des souffrances sans nombre, passant insensiblement du coma à la mort, ou bien il meurt subitement, emporté par une syncope.

La mort survient ainsi fatalement par l'évolution toute naturelle de l'intoxication chronique dont elle constitue l'ultime phénomène. Elle peut cependant se produire précoce et accidentelle, spontanée ou provoquée.

L'opium étant un poison cardiaque, une syncope peut brutalement enlever le fumeur après un excès d'opium, après une fatigue, un surmenage du cœur, quelle qu'en soit la cause (intoxication, exercice pénible, émotion vive, maladie intercurrente, état de besoin, etc.). Le fumeur d'opium peut encore mourir foudroyé par une congestion ou une hémorragie cérébrale au cours d'un accident aigu ou subaigu (ivresse comateuse ou convulsive, délire thébaïque...) ou d'un état de besoin prolongé. L'état de besoin dont nous décrirons les souffrances au chapitre suivant est un moment extrêmement

critique pour le fumeur. Martyrisé par d'intolérables douleurs, épuisé par un flux intestinal et par des vomissements incessants, en proie à la céphalée et à l'insomnie, tenaillé par un irrésistible besoin de fumer, tout palpitant et angoissé, il est à la merci d'une syncope, d'une hémorragie cérébrale, d'un état d'exaltation pseudo-maniaque d'origine confusionnelle, peut-être même d'un véritable accès de delirium tremens athébaïque ; parfois encore, las de lutter, désespéré ou anxieux, il se suicidera.

Le suicide est si fréquent chez le fumeur d'opium européen qu'il en constitue pour ainsi dire la fin naturelle. Les circonstances les plus diverses le conditionnent, tantôt physiques et tantôt morales. Le fumeur se suicide, en effet, dans un raptus anxieux comme l'alcoolique poursuivi par ses hallucinations, ou bien dans une crise de douleurs névralgiques, dans un accès de dépression mélancolique, ou encore, à froid en quelque sorte, par honte d'une vie gâchée, par désespoir de ne pouvoir se libérer d'un vice dégradant, par un dernier sentiment d'honneur enfin et pour échapper aux humiliantes et tristes conséquences d'un acte déshonorable ou criminel consenti en une minute d'aberration. « Pertes de réputation, d'honneur, d'argent, de santé, de situation sociale, de famille, de carrière, d'avenir, mariages manqués, unions malheureuses, responsabilités engagées, compromissions, abandons, malheurs irréparables, indécitesses, fautes de toute espèce..., dirons-nous avec Brunet <sup>1</sup>. Qu'elle est longue et tristement chargée la liste des détresses et des infortunes qu'a semées par le monde une drogue si exigeante, qu'après lui avoir tout sacrifié il faille encore la payer de sa vie ! »

Ce suicide s'accomplit généralement par le revolver et quelquefois par l'opium lui-même, le désespéré fumant pendant vingt-quatre ou trente heures de suite, « jusqu'à la mort »,

1. F. Brunet. *La mort des fumeurs d'opium*. Le Bulletin médical, 14 octobre 1903, p. 839.

tout comme certains alcooliques, se tuent par l'absinthe, buvant jusqu'au coma foudroyant.

La mort du fumeur d'opium peut enfin être amenée par une des nombreuses complications greffées à la faveur du poison sur cet organisme débilité, notamment par une congestion pulmonaire aiguë ou chronique, une insuffisance tricuspiddienne et son aboutissant, l'asystolie, par une tuberculose pulmonaire, par une hépatite, par une maladie intercurrente, immédiatement et mortellement aggravée. En règle générale, déclare Libermann, 1/10 des maladies de la classe pauvre de Shangai proviennent de l'abus de l'opium. Corre<sup>1</sup> insiste sur la dysenterie chronique des fumeurs d'opium et Santarel<sup>2</sup> sur la rapidité avec laquelle évolue chez eux le paludisme : « Il n'y a pas même lutte dans l'organisme ; l'envahissement est si rapide qu'en quelques jours l'homme est emporté, là où l'Européen résistera pendant plusieurs mois. » L'expérience a démontré que, parmi les courriers postaux qui font le service entre Ssé-Mao et Montzé et entre Ssé-Mao et Muong-Hou, ne sont malades que ceux qui fument l'opium. Après quelques voyages, ils meurent ou bien sont hors d'état de continuer leur service. Ceux qui ne fument pas vont plus vite et ne sont jamais malades.

1. Corre. *Traité clinique des maladies des pays chauds*. Paris, 1887.

2. Santarel. *Op. cit.*

## CHAPITRE IV

### L'ABSTINENCE. L'ÉTAT DE BESOIN. LA DÉTHÉBAISATION.

Le fumeur d'opium, au bout d'un temps plus ou moins long suivant qu'astreint à une discipline rigoureuse il se condamne à ne prendre sa pipe que le soir et après son dîner, c'est-à-dire toujours au même moment, ou que, irrégulé dans ses habitudes, il se laisse aller à « tirer sur le bambou » à toute heure disponible de la journée, éprouve le besoin d'aspirer à nouveau les vapeurs de la drogue : il s'est créé par l'usage continu de l'opium une seconde nature qui témoigne elle aussi d'impérieuses exigences. Aux heures accoutumées de la pipe, si ce besoin reste insatisfait, un malaise général surgit, une sorte de tiraillement, de crispation intérieure avec angoisse, palpitations, tremblement, frissons, sueurs...

Prolongé, ce malaise général s'accroît : c'est l'état de *besoin*. Les souffrances qu'il occasionne sont atroces et les troubles qu'il détermine peuvent conduire à la mort ; le très grand fumeur, consommant de 100 à 150 grammes par jour, qui cesse brusquement de fumer meurt presque fatalement dans le coma le deuxième ou troisième jour.

L'abstinence peut être volontaire — pratiquée dans le but de se guérir d'une pernicieuse habitude — ou accidentelle et plus terrible encore, car il manque alors cet encouragement que l'on se donne à soi-même et qui vous aide à supporter la douloureuse épreuve en faisant luire derrière elle le but poursuivi, la libération de la drogue malfaisante et avilissante. Déjà avec ce soutien moral qu'est le désir, la volonté de vaincre, la lutte est extrêmement pénible, d'autant que le

fumeur manque précisément de cette énergie psychique qui lui serait tant nécessaire. « Cherche-t-il à suspendre ses séances de fumerie, alors des troubles graves éclatent aussitôt : hébétude, tendance à la syncope, spasmes et inquiétudes dans les jambes, douleur oppressive dans la poitrine, énervement, crises de larmes et de désespoir. On ne peut rester ni debout, ni couché, ni assis, ni obtenir le sommeil. Des nausées, des vomissements surviennent, on tousse, on crache, le goût est mauvais, les extrémités se refroidissent malgré les couvertures accumulées et les boules d'eau chaude; la faiblesse est si profonde qu'on traîne à peine les pieds, et, cloué sur place, les douleurs des membres inférieurs l'exaspèrent. Comment résister à ce supplice, sachant qu'il n'y a qu'à se laisser aller à prendre la pipe pour dissiper, comme par enchantement, les tortures du moment, pour les remplacer par un heureux apaisement, et qu'on n'a que ce seul moyen d'échapper à la souffrance qui vous broie ? Il faudrait une volonté énergique ou intacte, or c'est précisément la perte la plus rapide et la plus complète que fasse le fumeur d'opium » (Brunet).

L'état de besoin donne naissance à différents troubles physiques et mentaux dont l'acuité peut aller jusqu'au delirium tremens athébaïque pour certains auteurs et jusqu'à la mort : le génie de l'opium, disent les Chinois, est un dieu tellement jaloux de ses serviteurs qu'il punit de mort ceux qui lui sont infidèles.

Le fumeur, en cet état, se sent fatigué sans raison, mal à l'aise, déprimé, abattu, courbaturé avec la sensation d'être « ligotté ». Il bâille, crache, mouche (le nez coule comme une fontaine), transpire, larmoie, bave, éprouve des bouffées de chaleur et des frissons glacés, grelotte malgré une chaleur torride de 35 ou 40° à l'ombre. Il se sent incapable de se livrer à ses occupations accoutumées, à son travail ou à ses plaisirs favoris ; il tomberait dans une prostration stupide s'il ne devenait presque aussitôt la proie anxieuse d'un énerve-

ment atrocement douloureux. Des crampes brisent ses membres, puis d'intolérables névralgies, lancinantes, fulgurantes, térébrantes, le piquent, le brûlent ou le broient. « Rien ne peut les calmer : ce sont des pointes d'aiguilles ou des épines qui transpercent les membres, des fourmis qui brûlent la peau, des contractures qui tordent, des fulgurations qui déchirent, des crampes qui broient. L'insomnie est complète, la sensibilité exaspérée au point que le moindre bruit, la plus faible lumière, l'odeur la plus ténue s'amplifient et deviennent des obsessions. Après quelque temps de ce supplice l'énervement et la surexcitation sont démesurés et s'exaltent... »

Des vomissements répétés, une diarrhée colliquative et bilieuse épuisent le patient dont le foie est congestionné, lourd et douloureux, le cœur affolé, le cerveau hanté d'images obsédantes. Le besoin de fumer le tenaille et le harcèle. A grands cris il réclame sa pipe et son pot d'opium, pendant qu'une angoisse formidable l'étreint et que des hallucinations, surtout visuelles, le jettent dans l'épouvante et la terreur : ce sont des lumières qui s'agitent, des animaux immondes qui l'entourent, le poursuivent et s'élancent sur lui, des vers qui le rongent, des précipices béants qui s'entr'ouvrent, des ennemis grimaçants et rugissants qui s'apprêtent à le sacrifier, de l'eau qui monte, submergeante, des flammes qui le dévorent, des cercueils qui l'engloutissent..., des choses sans nom qui défilent, s'étendent, s'allongent, se multiplient à l'infini.. Toute sa vie passée se déroule devant lui avec ses misères, ses chagrins, ses deuils, ses fautes, ses turpitudes..., et des pensées l'assaillent sans qu'il puisse les chasser ; il se reproche, s'accuse, se repent, a honte et peur ; maintenant c'est la mort qu'il appelle et non pas l'opium. Un délire hallucinatoire s'empare de lui qui peut affecter la forme et atteindre l'intensité du *delirium tremens* ou revêtir le type maniaque : une véritable crise d'agitation furieuse le dresse sur son lit ou le lance à travers la chambre.

Nombreux sont les opiomanes qui meurent ainsi par la pri-

vation brusque, spontanée ou accidentelle, de leur indispensable poison. Et leur fin est parfois dramatique, telle la mort de ce sergent de la légion étrangère, contée dans la Revue de Paris<sup>1</sup>. Au cours d'une campagne contre les pirates d'Indo-Chine son camarade est tué et leur fumerie commune ainsi que le pot d'opium saisis et inventoriés. Un malaise général l'envahit, qui croît progressivement et se mue en énervement, en exaspération nerveuse indéfinissable avec insomnie, préoccupations obsédantes, angoisse précordiale, arythmie cardiaque, scènes hallucinatoires qui provoquent chez lui une réaction anxieuse de défense : il se met à tirer des coups de fusil dans les ténèbres menaçantes, d'où une alerte sans raison en pleine brousse au milieu de la nuit et la panique de tout un poste dont les hommes, réveillés en sursaut et subitement égarés par une terreur insensée, tiraient comme lui, tiraient dans le noir, criblaient de balles cette horrible forêt peuplée de fantômes. Mais écoutons le récit de ses souffrances :

« Tout d'abord, je n'ai eu qu'un mouvement d'humeur : je ne fumerai pas pendant quelques jours, ce ne sera qu'une privation de plus. Le malaise, cependant, persiste et s'aggrave. J'ai dans la tête des bourdonnements singuliers ; des points lumineux dansent devant mes yeux...

« Je suis allé me recoucher sur mon lit de feuilles sèches et pendant de longues heures je me suis tordu par terre sans trouver le repos. Cramponné aux poteaux de l'abri, le corps raidi, j'essayais de rester immobile les yeux clos. Tous les bruits de la forêt bourdonnaient dans mes oreilles et toujours la même plainte sanglotait. Je me suis efforcé de ne pas entendre, de m'isoler, et peu à peu je me suis engourdi... Des coups de feu m'ont réveillé... Je me suis assis sur une caisse de munitions et je suis resté là, les coudes sur mes genoux, les reins brisés jusqu'à ce qu'une nouvelle alerte m'ait encore une fois mis debout. Cette nuit atroce ne finira-t-elle pas ? Des spasmes nerveux contractent ma gorge, mes poings se crispent et je guette le jour, le jour qui ne veut point venir...

« L'approche de la nuit, cependant, réveille mes inquiétudes. Je vois

1. X. *L'ennemi invisible*. Revue de Paris, 1<sup>er</sup> juillet 1903, p. 129.

avec terreur l'ombre s'abattre... Plus impérieux encore qu'hier soir le désir d'opium me torture et la même agonie va recommencer. Il me semble, quand j'essaie de rester immobile, que de fines aiguilles s'enfoncent de toutes parts dans ma chair. Je sens la piqure s'exaspérer ; j'étends la main, mes dents grincent et se serrent et je me relève d'un bond. Je sors et je m'assieds par terre un moment. Devant mes yeux le sol noir se creuse, des sillons lumineux passent et disparaissent et peu à peu je vois surgir des images monstrueuses. Je vois, je vois distinctement la citadelle maudite et les pieux aigus des palissades et les têtes lamentables plantées au sommet. Et j'entends des rires cruels. Derrière le parapet, parmi tous ces bandits qui se cachent, il en est un qui me regarde obstinément. C'est un visage borgne et l'œil unique me fascine sanglant et rouge ; il me verse un effroi sans nom, des ondes de terreur me parcourent et me glacent : des cris montent à ma gorge ; je veux fuir et je ne puis bouger et j'entends près de moi des détonations, le vacarme d'un assaut.

« Ces deux nuits d'insomnie m'ont brisé. Je marche péniblement, les jambes vacillantes, et mes yeux clignotants ne peuvent supporter la lumière grise du jour. Je puis à peine manger...

« Dans l'après-midi mes souffrances m'ont ressaisi. Ce sont dans la face, des névralgies atroces, des mains dures et maigres qui serrent mes tempes, des pointes aiguës qui pénètrent jusqu'au cerveau et des crampes qui courent comme des traits de feu dans mes reins et dans ma poitrine. J'ai voulu marcher un peu ; mes jambes affaiblies tremblent et se dérobent. Le médecin ne comprend rien à mon mal et farouche, je n'ai rien voulu dire...

La mort en état de besoin survient de plusieurs manières, par syncope (la mort subite dont la cause reste souvent insoupçonnée est fréquente chez les fumeurs d'opium), par épuisement, par congestion cérébrale avec quelquefois des accidents épileptiformes analogues à ceux que l'on observe chez les morphinomanes brusquement sevrés<sup>1</sup>, par suicide, etc. Aussi, quoi qu'en disent certains auteurs, qui osent

1. Leidesdorf. Wiener medicin. Wochensch, 1874.

Calvet. *Essai sur le morphinisme aigu et chronique*. Thèse Paris. 1876.

Dalbanc. *Morphinomanie*. Thèse Paris, 1877.

Jacques. *De quelques accidents produits par la morphine*. Thèse Paris. 1882.

P. Garnier. *De l'état mental et de la responsabilité pénale dans le morphinisme chronique*. Ann. Méd. Psychol., 1886, p. 351.

défendre l'usage modéré de l'opium fumé qu'ils considèrent « comme inoffensif et parfois avantageux », soutiennent que le sevrage brusque ne provoque ni hallucinations, ni tremblement comme chez les morphiniques de Levinstein, « preuve indirecte que la fumée de chandoo ne contient pas ou très peu de morphine », et qui eux-mêmes ne sont souvent que de malheureux intoxiqués mourant de leur opiumisme comme d'autres, historiens de la morphine, sont morts du même mal qu'ils dénonçaient, nous croyons fermement qu'il est dangereux de procéder à la déthébaisation brutale d'un fumeur d'opium, depuis longtemps adapté à son poison. Comme pour la cure de démorphinisation, la désintoxication des opiomanes par la méthode lente et par la méthode brusque a chacune ses partisans. La première consiste non pas à diminuer progressivement le nombre de pipes jusqu'à cessation complète — c'est là un procédé irréalisable — mais à substituer aux pipes des pipules de chandoo, de dross ou d'extrait thébaïque (Laurent va jusqu'à donner 1<sup>er</sup>,50 d'opium par jour, avec comme anti-dysentérique du naphtol et de l'extrait de belladone), des gouttes de laudanum, des granules ou des injections de chlorhydrate de morphine, dont on usera par doses décroissantes. Cette méthode offre de gros inconvénients ; le malade ne peut se décider de plein gré à descendre au-dessous d'une certaine quantité d'opium en nature, solide ou liquide ; il ne se guérit pas de son appétit pour le toxique et s'il cesse (ce qui est tout à fait exceptionnel) de fumer, c'est pour devenir un opiophage ou un morphinomane. Beaucoup d'auteurs la condamnent donc, Brunet et Jeanselme entre autres.

La méthode de suppression brusque que ceux-ci préconisent offre une période critique de cinq à sept jours dont l'on combat les troubles par une médication appropriée : calmante et analgésiante, bains chauds, bromures, chloral, morphine <sup>1</sup>,

1. Nous ferons remarquer que dans ladite cure « par suppression brusque » les auteurs n'excluent pas l'emploi du principal alcaloïde de l'opium, dont l'efficacité est souveraine chez les fumeurs d'opium en mal de déthébaisation.

sulfonal, aconitine, asa-fœtida, extrait de chanvre indien<sup>1</sup> dont l'action euphorique et exhaltante « relève l'intelligence et la gaieté du malade, si gravement affaiblies par la privation de l'excitant ordinaire » (Brunet); tonicardiaque et diurétique, caféine, théobromine, huile camphrée; reconstituante, glycérophosphate de chaux et de fer, jus de viande, ovolécithine...

Malgré toute l'énergie de cette thérapeutique dont les heureux résultats affirment l'excellence, nous estimons que lorsqu'on en a le temps et les moyens on peut user de la méthode lente qui a l'inappréciable avantage sur la précédente de ne point faire, comme celle-ci, souffrir atrocement le patient et de lui laisser courir le risque d'une mort subite par syncope cardiaque. Mais cette méthode devra comporter une technique particulière dérivée de celle que notre maître, le professeur Joffroy, a instituée pour le traitement des morphiniques.

Le malade est soumis à l'isolement et à une surveillance des plus rigoureuses, sevré même de visites (on ne saurait trop se méfier des visiteurs d'un toxicomane), encouragé à poursuivre avec ténacité son traitement; mais surtout l'on doit se garder de lui expliquer tous les détails de la méthode. On substitue au fumage de chandoo l'ingestion d'extrait thébaïque en pilules, soit d'emblée si le fumeur n'a pas l'habitude de fumer continuellement et sans règle, à toute heure du jour ou de la nuit, au gré de son désir sans cesse renaissant, soit, dans cette dernière éventualité, après quelques jours (8 ou 15) de fumage discipliné, c'est-à-dire que pendant ce laps de temps on n'autorisera le fumage qu'à une certaine heure de la journée et que le nombre de pipes, ou plutôt le poids d'opium fumé, sera limité, en rapport avec celui fumé antérieurement. Notre maître distinguait avec infiniment de raison chez les morphinisés ce qu'il appelait la ration d'entretien, c'est-à-dire la dose de morphine nécessaire au malade pour qu'il n'éprouvât

1. Fleming préconisait déjà le chanvre indien dans le traitement des opiophages, associé au lupulin et à l'acide phosphorique.

aucun malaise, et la ration de luxe, quantité superflue que l'on pouvait dès le premier jour supprimer sans inconvénient. La ration d'entretien varie naturellement suivant chaque sujet : le morphinomane avouant 1<sup>er</sup>,50 ou 2 grammes de morphine par jour pouvait en général descendre d'emblée à 0<sup>er</sup>,40 et celui qui ne dépassait pas habituellement 1 gramme, à 0<sup>er</sup>,20 ou 0<sup>er</sup>,25. Il en est de même pour les fumeurs d'opium ; tel fumeur consommant une moyenne de 20 grammes (80 ou 100 pipes) peut sans souffrance et sans trouble aucun abaisser le chiffre de sa consommation à 5, 6 ou 7 grammes (20 à 30 pipes), une diminution analogue s'appliquant proportionnellement aux cas moindres ou supérieurs.

Le premier temps consiste donc à discipliner le fumage ; le deuxième à remplacer celui-ci par l'ingestion que nous préférons à l'injection hypodermique. On emploie généralement en Angleterre, lorsque l'on adopte la méthode de déthébaisation lente, des granules de 0,003 à 0,004 milligrammes de chlorhydrate de morphine. Nous estimons cependant qu'il est préférable d'utiliser l'extrait d'opium, moins toxique que la morphine et se rapprochant davantage du chandoo, dont nous ne parlons pas en raison de la prohibition de son importation malgré qu'en pareilles circonstances son usage thérapeutique soit courant dans l'Orient et son efficacité reconnue. Une dose de 6 à 8 centigrammes de morphine, correspondant par conséquent à 0,30 et 0,40 d'extrait thébaïque, serait suffisante pour équilibrer approximativement les effets de 40 pipes, équivalant à 10 grammes de chandoo. En réalité, le tempérament particulier du sujet et sa susceptibilité vis-à-vis des divers produits opiacés interviennent dans l'estimation de la dose d'extrait donnée en remplacement du chandoo et l'on pourra utilement se baser sur les propres déclarations des malades lesquels ont presque toujours été privés de leur pipe à un moment donné et pour un temps plus ou moins long et ont dû recourir, pour n'en point

trop souffrir, aux pilules palliatives (Laurent, nous le répétons, donnait jusqu'à 1<sup>er</sup>,50 d'opium).

Admettons que la dose suffisante soit de 0<sup>er</sup>,40, on prescrira des pilules ainsi composées :

Extrait thébaïque . . . . .	0 <sup>er</sup> ,02
Poudre de quassia amara . . . . .	0 <sup>er</sup> ,01

Excipient (réglisse, extrait de gentiane, miel, ad. lib.) Q. S. pour une pilule de 0<sup>er</sup>,15 (argentée si l'on veut) n° 20.

Ces pilules seront prises, suivant les cas, espacées régulièrement à raison d'une toutes les heures, ou irrégulièrement distribuées, leur répartition à certaines heures de la journée étant en rapport avec les moments habituels des séances de fumage et par suite avec la montée périodique des désirs et les paroxysmes de l'angoisse, ou enfin laissées à la libre disposition du fumeur, pratique que nous ne saurions guère recommander, convaincu de la nécessité de discipliner rigoureusement tout le traitement des toxicomanes.

Le deuxième temps de ce traitement est ainsi constitué par le remplacement de la pipe par la pilule. Il est de toute importance de donner une dose d'opium suffisante pour que ses effets puissent équilibrer approximativement ceux produits par la fumée de chandoo; avant de trouver cette dose un certain tâtonnement est parfois nécessaire. La substitution étant enfin opérée sans avoir occasionné de troubles sérieux, il n'y a plus, après quelques jours d'attente, qu'à procéder au troisième temps de la méthode, la *décroissance progressive des doses à l'insu du malade*. Celui-ci doit rester dans l'ignorance complète du procédé; l'on doit, au contraire, lui persuader que la cure de déthébaïsation ne commencera que dans le délai d'un mois ou six semaines, lorsqu'il aura pris suffisamment de forces pour la supporter sans danger ni souffrances. *Il ne faut pas que le malade sache qu'on le déthébaïse*. Cet élément psychothérapique est capital et

notre maître Joffroy en a montré l'absolue nécessité dans le traitement des morphiniques.

L'on continuera donc à donner au malade ses 20 pilules journalières, mais la quantité d'opium diminuera régulièrement d'un ou d'un demi-centigramme. Les pilules doivent avoir toujours *le même volume, la même consistance, la même amertume* due au quassia et dont la présence empêche l'opiomane de se rendre compte, au goût, de leur moindre teneur en opium. Au cas où l'on craindrait de voir survenir des troubles cardio-vasculaires, on remplacerait chaque centigramme d'opium retiré par un ou un demi-centigramme de sulfate de spartéine. Si même on le désire, on y adjoindra, ainsi que Brunet et Jeanselme le recommandent, de faibles doses de cannabis indica. Le régime diététique enfin et toutes les ressources thérapeutiques préconisées dans le traitement brusque classique seront employés si besoin est ; ils ne sont nullement inconciliables avec le principe essentiel de notre méthode de déthébaisation lente qui est de laisser complètement ignorer au malade sa désintoxication — les troubles gastro-intestinaux, les crises de sueurs, les défaillances cardiaques que malgré tout l'on peut observer ne devant pas conserver pour lui leur véritable signification.

Après un temps variable, trois, quatre ou cinq semaines, les pilules dont l'on continue la prescription ne contiennent plus d'opium : elles sont uniquement composées de l'excipient additionné ou non de sulfate de spartéine, de même que chez les morphiniques les injections hypodermiques ne sont plus constituées que par du sérum artificiel agrémenté de quassia amara. Quelques jours encore se passeront, durant lesquels l'état général fera d'énormes progrès et c'est lorsque le sujet sera entièrement déthébaisé et en pleine convalescence, qu'on lui proposera la suppression graduelle des pilules, dénuées à ce moment de tout opium et ne devant plus contenir que quelques centigrammes de spartéine.

La déthébaisation du fumeur d'opium s'effectue de la sorte

facilement, automatiquement, sans accidents graves et sans souffrances sérieuses<sup>1</sup>. Et cependant le malade n'est pas encore guéri ; des rechutes sont à craindre. Le toxicomane type est un amoindri de la volonté que guettent toutes les impulsions et toutes les défaillances. Mal armé pour lutter contre le désir qui l'envahit à nouveau, il succombera à la moindre occasion ou parfois, pour résister à la tentation de l'opium, cherchera son oubli dans un autre poison, l'alcool, la morphine ou l'éther. Le toxicomane se conduit en obsédé : il abandonne une obsession pour en acquérir une nouvelle. Et c'est pourquoi il faut éviter de l'orienter vers la morphine et ne pas lui tendre l'aiguille empoisonnée de la seringue de Pravaz<sup>2</sup>.

Tout un traitement prophylactique doit succéder à la cure de désintoxication, comprenant les mesures les plus énergiques dont la principale est la suppression de la vie coloniale, et les occupations les plus distrayantes parmi lesquelles en première ligne nous inscrivons les voyages effectués en compagnie de quelque sérieux mentor. Nos anciens psychiatres, Pinel, Esquirol, Morel, Leuret, Falret, etc., recommandaient tous, lors de la convalescence d'un de leurs malades suffisamment aisé pour en supporter les frais, de le faire voyager sous la direction d'un médecin compétent ; cette prescription était des plus efficaces pour chasser les préoccupations obsédantes, mélancoliques ou hypochondriaques qui subsistaient encore ; les péripéties du voyage, l'attrait de la route, l'imprévu de la vie aventureuse, ses

1. Nous signalerons sans aucunement y insister les traitements indigènes par le *combretum sundaicum* et la *mitragyna*, en faisant remarquer toutefois que certain procédé annamite se rapproche grandement de celui que nous préconisons. Cf. Millant. *op. cit.*, p. III ; Gide. *L'opium*. Paris, 1910.

Ajoutons enfin que Bérillon prône, comme toujours, la suggestion hypnotique, agent thérapeutique tout-puissant à l'en croire.

2. Presque tous les opiomanes deviennent morphinomanes lorsqu'ils sont privés de leur fumerie, en voyage par exemple. L'usage de la morphine est très répandue en Indo-Chine et chaque année fait de nouveaux progrès.

difficultés et parfois ses dangers dérivait à leur profit l'attention et l'intelligence du convalescent, cependant que les marches à pied ou à cheval aiguisaient son appétit paresseux, exerçaient ses muscles rouillés et contribuaient puissamment à son rétablissement physique. Aujourd'hui les voyages n'exigent plus la même tension d'esprit ; l'on n'a plus guère à se préoccuper de l'auberge et du relai ; le chemin de fer et l'automobile ont détrôné l'antique carrosse, ont démodé le cheval ; le temps court trop vite et les longs voyages d'antan sont désuets : c'est, pour nos malades, chose assurément regrettable.

Ils ont, en effet, à oublier, les malheureux, tout ce que nous venons de leur retirer, leur opium et... leur pipe. Et je ne sais trop lequel leur coûte le plus. Le suave parfum du chandoo, sa saveur douceâtre, la sublime magie de son philtre grisant appellent leur désir et de ces souvenirs tourmentent leur esprit. Mais combien aussi leur manquent la salle de fumerie, leur « compartiment » si joliment paré, les fines nattes sur lesquelles nonchalamment leur corps s'allongeait avant que de s'assoupir et de s'envoler dans le rêve, les pipes, bambous ou ivoires, vieux compagnons, intimes confidents, que leurs mains dévotes caressèrent et sur lesquelles se collèrent leurs lèvres fiévreuses... Tout ce décor, cette mise en scène, ces longues et savantes manipulations leur font douloureusement défaut : leur bouche se souvient et s'entr'ouvre involontairement, leurs mains s'égarèrent dans le vide à la recherche d'imaginaires aiguilles, leurs doigts inconsciemment roulent une impalpable boulette ; le geste consacré s'ébauche...

L'abstinence du poison n'est pas la seule cruelle, celle du geste l'est pareillement et si pénible est-elle que plusieurs de nos fumeurs étaient hantés d'accomplir le simulacre de leur ancienne passion et de fumer à vide... Nous n'insistons pas. Tous ceux qui ont soigné des toxicomanes, à quelque genre qu'ils appartenissent, savent combien puissante est chez eux

*l'obsession du geste*<sup>1</sup> et combien, si l'on veut éviter une récurrence ou plus exactement une rechute, le traitement doit être long, sévère, et j'ajouterai méthodique et distrayant.

1. Cette obsession du geste se retrouve même chez les morphinomanes, chez les « amants de la seringue », et Morel-Lavallée a donné le nom de *kentomanie* à cette « manie de la piqûre » aussi puissante chez eux, sinon davantage, que l'appétit de la morphine (Morel-Lavallée. *La kentomanie ou manie de la piqûre chez les morphinomanes*. Soc. méd. des Hôp., 5 mai 1911 et Acad. de Méd., 18 juillet 1911).

---

## TROISIÈME PARTIE

### ÉTUDE MÉDICO-LITTÉRAIRE DE L'OPIMUM ET DE QUELQUES OPIOMANES

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### THOMAS DE QUINCEY

*Comment Thomas de Quincey prit l'habitude de l'opium*<sup>1</sup>.

— Thomas de Quincey s'élève avec indignation contre l'accusation que lui lance Coleridge d'avoir adopté l'opium par un penchant abominable pour la recherche aventureuse de la volupté. C'est là, dit-il<sup>2</sup>, une étourderie injuste de la part du grand poète : « Coleridge se trompe dans toute l'étendue possible du mot ; il se trompe dans son fait, il se trompe dans sa théorie ; un petit fait, une grosse théorie. Ce dont il m'accuse, je ne l'ai pas fait et, quand cela serait, il ne s'ensuivrait pas que je suis un citoyen de Sybaris ou de Daphné ». Quincey eut pour la première fois recours à l'opium en 1804 ; il s'adressa à lui, sur les conseils d'un ami, comme à un simple analgésique et par la seule violence de

1. Th. de Quincey. *Confessions of an english opium-eater, being an extract from the life of a scholar.*, 1821. Th. de Quincey a été plusieurs fois traduit en français, notamment par : Alfred de Musset. *L'anglais mangeur d'opium*, 1828. Mame éd. Réed. in *Moniteur du bibliophile*, Paris, 1878 ; Ch. Baudelaire. *Les paradis artificiels. Opium et haschisch*. Paris, 1861 ; V. Descreux. *Confessions d'un mangeur d'opium*. Nouvelle édition. Paris, 1909 ; A. Savine. *Id.* 2<sup>e</sup> éd. Paris, 1890.

2. Les citations que nous ferons de Th. de Quincey sans en spécifier l'origine sont empruntés à l'excellente traduction de V. Descreux, qui a suivi le texte original pas à pas, avec le souci de rendre exactement, malgré les immenses difficultés de la tâche, chacune des expressions employées par l'auteur.

la douleur la plus cruelle (rhumatisme facial combiné avec une névralgie dentaire de même nature et d'une extrême violence). Ce fut donc, dit-il, par accident, par fatalité, qu'il devint un mangeur d'opium (comme Coleridge qui, lui aussi, chercha dans l'opium un remède aux douleurs exaspérantes du rhumatisme), et non par perversité ou snobisme. « Ainsi donc, Coleridge et moi, nous occupons la même situation, au point de vue de notre initiation baptismale aux effets de cette substance énergique. Nous sommes embarqués sur le même esquif ».

L'opium réussit à calmer ses cruelles douleurs ; mais, celles-ci disparues, Thomas de Quincey n'en continua pas moins l'usage du toxique : le besoin était né, enfanté avec une foudroyante rapidité ! Quelle fut donc la cause de ce soudain appétit pour le poison ? Nous en trouvons les raisons dans les documents auto-biographiques<sup>1</sup> que nous fournit le narrateur, car il cherche lui-même, rétrospectivement, la cause de son opiomanie. « Cette affection qui a fini par établir en moi l'*habitude* de l'opium, se demande-t-il, quelle était-elle ? Était-ce la douleur ? Non, c'était l'abattement. Était-ce la disparition accidentelle de la lumière du soleil ? Non, c'était la livide désolation. Était-ce une obscurité qui pouvait se dissiper ? Non, c'étaient des ténèbres fixes, perpétuelles. C'était :

« L'éclipse totale,

« Sans espérance d'un jour nouveau ».

Et il ajoute : « Mais d'où venait cet état ? Quelles en étaient les causes ? Il venait, je pourrais le soutenir sincèrement, des misères de ma jeunesse à Londres. Il est vrai que ces misères étaient dues, en dernière analyse, à mon impardonnable folie, et qu'à cette folie je dois bien des ruines ».

1. Th. de Quincey a laissé d'importants renseignements sur sa vie, son caractère, ses antécédents..., non seulement dans les *Confessions*, mais aussi dans les *Souvenirs autobiographiques d'un mangeur d'opium*, dans ses *Lettres* et son *Journal*.

Ainsi, de son aveu même et sans que nous ayons besoin de recourir à la critique de sa vie et de ses actes, à l'analyse de ses déficiences psychiques congénitales, au détail des troubles mentaux qu'il a présentés (impulsions diverses et notamment au changement de milieu, obsessions phobiques, accès de somnambulisme et plus tard, idées délirantes d'hypochondrie, de persécution et de possession<sup>1</sup>), à l'exposé de ses tares héréditaires et collatérales, Thomas de Quincey nous apparaît nettement comme un type de déséquilibré constitutionnel, comme un hypersensitif, imaginaire et rêveur, comme un névrosé, amateur de la solitude, de la méditation et du mystère, assoiffé de liberté et d'indépendance<sup>2</sup>, laissant percer dans ce besoin un sentiment pathologique d'orgueil et d'autophilie<sup>3</sup>, comme un esprit inégal épris du paradoxe et du bizarre, doué de qualités intellectuelles exceptionnelles (mémoire et imagination plus particulièrement), mais aussi ravagé par des lacunes énormes, — enfin et surtout comme un perpétuel irrésolu, à l'énergie impersévérante, un déprimé chronique à tendances mélancoliques. Dès sa jeunesse il se reconnaît enclin à une profonde mélancolie dont il impute l'origine à une maladie de foie gagnée au collège de Manchester, par la faute de M. Lawson, maître d'études féru de discipline et de didactique, dont le fanatisme outrancier privait ses élèves de tout exercice physique et abrégeait leurs instants de repos jusqu'à les supprimer en quelque sorte, au fatal détriment de leur santé. Nous aurons occasion, plus loin, de revenir sur le fonds mélancolique de Quincey, fonds

1. Voir P. Guerrier. *Etude médico-psychologique sur Th. de Quincey*. Thèse Lyon, 1907-1908.

2. Rappelons, à ce propos, sa fuite de l'école de Manchester, qui brisa sa carrière et l'obligea pendant quelque temps à une vie aventureuse faite de misère et de privations.

3. Ne semble-t-il pas, en effet, se glorifier « de s'être livré à l'opium jusqu'à un degré qui n'a été atteint par aucun homme, de son aveu », lui qui s'intitule fièrement *le pape de l'opium*. « Telle est la doctrine, dit-il, que professe au sujet de l'opium la véritable Eglise dont je prétends être le Véritable Pape, infaillible, par conséquent, et le légat *a latere* qui s'est désigné lui-même pour tous les degrés de latitude et de longitude. »

que l'on retrouve si fréquemment chez les toxicomanes<sup>1</sup> quel que soit l'objet de leur appétence.

D'une volonté mal tendue et n'offrant pas un ressort suffisant pour supporter sans un heurt douloureux les menues misères de l'existence, le fin lettré qu'était Th. de Quincey, dont l'esprit subtil se voilait de mélancoliques brumes, se trouvait ainsi porté d'instinct vers l'usage des excitants du système nerveux. Trop grossière pour son âme d'artiste et son style d'Hellène, l'ivresse du vin le rebuta, mais celle de l'opium le souleva d'enthousiasme sitôt qu'il y goûta. Les aspirations d'éther ou la piqûre de morphine l'eussent enfiévré des mêmes délices, brûlé des mêmes désirs, s'il les eût connues. Quincey était voué aux griseries d'esthète ; il était victime désignée d'une de ces idoles modernes, verte, blanche ou noire, mais hélas toujours meurtrières du cerveau qui les adore et plus puissantes que le plus puissant génie. Sous la chaude caresse de l'opium marié aux capiteux aromates du laudanum, il se crut évadé de cette maussade sphère terrestre et transporté au sein d'un paradis des rêves, tout peuplé d'idéal par sa riche et généreuse imagination.

Quincey prend quelques gouttes de laudanum pour calmer des douleurs névralgiques et son sens critique, sagace, lui permet immédiatement de reconnaître à son breuvage médicamenteux trois propriétés différentes qu'il classe de la sorte. L'opium : 1° calme toutes les irritations du système nerveux ; 2° stimule les dispositions gaies ; 3° répond à l'appel d'un effort extraordinaire. Or, cette action analgésiante de l'opium et surtout cette euphorie avec exaltation passagère du moi qui caractérise le prélude de toute ivresse (aussi bien éthylique, haschischique, sulfocarbonée..., que thébaïque) nous

1. Le professeur Gilbert Ballet, MM. G. Deny et René Charpentier rangent la dipsomanie parmi les accidents de la psychose périodique, maniac-mélancolique et nous-même avons pu remarquer les rapports étroits qui relie cette obsession impulsive aux états intermittents (E. Lallemand et R. Dupouy. *Note statistique et clinique sur la manie ; quelques sources d'erreurs de diagnostic*. Soc. de Psychiatrie, 21 octobre 1909).

allons voir en quels termes éloquents l'enthousiasme poétique de Quincey va les traduire, de quel hymne de reconnaissance il les gratifiera et quel cri d'amour il va, en leur honneur, lancer dans la Postérité. Une heure après avoir absorbé de la teinture d'opium achetée chez un apothicaire d'Oxford-Street, « inconscient dispensateur des voluptés célestes », une révolution s'opéra dans son esprit, éveillé jusqu'en ses ultimes profondeurs. Sous l'influence de cette panacée, de ce φάρμακον νηπιένθες, non seulement ses souffrances avaient disparu, mais un abîme de volupté divine s'était soudain révélé, l'apocalypse d'un monde entier s'était déployée, le secret lui était dévoilé. — Quel est donc ce bonheur ? Quelle est donc cette volupté ? Écoutons l'apôtre bienheureux et illuminé, le Pape de l'Opium ; nous aurons tout à l'heure à entendre les imprécations et les cris de souffrance du martyr.

*Les plaisirs de l'opium.* — L'opium, dit-il, renforce chez l'homme son empire sur lui-même alors que le vin le lui fait perdre. « Le vin agite le jugement, donne un éclat extraordinaire, une exagération bruyante dans l'expression des sentiments de mépris ou d'admiration, d'amour et de haine chez le buveur ; l'opium, au contraire, produit la sérénité, l'équilibre entre toutes les facultés actives ou passives ». C'est, nous semble-t-il, singulièrement ravalé ce paradis de l'opium que de le mettre en parallèle avec l'ivresse tumultueuse, désordonnée et dégradante du pochard, mais passons.

« L'opium donne plus d'expansion au cœur et aux sentiments bienveillants ; l'on prodigue les poignées de mains, les serments d'éternelle amitié, l'on fond en larmes sans que personne sache pourquoi, et la créature sensuelle se manifeste librement ». Où donc est cette maîtrise de soi, si à première vue et sans critique aucune l'on se jure l'éternel ami d'un étranger, d'un indifférent, qu'en d'autres circonstances l'on eût peut-être jugé antipathique ou taxé d'indigne ; si l'on se met à sangloter devant tous sans motif avouable, comme

un ivrogne ou un dément affectés de sensiblerie ; si l'on ne peut refréner ses désirs et que leur aiguillon vous pousse à les dévêtir publiquement au mépris de toute décence ?

« L'opium semble toujours faire succéder le calme au désordre, la concentration à l'éparpillement... Sous son influence l'homme sent s'exalter en lui la partie la plus divine de sa nature, c'est-à-dire que les affections morales jouissent en lui d'une sérénité sans nuages sur laquelle plane la grande et majestueuse lumière de l'intelligence ». Quincey ne peut se défendre à ce moment de rapporter l'avis d'un chirurgien de ses amis, également opiophage mais à un bien moindre taux que lui, qui reconnaissait les mauvais effets du toxique : « Je maintiens, disait-il à Quincey qui s'entêtait à ne le point vouloir croire, que je dis des sottises... purement et simplement parce que je suis ivre d'opium, et cela tous les jours ».

Poussant plus à fond l'analyse des effets intellectuels de l'opium, Quincey lui attribue une exaltation tout particulière de l'activité psychique et il en donne un exemple curieux. Lors de ses débauches périodiques d'opium, il se rendait au King's Theatre (Opéra) et y éprouvait des voluptés intellectuelles extraordinaires, — mais bien personnelles à son tempérament spécial. — « L'opium, dit-il, en exaltant fortement et dans son ensemble l'activité intellectuelle accroît naturellement le mode particulier de l'activité par lequel nous sommes aptes à transformer en délicats plaisirs intellectuels les matériaux bruts d'une sensation sonore transmise par un organe... A un chœur, à tout autre morceau chanté avec ensemble et harmonie, je voyais se déployer devant moi comme une tapisserie sur laquelle était représentée ma vie tout entière ; cette perspective n'était pas un acte de mémoire, car tout me semblait actuel et incorporé à la musique ; je n'éprouvais plus la douloureuse sensation des détails, car les accidents de mon existence étaient éloignés et enveloppés dans une sorte d'abstraction obscure, tandis

que les passions y étaient exaltées, exprimées dans un appel idéal et élevé ». Mais cette exaltation intellectuelle qui le pousse à se mêler à l'élite mondaine et à se rendre à l'Opéra goûter le charme d'une musique délicieuse, évocatrice, au surplus, de rêves enchanteurs, cette jouissance surnaturelle, que le lecteur ne s'abuse et n'espère en surprendre à son tour la révélation ! Quincey est seul au monde à l'éprouver ; il s'écarte complètement, en cela, de la règle qui plie sous le joug de la solitude et de la claustration les fervents de l'opium et il a la franchise de nous l'avouer.

Quel bienfait suprême le mangeur d'opium doit-il donc, enfin, attendre de son idole ? La consolation ! clame Quincey, au cœur de qui monte toute l'amertume de sa triste jeunesse. « L'opium est comme l'abeille qui puise indifféremment ses matériaux sur les roses ou dans la suie de cheminée ; il peut subordonner tous les sentiments à une dominante commune qui sert de clef musicale ». L'opium, artisan de rêves alanguis dont la trame ténue se déroule sans fin dans un silence recueilli et mystique, est le grand dispensateur d'oubli ! Ses adeptes, quelles que soient leurs afflictions, quelles que soient leurs douleurs, quelle que soit leur désespérance, se laissent consoler par sa magie ; ils oublient leur vie passée et leurs affres présentes, toutes leurs misères ou leurs flétrissures, et les heures coulent, extasiantes... « Un mangeur d'opium est trop heureux pour s'apercevoir que le temps marche ».

Voilà donc ce qui fait tout le charme de l'opium, sa poésie, sa suavité, sa sublimité, tout son paradis en un mot : *le rêve consolateur et verseur d'oubli*.. « O juste, subtil et puissant opium ! s'écrie Quincey<sup>1</sup> avec la ferveur exaltée d'un prêtre de Baal. Toi qui, au cœur du pauvre comme du riche, pour les blessures qui ne se cicatrissent jamais et pour les angoisses qui induisent l'esprit en rébellion, apportes

1. Traduction Baudelaire. *Les paradis artificiels*.

un baume adoucissant ; éloquent opium ! toi qui, par ta puissante rhétorique, désarmes les résolutions de la rage et qui, pour une nuit, rends à l'homme coupable les espérances de sa jeunesse et ses anciennes mains pures de sang ; qui, à l'homme orgueilleux donnes un oubli passager

Des torts non redressés et des insultes non vengées ;

qui cites les faux témoins au tribunal des rêves, pour le triomphe de l'innocence immolée ; qui confonds le parjure ; qui annule les sentences des juges iniques ; tu bâtis sur le sein des ténèbres, avec les matériaux imaginaires du cerveau, avec un art plus profond que celui de Phidias et de Praxitèle, des cités et des temples qui dépassent en splendeur Babylone et Hékatompylos ; et du chaos d'un sommeil plein de songes tu évoques à la lumière du soleil les visages des beautés depuis longtemps ensevelies, et les physionomies familières et bénies, nettoyées des outrages de la tombe. Toi seul, tu donnes à l'homme ces trésors, et tu possèdes les clefs du paradis, ô juste, subtil et puissant opium ! »

De quelles tortures il va payer ces heures d'oubli, ces minutes d'extase !

*Les tortures de l'opium*<sup>1</sup>. — Cette partie des Confessions est véritablement poignante, car elle nous fait assister à l'engourdissement, à la torpeur, à la décrépitude progressive et consciente d'une intelligence d'élite. Quincey voit son génie sombrer ; il ne peut plus diriger son travail, les lectures le fatiguent, la composition lui est impossible. Il somnole lourdement, sans pouvoir rompre son hébétude. « En décrivant et en détaillant ma torpeur intellectuelle, dit-il, j'emploie des mots qui s'appliquent plus ou moins à toutes les parties de ma vie pendant lesquelles j'ai habité les profondeurs circéennes de l'opium. Si l'on en excepte l'état de misère et de souffrance, je puis dire que j'ai vécu de la vie d'un dormeur.

1. Voir aussi : *Suspiria de profundis* ; suite aux *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*. 1845 (Traductions par Baudelaire et par A. Savine).

Je ne pouvais que rarement parvenir à écrire une lettre ; répondre en quelques mots à celles que je recevais, voilà le maximum dont j'étais capable et plus d'une fois je le fis alors que la lettre traînait depuis des semaines, et même des mois sur mon bureau ».

Il se sent envahir par la faiblesse et l'incapacité, avachir par la négligence et la paresse<sup>1</sup>. Il a pleine conscience de son abrutissement et des ennuis de toute sorte qui en sont les tristes mais justes conséquences ; il en a honte, il en éprouve de cuisants remords. C'est en vain..., il est prisonnier ; sa volonté ne lui appartient plus... « Le mangeur d'opium conserve intactes toutes ses sensibilités morales, toutes ses aspirations ; il veut, il souhaite aussi ardemment que jamais la réalisation de ce qu'il croit possible, de ce qu'il sent comme une exigence du devoir, mais son intelligence l'entraîne infiniment au delà de ce qu'il considérerait comme son pouvoir réel, non seulement au point de vue de son exécution, mais encore de la réflexion et de la décision. Il git sous un incubé, un cauchemar lourd comme le monde, il git en présence de tout ce qu'il brûle d'accomplir, il est dans l'état d'un homme que la paralysie tient enchaîné dans son lit, dans une langueur mortelle, et qu'elle forcerait de voir insulter ou déshonorer les êtres qui lui sont le plus chers. Il donnerait sa vie pour pouvoir se lever et marcher, mais il est aussi impuissant qu'un enfant et ne parvient pas même à faire un effort pour se mouvoir. »

Puis des rêves hantent ses nuits et jusqu'à ses veilles, rêves mystérieux qui l'emplissent d'une sombre terreur, et qu'il ne parvient à chasser malgré ses sursauts de révolte engendrés par l'horreur et l'épouvante. « Dès 1817, déclare-

1. « Un voile épais, écrit M<sup>me</sup> A. Barine, s'était étendu sur son intelligence. Les matériaux de son grand ouvrage gisaient dans un tiroir, abandonnés, inutiles, souvenirs humiliants et amers des vastes espoirs de sa première jeunesse. Kant et Shelling étaient relégués sur leur rayon : il ne les comprenait plus. Tout travail était odieux à son cœur, tout effort d'attention impossible à son cerveau. C'était presque de l'imbécillité... » (*Poètes et névrosés*, p. 98-99).

t-il, la nuit, pendant que j'étais couché sans dormir, de vastes processions défilaient devant moi sans interruption, avec une pompe funèbre, ou c'étaient des frises d'histoires interminables... tristes et solennelles... Un théâtre s'ouvrait tout à coup et s'illuminait dans mon cerveau, m'offrant des spectacles nocturnes d'une splendeur plus que terrestre. »

Mais la hantise et l'horreur des rêves croissent à mesure qu'il s'enfonce plus avant dans son vice. Il ne peut plus penser sans qu'apparaissent lumineusement découpés au milieu des ténèbres et transformés en autant de fantômes grimaçants et horrifiants, tous les objets dont son esprit évoque l'idée. Il choit, haletant, en des gouffres sans fond, en des abîmes sans soleil, et l'angoisse qui l'étreint à cette sensation persiste avec cette dernière au réveil. Quincey se morfond désormais dans une noire mélancolie, dans un désespoir affreux, voisin de l'anéantissement et qui le porte au suicide. Ses rêves sont empreints du surnaturel; il voit surgir devant lui des édifices monstrueux, des paysages immenses; « l'espace s'enfla pour ainsi dire à l'infini » (Baudelaire). Le temps pareillement ne connut plus de bornes; chaque nuit lui coûte soixante-dix ou cent ans d'angoisses. Il est écrasé par l'éternel, noyé dans l'infini. Des événements quelconques, des incidents ridicules se muent en obsessions qui, sans répit, le harcèlent. Et bientôt la face humaine vient le tyranniser. « Alors sur les eaux mouvantes de l'Océan commença à se montrer le visage de l'homme; la mer m'apparut parée d'innombrables têtes tournées vers le ciel: des visages furieux, suppliants, désespérés, se mirent à danser à la surface, par milliers, par myriades, par générations, par siècles; mon agitation devint infinie et mon esprit bondit et roula comme les lames de l'Océan » (Baudelaire).

L'Orient lui souffle des cauchemars qui le laissent pantelant et stupéfié, le cœur levé de dégoût, tandis qu'une barbare mythologie le torture et le supplicie. « Des singes, des perroquets, des cacatoës, me regardaient fixement, me

huaient, me faisaient des grimaces, m'adressaient leur babilage. J'entrais en courant dans des pagodes, j'étais fixé pendant des siècles à leur sommet ou dans quelque chambre secrète. J'étais l'idole, le prêtre, j'étais adoré, j'étais sacrifié. Je fuyais la colère de Brahma à travers toutes les forêts de l'Asie ; Vishnou me haïssait, Siva m'attendait immobile. Je tombais tout à coup sur Isis et Osiris ; j'avais, prétendaient-ils, commis une action qui faisait trembler l'ibis et le crocodile. Pendant des milliers d'années, j'étais enseveli vivant dans des sarcophages de pierre, avec des momies et des sphinx dans d'étroites cavités, au cœur des pyramides éternelles ; je recevais les baisers cancéreux des crocodiles, je gisais sans mouvement dans les roseaux et la boue du Nil, parmi des tas de créatures avortées et indescriptibles ».

Il ne vit plus que dans un monde d'oiseaux difformes, de serpents et surtout de crocodiles. « Le maudit crocodile devint pour moi l'objet d'une horreur plus violente que tout le reste. J'étais obligé de vivre avec lui, et pendant des siècles, ce qui se produisait toujours dans mes rêves. Parfois je m'échappais et me retrouvais alors dans mes maisons chinoises. Tous les pieds des tables, des canapés, s'animaient, devenaient vivants ; l'abominable tête du crocodile, avec ses yeux sanglants, me regardait, répétée, multipliée par myriades, et je restais pétrifié, fasciné ».

Il assiste enfin à des mêlées terribles dont il lui semble posséder la faculté mais non le pouvoir de décider l'issue, gisant impuissant « à des profondeurs que n'atteindra jamais le plomb de la sonde ». Dans une obscurité toute scintillante de lumières il voit, il entend passer la course précipitée d'une multitude fuyante, « une tempête semée de figures humaines ». Dressé en sursaut sur son lit, glacé d'effroi, la respiration haletante, le cœur battant à rompre, affolé d'angoisse, Quincey ne connaît plus le repos et n'ose plus s'endormir. « Aujourd'hui, écrit-il en 1819, j'en suis venu à redouter l'approche du sommeil, s'il doit m'apporter des visions aussi

douloureuses, pleines d'une vie aussi intense que celles qui persécutaient mon cerveau plein de fantômes ».

\*  
\* \*

Au résumé, quel tableau saisissant des méfaits du « divin breuvage », et combien ceux-ci l'emportent par leur nombre, leur diversité, leur intensité, sur les quelques jouissances qui marquent le début de son usage ! Calme momentané, sérénité passagère, gaieté factice, rêves éphémères, consolation mort-née... voilà ce que chante Quincey. Qu'est-ce à côté de ce qu'il pleure, torpeur intellectuelle, ruine psychique, écrasement moral, hantises incessantes, terreurs, angoisses, épouvantes, vie de misère et de souffrance, de torture et de désespoir, empoisonnée encore par le remords et dont il voudrait s'évader !

A lire Quincey, il semblerait donc qu'on ne dût point se sentir attiré vers l'opium, auteur responsable de tant de douleurs et de tant de hontes, mais au contraire qu'on éprouvât fatalement pour cette néfaste substance une répugnance invincible, une insurmontable aversion. Or, certains de nous sont ainsi faits que le spectacle qui devrait les remplir d'horreur et de dégoût est précisément celui qui les captive et qui les séduit. Kane <sup>1</sup> a connu un certain nombre de personnes qui commencèrent à prendre du laudanum parce qu'elles avaient lu les Confessions. Nous-même avons été profondément surpris d'entendre de nos malades imputer à cette lecture leur attirance pour l'opium et nous déclarer que « s'ils avaient eu l'idée de fumer l'opium, c'est parce qu'ils avaient lu Quincey et Baudelaire ». Nous avons parlé en un autre chapitre de l'influence de notre grand poète qui, au charme dont se pare toujours la *sensation inconnue*, joignit la magie de son Verbe enivrant. Un autre point doit nous retenir pour le moment, celui de la sincérité de Quincey,

1. Kane. *The Drugs that enslave*. Philadelphie. 1881 (cité par P. Guerrier).

sincérité fortement attaquée ces derniers temps, à tort croyons-nous. Cette digression ne sera pas inutile car elle nous servira à éliminer du tableau de l'opiumisme certains traits qui ne lui appartiennent pas et qu'on tendait trop facilement à lui attribuer d'après les descriptions de Quincey.

*L'opiumisme de Quincey.* — D'aucuns, dis-je, ont nié l'opiomanie du grand écrivain : M. Teodor de Wyzewa <sup>1</sup>, notamment, s'exprime de la sorte : « Quant à l'opium, son rôle dans la vie de Quincey fut, je le répète, fort restreint. Les singularités de son caractère et de sa littérature ne doivent rien, en tout cas, à cet usage de l'opium. Quincey a été, dès le début, l'homme et l'écrivain qu'il est toujours resté. L'opium lui a seulement servi de prétexte pour attirer l'attention sur ses poèmes en prose. Cet homme extraordinaire avait, d'ailleurs, toutes les audaces. Après la mort de son ami Coleridge, qui avait été réellement une victime de l'opium, il s'attache à établir, en faisant, d'ailleurs, le plus grand éloge de Coleridge, que le poète défunt n'avait jamais été un mangeur d'opium sérieux et que lui seul, Quincey, avait droit à ce titre. Et c'est ainsi que, ignorant l'extraordinaire écrivain des Césars et de la Diligence, nous connaissons tous Quincey le mangeur d'opium, dont on a pu dire sans trop d'in vraisemblance qu'il n'avait jamais mangé d'opium dans sa vie ».

M. Aynard <sup>2</sup> met pareillement en doute son opiophagie et émet cette opinion que Quincey, qu'il déclare perversément ennemi de la vérité, se serait servi, pour ses descriptions, des documents de Coleridge, opiomane authentique et indiscuté. M. P. Guerrier <sup>3</sup>, à son tour, traite la question dans une thèse encore récente. Après avoir rapporté le tableau

1. T. de Wyzewa. *Ecrivains étrangers (Quelques figures de poètes anglais)*, 1<sup>re</sup> série. Paris, 1896, p. 61.

2. J. Aynard. *La vie d'un poète. Coleridge*. Paris, 1907.

3. P. Guerrier. *Thèse citée*.

classique des opiophages, il estime que ce tableau ne concorde pas avec celui qu'a donné Quincey et conclut que celui-ci inventa en réalité ses Confessions, qu'il est à peu près impossible que Quincey eût été le buveur de laudanum qu'il déclare avoir été et que l'on croit généralement, qu'il a presque certainement usurpé son titre de *roi des mangeurs d'opium* et qu'il ne fut jamais qu'un très petit opiophage. L'immense majorité des traducteurs et des biographes de Quincey repousse cette idée. Le fin critique, le subtil analyste qu'est M<sup>me</sup> Arvède Barine <sup>1</sup>, affirme sa conviction en la véracité et la sincérité de « l'historiographe complaisant des effets de l'opium sur l'âme humaine ». Tout aussi robuste est la foi de M. Albert Savine <sup>2</sup> et Baudelaire n'hésite pas à éloigner l'hypothèse que les Confessions soient une pure conception de l'esprit, « cette dernière hypothèse étant tout à fait improbable à cause de l'atmosphère de vérité qui plane sur tout l'ensemble et de l'accent inimitable de sincérité qui accompagne chaque détail ».

A notre avis, le problème a été mal étudié. L'on s'est surtout contenté de dégager de l'œuvre de Quincey, cet « amant de la vérité » comme il se nomme lui-même, l'impression de conscience et d'absolue honnêteté qu'elle donne effectivement à l'observateur impartial au lieu de chercher à expliquer les différences qui séparent réellement Quincey des habituels thériakis. Eh oui ! P. Guerrier a raison de ne point vouloir identifier le récit des Confessions à la symptomatologie clinique de l'opiophagie, mais il a tort de ne voir en Quincey qu'un « inventeur ». C'est qu'en effet Quincey *ne fut pas un opiophage, il fut un buveur de laudanum* ; en cette qualité, il fut une victime des deux toxiques associés, *l'opium et l'alcool*. D'autre part, il faut, dans l'étude de

1. A. Barine. *Poètes et névrosés (Hoffmann, Quincey, Poe, Nerval)*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1908.

2. Th. de Quincey. *Souvenirs autobiographiques d'un mangeur d'opium*. Traduction et préface par Albert Savine. 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1903.

l'opiumisme de Quincey, tenir le plus grand compte du *mode intermittent* de l'intoxication à son début et du *terrain particulier* sur lequel fut versé le poison.

A. — Nous ne connaissons pas la formule de la teinture d'opium délivrée par l'apothicaire d'Oxford-Street (ou fabriquée par Quincey lui-même), mais il ne peut s'agir que d'une teinture alcoolique ou, pour le moins, d'un vin opiacé fortement alcoolique, tel que celui qui entre dans la composition de notre laudanum de Sydenham<sup>1</sup>. Et lorsque Quincey en arrive aux doses formidables de 8 000, 10 000 gouttes et peut-être encore plus, de laudanum par jour, on peut juger de l'alcoolisation certaine qui s'associe à la thébaïsation. De fait, un certain nombre de troubles relatés par Quincey et que nous avons cités sans en faire aucune critique nous paraissent beaucoup plus en rapport avec l'alcoolisme qu'avec l'opiumisme. De ce nombre sont les cauchemars terrifiants, « encombrés de faces menaçantes et de bras flamboyants », qui viennent l'assaillir à partir de 1817. Ces fantômes grimaçants, ces sensations vertigineuses de chute au fond de gouffres infinis, ces lumières scintillantes dans la nuit, ces immensités d'eau dans lesquelles il se débat, ces contacts immondes qui l'effleurent, cette multitude d'animaux étranges, apocalyptiques, qui le poursuivent menaçants, ces visions de batailles et de fuites éperdues, toute cette fantasmagorie mobile, changeante, cinématographique, ces terreurs nocturnes, ces réveils en sursaut avec persistance de l'image angoissante, cette insomnie épouvantée enfin, ne sont-ils pas autant de stigmates de l'alcoolisme chronique associé au thébaïsme !

Les opiophages purs<sup>2</sup> ne présentent pas ce tableau d'après nos observations et nos renseignements personnels comme

1. Quincey, d'ailleurs, fait cette remarque au sujet de la teneur en alcool de sa teinture d'opium : « la teinture d'opium connue sous le nom de laudanum enivrerait certainement si l'on pouvait en ingérer une assez grande quantité, mais comment ? Parce qu'elle contient une forte proportion d'esprit de vin, et non parce qu'il y a tant d'opium dans sa composition » (Trad. Descreux, p. 225).

2. Voir sur ce point p. 22.

d'après nos lectures. Zambaco<sup>1</sup>, notamment, après avoir fait une description pittoresque des *afiondjis* de Stamboul, entreprend leur analyse psychologique et ne parle ni d'hallucinations, ni de cauchemars terrifiants, tandis qu'il insiste sur l'existence de ceux-ci chez les morphinomanes. L'opiophage se fait surtout remarquer par son hébétude et son abrutissement, sa torpeur lourde et obtuse. « Il s'engourdit de plus en plus ; son énergie, son activité baissent progressivement ; il passerait volontiers tout son temps, toute sa vie dans la paresse, dans le repos le plus absolu dont il éprouve le plus grand besoin... Les opiophages sont presque tous d'une gravité solennelle et d'une lenteur désespérante... Ils ont toujours la tête lourde et souvent l'intelligence confuse et comme accablée. On dirait qu'ils sont fatigués de vivre. Ils s'intéressent peu ou point à tout ce qui les entoure. Les facultés affectives ont presque disparu chez eux... »

Les morphinomanes, contrairement aux opiophages, ont souvent, en dehors du morphinisme aigu ou des périodes d'abstinence et du *delirium tremens* « amorphinique »<sup>2</sup>, des rêves et cauchemars dont le caractère terrifiant les rapproche beaucoup de ceux des alcooliques. Mais aussi la morphine est-elle bien plus toxique que l'opium, surtout que certains opiums (de Perse, d'Égypte ou de Chine, falsifiés au surplus), et l'est-elle davantage absorbée par la voie hypodermique. Encore doit-on faire remarquer avec Ball, Pichon, Chambard, que beaucoup de morphinomanes combinent avec la morphine l'usage du chloroforme, du chloral, de la cocaïne et surtout des boissons alcooliques<sup>3</sup>, que les hallucinations diurnes, très rares « si tant est qu'elles existent »<sup>4</sup>, se rat-

1. Zambaco. *De la morphéomanie*. L'Encéphale, 1882, p. 413 et 603 ; 1884, p. 658 ; et Congrès médical d'Athènes, 18 avril 1882.

2. Pichon. *Le morphinisme ; habitudes, impulsions vicieuses, actes anormaux, morbides et délictueux des morphinomanes*. Paris, 1890.

3. « Beaucoup de morphinomanes sont en même temps des ivrognes de profession. » B. Ball. *La morphinomanie*. 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1888, p. 51.

4. Chambard. *Les morphinomanes*. Paris, s. d., p. 74.

tachent le plus souvent à cette intoxication concomitante et que les crises nocturnes, bien que parfois autonomes, reconnaissent souvent la même étiologie. En outre, les visions des morphiniques ne présenteraient point cette mobilité si particulière, si désordonnée, qui caractérise celles des alcooliques et ne s'associeraient que très rarement à des troubles de la sensibilité générale. Chez les opiophages, les cauchemars seraient encore moins changeants et précipités. Le thème du rêve se déroulerait généralement tout au long, revêtant une allure relativement cohérente et ordonnée, et affecterait parfois un caractère obsédant (cf. le rêve obsédant du Malais chez Quincey et l'observation de Gombault, in thèse Demontporcelet) <sup>1</sup>.

Mais, d'autre part, l'alcool incorporé au laudanum n'a pas dû avoir seulement pour effet d'ajouter ses maléfices à ceux de l'opium ; il a dû vraisemblablement jouer un rôle utile en la circonstance et combattre par son action stimulante celle torpide de son associé. Cette supposition nous expliquerait encore pourquoi le tableau du thébaïsme s'est trouvé dès le début sensiblement modifié chez Quincey qui lutte, d'ailleurs, contre l'opium en buvant du thé depuis huit heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. Nous trouvons dans la remarque suivante de Zambaco une confirmation de notre hypothèse. « J'ai observé, dit ce dernier <sup>2</sup>, des opiophages usant en même temps et parfois largement du cognac ou du *Raki*, et j'ai pu remarquer que cette association, loin d'être nuisible, produisait des effets salutaires. Il n'y a aucun doute que, dans les cas où l'alcool est pris avec modération, il contrebalance avec efficacité l'effet déprimant, hyposthénisant, de l'opium... Les opiophages qui prennent une quantité raisonnable d'alcool sont moins inaptes au travail et conservent une intelligence bien plus active que les mangeurs exclusifs d'opium ».

1. C. Demontporcelet. *De l'usage quotidien de l'opium. Les mangeurs d'opium*. Thèse Paris, 1874.

2. Zambaco. *L'Encéphale*, 1882, p. 420.

Au surplus, certaines particularités que nous relevons dans son mode d'intoxication permettent de mieux comprendre la résistance de Quincey au poison.

*B.* — C'est qu'en effet Quincey n'a pas d'emblée voué à sa noire idole un culte quotidien ; il a d'abord espacé ses adorations ; avant de lui appartenir définitivement il s'est livré progressivement à l'opium, par intermittences, et encore a-t-il essayé maintes fois de se libérer du joug qui l'asservissait, de renoncer au divin toxique ou, du moins, d'en diminuer considérablement ses habituelles doses ; à quatre reprises il a lutté, nous dit-il, avec succès contre sa domination. Durant de nombreuses années il ne prit de l'opium qu'à de longs intervalles, toutes les trois semaines d'abord, puis tous les samedis ; il se livrait alors à une véritable débauche toxique qui semble correspondre tout à fait aux accès d'ivrognerie périodique des obsédés dipsomanes. Il a, de la sorte, le temps d'éliminer entièrement sa dose de poison avant d'en prendre une nouvelle. En même temps il s'accoutume à l'opium, s'aguerrit contre son action ; il accomplit vis-à-vis de lui une véritable mithridatisation qui lui servira plus tard à supporter des doses énormes et à coup sûr mortelles pour un néophyte.

Jusqu'en 1812 il ne prend donc de l'opium qu'en dilettante, en espaçant convenablement les doses et « en se gardant attentivement de dépasser la dose de 25 onces<sup>1</sup> de laudanum en une seule fois ». Il ne connaît alors ni ne soupçonne aucune des « terreurs que l'opium tient en réserve pour ceux qui abusent de son indulgence ».

Ainsi accoutumé par huit années d'un usage intermittent et relativement modéré, il s'adonne régulièrement au philtre charmeur et force la dose jusqu'à en prendre 320 grains<sup>2</sup> par jour, soit 8000 gouttes<sup>3</sup>. Trois ans plus tard, en 1816, d'un

1. Voir à ce sujet la note p. 224 de la traduction Descreux.

2. Le *grain* anglais vaut 0<sup>sr</sup>,0648.

3. Quincey compte 25 gouttes de laudanum pour 1 grain d'opium. Voir la note p. 248 de la traduction Descreux.

seul coup et sans grand effort il descend à 40 grains ; c'est, dit-il, le jour le plus heureux de sa vie, car « aussitôt, et comme par magie, le nuage de profonde mélancolie qui pesait sur mon cerveau comme les noires vapeurs que j'ai vues descendre du sommet d'une montagne se dissipa en une semaine... Un dernier printemps était venu clore la saison de la jeunesse. Mon cerveau remplissait ses fonctions aussi aisément que jadis... » Cela dure un an, puis il reprend ses doses énormes et alors... « alors, il faut dire adieu à cette douce béatitude, adieu pour l'hiver comme pour l'été, adieu aux sourires et aux rires, adieu à la paix de l'esprit, adieu à l'espérance et aux rêves paisibles, adieu aux consolations bénies du sommeil ! » (Baudelaire). Il en a fini désormais avec les *plaisirs de l'opium*, il en est arrivé maintenant aux *tortures de l'opium*, à une iliade de calamités !

Après plusieurs tentatives d'abstinence et les inévitables rechutes, il parvient dans les dernières années de sa vie<sup>1</sup> à diminuer la quantité de son poison quotidien et à n'en plus prendre que 5 ou 6 grains par jour au lieu de 300, 400 et plus<sup>2</sup> ; il constate alors un dernier réveil de son intelligence « aussi active, aussi infatigable qu'une panthère ».

C'est à cette accoutumance progressive et intermittente entreprise dès l'âge de dix-neuf ans, à cette mithridatisation précoce de son organisme, et à ces trêves plus ou moins prolongées, que nous attribuons la tolérance remarquable, encore que relative, que témoigne Quincey vis-à-vis de l'opium et sa longévité véritablement extraordinaire avec une pareille intoxication. Mais si, pour toutes les raisons que nous venons de donner, l'on conçoit que l'opiumisme de Quincey soit quelque peu différent de celui des opiophages, il ne faut pas croire cependant qu'il s'en écarte tellement qu'on ne puisse lui reconnaître les principaux caractères du thébaïsme

1. Il est mort à soixante-quinze ans.

2. Quincey allait jusqu'à 12000 gouttes de laudanum, correspondant d'après ses calculs à 480 grains d'opium.

chronique classique. Quincey souffre des mêmes souffrances physiques et morales que les autres opiomanes, mangeurs ou fumeurs. S'il ne s'étend pas complaisamment sur les premières, peu ragoûtantes pour le lecteur, il laisse suffisamment entendre qu'elles ne lui sont point épargnées et il signale ce symptôme si spécial que tous décrivent quand ils en viennent aux doses limites de l'intoxication massive, l'irritation superficielle de la peau qui ne tarde pas à devenir insupportable et le prurit nasal. Quant aux tortures mentales qu'il nous décrit avec la plus grande minutie et que nous avons rapidement analysées, si elles portent d'après nous le cachet de l'alcoolisme, leur note dominante est cependant dévolue à l'opium avec l'apathie insurmontable, la torpeur dégoûtée, la désespérante mélancolie et surtout l'éternelle, la sempiternelle rêverie dont les motifs roulent sur sa vie passée... et gâchée, sur l'Orient dont il se plaît à évoquer les magiques splendeurs, sur la métaphysique allemande qu'il médite dans les écrits de Kant, de Fichte, de Schelling, ses philosophes préférés toujours à portée de sa main...

On a prétendu que Quincey ignorait la prostration que procure l'opium et on a voulu soutenir, de ce fait, qu'il n'était pas opiophage. Or, si réellement dans les premières pages de ses Confessions correspondant à ses premières années d'intoxication il se déclare indemne de la dépression consécutive à une exaltation intellectuelle initiale, de la torpeur et de la stagnation physique et morale engendrées par l'opium, il a, quelques pages plus loin, la franchise de reconnaître s'écarter en cela de la règle des opiophages et d'en donner les raisons. « Au plus haut point de son état divin de volupté le mangeur d'opium, déclare-t-il, cherche naturellement la solitude et le silence comme conditions indispensables de ces paroxysmes ou de ces rêveries d'une profondeur infinie qui sont le couronnement et la consommation de ce que l'opium peut produire dans une nature humaine. Pour moi, qui avais la maladie de méditer trop et

d'observer trop peu, moi qui dans les premiers temps de mon séjour au collège faillis tomber dans une profonde mélancolie, au souvenir sans cesse présent des souffrances dont j'avais été témoin à Londres, j'étais averti assez clairement des tendances de mes pensées pour lutter contre elles de toutes mes forces... Le remède que j'employais consistait à m'imposer à moi-même la fréquentation de la société, et à tenir mon intelligence continuellement occupée sur des sujets scientifiques. Sans ces moyens je serais certainement tombé dans une mélancolie hypocondriaque. Dans les années suivantes, lorsque je fus rentré en pleine possession de la gaieté, je cédai à mon penchant naturel pour la vie solitaire. A cette époque-ci, je tombai souvent dans ces sortes de rêveries sous l'influence de l'opium ». Nous avons vu, d'autre part, en quels termes il se dépeignait pour ne pas insister davantage sur ce point.

C. — Un dernier détail doit nous retenir quelques instants encore sur Quincey, relatif à la qualité de son intelligence. La nature du terrain influe grandement, comme l'on sait, sur le développement des psychoses, même des psychoses toxiques. L'ivresse des gens cultivés et instruits n'est pas la même que celle des rustres et des imbéciles. Or Quincey, si déséquilibrées que fussent ses facultés, n'en était pas moins une intelligence supérieure, servie par une mémoire prodigieuse (que les 330 sermons de son tuteur Samuel H. n'avaient pas peu contribué à développer). Toujours attiré vers les choses de l'esprit, n'ayant de tout temps, dès même son séjour à l'école, que des projets et des plaisirs intellectuels, également versé dans toutes les littératures, l'on comprend aisément que même tombé par la faute de l'opium dans le nonchaloir et l'indolence, même fatigué, miné, épuisé, affaibli par les cauchemars, par l'insomnie, par les privations, par la souffrance, même diminué considérablement, l'intelligence de Quincey soit demeurée assez brillante pour illuminer encore à travers les brumes qui la voilent, sa pensée et ses écrits.

Et en voyant ce que, malade, elle a produit, on ne peut que déplorer cette funeste passion de l'opium qui gâcha une si remarquable intelligence. « Si jamais homme gâcha les dons reçus en naissant, dit M<sup>me</sup> Arvède Barine <sup>1</sup>, ce fut celui-là. Quincey n'avait pas vingt ans qu'il avait déjà mangé son blé en herbe ; à l'Université il ne pouvait plus travailler qu'en s'excitant avec de l'opium... Des bijoux de grand prix parmi les ossements et dans la poussière d'un tombeau, voilà, en effet, ce que Thomas de Quincey nous a laissé, voilà quelle a été l'œuvre de l'opium ».

Nous avons tenu à analyser en détail le cas de Quincey, bien qu'il n'ait pas été un fumeur d'opium, parce que dans l'histoire de l'opium on cite à chaque pas son exemple. Il fut vraiment le Chantre et l'Apôtre, il fut, suivant sa propre expression, le Pape de l'Opium et son influence fut immense. Or l'étude que nous avons entreprise de son œuvre nous mène à cette conclusion, c'est que, malgré sa superbe intelligence, capable encore de créer alors que déchue, malgré sa lutte opiniâtre contre le poison, malgré les intermittences et les rémissions de son intoxication, malgré son exceptionnelle accoutumance, Quincey fut une triste, une malheureuse victime de l'opium, et son exemple est de ceux qui démontrent jusqu'à l'évidence combien pernicieux et irréparables sont les maléfices de la Drogue. Nous tirerons les mêmes conclusions en étudiant Coleridge.

---

1. A. Barine. *Loc. cit.*, p. 156.

## CHAPITRE II

### COLERIDGE<sup>1</sup>

#### (OPIUMISME ET PSYCHOSE PÉRIODIQUE)

Coleridge<sup>2</sup> passe pour avoir été un adepte de l'opium aussi fervent que Th. de Quincey<sup>3</sup>. Or, il a laissé des œuvres importantes dans les genres les plus divers (poèmes de toute nuance, idylliques, élégiaques, lyriques, sonnets, odes et ballades, tragédies, drames romantiques, traductions allemandes, essais philosophiques, méditations religieuses, critiques littéraires, articles politiques, sermons laïques, conférences multiples, dissertations théologiques, études d'art, etc., enfin lettres innombrables), et dont beaucoup portent la marque d'un incontestable talent, malgré le dédain dont les

1. Cette étude a paru dans le Journal de psychologie normale et pathologique (mai-juin 1910).

2. D'autres littérateurs anglais furent comme Coleridge des opiophages : Robert Hall, John Randolph, William Wilberforce. Quant à Charles Lamb, s'il fut interné dans une maison de santé à Hoxton, il ne semble pas que l'opium en ait été cause. — Signalons encore parmi les opiophages célèbres, lord Erskine, Isaac Milner, et chez nous Richelieu.

3. Thomas de Quincey ne fut pas étranger à la renommée de Coleridge comme opiomane. Il le cite à maintes reprises dans ses œuvres et dans ses lettres, comme type de mangeur d'opium, et il attribue à son opiumisme la même origine, les souffrances aiguës causées par le rhumatisme qu'il invoque personnellement. Nous avons vu qu'il se défendait énergiquement d'avoir usé de l'opium en *hédoniste*, mais il semble qu'il ait, jaloux de la gloire de Coleridge, cherché à faire passer celui-ci pour tel : il soutient, en effet, que la cause qui fit de Coleridge l'esclave de l'opium, « un esclave qui jamais ne put rompre sa chaîne », fut uniquement le goût de ses voluptés géniales. Il faut voir, d'autre part, en quels termes sévères il dépeint celui que malgré tout il est contraint d'admirer (Passim in *Confessions et Lettres*). Voir également le portrait qu'il dessine de Coleridge dans ses œuvres complètes : *Samuel Taylor Coleridge par le mangeur d'opium anglais*, 1834, et *Coleridge et le mangeur d'opium*, 1845).

accable Taine. Il y a donc un puissant intérêt à rechercher quelle fut l'influence de l'opium sur cet écrivain qu'on a pu qualifier de rêveur de génie. N'est-ce point l'opium qui lui donna ce masque, à la fois romantique et mélancolique, et n'est-ce pas son souffle empoisonné qui lui inspira ces poèmes dont l'envolée laisse deviner la naissance de Byron et de Lamartine ? L'étude psychologique des œuvres et de la vie de Coleridge que nous entreprendrons avec l'aide précieuse de M. Aynard<sup>1</sup>, va nous permettre d'estimer à sa juste valeur le rôle du malfaisant toxique.

#### A. — CE QUE L'ŒUVRE DE COLERIDGE DOIT A L'OPIUM

Dès ses premiers ans, Coleridge se révèle comme une intelligence extraordinairement vive et alerte, mais malheureusement aussi déséquilibrée que possible. Au sombre collègue de Londres (Christ's-Hospital) où il fut placé après la mort de son père, il dut plier sous la sévère férule du Rév. James Boyer qui ne lui ménagea ni les coups ni le fouet, dans son amour morbide de la discipline et sa haine outrée du modernisme. Coleridge ne s'amenda qu'en apparence, mais il surprit ses maîtres, étonna ses condisciples, émerveilla les étrangers<sup>2</sup> par l'étendue de ses connaissances et la souplesse de ses facultés ; certaines de ses compositions furent précieusement conservées dans les archives du Christ's-Hospital. L'opium n'était pour rien dans l'éclosion de ce prestigieux cerveau.

Ses premières poésies furent écrites au collège et font présager déjà le souffle puissant qui, plus tard, l'emportera im-

1. J. Aynard. *La vie d'un poète. Coleridge*. Paris, 1907.

2. « ... Samuel Taylor Coleridge, logicien, métaphysicien, barde inspiré ! J'ai vu l'étranger, de passage dans les cloîtres, s'arrêter perdu d'admiration à l'entendre révéler avec tes intonations douces et profondes, les mystères de Jamblique et de Plotin, récitant Homère en son langage, ou Pindare, pendant que les murs des vieux Frères Gris renvoyaient l'écho des accents de l'enfant de la charité, inspiré ! »

Charles Lamb. *Recollections of Christ's-Hospital* ; Christ's-Hospital five and thirty, years ago (Cité par Aynard).

pétueusement à travers ses rêveries métaphysiques. Ses premières publications datent de 1794, (*Chute de Robespierre*, *Sonnets divers*, *Méditations religieuses*), ses premières conférences (*Conciones ad populum*), dans lesquelles il déploie une réelle éloquence, de 1795. En 1796, il écrit des vers exquis, notamment la *Harpe Eolienne*, où son talent s'affirme pleinement, et fonde un journal de politique prédicante (*The Watchman*) qui échoua piteusement. C'est à ce moment que nous voyons pour la première fois apparaître l'opium, commandé par les circonstances.

Quelle fut la raison de son emploi<sup>1</sup>? Fût-ce, comme on a dit, l'acuité momentanée des douleurs rhumatoïdes dont il souffrit dès ses primes années? Coleridge ressentit les premières atteintes du rhumatisme après une fugue dont nous reparlerons plus loin. A dix-sept ans, il paraît avoir présenté franchement un accès de fièvre rhumatismale avec ictère. A-t-on cherché à cette époque à soulager ses douleurs à l'aide de l'opium; la chose est possible, néanmoins son habitude du toxique ne fut pas amenée, semble-t-il, par une souffrance physique, mais par une crise de mélancolie survenue après l'échec de son journal. N'anticipons point sur la mélancolie de Coleridge et poursuivons notre but, la recherche de l'influence de l'opium sur son œuvre.

L'*Ode à l'année qui finit* (parue le 31 décembre 1796), est une virulente critique de la politique de Pitt, en concordance avec les opinions que Coleridge a émises jusqu'à présent, mais elle est aussi empreinte d'un certain découragement et d'un sentiment d'humilité qui cadrent avec l'accès mélancolique dont il relève à peine. *Osorio* (1797) est une tragédie écrite sur commande et composée suivant le goût du jour; on y pressent seulement le surnaturel et le fantastique qui marqueront ses poèmes, le *Vieux Marin*, *Christabel*, *Kubla-Khan*, les *Trois Tombes*. Or, n'est-ce pas à l'opium

1. Voir J. Hutchinson. Coleridge's account of how the opium-habit was acquired. Arch. surg. Lond., 1899. X. 273.

que Coleridge doit ce cachet d'irréel, d'impossible, de surnaturel, ainsi que le ton ému et attristé de la *Gelée de Minuit*, de la *Dédicace à George*, ou du *Rossignol*? M. Aynard se pose la question, à propos de *Kubla-Khan* que Coleridge présente au lecteur comme une curiosité psychologique dans la note prémonitoire suivante :

Pendant l'été de 1797, l'auteur, alors en mauvaise santé, s'était retiré dans une ferme solitaire entre Porlock et Linton, dans la partie des comtés de Devon et Somerset qui touche à l'Exmoor. Par suite d'une légère indisposition, un calmant lui avait été ordonné. L'effet en fut qu'il s'endormit dans son fauteuil, en train de lire, dans le *Pèlerinage de Purchas*, la phrase suivante, dont voici du moins le sens : « Ici le Khan Khubla fit bâtir un palais avec un jardin splendide. Et ainsi dix mille carrés de terre fertile furent enclos d'un mur. »

L'auteur resta environ trois heures dans un profond sommeil au moins des sens externes, et pendant ce temps il est persuadé, autant qu'on peut l'être, qu'il n'a pas dû composer moins de deux à trois cents vers, si en vérité on peut appeler composition un état dans lequel toutes les images apparaissaient devant lui comme des *objets* en produisant parallèlement les expressions correspondantes, sans aucune sensation ni conscience d'effort.

A son réveil, il lui sembla avoir gardé un souvenir distinct du tout, et prenant sa plume, son encre et son papier, il se mit immédiatement et avec passion à écrire les vers qu'on va lire. A ce moment, malheureusement, il fut appelé hors de la chambre par une personne venue pour affaires de Porlock et retenu plus d'une heure par elle. A son retour dans sa chambre, il s'aperçut à sa grande surprise et à son grand regret que, quoiqu'il eût conservé une espèce de souvenir vague et confus du thème général de la vision, à l'exception de huit ou dix vers ou images éparses, tout le reste avait disparu comme les images sur la surface d'un cours d'eau dans lequel une pierre a été lancée, mais, hélas, sans revenir comme elles !

Et M. Aynard ajoute : « Si le récit de Coleridge est vrai, et il n'y a pas de raison sérieuse d'en douter, nous avons là un exemple unique, peut-être, de création poétique dans le rêve et sous l'influence de l'opium. » Quant à la préoccupation du surnaturel qui domine toute l'œuvre de cette période, elle ne saurait être imputée à l'opium, car entre autres raisons

« ceux qui ont fait usage de l'opium ont su tirer si peu de parti de leurs visions qu'on peut se demander si ce stimulant est nécessaire pour expliquer une floraison d'imagination comme cela »<sup>1</sup>.

Nous nous rangeons à l'avis de M. Aynard, mais la solution de la question comporte en réalité plus de discussion que n'en a soutenu le distingué critique.

*L'opium n'a pas créé le surnaturel chez Coleridge*, car le goût du surnaturel a existé de tout temps chez lui et s'était manifesté bien avant qu'il ne prit du laudanum. Nous le verrons tout à l'heure, en étudiant son caractère psychopathique, attiré tout enfant par le surnaturel des *Mille et une Nuits*, et frissonner à leur lecture au point d'en être hanté la nuit. Plus tard, son inclination pour la mythologie grecque, son attirance pour la théologie et la métaphysique, son absurde projet du retour à la nature par la pantisocratie, le caractère mystique de sa philosophie et de sa politique, tout témoigne de son élan naturel vers un idéal insaisissable.

On peut suivre dans les rêveries des *Méditations religieuses* et les chimères des *Conciones ad populum* l'envol de son esprit vers le supra-terrestre. Logiquement, fatalement, Coleridge était incité par ses tendances innées à écrire ses *Ballades lyriques* dans lesquelles « ses efforts tendraient à représenter les personnages et les caractères surnaturels ou du moins romantiques »<sup>2</sup>. Le fantastique allemand, alors à la mode, devait encore l'y pousser.

*L'opium, d'autre part, n'a pas créé l'excitation poétique qui singularise les œuvres de Coleridge composées en 1797-1798*. Sans vouloir analyser l'action de l'opium sur la motilité et sur l'idéation, étude que nous avons faite dans un chapitre précédent, il nous suffira de dire que l'opium, en dehors de certains épisodes paroxystiques, est un paralysant de l'activité motrice et qu'une imprégnation chronique par ce

1. J. Aynard. *Op. cit.*, p. 149 et 152.

2. *Biographia Literaria*.

poison myasthénisant ne cadrerait en aucune façon avec l'excitation physique continue qui semble avoir envahi Coleridge en 1797, lorsqu'il déclare, lui, le rêveur paresseux et indolent qui a horreur de tout exercice musculaire, qu'il jardine, bêche et laboure au point que « ses deux mains calleuses peuvent porter témoignage de leur activité ». L'opium, d'autre part, ne fertilise pas la pensée ; il la fait, au contraire, avorter en la disséminant dans une extériorisation onirique ; nous avons vu la preuve de cette assertion en détaillant la psychologie des fumeurs d'opium. Et de Quincey, dans ses *Confessions*, nous en démontre la véracité. Seuls, les vieux habitués de l'opium qui sont *tenus* par l'obligation du métier de fournir régulièrement une certaine somme de travail intellectuel, ou qui s'y sont astreints volontairement depuis de longues années, puisent dans le toxique accoutumé le regain de stimulation nécessaire à leur besogne journalière ; privés de leur fiole, de leur pilule, de leur pipe ou de leur seringue, ou que soit seulement passée la phase d'excitation transitoire qu'elle leur a procurée, ce ne sont plus que de pauvres créatures anéanties, plongées dans la somnolence, l'engourdissement, l'hébétude, ou, au contraire, secouées par l'agitation anxieuse que fait naître le besoin. Nous n'avons pas encore ce tableau chez Coleridge en 1798.

Un autre argument nous fait également repousser l'hypothèse du rôle inspirateur de l'opium ; c'est que les moments où Coleridge a le plus fait usage de l'opium (en 1796, notamment, après sa tentative du *Watchman* et, plus tard, en 1801, en 1806, etc.), sont marqués par la stérilité poétique, l'abattement et la mélancolie. Une autre explication doit donc être donnée de ces périodes d'excitation intellectuelle qui alternent chez Coleridge avec ses crises de mélancolie, nous la développerons dans le paragraphe suivant.

Un dernier point est à discuter au sujet du problème soulevé par la genèse onirique de *Kubla-Khan*. Il n'est pas démontré, affirme M. Aynard, que Coleridge ait fait un usage

(du moins constant), de l'opium pendant les années 1797-98. Il est vraisemblable, croyons-nous, qu'il n'en a pris, ordonné à titre thérapeutique, que passagèrement, et *alors qu'il avait besoin de calmant*. De toute façon, son action loin de favoriser l'éclosion du poème, n'a abouti qu'à un rêve, à une fugitive représentation, à une évanescence composition d'où sont, à grand peine, sortis huit ou dix vers ou images éparses. Or, l'attention de Coleridge se trouvait déjà fixée, lors de la prise d'opium, sur une description féerique qui devait frapper son imagination. A l'état normal, son subconscient, suivant les lois qui président à l'inspiration <sup>1</sup>, se serait emparé de l'épisode du Khan-Kubla et, pareillement sans aucune sensation ni conscience d'effort, aurait abouti à une esquisse ineffaçable, à un plan dont les lignes seraient restées fixées dans la mémoire, en un mot à une création viable. Remarquons enfin que le poème a été secondairement élaboré et écrit en dehors de l'influence du laudanum.

Notre conclusion est donc que si l'opium a engendré chez Coleridge un rêve dont le thème a roulé sur une lecture immédiatement antécédente, l'objet de ce rêve d'opium n'a pu être choisi que par une influence subconsciente, sinon par un effort conscient, et parce qu'il avait auparavant excité l'imagination du poète en pleine période d'activité créatrice et vraisemblablement en proie à une exaltation anormale, ainsi que nous le dirons. Au lieu d'être, comme la méditation volontaire, un laborieux architecte qui amasse péniblement ses matériaux avant de construire avec eux un solide édifice, l'opium n'a été qu'un habile prestidigitateur qui, par un jeu de glaces, fait apparaître aux yeux émerveillés du spectateur l'image d'un palais enchanté, mais illusoire, qui fuit et s'évanouit lorsqu'on tente de s'en approcher.

Les autres œuvres de cette période, pendant laquelle Coleridge n'aurait pris que rarement de l'opium, ne portent

1. Voir : L'automatisme et l'inspiration ; les conditions mentales de la création poétique. In Antheaume et Dromard. *Poésie et folie*. Paris. 1908.

nullement l’empreinte du toxique. Il nous faut arriver jusqu’à 1801 pour voir Coleridge retomber dans ses abus de laudanum. Après un séjour en Allemagne (1798-99), il s’était résolument lancé dans le journalisme politique, s’y montrant fin polémiste en même temps qu’élégant styliste. « Ces articles, comme la traduction de *Wallenstein*, sont, écrit M. Aynard<sup>1</sup>, un frappant témoignage de la merveilleuse facilité de Coleridge, avant l’opium et le désespoir, du côté *talent* dans son génie. Ils donnent aussi une heureuse idée de son activité, puisqu’on peut lui en attribuer plus de quarante, de décembre 1799 à avril 1800, sur les sujets les plus variés. »

Mais en février 1800 il abandonne peu à peu le journal, puis émigre de nouveau à la campagne, termine la traduction du *Wallenstein* de Schiller, écrit la deuxième partie de *Christabel* sans pouvoir la terminer, et finalement tombe dans une crise de mélancolie. C’est alors qu’il reprend de l’opium, à doses de plus en plus élevées. L’*Ode à l’abattement*, le *Tableau* (1802), reflètent plus le sentiment mélancolique que l’impression de l’opium. Celle-ci, en revanche, apparaît nettement dans les *Douleurs du Sommeil* (septembre 1803). Dans ce poème, Coleridge décrit d’horribles cauchemars qui l’angoissent et le torturent.

« Mais la nuit dernière, je priai tout haut,  
 Je priai dans l’angoisse et l’agonie,  
 Tentant d’échapper à la foule démoniaque  
 De formes et de pensées qui me torturaient :  
 Désirs étrangement mêlés de dégoût,  
 Fixés sur des objets horribles ou absurdes,  
 Sentiments de vengeance et volonté impuissante,  
 Toujours repoussée et toujours brûlante ;  
 Sentiment d’une justice intolérable :  
 Les hommes que je méprise sont devenus puissants !  
 Vaines menaces, vantardises indignes d’un homme,  
 Hommes méchants raillant mes vanteries et mes furies,  
 Rage, passion sensuelle, querelles affolantes,

1. J. Aynard. *Op. cit.*, p. 208-209.

Honte et terreur dominant tout cela.

Je connais des actions qui devraient être cachées, qui ne l'ont pas été

Et dans cette confusion je ne puis savoir

Si je les ai commises ou supportées.

Car tout était horreur, péché et malheur,

Pour moi comme pour les autres,

Terreur qui tue la vie, honte qui tue l'âme. »

Quelle est la cause de ces rêves terrifiants, qui deviennent « la substance de sa vie », de ces troubles qui lui rendent « le cœur malade et la tête toute brouillée », et qui flétrissent ses facultés? L'opium, ou la mélancolie? Plutôt les deux à la fois..., celle-ci attisant la soif du poison, et l'intoxication accroissant à son tour la dépression et la désolation du mélancolique.

En dehors de ce triste chant et de quelques lettres à ses amis, sa production est nulle. Il réussit, grâce au dévouement de ces derniers, à quitter son milieu et à partir, en avril 1804, chercher en Sicile le rétablissement de sa santé. Il s'arrête à Malte, et continue malgré tout l'usage de l'opium dont il ne peut plus se passer. Ses rêves persistent. Il adresse à ses amis des lettres peu nombreuses, mais écrit une foule d'intéressantes notes publiées plus tard sous le titre d'*Anima Poetæ*. Il a du tremblement et ne parvient pas à récupérer son énergie qui chancelle de plus en plus. Il a des hallucinations et finit par se croire persécuté par Napoléon. Se croyant poursuivi, il fuit l'Italie et rentre en Angleterre (août 1806), plus désespéré encore qu'à son départ.

L'opium a définitivement terrassé le mélancolique : l'attention est défaillante, la mémoire éteinte, l'énergie épuisée ; la volonté n'existe plus ; le corps est usé, les mains tremblent au point de ne plus pouvoir écrire. Seules lui restent la causerie et l'improvisation, originales et imagées ; mais encore sont-elles pleines de digressions oiseuses, de répétitions et d'emprunts, et surtout sont-elles inégales, irrégulières, sous la dépendance de l'excitation passagère provoquée

par le laudanum. C'est à ce moment qu'il fait la connaissance de Th. de Quincey (1807). Il essaie cependant de se guérir (D<sup>r</sup> Beddoes, D<sup>r</sup> Abernethy, etc.), mais vainement ; il se laisse aller « et les quelques années qui suivirent, jusqu'en 1816, sont peut-être les plus tristes de sa vie, océans de projets, symphonies de lamentations, aveux répétés d'impuissance » (Aynard).

Or qu'a-t-il donné durant cette période ? Peu, surtout peu de bonnes choses : quelques conférences littéraires, décousues pour ne point dire incohérentes (1808), quelques articles de journaux, politiques ou philosophiques.

Il essaie (1809-1810) de lancer une revue philosophique et morale (*The Friend*) qui devait réformer le monde et dans laquelle il entreprenait de tout expliquer ; cette revue d'allures insolites et quelque peu burlesques n'a que 27 numéros ; c'est un insuccès complet et lamentable à la suite duquel Coleridge demeure quelque temps dans le désespoir et l'inaction absolue.

Il donne encore des conférences littéraires ou philosophiques (1811-18) qui sont bien plutôt des causeries, des improvisations plus ou moins brillantes, que de véritables études, car le travail de préparation lui est devenu trop pénible et son attention est si défectueuse, si mobile, qu'elle ne peut demeurer fixée sur le sujet choisi. Sa pensée n'a souvent d'autre guide que le hasard des associations d'idées dont l'enchaînement est parfois logique et parfois incohérent. Il en fut de même de Quincey, « l'homme aux efforts spasmodiques et irréguliers, condamné aux digressions à perpétuité » et dont l'intelligence est une vraie passoire pleine de trous « à travers lesquels les idées coulent sans qu'il puisse les retenir » (A. Barine<sup>1</sup>).

Coleridge conférencie également ou écrit des articles de critique philosophique sur les beaux-arts (1814), essais

1. Arvède Barine. *Poètes et névrosés* (Hoffmann, Quincey, Edgar Poe, G. de Nerval), Paris, 1908.

obscurs et décevants. « Il faut toujours en revenir là, dit M. Aynard, à propos de ses *Lectures*, ce ne sont que les ruines d'une pensée que nous trouvons dans tout ce qu'a fait Coleridge sous l'influence de l'opium. » En 1815-16, ce sont les *Sermons laïques* ; en 1817, c'est l'étrange et confuse *Biographia Literaria*, « tentative faite par Coleridge pour mettre dans une œuvre sans méthode toute la pensée de ses dernières années comme critique, philosophe et théologien, et s'imposer enfin comme un des hommes dignes de l'admiration de l'Angleterre de son temps » (J. Aynard), œuvre malheureuse, risible, où se formule un aveu d'impuissance, où éclate son aberration. En 1817, enfin, il essaie d'écrire une tragédie (*Zapolya*), œuvre manquée qui ne put être jouée.

L'inspiration poétique est morte chez lui de même que la méditation philosophique, tuées toutes deux par l'opium qui a annihilé définitivement sa volonté, son attention, ses facultés créatrices. Coleridge est devenu le vieil habitué de l'opium<sup>1</sup> que Quincey a stigmatisé et que Cottle nous décrit tristement, « les yeux égarés, la physionomie blême, la démarche hésitante, la main tremblante et le corps en déroute ». Ses cheveux, à quarante-deux ans, sont blancs et son masque blafard exprime la souffrance. Il est à jamais déchu, rivé dans son esclavage, « aimant mieux mourir que de continuer à supporter les souffrances que lui cause la privation de l'opium ». Comme tous les opiomanes chroniques, morphinomanes, opiophages ou fumeurs, il ne travaille plus, ne pense plus, ne manifeste plus sa vie intellectuelle que lorsqu'il est sous l'influence du malfaisant toxique devenu l'excitant nécessaire et indispensable à son indolence. Il est vieilli avant l'âge, miné physiquement et moralement bien qu'il se fasse encore illusion sur son génie et s'estime supérieur à la plupart de

1. Sa dose quotidienne de laudanum aurait été des plus variables mais aurait atteint jusqu'à deux quarts (1/4 gallon = 1 litre, 136) par semaine et même une pinte (1/3 gallon = 0 litre 568) par jour (lettre de Southey à Cottle).

ses contemporains, envieux du travail de ses rivaux et enclin à se croire persécuté par eux. Il est mûr pour la retraite qu'il se décide à prendre chez le D<sup>r</sup> Gillmann à Highgate, où il reste jusqu'à sa mort, en 1834, sans arriver à s'abstenir totalement de la fatale drogue, mais trouvant dans sa sobriété forcée un regain d'activité. (Notes diverses. *Secours à la Réflexion*, 1825. *L'Église et l'État*, 1830).

Au résumé, qu'a donc retiré de l'opium Coleridge, sinon la ruine de son intelligence, remarquablement douée malgré son déséquilibre, sinon la souffrance, la honte et le désespoir ? Avant son initiation au poison il avait donné la mesure de son multiple talent ; il avait fait admirer son éloquence persuasive, son souffle poétique, son idéal philosophique, son tempérament politique, et ses amis étaient en droit de fonder sur lui les plus brillantes espérances. « Envergure large, imagination puissante, grande élégance et grande richesse d'expression, c'eût été, dit M. Hector France<sup>1</sup>, le premier poète de son temps, si, ne faisant ni théologie ni politique, il eût donné toute sa mesure. » Et l'on s'explique difficilement l'excessive sévérité de H. Taine<sup>2</sup> pour le « pauvre diable et ancien dragon ». Vient l'opium et toutes ses facultés productives s'étiolent et se flétrissent peu à peu. Le rêve remplace le travail ; l'attention vague au hasard, impuissante ; la volonté fléchit et s'affaisse. Le génie oratoire de Coleridge se perd en un verbiage décousu et sa pensée se résoud en une poussière de notes, s'épuisant à amasser de stériles matériaux, incapable de s'en servir pour construire une grande œuvre.

Ce n'est certes pas l'exemple du malheureux poète à l'imagination perdue en d'improductifs rêves que les chercheurs de paradis artificiels pourront choisir comme le porte-drapeau de leurs chimériques espoirs. Coleridge n'a goûté aucun des plaisirs de l'opium ; il n'a connu que ses tortures. Le poison

1. Hector France. Article Coleridge de la *Grande Encyclopédie*.

2. H. Taine. *Histoire de la Littérature anglaise*, 12<sup>e</sup> éd. Paris, 1905, t. IV, p. 288.

enfin a tué son génie au lieu de le grandir ; il a détruit sans rien créer... même point l'étrange attirance de ce rêveur mystique. Coleridge, en effet, avant d'être un opiomane fut un grand déséquilibré doublé d'un psychopathe et, à notre avis, son funeste penchant est directement lié à sa psychopathie ; l'histoire de sa passion de l'opium est inséparable de celle de ses tares et de son affection mentale dont il nous faut maintenant parler.

### B. — LA PSYCHOPATHIE DE COLERIDGE

Samuel Taylor Coleridge fut le treizième enfant d'un honnête clergyman, très instruit, mais horriblement distrait et complètement détaché des biens de ce monde ; passionné de théologie, il demeurait indifférent aux vulgaires et basses contingences de notre existence terrestre.

Ce père, pathologiquement original, éleva ses enfants avec une excessive liberté, ne disciplinant aucunement leur intelligence, les traitant prématurément en hommes et conversant longuement avec eux sur les sujets les plus abstraits. Cette éducation, à coup sûr vicieuse, favorisa peut-être le développement des brillantes facultés dont était doué le futur poète et qui s'annonçaient précoces, mais transforma trop hâtivement sa personnalité qui ne connut aucune des habitudes de l'enfant. « Je n'ai jamais pensé comme un enfant, semble-t-il regretter dans une lettre qu'il écrit à vingt-quatre ans, je n'ai jamais parlé comme un enfant<sup>1</sup> ».

Dès qu'il fut à même de lire, il puisa au hasard dans la riche bibliothèque paternelle, « lisant tous les livres qui lui tombaient sous la main sans distinction ». Son imagination s'exalta anormalement à certaines lectures. C'est ainsi qu'à l'âge de six ans un conte des *Mille et une Nuits*<sup>2</sup> « fit une

1. Gillmann. *Life of Coleridge*. Londres, 1838, p. 40.

2. L'analogie des deux caractères anormaux de Coleridge et de Quincey est très remarquable : même précocité de prodige, même déséquilibre mental, même tempérament mélancolique, même propension à philosopher

telle impression sur lui qu'il était hanté par des spectres toutes les fois qu'il se trouvait dans l'obscurité ». Il attribua tout naturellement à l'influence de ces premiers livres le penchant qu'il se découvrit plus tard pour la rêverie et sa répugnance aux exercices physiques. « C'est ainsi, dit-il, que je devins un rêveur et que j'acquis une disposition contraire à toute activité physique, et j'étais capricieux et passionné sans mesure, et comme je ne savais jouer à rien et que j'étais paresseux, j'étais méprisé et détesté par tous les garçons. » A vrai dire, si friand qu'on soit d'une pareille thèse, l'on ne saurait considérer ces lectures, malgré leurs déplorables effets, comme responsables des défauts qu'offrirent dans la suite le caractère et la pensée de Coleridge. On doit, au contraire, les regarder comme témoignant des tendances originelles de son esprit, héréditairement avide de rêve, d'infini et d'au-delà. Avant d'être un rêveur, le germe, le sentiment du rêve existait en lui et, d'instinct, il se sentait attiré vers les lectures et les études en harmonie avec sa nature.

Coleridge, « capricieux et passionné sans mesure », fut de tout temps un grand impulsif. Les preuves de cette impulsivité abondent ; nous citerons, entre autres, ses diverses fugues. Un jour, raconte-t-il, après une dispute furieuse avec un de ses frères, il s'enfuit de la maison de ses parents, passa toute une nuit d'orage sur les bords de la rivière Otter, « répétant dévotement ses prières et pensant en même temps avec une amère satisfaction au désespoir dans lequel devait être sa mère ». On le retrouva trempé, on le rapporta malade<sup>1</sup>. — Plus tard il s'enfuit, par désespoir d'amour semble-t-il, de l'Université de Cambridge et s'engagea en coup de tête dans un régiment de Dragons du Roi à Reading,

sur tout, même sensibilité désordonnée... et même secousse intellectuelle au même âge par la même lecture des *Mille et une Nuits*. Cf. Quincey. *Autobiography*.

1. Cité d'après Aynard, p. 7.

lui un fervent de la paix ayant horreur des soldats et des chevaux, un rêveur indolent et maladroit, incapable de fourbir ses armes et n'arrivant même pas à se tenir en selle ! « Ce fut, dit M. Aynard<sup>1</sup>, un besoin pressant et absolu de solitude morale, une impulsion de rêveur comme celle qui l'avait poussé, enfant, à fuir la maison de ses parents, comme celle qui le poussera, homme fait, à quitter sa famille et ses amis pour aller chercher à Malte des occupations aussi peu faites pour lui que pouvaient l'être celles d'un cavalier au régiment des Dragons du Roi. »

Cette impulsivité originelle, jointe aux exceptionnelles facultés dont la nature l'avait doté, devait fatalement lancer Coleridge dans les voies les plus diverses. Nous avons vu en parcourant rapidement l'étendue de ses œuvres combien variées furent celles-ci. Coleridge fut tout à la fois poète et philosophe, critique d'art et journaliste politique, comérencier littéraire et prédicateur...

Son enthousiasme était d'une décevante mobilité : il s'éveillait fougueux à la moindre incitation, mais s'évanouissait avec la même soudaineté. Tous les sujets le captivèrent et le rebutèrent tour à tour ; à peine les avait-il possédés qu'il les abandonnait pour passer à un autre ou pour s'échapper dans le rêve.

Il se passionna pendant quelque temps pour la médecine en voyant son frère Luke s'y destiner et, parce qu'il était devenu l'ami d'un cordonnier, il voulut apprendre son métier. Dès le collège, la théologie et la métaphysique l'attirent irrésistiblement ; il s'enflamme d'une noble ardeur pour la révolution française<sup>2</sup> et le réformisme mystique de Priestley et de Th. Paine ; peu après il s'éprend d'un projet burlesque de « retour à la nature » élaboré par un de ses amis, Rob. Southey, celui de s'embarquer à douze couples

1. Aynard. *Op. cit.*, p. 60.

2. Voir Ch. Cestre. *Les Poètes anglais et la Révolution française*. Paris, 1906.

pour l'Amérique dans le but de fonder une société nouvelle et régénératrice, une République de sages basée sur l'utopie d'un collectivisme libéral, et se voue pendant quelques mois à cet essai de réformer le monde par la *pantisocratie*, se démenant pour recruter des adhérents à son système et se fiançant précipitamment et par principe à Miss Sarah Fricker, sans autre raison que de constituer un des douze couples colonisateurs. Il se lance en même temps dans la politique, combat Pitt avec un téméraire acharnement et élabore en guise de programme politique un Évangile philosophique à allures révolutionnaires (les *Méditations Religieuses*), obscur, compliqué, prétentieux et emphatique, mais non dénué de talent ni d'idéal. Il renie bientôt la démocratie et, socialiste chrétien d'une extrême hardiesse, se jette dans une sorte de mysticisme évangéliste ; il est, tour à tour, poète délicat et ardent polémiste, il fonde des journaux, songe un instant à se donner à l'agriculture, devient chauvin après avoir été révolutionnaire, puis s'enthousiasme pour la philosophie et les dialectes allemands, veut traduire Schiller et écrire une vie de Lessing, devenir un encyclopédiste, et sombre enfin dans une philosophie religieuse.

Avec ses facultés si diverses et puissantes, avec cette mémoire merveilleuse qui lui permet le soir de répéter mot à mot des pages entières lues dans la matinée, avec cette érudition encyclopédique que donnent à ce cormoran de bibliothèque ses innombrables lectures<sup>1</sup>, avec cette éloquence fleurie qui fait de lui le conteur le plus spirituel de son temps, avec cet extraordinaire don de séduction qui lui attire la sympathie et le dévouement de tous ceux qui l'approchent, il apparaît véritablement aux yeux de ses amis comme un prodige, un « monstre d'intellectualité » pour employer l'expression imagée de M. Aynard, expression qui sous-entend, en même temps que son étendue, l'anormalité de son intelligence. Car

1. « Je suis et j'ai toujours été, déclare-t-il, un grand liseur et j'ai presque tout lu ; je suis un cormoran de bibliothèque. »

Coleridge fut toujours un anormal, même avant l'opium, et nombreuses sont les déficiences, les tares que l'on relève à l'analyse de son esprit.

Sa sensibilité est désordonnée, il l'avoue lui-même, son imagination dérégulée. Il est fantaisiste, excentrique, extravagant : c'est un fou de génie diront ses camarades qu'il essaie d'endoctriner à son absurde utopie de la pantisocratie. C'est un rêveur indolent, dont l'âme avide de symboles et embuée de mysticisme s'élançait à la poursuite de chimères, se heurtant aux obstacles, aux matérialités de la vie, et pour qui « le monde extérieur n'existe pas ou n'existe que dans les formes que lui prête l'imagination » (Aynard).

Il n'a, comme son père<sup>1</sup>, aucun sens de la réalité : c'est « une âme errante toujours abusée et toujours désabusée, qui cherchait toujours, trouvait toujours, et rejetait toujours comme faux l'or imaginaire de ses rêves » ; c'est toujours un instable, « incapable de tenir la ligne droite » comme le remarque son ami Hazlitt, facilement enthousiaste mais incapable d'un sentiment durable ; tout travail régulier et discipliné est pour lui un supplice ; il voit tout superficiellement, est érudit sans méthode, son attention est prompte à s'évader et son âme « légère à s'enfuir des tristesses les plus profondes ». Sa volonté congénitalement faible et fragile engendre la négligence, le désordre, l'inégalité, l'indécision, l'indolence, la mollesse, « allant presque jusqu'à l'imbécillité » écrit-il à Thelwall.

Son affectivité est très médiocre. Il n'a plus pour ses frères, déclare-t-il en 1799, ni goûts, ni sentiments communs et il cherchera plus tard à se séparer de sa femme. Son orgueil est grand et précoce, « naïf et incurable », dès le collègue, le portant à jalouser le succès des autres, le poussant à recher-

1. Les distractions de celui-ci étaient légendaires. On raconte que, parti un jour pour un petit voyage, il était revenu portant sur le corps une demi-douzaine de chemises, parce que sa femme lui avait recommandé d'en mettre une chaque jour mais avait oublié de lui dire d'en ôter une en même temps (Aynard, p. 3).

cher immodestement les marques de sympathie et d'admiration et à accepter avec trop de complaisance les secours pécuniaires que lui tendent ses amis, l'aiguillant souvent enfin vers un sentiment hypertrophique de sa personnalité et vers de véritables idées délirantes de persécution et de grandeur.

L'opium devait ainsi trouver chez Coleridge une dysharmonie et un déséquilibre qu'il ne pouvait qu'exalter. « Avant l'opium, constate pareillement M. Aynard <sup>1</sup>, Coleridge était déjà un nerveux, d'une sensibilité physique et morale extrêmement délicate, et un indécis présentant de remarquables symptômes d'instabilité mentale. Chez lui l'opium n'a rien créé, pas même une maladie mentale caractérisée. »

Coleridge fut donc, les preuves en sont irréfutables, un grand déséquilibré <sup>2</sup>; mais nous croyons que sur ce terrain de la dysharmonie psychique évolua, en outre, une affection mentale caractérisée, une psychose périodique, maniaque-dépressive. A plusieurs reprises déjà, nous avons parlé de ses moments de mélancolie ou d'exaltation; nous voulons maintenant fixer leurs traits et en montrer la périodicité fréquemment alternante; c'est d'ailleurs à leur histoire que se rattache celle de l'opiumisme du poète.

Le premier accès mélancolique de Coleridge fut provoqué par l'insuccès du journal politico-philosophique (*The Watchman*) qu'il avait lancé le 1<sup>er</sup> mars 1796 et sur la réussite duquel il fondait grand espoir; son abattement, sa désolation, sa douleur morale sont si accusés qu'il a recours au laudanum pour les apaiser. « Depuis que je vous ai écrit, peut-on lire dans une lettre adressée en mars 1796 à un clergyman de ses amis, j'ai été comme suspendu sur le bord de la folie... Ma situation a été telle pendant la dernière quinzaine que j'ai été obligé de prendre du laudanum presque toutes les nuits. » Et M. Aynard ajoute : « nous avons là, jetée comme négligemment, la première apparition de la terrible drogue

1. Aynard, p. 3.

2. Chambard. *Les morphinomanes*. Paris, s. d., p. 35-37.

venant soulager ses douleurs morales, accident auquel il n'attachait pas d'importance à cette date, mais faiblesse qui va revenir de plus en plus fréquemment et devenir l'esclavage de toute une vie<sup>1</sup>. »

De petits accès frustes paraissent, d'ailleurs, avoir précédé cette dernière grande crise et sa désertion de l'Université suivie d'un engagement militaire si peu conforme à ses goûts, communément attribuée à un vulgaire désespoir d'amour, revêt assez les allures d'un *raptus mélancolique* qu'une tentative de suicide ne vint heureusement point terminer encore que de pareilles idées eussent déjà pris naissance dans son esprit. La prise d'opium en de telles circonstances est comparable à une tentative de suicide ; c'en est, pour ainsi dire, une miniature. Toutes deux ne visent qu'à échapper à la tristesse, à l'amertume du moment. Combien de toxicomanes doivent leur funeste habitude à une pareille crise de découragement ou de souffrance morale : nous en voyons la preuve chez les fumeurs d'opium.

Ce premier accès est de courte durée ; il est vite enrayé par les témoignages de sympathie qu'il reçoit et par de généreuses interventions pécuniaires qui le sauvent de la faillite et de la prison. Coleridge retrouve sa sérénité mais pour peu de temps, car une rechute se produit la même année, déterminée cette fois encore par un choc moral.

Une première édition de ses poèmes avait paru, bien accueillie du public ; un riche banquier lui avait confié l'éducation de son fils Charles Lloyd, étudiant amateur. « Coleridge se voyait à la fin de toutes ses peines. Ce pensionnaire béni devait assurer son existence matérielle et satisfaire par une intimité de tous les instants la passion d'amitié et de confidences qui le possédait. » Ce rêve brutalement s'effondrait : Charles Lloyd n'était qu'un épileptique doublé d'un mélancolique, que Coleridge ne pouvait garder chez lui. Laissons

1. Aynard, p. 112.

la parole à son érudit biographe. « Les accès du malheureux terrifiaient toute la maisonnée et l'ébranlement nerveux produit contribua sans doute à jeter Coleridge dans la tristesse profonde où nous le voyons dans les lettres à Poole de cette fin d'année 1796. Il était malade lui-même, souffrait de névralgies, avait recours à l'opium... Il n'y a pas de doute que dès ce temps, si Coleridge prenait de l'opium, c'était surtout pour apaiser des souffrances morales, plutôt que physiques, cette anxiété indescriptible qui s'épanchait en interminables lettres à ses amis, tissus de projets, de plaintes et de récriminations qui échappent à toute analyse<sup>1</sup>. »

Cet accès de mélancolie, coupé probablement d'épisodes hypomaniaques durant lesquels « il court tout nu dans sa maison, presque frénétique » s'accompagne, comme il arrive réquemment chez les déséquilibrés, de quelques idées confuses de persécution. A son déclin, mû par l'instinctive répugnance des mélancoliques pour le bruit, le mouvement et le monde, et aussi par des idées d'humilité dont l'existence nous est révélée par ses lettres dolentes à Poole, il fuit Bristol et se réfugie auprès de son ami Poole à la campagne. Là il fait la connaissance de Wordsworth et présente « une courte période d'excitation intellectuelle » (Aynard) pendant laquelle il donne des œuvres maitresses, ses fameux poèmes le *Vieux Marin*, *Christabel*, *Kubla-Khan*, les *Trois Tombes*. Cette « magnifique période d'excitation poétique » est-elle due à Wordsworth, comme le suppose M. Aynard, malgré que ce savant critique reconnaisse que les poèmes que nous venons de citer « ne doivent rien directement à la poésie de Wordsworth ? »

Il nous paraît difficile d'admettre que l'ambiance d'un poète soit assez puissante pour enfanter les chefs-d'œuvre d'un autre poète, comme par une sorte de contagion de l'inspiration, et nous croyons plus simplement que cette excitation (que

1. Aynard, p. 421.

nous avons vue n'être due en aucune façon à l'opium) est de nature psychosique, hypomaniaque. D'autres que Coleridge, poètes, peintres ou philosophes, dont il serait facile d'évoquer les noms, ont produit des œuvres de valeur sous le coup de fouet d'une excitation périodique. Loin de nous, certes, la pensée que la seule exaltation morbide puisse engendrer le génie, ni même l'inspiration poétique; nous devons seulement admettre qu'un tempérament doué de qualités créatrices comme celui de Coleridge est capable de produire sous l'influence d'une excitation quelconque, volontaire ou accidentelle. Nous renvoyons, au surplus, le lecteur que cette question des rapports de la folie et de l'inspiration poétique intéresserait au remarquable ouvrage d'Antheaume et Dromard<sup>1</sup>.

En 1797, Coleridge a donc traversé une phase d'excitation intellectuelle marquée d'une teinte spéciale qui a donné naissance à des poèmes d'un incontestable lyrisme; mais cette « veine de surnaturel psychologique » s'est trouvée rapidement épuisée, car trois sur quatre de ses poèmes sont restés inachevés comme si l'excitation qui en avait permis l'ébauche n'avait pu se prolonger suffisamment pour les terminer. En revanche, cette période d'une « vitalité extraordinaire » vit paraître des œuvres d'une autre tonalité, pleines d'harmonie, d'émotion grave ou de « triste sagesse ». En même temps, il lance en faveur de la Suisse un hymne à la Liberté, l'*Ode à la France* (Palinodie, avril 1798) et, brûlant ce qu'il avait autrefois adoré, pousse dans les *Craintes de la Solitude*, un long cri de haine contre les Français, ennemis irréconciliables de l'Angleterre. Coleridge semble revenu à un niveau mental à peu près normal; il se ralliera aux idées courantes de son pays et de son époque mais, si amendé qu'il soit, il reste mal équilibré, bizarre, perdu dans le rêve; ses opinions sont outrées et parfois contradictoires (*Feu, Famine et Carnage*, poème politique contre Pitt).

1. Antheaume et Dromard. *Op. cit.*

A la fin de 1798, il part pour Hambourg, attiré par la philosophie et la science allemandes, et, vraisemblablement, abandonne momentanément l'opium ; durant tout son séjour en Allemagne, cependant, son esprit demeure plongé dans le désordre et l'indécision. « Comme en Angleterre il continuait de vivre au hasard, toujours inquiet et incapable de se tenir à un plan déterminé » (Aynard). En 1800, nous assistons à une grande crise de mélancolie. Celle-ci ne survient pas brutalement mais, au contraire, s'installe et progresse lentement. Après une période d'activité littéraire, il éprouve le désir de se retirer à la campagne, termine à grand peine la traduction de *Wallenstein*, travail pour lequel il manifeste un « dégoût profond et indicible » et qui lui « exténue l'âme », n'arrive pas à achever son *Christabel* et se sent frappé de stérilité intellectuelle (malgré le voisinage de Wordsworth, ferons-nous remarquer). Il est envahi par ce que M. Aynard appelle la neurasthénie (1801-02) et que nous préférons nommer la dépression mélancolique.

Il souffre moralement de son impuissance poétique, consciente, et recourt pour la vaincre à un excitant artificiel, à l'alcool puis au laudanum. Ses douleurs rhumatoïdes acquièrent en même temps une nouvelle acuité<sup>1</sup>. Ses espérances se flétrissent ; il s'humilie, se désespère, a l'appétition de la mort et ne recherche plus que l'oubli de toutes choses, oubli qu'il demande à l'opium dont il augmente les doses et à la philosophie, ou plutôt à une certaine philosophie, faite de mysticisme et imprégnée de fatalisme. Il décrit lui-même admirablement la dépression dans laquelle il sombre consciemment et la douleur morale qui l'étreint : « un chagrin sans déchirement, vide, sombre et désolé, une douleur étouffée, languissante et sans passion, qui ne trouve pas d'issue naturelle,

1. Il est à noter à ce sujet que les opiomanes, comme les morphinomanes, supportent moins facilement la douleur physique qu'avant leur imprégnation chronique par le stupéfiant. Les tabétiques, entre autres malades, souffrent davantage de leurs crises lorsqu'ils sont devenus morphinomanes.

qui ne trouve pas de soulagement dans les mots, les soupirs ou les larmes ». Il éprouve cette anesthésie morale si spéciale du mélancolique : « Je contemple toujours, mais mon œil perçoit et ne *sent* pas. » Il se rend compte de son inhibition psychique momentanée et périodique, et de la contrainte où il est de subir des impressions tristes, contraires à ses sentiments normaux : « Mais chaque crise, oh, chacune d'elles suspend l'effet du don que la nature me fit à ma naissance, mon esprit, mon imagination créatrice. Ne pas penser à ce que je suis contraint de sentir, rester tranquille et patient, c'est tout ce que je puis faire. »

Pendant des moments d'exaltation coupent la monotonie de sa dépression et changent sa tristesse en une fugitive gaieté. « Il a vécu pendant ces années 1800-1803 une existence qu'on pourrait appeler *phénoménale*, entendant par là que, le sentiment de la personnalité passant au second plan de la conscience, sous l'obsession des rêves du jour et de la nuit, il était tout à l'impression du moment, sans la sensation de continuité de la vie mentale, ne se souvenant pas, ou à peine, de ses douleurs dans ses moments d'exaltation ni de ses moments de joie dans la dépression toujours plus habituelle... Ses dispositions variaient tellement suivant les moments qu'on aurait souvent risqué de tomber à faux en lui offrant des consolations quand il était plein d'espoir, ou des encouragements quand il était amoureux de sa propre tristesse <sup>1</sup>. »

La Société l'excite au plus haut point, comme tous les exaltés maniaques. Sir Humphrey Davy le dépeint de la sorte : « Dans les grandes réunions il est la puissance et l'activité mêmes. Son éloquence n'est diminuée en rien, peut-être même devenue plus séduisante et plus forte. Sa volonté est probablement plus disproportionnée que jamais avec ses facultés. De brillantes images de grandeur flottent sur son

1. Aynard, p. 225-226.

esprit agité par toutes les brises et modifié par tous les arcs-en-ciel. En une heure il parla de commencer trois ouvrages et récita le poème de *Christabel*, inachevé, tel que je l'avais déjà entendu ». Lui-même sait s'analyser et prend conscience de son esprit, emporté à la dérive et tourbillonnant comme une feuille en automne. « Une folle activité de pensées, d'imaginations, de sentiments et d'impulsions au mouvement se lève en moi, une sorte de tempête de fond, qui ne souffle vers aucun point de la boussole, vient je ne sais d'où, mais m'agite tout entier. Mon être entier est rempli de vagues qui roulent et s'écroulent, l'une ici, l'autre là, comme les choses qui n'ont pas de maître commun. Je crois que mon âme doit avoir préexisté dans le corps d'un chasseur de chamois. L'image de l'ancien but de mes efforts a été oblitérée mais les sentiments, les habitudes impulsives et les commencements d'action sont en moi, et le paysage vu autrefois les fait revivre <sup>1</sup>. »

M. Aynard a bien vu, sans pouvoir la qualifier, l'hypomanie de Coleridge. « Il est presque impossible, dit-il, de raconter sa vie extérieure à cette époque. Ce ne sont que projets, déplacements, nouveaux projets et nouveaux plans de vie, qui ne font qu'apparaître et disparaître. La vie de famille était devenue naturellement impossible et il avait même songé à se séparer de sa femme. » Son esprit est inquiet et s'épuise en projets. Il pense à partir pour les Açores, puis pour le pays de Galles, veut apprendre le gallois et l'irlandais, pour écrire une « histoire complète de tous les livres gallois, saxons et irlandais, qui ne sont pas des traductions, mais la production naturelle de la Grande-Bretagne », et aller en Biscaye étudier le basque. « Il n'est plus question de métaphysique théorique, mais deux autres volumes encore pourraient fort bien contenir l'histoire de la métaphysique de la théologie, de la médecine, du droit canon et de l'alchi-

1. Lettre à Wedgwood, 14 janvier 1803.

mie, depuis Alfred jusqu'à Henri VII, et l'histoire de la philosophie et de la morale depuis cette époque jusqu'à nos jours<sup>1</sup>. »

L'hypomanie de Coleridge ne fait aucun doute pour nous : cette excitation intellectuelle mobile et désordonnée, s'accrochant en quelque sorte à tous les incidents qui surgissent fatalement dans sa vie, mais n'éveillant qu'une attention désespérément vagabonde, cette fuite d'idées aboutissant seulement à de grandioses projets dont la réalisation n'est même point ébauchée, cet esprit caustique, cette humeur changeante et ce goût de l'excentrique qui le rendent insupportable à ses amis (lesquels pourtant lui sont extraordinairement fidèles et dévoués) et le poussent à se séparer de sa femme, douce et aimante, — jusqu'à cette excitation physique, si caractéristique de la manie, qui l'oblige, lui, d'habitude si paresseux, à faire des centaines de kilomètres à pied<sup>2</sup>, soi-disant pour forcer sa maladie, ce rhumatisme peut-être imaginaire, dit M. Aynard, à se porter aux extrémités..., tout ce syndrome est celui de l'exaltation hypomaniaque. Jamais l'opium ne produit pareil tableau clinique, surtout pareille fluctuation psychologique, pareille alternance d'états prolongés de mélancolie et d'exaltation ; l'opiumisme de Coleridge n'est qu'un accident surajouté à sa psychose périodique, maniaque-dépressive.

Si même l'on en croit le malheureux poète, il aurait, en 1803, abandonné opium et laudanum pour se livrer à d'autres excitants, éther et peut-être hachich, véritables impulsions de toxicomane faisant encore partie du cortège de la folie périodique.

1. J. Aynard, d'après lettre à Southey, juillet 1803.

2. Je ne crois pas que l'on puisse comparer Coleridge et Quincey à ce point de vue et mettre leurs randonnées pédestres au compte de l'opium ; car, à l'encontre de Coleridge, Quincey fut toujours un marcheur intrépide et ses habitudes de marche sont antérieures à son thébaïsme ; son noctambulisme a été favorisé par l'insomnie provoquée par l'opium, mais n'a pas été créé de toutes pièces par lui.

A Malte où il essaie de se guérir (1804-06), d'autres crises mélancoliques se déclarent pendant lesquelles il revient « à ce sentiment maladif qui le porte à s'abaisser, à s'humilier, devant ceux qu'il aime » et pense au suicide. Et, désormais, toute sa vie n'est plus qu'une série d'accès dépressifs pendant lesquels le découragement devient partie essentielle de lui-même, et de petites crises d'excitation dont sa pensée profite pour s'enfuir en désordre, semant les idées au hasard des rencontres et des associations.

La prodigieuse irrégularité qui domine toute la vie de Coleridge, la fièvre de projets qui l'envahit à certains moments, tandis qu'à d'autres il se fige en une abêtissante apathie — allant jusqu'à ne pas lire, pendant des mois, les lettres qu'il reçoit, — cette « anarchie mentale consciente et angoissante » nous semblent ainsi devoir être rapportées bien plus à la psychose qui l'a poursuivi son existence entière qu'à l'opium, dont la venue est secondaire à l'apparition des premiers accès périodiques et de leurs fluctuations mentales. Nous n'entendons cependant point dénier à celui-ci le rôle néfaste qu'il a joué sur la santé physique et mentale de Coleridge, tant par ses propres moyens que par l'exacerbation des troubles psychosiques, maniaques-dépressifs.

---

## CHAPITRE III

### L'OPIUMISME D'EDGAR POE<sup>1</sup>

Il est difficile d'écrire une histoire de l'opiumisme de Poe qui n'a laissé ni Lettres comme Coleridge, ni Confessions comme Quincey, où il aurait à loisir analysé les effets des différents toxiques auxquels il se serait livré, avec chiffres et dates à l'appui<sup>2</sup>. Ses habitudes d'opiophagie ont même été mises en doute par plusieurs de ses biographes. « Nous ne sommes pas en mesure, dit M<sup>me</sup> Arvède Barine<sup>3</sup>, de nier ou d'affirmer que Poe ait aggravé son cas en prenant lui aussi de l'opium ; les témoignages sont aussi contradictoires qu'ils sont formels ». Nous croyons, cependant, fermement avec Baudelaire<sup>4</sup>, Woodberry<sup>5</sup> qui cite le témoignage irrécusable d'une cousine, Miss Herring, avec Lauvrière<sup>6</sup>... que Poe fut un adepte du laudanum comme Coleridge, son maître admiré et, malheureusement aussi, son modèle en psycho-pathologie.

1. Cet article avait paru dans les *Annales Médico-Psychologiques* (janvier 1911) lorsque M. le professeur Lacassagne, que nous remercions vivement de son obligeance, nous signala la thèse de son élève G. Petit (Etude médico-psychologique sur Poe. Thèse Lyon, 1909). Nous avons trouvé dans ce travail des plus intéressants une étude détaillée et méthodique du sentiment, du caractère et de l'intelligence de Poe, ainsi qu'une analyse fort bien conduite de tout ce que contenait de pathologique, d'hallucinatoire et d'obsédant l'œuvre de ce grand déséquilibré.

2. Voir : *La vie et les lettres d'Edgar-Allan Poe*, par John H. Ingram. Cf. Henry van Dyke. *Edgar-Allan Poe*. La revue de Paris, mars 1909, p. 349 ; Gabriel Mourey. *Poésies complètes d'Edgar Poe*. Paris, 1910, etc.

3. A. Barine. *Loc. cit.*

4. Ch. Baudelaire. *Œuvres complètes*.

5. G. Woodberry. *Edgar-Allan Poe*. Boston, 1894.

6. Em. Lauvrière. *Edgar Poe ; sa vie et son œuvre ; étude de psychologie pathologique*. Paris, F. Alcan, 1904.

A maintes reprises dans ses œuvres, il parle, en homme qui y goûta, de l'opium et des rêveries qu'il provoque ; et l'avortement de sa tentative de suicide <sup>1</sup> à l'aide du laudanum (novembre 1848) laisse supposer qu'il était familiarisé depuis longtemps avec ce poison (encore qu'il n'avoue n'en avoir absorbé qu'une once).

Puis Poe est, avant tout, un grand alcoolique, mort en octobre 1849 dans une crise de delirium tremens ainsi que l'a définitivement établi M. Woodberry. Et l'influence de l'alcool se fait puissamment sentir dans toutes ses œuvres au point de les dominer complètement. Enfin il ne faut pas oublier le triste terrain qui vit fleurir son talent. Poe est un hérédo-alcoolique affecté d'une appétence particulière et congénitale pour les boissons alcooliques à laquelle il devait succomber dès la première occasion, lors de son passage à l'Université de Virginie à l'âge de dix-sept ans. C'est, toujours comme Coleridge et Quincey, un déséquilibré d'une essence supérieure. Dans un de ses contes *William Wilson* il se décrit lui-même, enfant de génie, impulsif-né, dont les impulsions deviennent avec les années plus violentes et plus perverses, obsédé offrant un type remarquable de dédoublement de la personnalité. Aussi chez lui l'alcoolisme revêt-il les allures de la dipsomanie comme l'ont bien montré M<sup>me</sup> Arvède Barine et

1. Cette tentative de suicide fut accomplie au cours d'un accès de mélancolie ayant succédé à une phase maniaque des plus caractérisées.

2. Pour M. Lauvrière, et nous pensons volontiers comme lui, Poe serait également un intermittent à double forme, un circulaire tantôt déprimé mélancolique, tantôt excité maniaque ; et son exemple serait un nouveau témoignage de l'étroite parenté qui relie à la folie maniaque-dépressive la dipsomanie et les autres obsessions impulsives, la dromomanie notamment (V. Lauvrière, p. 89, 156 et suiv., 244 et suiv.). « Il faut, bon gré mal gré, déclare-t-il, accepter, sans exagération du moins, dans ce même être dédoublé la réelle opposition de deux personnalités contraires qui, au lieu de se juxtaposer, se succèdent ou plutôt alternent sans cesse. »

Poe, d'ailleurs, sait parfaitement s'analyser et il a, de bonne heure, remarqué ses alternatives d'excitation intellectuelle (d'autres fois motrice) pendant lesquelles il écrit inlassablement, et de dépression mélancolique qui l'oblige à laisser « son esprit en jachère » et provoquent chez lui l'apparition de fugues obsédantes, dromomaniaques. « Mes sentiments sont, en ce moment, vraiment lamentables. *Je souffre d'une dépression de*

M. Lauvrière<sup>2</sup>, après P. Moreau (de Tours)<sup>1</sup>. Ajoutons qu'il fut aussi un dromomane<sup>2</sup> et que, sa vie entière, il fut assailli par diverses obsessions phobiques ou impulsives.

Mais il est aussi épris de musique et de poésie ; il a le goût de l'imprécis et le sentiment de l'infini ; son esprit, dédaigneux des réalités, se complait dans les fictions de son imagination et se réfugie au milieu des paysages fantastiques que son « œil de visionnaire » lui permet d'entrevoir, « paysages de rêve, construits par son imagination avec les formes indéfinies et mouvantes que lui suggérait dans ses longues promenades son cerveau de névrosé<sup>3</sup>. »

Il est malaisé, pour toutes ces raisons, de discerner dans l'œuvre de Poe la marque de l'opium, fortement estompée sinon effacée par celle de l'alcool. Toutefois nous avons cru la reconnaître dans ces visions d'immense et d'infini<sup>4</sup>, hors l'Espace et le Temps, qu'il décrit dans *Pays de songe*, visions que nous avons rencontrées déjà chez Quincey et chez Coleridge et que nous retrouverons chez les fumeurs d'opium,

*l'esprit comme je n'en ai jamais ressenti. J'ai lutté en vain contre l'influence de cette mélancolie ; et vous me croirez quand je vous dis que je suis toujours malheureux en dépit de l'heureux changement de mes affaires...* » (Lettre à Kennedy, 11 septembre 1835). « *Je suis extrêmement nonchalant et prodigieusement actif, par accès. Il y a des périodes où toute sorte d'exercice mental m'est une torture, et où rien ne me fait plaisir, si ce n'est de communier dans la solitude des montagnes et des bois, ces autels de Byron. Je me suis ainsi perdu en rêves et en courses vagabondes pendant des mois entiers pour m'éveiller enfin en proie à une sorte de manie d'écrire. Alors, je griffonne toute la journée, je lis toute la nuit, tant que dure cette maladie...* » (Lettre à Lowell, 2 juillet 1844).

1. Paul Moreau (de Tours). *Edgar Poe. Étude de psychologie morbide*. Ann. Méd. Psych., janvier 1894.

2. « ... Quand je suis pris d'un de ces accès de vagabondage (et c'est là chez moi rien moins qu'une de mes passions habituelles que d'errer à travers les bois pendant une semaine ou un mois de suite), je ne voudrais, ni en réalité ne pourrais échapper à cette humeur, eusse-je à répondre au Grand-Mogol m'informant qu'il m'a institué héritier de ses biens... » (Lettre à Cooke, 9 août 1846).

3. A. Barine. *Loc. cit.*, p. 186.

4. Nous avons trouvé la même impression chez M. Lauvrière qui fait suivre sa traduction de cette remarque : « comme en ces visions les sensations d'espace, de temps et de mouvement se trouvent amplifiées : tout est immense, éternel, mouvant : c'est là un triple effet habituel de l'opium » (p. 375, note 1).

Vallées sans fond et fleuves sans fin,  
 Gouffres béants, cavernes et forêts de géants.  
 Dont nul œil humain n'effleure les formes  
 Sous la brume qui pleure,

Monts éternellement croulants  
 En des mers sans rivages,  
 Mers qui sans trêve se soulèvent,  
 Gémissantes, vers des cieus qui flambent,

Lacs éployant vers l'infini  
 Leurs eaux solitaires, solitaires et mortes,  
 Leurs mornes eaux, mornes et glacées  
 Sous la neige des lys languides,

Sur les monts, le long des fleuves murmurants,  
 Tout bas et toujours murmurants,  
 Sous les bois gris, dans les marécages  
 Où gitent le crapaud et la salamandre,

Près des mares et des étangs sinistres  
 Où les goules font leur demeure,  
 En tous lieux les plus maudits,  
 En tous recoins les plus lugubres,

Le voyageur rencontre épouvanté  
 Les Ombres voilées du passé,  
 Fantômes qui sous leurs lineuels blafards tressaillent et soupirent  
 En passant auprès de l'homme errant,

Fantômes drapés et blêmes d'amis que l'agonie  
 A depuis longtemps rendus à la Terre et au Ciel...

Déjà Quincey avait dit que l'espace « s'enflait à l'infini » sous le mirage de l'opium. Poe emploie la même image et Baudelaire, préfaçant son œuvre, s'exprime ainsi <sup>1</sup> : « L'espace est approfondi par l'opium ; l'opium y donne un sens magique à toutes les teintes et fait vibrer tous les bruits avec une plus significative sonorité. Quelquefois des échappées magnifiques, gorgées de couleur et de lumière, s'ouvrent soudainement dans ses paysages, et l'on voit apparaître au

1. Ch. Baudelaire. *Edgar Poe ; sa vie et ses œuvres*. Paris. 1885, p. 31.

fond de leurs horizons des villes orientales et des architectures vaporisées par la distance, où le soleil jette des pluies d'or ».

Dans ses contes et dans ses poésies, Poe décrit souvent ses propres hallucinations en les prêtant à ses héros créés à son image et comme dessinés devant une glace ; citons parmi les plus connues l'apparition fantomatique de *Bérénice* et de *Ligeia* et le *never more* du *Corbeau*, malgré que Poe ait cherché dans la *Genèse d'un poème* à expliquer — après coup, pensons-nous avec Baudelaire — sa fantastique composition. Il a honte de son vice, disons plutôt de sa maladie, et il veut par instants nier son alcoolisme, prétendant « ne boire que de l'eau », alors qu'on le ramasse ivre-mort dans les rues de Richmond, de New-York ou de Washington. A plus forte raison rougirait-il de laisser supposer qu'il doit aux visions, aux cauchemars qui hantent ses nuits, une partie de son originalité et qu'il veut dans ses poèmes élever un monument à la glorification du poison qui l'enivre. Nous trouvons cependant dans les *Souvenirs de M. Auguste Bedloe* la peinture d'une scène hallucinatoire qu'il attribue à l'opium.

« Le tempérament de Bedloe, dit Poe <sup>1</sup>, était au plus haut degré sensitif, excitable, enthousiaste. Son imagination, singulièrement vigoureuse et créatrice, lirait sans doute une force additionnelle de l'usage de l'opium, qu'il consommait en grande quantité et sans lequel l'existence lui eût été impossible. C'était son habitude d'en prendre une bonne dose, immédiatement après son déjeuner chaque matin ». Or nous savons — tous ses biographes, J. Ingram, G. Woodberry, Ch. Baudelaire, A. Barine, E. Lauvrière, etc., ont très justement insisté sur ce point — que les personnages de Poe, « ou plutôt le personnage de Poe, l'homme aux facultés suraiguës, l'homme aux nerfs relâchés... », c'est Poe lui-même <sup>2</sup>. C'est donc un aveu d'opiomane que le conteur nous fait.

1. Traduction Ch. Baudelaire.

2. « Ne cherchez pas dans toute l'œuvre un autre être vivant, dit Lau-

De l'hallucination panoramique dont il nous donne ensuite la description, nous détachons le passage suivant : « Je me trouvai au pied d'une haute montagne dominant une vaste plaine, à travers laquelle coulait une majestueuse rivière. Au bord de cette rivière s'élevait une ville d'un aspect oriental, telle que nous en voyons dans les *Mille et une Nuits*, mais d'un caractère encore plus singulier qu'aucune de celles qui y sont décrites. De ma position qui était bien au-dessus du niveau de la ville, je pouvais apercevoir tous ses recoins et tous ses angles, comme s'ils eussent été dessinés sur une carte. Les rues paraissaient innombrables et se croisaient irrégulièrement dans toutes les directions, mais ressemblaient moins à des rues qu'à de longues allées contournées, et fourmillaient littéralement d'habitants. Les maisons étaient étrangement pittoresques. De chaque côté, c'était une véritable débauche de balcons, de vérandas, de minarets, de niches et de tourelles fantastiquement découpés. Les bazars abondaient ; les plus riches marchandises s'y déployaient avec une variété et une profusion infinies : soies, mousselines, la plus éblouissante coutellerie, diamants et bijoux des plus magnifiques. A côté de ces choses, on voyait de tous côtés des pavillons, des palanquins, des litières où se trouvaient de magnifiques dames sévèrement voilées, des éléphants fastueusement caparaçonnés, des idoles grotesquement taillées, des tambours, des bannières, et des gongs, des lances, des casse-têtes dorés et argentés. Et parmi la foule, la clameur, la mêlée et la confusion générales, parmi un million d'hommes noirs et jaunes, en turban et en robe, avec la barbe flottante, circulait une multitude innombrable de bœufs saintement enrubannés, pendant que des légions de singes malpropres et sacrés grimpaient, jacassant et piaillant, après

rière : vous n'en trouveriez pas ; il n'y a sous tous ces déguisements scéniques... qu'un seul acteur, et cet unique acteur qui se pavane, se démène ou s'apostrophe dans tous les rôles et sur tous les tons. c'est Poe, toujours Poe ». (*Op. cit.*, p. 511.)

les corniches des mosquées ou se suspendaient aux minarets et aux tourelles. Des rues fourmillantes aux quais de la rivière descendaient d'innombrables escaliers qui conduisaient à des bains, pendant que la rivière elle-même semblait avec peine se frayer un passage à travers les vastes flottes de bâtiments surchargés qui tourmentaient sa surface en tout sens. Au delà des murs de la ville s'élevaient fréquemment, en groupes majestueux, le palmier et le cocotier, avec d'autres arbres d'un grand âge, gigantesques et solennels ; et çà et là on pouvait apercevoir un champ de riz, la hutte de chaume d'un paysan, une citerne, un temple isolé, un camp de gypsies, ou une gracieuse fille solitaire prenant sa route, avec une cruche sur sa tête, vers les bords de la magnifique rivière ».

Suit une scène d'insurrection à laquelle il se voit prendre part (phénomène probable d'autoscopie) et où il croit se sentir frappé à la tempe d'un coup de flèche et mourir. Dans cette même nouvelle, Poe signale cet attribut de l'opium de donner à toute chose, même à la plus triviale, un intérêt exagéré. « Cependant, l'opium avait produit son effet accoutumé, qui est de revêtir tout le monde extérieur d'une intensité d'intérêt. Dans le tremblement d'une feuille, — dans la couleur d'un brin d'herbe, — dans la forme d'un trèfle, — dans le bourdonnement d'une abeille, — dans l'éclat d'une goutte de rosée, — dans le soupir du vent, — dans les vagues odeurs échappées de la forêt, — se produisait tout un monde d'inspirations, une procession magnifique et bigarrée de pensées désordonnées et rapsodiques ».

Déjà il disait pareillement dans *Bérénice*<sup>1</sup> que l'opium conduisait son héros Egœus (proche parent de Poe fait remarquer A. Barine), à donner une valeur anormale, monstrueuse, aux phénomènes les plus simples, à s'absorber toute une journée devant une ombre, à s'oublier une pleine nuit

1. Écrit en 1833, peut-être même déjà en 1831.

auprès de sa lampe ou de son feu, à rêver des jours entiers sur le parfum d'une fleur, à « réfléchir infatigablement de longues heures, l'attention rivée à quelque citation puérule sur la marge ou dans le texte d'un livre... »

Ailleurs (voir l'*Assiguation*, la *Maison Usher*, le *Conte des Montagnes dénudées*, les *Marginalia...*), il dit encore : « Je souffre d'une extrême dépression de l'âme que je ne puis comparer à aucune sensation terrestre mieux qu'aux réveils du mangeur d'opium ; chute douloureuse dans le monde banal, affreuse disparition du voile ; sensation glaciale, engoutissement, dégoûts du cœur ; irrémédiable dissolution de la pensée qu'aucune excitation de l'imagination ne saurait ramener vers le sublime ; car je suis un esclave lié au joug de l'opium, un prisonnier qui en porte les entraves et mes œuvres ont, comme mes volontés, pris les fantastiques couleurs de mes rêves parfois follement excités par une dose immodérée d'opium... »

Peut-on malgré tout accepter, comme d'aucuns le veulent, l'hypothèse que Poe se soit contenté d'une documentation théorique sur les effets de l'opium, des récits de Quincey et de Coleridge, des confessions de l'un et des lamentations de l'autre ? En plus des témoignages nettement affirmatifs ses impressions sont trop vraies et trop précises pour n'avoir pas été vécues. Et pour qui sait les tendances de Poe à s'étudier et à se faire « le peintre toujours complaisant de son âme morbide », de telle façon que chacun de ses personnages est une partie de lui-même et que l'ensemble de ses œuvres renferme le cryptogramme d'une autobiographie complète, la chose ne fait aucun doute. Poe a réellement connu l'engourdissante et torpide rêverie de l'opium et l'on peut considérer comme l'aveu de son propre servage ces paroles de l'époux de *Ligeia* : « J'étais devenu un esclave de l'opium ; il me tenait dans ses liens, — et tous mes travaux et mes plans avaient pris la couleur de mes rêves. »

Doit-on maintenant admettre que l'opium lui ait procuré

ces divines extases qu'il vante en de nombreux articles, extases « dont la volupté est bien supérieure à toutes celles du monde des rêves ou de la veille... » et que viennent peupler des visions surnaturelles « comme si les cinq sens étaient remplacés par cinq mille sens étrangers à notre nature mortelle » ? M. Lauvrière adopte cette idée, fort légitime au demeurant, et nous ne le contredirons point. Mais peut-on dire également que l'opium ait servi son inspiration, aiguisé son imagination, exalté ses facultés créatrices ? Nous ne le pensons pas, car les œuvres de Poe ont été, pour la plupart, écrites dans ses périodes d'abstinence<sup>1</sup>, heureusement assez nombreuses et relativement longues : et lorsque l'accès dipsomaniaque surgissait, Poe ne s'appartenait plus ; il abandonnait tout..., la direction du journal qui lui avait été confiée, la conférence à laquelle il se préparait, l'œuvre qu'il était en train de composer, et ce, quelque besoin qu'il eût de réaliser immédiatement une recette pécuniaire pour faire vivre les siens. Il le sait et l'avoue avec honte et tristesse. Il ne put jamais, dit M. Lauvrière en parlant de sa production poétique<sup>2</sup>, écrire un seul poème sous la seule contrainte de la nécessité, si pressante qu'elle fût : de là son piteux échec à Boston<sup>3</sup>, de là la rareté de ses productions poétiques durant sa maturité affairée. « Aux phases extatiques d'un contemplatif, ne faut-il pas, comme il le dit lui-même, la sérénité de l'âme, et partant, le calme de l'existence ? »

1. C'est ainsi que l'accès dipsomaniaque qui éclate en mai ou juin 1845 avait été précédé d'une période d'activité littéraire intense, longue d'environ dix-huit mois, et fut, au contraire, marqué par une stérilité complète.

2. Lauvrière. *Op. cit.*, p. 365.

3. Poe s'était engagé à déclamer le 16 octobre 1845 devant le *Boston Lyceum* un poème inédit. Et malgré le secours de ses toxiques favoris, en dépit de tous ses efforts pour tenir sa parole, il ne put rien composer ; conscient de son impuissance il alla mendier à M<sup>me</sup> Fr. Osgood un poème « à la hauteur de sa réputation » et, celle-ci n'ayant pu réussir ce qu'il désirait, il en fut réduit, « la tête vide de tout souffle poétique », à lire à la place du chef-d'œuvre inédit qu'on attendait, un de ses poèmes de jeune homme, *Al Aaraaf*.

Dans ses contes il s'est évidemment servi des sensations anormales, étranges et fantastiques, que lui apportaient l'alcool et l'opium. « Songez aux hallucinations de *Bérénice* et de *Morella*, songez à l'opium de *Ligeia* et de *Bedloe*, songez à l'alcool de *Wilson* et du *Chat Noir*, et dites si ces hagardes visions et ces extravagantes conceptions ne sont point le produit artistement ouvré d'intimes sensations spontanées, plus ou moins voisines de l'hallucination, presque irrésistiblement sorties d'une somnolente inconscience, dont les éveils tristes ou joyeux n'étaient peut-être point sans cause factice »<sup>1</sup>. Poe s'est attaché à faire revivre pour ses lecteurs ses propres hallucinations, il a voulu les faire frissonner des mêmes angoisses et dans ce but il a imaginé une intrigue fictive et a cherché pour ses « effets » les mots sensationnels, il a travaillé sa pensée et ciselé son style ; il a d'abord construit un plan général rigoureux et méthodique puis, minutieusement et à loisir, a façonné chaque détail de son œuvre. « Il n'y a pas, dit-il, de plus grande erreur que de croire la vraie originalité pure matière d'impulsion ou d'inspiration : créer, c'est combiner avec soin, avec patience, avec intelligence... On devrait méditer et combiner d'une manière définitive, avant d'écrire un seul mot, le dénouement de toute fiction ou l'effet préféré en tout autre genre de composition ; et on ne devrait pas écrire un seul mot qui ne tende par lui-même ou par son rôle dans la phrase à amener ce dénouement ou à renforcer cet effet. »

Or, ces qualités de style qui font le grand écrivain, assurément Poe ne les doit ni à l'alcool ni à l'opium. Tous les alcooliques ont des visions féroces ou fabuleuses, des rêves flamboyants et terribles, d'épouvantables cauchemars ; seul le génie d'un Poe, d'un Hoffmann, d'un Quincey, saura utiliser ces matériaux que leur dispense le poison ! « Si Poe a donc su transformer en chefs-d'œuvre artistiques des pro-

1. Lauvrière, p. 611.

duits franchement vésaniques, constate M. Lauvrière, c'est que sa vigueur émotionnelle, si extravagante qu'elle soit, le cède à sa vigueur intellectuelle ; sa raison lucide triomphe de sa sensibilité exaspérée ; son art dompte sa folie. » L'artiste existait bien avant l'intoxication ; celle-ci n'a pu seulement qu'orienter l'imagination du conteur ; et cette proposition même est encore excessive. Poe aurait pu être, croyons-nous, le conteur fantastique qu'il fut sans le secours d'aucun cauchemar.

Qu'on scrute sa jeunesse, on y décèlera le germe de toutes les qualités et de tous les défauts qui s'épanouiront si magnifiquement à l'avenir, sa sensibilité attristée, sa fougue impulsive et indisciplinée, ses tendances à l'érotomanie, ses obsessions nécrophiliques, son imagination ardente, passionnée, fantasque, son humeur susceptible à l'excès, sombre et ombrageuse, sa supériorité intellectuelle et sa facilité de travail qui le rendent capable, « pour peu que le sujet l'intéresse ou que son amour-propre soit en jeu, d'une intensité d'attention qui lui permet de vaincre les difficultés comme en se jouant et d'accomplir de rapides progrès avec une aisance surprenante ». A peine entré à l'Université de Virginie, il compose et ses productions étonnent ses camarades ; ce sont des histoires qui visent à produire le maximum d'effet ; on y devine le Poe futur ; ce sont déjà des *histoires extraordinaires*, extravagantes, sensationnelles... En même temps il se révèle poète et, plus tard, quand il trouvera éditeur, il reprendra ses œuvres de jeunesse, les retouchera, les perfectionnera quelque peu et les offrira au public faute de ne pouvoir composer de nouveaux poèmes. « Jusqu'à sa maturité, Poe en était ainsi réduit à ruminer sans fin les plus médiocres fruits de sa trop hâtive jeunesse ». Avant l'alcool et avant l'opium on voit donc « se dessiner de plus en plus nettement le caractère, comme l'esprit, du jeune homme : l'élève réservé, susceptible, volontiers irritable de Richmond, devenait l'étudiant sombre, taciturne, excentrique de Charlottes-

ville, et son âpre désir de primer s'aggravait graduellement de la funeste manie de se singulariser » (Lauvrière).

La double intoxication ne créa donc rien chez Poe et ses visions surnaturelles ne lui sont apparues que parce qu'il y était préparé, depuis longtemps, depuis toujours. L'imagination du fantastique conteur eût suffi à les concevoir; elle n'avait pas besoin de sensations morbides. Et, à supposer que Poe doive à son ivrognerie dipsomaniaque cet indéfinissable frisson d'horreur qu'il fait passer dans certains de ses contes, il a fallu, pour qu'à notre tour nous frissonnions en le lisant, qu'une telle horreur fût auparavant ressentie par un tel génie, seul capable de la traduire et de la communiquer. Pour goûter avec l'opium les extatiques rêveries de Poe, pour contempler d'un œil avide les féériques panoramas d'un *Pays de songe*, pour tressaillir d'un poétique effroi devant l'apparition d'une *Ligeia*, pour entendre le « never more » d'un *Corbeau*, il faut d'abord avoir le génie d'un Poe et cela seul doit donner à réfléchir aux présomptueux qui s'en vont mendier à la sournoise et maléficieuse drogue une inspiration qu'ils savent ne point trouver en eux.

Mais Poe, le génial et malheureux Poe, si les artificielles excitations de l'alcool et de l'opium lui assurèrent le gain d'horrifiants et d'obsédants cauchemars dont son talent sut tirer un remarquable parti, il y laissa, comme Coleridge, ses facultés poétiques; le poison tua le poète. Précocement alcoolique et opiomane<sup>1</sup>, Poe ne retira de son triste penchant que misère et douleur. Nous ne voulons pas nous attarder davantage à l'étude de sa psycho-pathologie, si magistralement entreprise par M. Lauvrière, mais nous avons le droit

1. Poe aurait goûté à l'opium de très bonne heure, peut-être même dès l'âge de vingt ans comme Quincey. Dans *Al Aaraaf* il parle déjà du délire de l'opium (*Al Aaraaf, Tamerlane, and minor poems*. Baltimore. 1829).

M. Lauvrière dit, à la page 169 de sa remarquable étude, que Poe fut un fumeur d'opium. Nous ne voyons là qu'un lapsus et nous croyons, bien que nous ne possédions aucun document particulièrement précis sur ce point, qu'il n'usa de l'opium qu'en ingestion et sous forme, soit de laudanum, soit de morphine prise dans le café.

de conclure que l'œuvre du poison sur le génie de Poe fut dévastatrice et dégradante au triple point de vue physique, intellectuel et moral ; et Poe lui-même avoue confidentiellement que loin de les favoriser le toxique empêchait la méditation et faisait fuir l'inspiration.

---

## CHAPITRE IV

NOS OPIOMANES. — CHARLES BAUDELAIRE.  
GÉRARD DE Nerval. — BARBEY D'AUREVILLY.

Nous n'avons pas trouvé dans la littérature française, Baudelaire mis à part, d'exemples pareils à ceux de Quincey, de Coleridge ou de Poe. Nous ne comptons pas parmi nos grands écrivains d'aussi impénitents mangeurs d'opium ou buveurs de laudanum ; nous n'avons guère relevé chez eux que de timides et inconsistants essais de haschich (le club des haschischins de l'hôtel de Pimodan ; Th. Gautier...). En revanche, la morphine fit et fait encore des ravages terribles dans le clan des intellectuels et nous possédons depuis quelques années toute une littérature sur la fumée d'opium, ce dernier cri de l'intoxication paradisiaque, qui doit seule nous occuper désormais. Citons, en dehors d'articles isolés, contes ou nouvelles, tels ceux de Pierre Mille ou de Robert Scheffer<sup>1</sup> ou de brèves descriptions incorporées dans un roman pareil à ceux de Pierre Loti<sup>2</sup> ou de Claude Farrère<sup>3</sup> : *L'opium* de Paul Bonnetain, *Fumée d'opium* de Claude Farrère, *Midship* de Pierre Custot, *Le royaume de l'Oubli* de Daniel Borys, *Fumeurs d'Opium* de Jules Boissière<sup>4</sup>. Nous les analyserons rapidement après une courte étude de Baudelaire et quelques mots sur Barbey d'Aurevilly et Gérard de Nerval.

1. Contes du *Journal*.

2. Voir notamment les *Derniers jours de Péking* de cet auteur.

3. Voir *Les civilisés*, *La bataille*, *Les petites alliées*.

4. Nous n'avons nullement la prétention de fournir la liste complète des romans à opium : nous avons seulement voulu donner une analyse de quelques-uns d'entre eux.

On ne peut, en effet, dans un travail sur les opiomanes se dispenser d'étudier Charles Baudelaire que le fin toxicomane vénère à l'égal d'un Dieu et que le bourgeois sentencieux réproouve comme un odieux libertin, — l'un et l'autre à tort, ainsi qu'il arrive souvent.

CHARLES BAUDELAIRE  
TOXICOMANE ET OPIOMANE<sup>1</sup>

Baudelaire est-il suffisamment mort, l'évolution des ans a-t-elle suffisamment lassé les indignations pudibondes et solennelles du bourgeois prudhomme, le temps enfin a-t-il suffisamment jugé l'œuvre, pour qu'on puisse dire aujourd'hui que Ch. Baudelaire fut un grand poète sans immédiatement s'attirer les virulentes diatribes des Brunetière, farouches gardiens de la décence littéraire? L'éminent mais trop partial critique s'est montré, en effet, outrageusement sévère pour Baudelaire, « pauvre diable n'ayant rien ou presque rien du poète que la rage de le devenir »<sup>2</sup>; il a essayé, sans parvenir heureusement à l'entamer, de déchirer sa renommée en y enfonçant ses crocs acérés et il a tenté, chose plus grave, d'écarter les souscriptions de ses admirateurs se cotisant pour élever un monument au poète défunt<sup>3</sup>; comme s'il était permis à l'un quelconque d'entre nous, fût-il critique littéraire à la *Revue des Deux Mondes*, de se poser en oracle infallible, de prétendre juger souverainement des hommes et des choses comme un pape de l'Église des lettres, de vouloir, au seul gré de son bon plaisir, distribuer la gloire ou décréter le mépris, décider des honneurs à rendre ou les refuser sous prétexte d'indignité!

1. Ann. Méd. Psych., mai-juin, 1910.

2. F. Brunetière. *Ch. Baudelaire*. Revue des Deux Mondes, 1<sup>er</sup> juin 1887, p. 695.

3. F. Brunetière. *La statue de Ch. Baudelaire*. Revue des Deux Mondes, 1<sup>er</sup> septembre 1892, p. 212.

Mais M. Brunetière ne s'est pas contenté de décerner à Baudelaire l'épithète de mauvais poète ; il l'a accusé de n'être qu'un mystificateur. Et ce procès nous intéresse directement ; car si l'œuvre du poète n'est que mensonge, comment y chercher la trace des poisons dont il usa ?

Analysant l'ouvrage que venait de faire paraître M. Eug. Crépet<sup>1</sup>, Brunetière ajoute : « Pessimisme, sadisme et satanisme, tout cela, chez lui, pour user une fois du seul mot qui convienne, n'est que des *poses*, il n'y a de sincère en lui que le désir et le besoin d'étonner... Jamais personne au monde n'a menti comme Ch. Baudelaire ; il était né menteur, et de ces menteurs vaniteux dont le mensonge a toujours soin d'avoir quelque air de vraisemblance ou de probabilité. C'était plus qu'un plaisir, c'était une volupté pour lui que de se calomnier ; mais en se calomniant, il composait son personnage ; et ce personnage avait fini par devenir conforme, non pas du tout à son vrai caractère, mais à celui qu'il voulait qu'on lui crût. »

Après une telle censure, qui est bien plutôt le dénigrement d'un esprit sectaire que le blâme d'un critique impartial, il convient d'inscrire aussitôt l'opinion diamétralement opposée d'un grand nombre d'écrivains dont la réputation et la conscience littéraires sont pour le moins égales à celles de M. Brunetière. Poète de génie, s'écrient Th. de Banville et M. Ch. Asselineau<sup>2</sup> ; poète sincère, affirment MM. A. de la Fizelière et G. Decaux<sup>3</sup>, qui « a toujours mis son for intérieur à découvert ; il n'a jamais plus déguisé les secrets de son inspiration qu'il n'a caché les intimités de sa pensée, et il semble avoir pris, avec préméditation, le soin de se dévoiler à toute occasion devant ses futurs historiens... Baudelaire est tout entier dans ses écrits. Il n'a pas tracé une ligne, il

1. Charles Baudelaire. *Œuvres posthumes et correspondances inédites*, précédées d'une étude biographique par Eugène Crépet, Paris, 1887.

2. Ch. Asselineau. *Charles Baudelaire. Sa vie et son œuvre*. Paris, 1869.

3. A. de la Fizelière et G. Decaux. *Charles Baudelaire*. Paris, 1868.

n'a pas ciselé un vers qui ne fussent le miroir limpide où se reflétait l'état présent de son âme ».

Et non seulement d'aussi éclatants témoignages se multiplient, affirment la sincérité du poète <sup>1</sup>, mais encore l'explication de son génie morbide est tentée et peu à peu se fait jour. « C'est Lamennais, déclare M. Paul Bourget <sup>2</sup>, qui s'écria un jour : *mon âme est née avec une plaie*. Baudelaire aurait pu s'appliquer cette phrase. Il était d'une race condamnée au malheur. » Th. Gautier <sup>3</sup>, surtout, l'intime du poète, son commensal de l'hôtel de Pimodan, affilié comme lui au Club des Haschischins, analyse en fin connaisseur ce goût particulier de Baudelaire pour l'artificiel, « goût excessif, baroque, anti-naturel, presque toujours contraire au beau classique », qui se révélait dans sa mise recherchée, dans ses poses étudiées, dans ses gestes précieux, dans son langage apprêté, dans ses locutions subtilement choisies, dans ses vers modelés avec une méticuleuse patience, et qui faisait de lui, nouveau Pétrone, « l'amateur des élégances exquises, des maniérismes raffinés et des coquetteries savantes ». Et il assimile heureusement le ton morbide et décadent de sa poésie à l'esprit tourmenté et flétri des civilisations déchues. « Il se plaisait dans cette espèce de beau composite et parfois un peu factice qu'élaborent les civilisations très avancées ou très corrompues. » Cette idée, M. Pierre Caume <sup>4</sup> la reprend en établissant à son tour la véracité de Baudelaire. « Fils d'un siècle au sang appauvri, dit-il, il appréciait le charme des choses malades. Son âme, instinctivement

1. Voir encore sur ce point : Gilbert Maire. *Un essai de classification des « Fleurs du mal » et son utilité pour la critique*, Mercure de France, 15 janvier 1907. — *La personnalité de Baudelaire et la critique biologique des « Fleurs du mal »*, Mercure de France, 15 janvier et 1<sup>er</sup> février 1910. A. Sèche et J. Bertant. *La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains. Charles Baudelaire*. Paris, 1911.

2. Paul Bourget. *Essais de psychologie contemporaine*, t. I. Paris, 1883.

3. Th. Gautier. *Notice sur Charles Baudelaire*.

4. Pierre Caume. *Causeries sur Baudelaire. Décadence et modernité* Nouvelle Revue, 15 août 1899, p. 639.

triste, s'abîmait délicieusement dans les mélancolies de notre civilisation décrépite. Il détestait la nature fraîche et saine, et ne la comprenait que fanée et décolorée. Sans aucun doute, il y avait parfait accord entre son cœur et l'objet de sa passion. »

Sachant donc, malgré ce qu'a pu écrire M. Brunetière, que l'on peut ajouter foi aux aveux du poète, il nous est dès lors facile de répondre à cette question : Baudelaire fut-il opiomane ? Th. Gautier n'a pas, par pudeur, osé prononcer un oui définitif ; il laisse bien entendre que Baudelaire s'est livré à quelques expériences du genre de celles qu'il a lui-même racontées<sup>1</sup>, mais il nie « les excès de haschisch ou d'opium auxquels le poète se serait livré, pour certains, d'abord par singularité, ensuite par l'entraînement fatal qu'exercent ces drogues funestes ». Antheaume et Dromard<sup>2</sup>, tout en reconnaissant dans Ch. Baudelaire un névropathe ayant le goût inné des jouissances rares et éprouvant une attirance toute particulière pour l'anormal, acceptent cette opinion qu'il a pu se laisser aller à d'inconsistants essais de haschisch et d'opium, comme d'alcools et de vins capiteux, mais qu'il n'en a jamais fait un usage continu. « Le Baudelaire opiophage et toxicomane n'est guère mieux affirmé, disent-ils, malgré les présomptions qu'on a cru pouvoir tirer des œuvres mêmes du poète. » Cependant, Cabanès<sup>3</sup>, dans son étude sur les étranges fantaisies sexuelles que certaines poésies dévoilent, en harmonie, d'ailleurs, avec de singulières attitudes surprises par ses amis et avec de véhémentes paroles adressées par lui à quelques femmes, avait affirmé la toxicomanie de Baudelaire et notamment son goût et son habitude de l'opium.

1. Th. Gautier. *Description des effets du haschisch par un feuilletonniste de la Presse.*

2. Antheaume et Dromard. *Poésie et folie.* Paris, 1908.

3. *Le sadisme chez Baudelaire.* Chronique médicale, 15 novembre 1902, p. 728.

Baudelaire a mis son âme à nu dans les *Fleurs du mal*, son âme tourmentée, triste et désabusée,

Insatiablement avide  
De l'obscur et de l'incertain <sup>1</sup>.

Il nous crie, douloureux, son dégoût de la vie, son ennui, son spleen, et nous laisse deviner ses efforts désespérés en quête de sensations inédites dont la volupté soit assez puissante pour parer son existence de nouveaux attraits et fouetter son sang de nouveaux désirs. Morne, désabusé, il devint le morbide chercheur d'inconnu que l'on sait,

De vastes voluptés, changeantes, inconnues,  
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom <sup>2</sup>,

pour fuir les tentations de l'apaisante Mort, le suicide consolateur de toute souffrance. Nous l'entendons, dans *Le Voyage*, clamer son désolant Ennui ; nous le voyons résister à la Mort grâce à la Curiosité qui, même dans ses sommeils, le tourmente et le roule,

Comme un ange cruel qui fouette des soleils,

et qui jette ses proies dans la Luxure, le Sadisme et l'Ivresse.

Il nous montre :

... les moins sots, hardis amants de la Démence  
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin  
Et se réfugiant dans l'Opium immense !

et termine par cette invocation à la Mort :

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre  
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !  
Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte !  
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,  
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?  
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

1. *Horreur sympathique.*

2. *Le Voyage.*

Il semble, en effet, que l'opium n'ait procuré à l'ennui immense qui l'accable, qu'un fugitif et illusoire répit,

Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui.

Baudelaire connaît la béatitude de l'opium, ses rêves infinis, sa torpeur alanguie et son éphémère éternité, mais cette volupté n'est encore faite que de *plaisirs noirs et mornes* :

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,  
 Allonge l'illimité,  
 Approfondit le temps, creuse la volupté  
 Et de plaisirs noirs et mornes  
 Remplit l'âme au delà de sa capacité <sup>1</sup>.

Et malgré tout ses nuits sont pleines d'horreur, à moins que l'insomnie ne le visite avec son cortège d'idées obsédantes et la hantise de l'ultime repos.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,  
 Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où ;  
 Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,  
 Et mon esprit, toujours du vertige hanté,  
 Jalouse du néant l'insensibilité <sup>2</sup>.

Cette « sensation du gouffre », Baudelaire déclare l'avoir toujours éprouvée, *au moral comme au physique* <sup>3</sup>, et l'on ne doit nullement en faire un stigmaté d'imprégnation toxique, alcoolique ou thébaïque, mais bien plutôt l'imputer à sa psychasthénie constitutionnelle qui l'a poussé à goûter aux poisons les plus divers, à chercher en eux le remède efficace à ses malaises physiques et moraux, lourdeur de tête, sensation de vertige, asthénie générale allant jusqu'à la dépression mélancolique avec idées de suicide. C'est en de tels moments de dépression, en proie à ses idées noires, qu'il s'abandonne à l'opium, comme il le laisse entendre dans une de ses lettres à Poulet-Malassis : « Je suis bien noir, mon cher, et je n'ai

— 1. *Le Poison*.

2. *Le Gouffre*.

3. *Mon cœur mis à nu* (In Œuvres posthumes réunies par Eug. Crépet).

pas apporté d'opium, et je n'ai pas d'argent pour payer mon pharmacien à Paris <sup>1</sup>. »

L'opium n'a pas été son seul toxique en dehors même du vin et... de ses amours morbides ; il semble qu'il ait voulu, par coquetterie de poète éperdu d'idéal <sup>2</sup>, ou par ténacité morbide d'obsédé, épuiser la liste des poisons voluptueux ou supposés tels. C'est ainsi qu'il s'est adonné au haschisch (voir les *Paradis artificiels*) et à la ciguë irlandaise (plante dont l'extrait donnerait une ivresse analogue à celle du haschisch et sur laquelle il préparait une nouvelle) ; mais l'opium demeura son poison favori et l'accoutumance ne tarda pas à se produire, l'obligeant encore, après une longue abstinence, à augmenter considérablement les doses thérapeutiques comme en fait foi la lettre suivante : « J'ai eu un peu de vague dans la tête, du brouillard et de la distraction. Cela tient à cette longue série de crises, et aussi à l'usage de l'opium, de la digitale, de la belladone et de la quinine. Un médecin, que j'ai fait venir, ignorait que j'avais fait autrefois un long usage de l'opium. C'est pourquoi il m'a ménagé, et c'est pourquoi j'ai été obligé de doubler et de quadrupler les doses <sup>3</sup>. »

Baudelaire fut donc authentiquement un toxicomane et plus particulièrement un opiomane. Il le fut même de bonne heure ; son initiation semble remonter au Club des Haschischins à l'hôtel de Pimodan, en 1849 ; il connaissait personnellement l'opium bien avant de traduire Th. de Quincey, ainsi qu'il le déclare expressément dans une lettre datée du 16 février 1860 et adressée à Poulet-Malassis, son éditeur et ami, dont il demande le sentiment sur l'*Opium des Paradis artificiels* parus, comme l'on sait, à la fin de mai 1860. « De Quincey, explique-t-il, est un auteur affreusement conversa-

1. Lettre à Poulet-Malassis, 16 février 1859 (citée par Eug. Crépet).

2. « Pourquoi le poète ne serait-il pas un broyeur de poisons aussi bien qu'un confiseur...? » Lettre à Jules Janin. *Correspondance inédite*, p. 64.

3. Lettre à M. Ancelle, 26 décembre 1865.

tionniste et digressionniste, et ce n'était pas une petite affaire que de donner à ce résumé une forme dramatique et d'y introduire l'ordre. De plus, il s'agissait de *fondre mes sensations personnelles* avec les opinions de l'auteur original et d'en faire un amalgame dont les parties fussent indiscernables. »

Pourquoi devint-il opiomane? Quincey prit de l'opium pour calmer, dit-il, d'intolérables douleurs névralgiques et eût été, à l'en croire, un intoxiqué accidentel (nous avons vu ce qu'il faut en penser); nous avons, au contraire, fait de Coleridge un intoxiqué périodique, victime d'obsessions impulsives liées à une psychose maniaque-dépressive; Poë fut un type de parfait dipsomane. Ch. Baudelaire se contente d'être simplement un grand déséquilibré, aux goûts bizarres, aux caprices originaux, aux désirs excentriques, à la volonté molle et défaillante, qui devait se laisser facilement entraîner par un appât délicat et glisser dans une servitude de plaisirs élégants et raffinés, impuissante à remonter ensuite le courant de l'habitude prise. C'est, disent Antheaume et Dromard <sup>1</sup>, « par excellence le représentant de cette sensibilité spéciale, faite d'exceptions, nourrie d'étrangetés ». M. Eug. Crépet <sup>2</sup> insiste avec juste raison sur sa ressemblance morale avec Poe : « C'est la même imagination sombre et tragique, constamment obsédée par la vision du surnaturel et le rêve de l'invisible. » Tous deux se lancent à la poursuite obstinée de l'étrange et de l'extraordinaire et l'on comprend toute l'attirance que Baudelaire, ce « frère puîné de Poe », comme le nomme Barbey d'Aurevilly, devait avoir pour le poète américain et que Th. Gautier a si finement analysée. Les deux génies de Quincey et de Poe sont très assimilables à celui de Baudelaire et la conformité de leurs goûts littéraires et artistiques, la parité de leurs ten-

1. Antheaume et Dromard, *op. cit.*

2. Eug. Crépet, *op. cit.*

dances naturelles et de leurs appétits morbides donnent la raison de la merveilleuse communion du traducteur ou du commentateur avec ses deux modèles. Le tempérament « poesque » de Baudelaire, embrumé de spleen romantique et aiguillonné d'une pointe d'hédonisme, était voué aux expérimentations dangereuses dans ses périodes de maîtrise, aux duels téméraires avec les « *sensations inconnues* », de même que, dans ses moments de dépression dégoûtée et de lassitude générale, à la recherche de l'Oubli, voisin de la Mort.

Décevant paradoxe ! Alors qu'il stigmatise en phrases lapidaires l'opiumisme de Quincey et l'alcoolisme de Poe<sup>1</sup>, il succombera lui-même à la tentation et à l'habitude des toxiques excitants et souffrira ensuite de leur abstinence... Mais qu'il ne soit pas dit, du moins, que Baudelaire a cherché dans ses *Paradis artificiels* à glorifier l'ivresse, à recruter des disciples, amateurs de sensations fortes, et à fonder une école empoisonnée. Il indique, au contraire, les dangers du haschisch et de l'opium qu'il ne connaît déjà que trop et avec lesquels il a joué imprudemment. « Il est défendu à l'homme, dit-il, sous peine de déchéance et de mort intellectuelle, de déranger les conditions primordiales de son existence et de rompre l'équilibre de ses facultés avec les milieux où elles sont destinées à se mouvoir, en un mot, de déranger son destin pour y substituer une fatalité d'un nouveau genre<sup>2</sup>. »

Loin d'attribuer à la funeste drogue un pouvoir surnaturel

1. « Ce seigneur visible de la nature visible (je parle de l'homme) a donc voulu créer le paradis par la pharmacie, par les boissons fermentées, semblable à un maniaque qui remplacerait des meubles solides et des jardins véritables par des décors peints sur toiles et montés sur châssis. C'est dans cette dépravation du sens de l'infini que git, selon moi, la raison de tous les excès coupables, depuis l'ivresse solitaire et concentrée du littérateur, qui, obligé de chercher dans l'opium un soulagement à une douleur physique, et, ayant ainsi découvert une source de jouissances morbides, en fait peu à peu son unique hygiène et comme le soleil de sa vie spirituelle, jusqu'à l'ivrognerie la plus répugnante des faubourgs qui, le cerveau plein de flamme et de gloire, se roule ridiculement dans les ordures de la route. » Ch. Baudelaire. *Les paradis artificiels. Opium et Haschisch*. Paris, 1861, p. 8.

2. *Idem*, p. 98.

et la parer de vertus magiques, il supplie le lecteur de ne pas croire aux révélations de ses prétendus paradis, il veut le convaincre que « le haschisch ne révèle à l'individu rien que l'individu lui-même », il le met en garde contre l'accoutumance et lui cite l'exemple de Balzac qui, malgré l'éveil de sa curiosité, repousse le dawamesk, sa fierté ne pouvant consentir à l'abdication de sa volonté : « Celui qui aura recours à un poison *pour* penser, ne pourra bientôt plus penser *sans* poison. Se figure-t-on le sort affreux d'un homme dont l'imagination paralysée ne saurait plus fonctionner sans le secours du haschisch ou de l'opium<sup>1</sup> ? »

Baudelaire n'est pas l'apôtre du vice et de l'orgie que d'aucuns, aveugles, ont cru voir portant le masque du poète. Il a fait dans ses *Paradis artificiels* œuvre de physiologie expérimentale et a tenu le langage d'un hygiéniste et d'un moraliste. Quant aux *Fleurs du mal*, ce sont les douloureuses lamentations d'un malade qui s'est déchiré le cœur pour montrer sa souffrance que rien n'a pu calmer. On l'a décrété le « chantre des voluptés folles du vin et de l'opium », ainsi qu'il le constate avec une amère dérision dans son projet de préface pour la seconde édition des *Fleurs*. Mais ceux qui l'ont ainsi nommé ont dû le lire sans le comprendre ; ils ne connaissent point l'auteur de *Mon cœur mis à nu*. Avant sa mort, Baudelaire le toxicomane, le rêveur des paradis artificiels, a poussé pour tous les travailleurs un cri d'alarme : « *Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie* » ; et le dernier conseil de *Mon cœur mis à nu* est le suivant : « Obéir aux principes de la plus stricte sobriété, dont le premier est la suppression de tous les excitants quels qu'ils soient. »

Ceux donc, et ils sont malheureusement trop nombreux, qui ont cru voir en Baudelaire un impie messie capable de

1. Ch. Baudelaire. *Les paradis artificiels. Opium et Haschisch*. Paris, 1861, p. 404.

leur ouvrir sur terre les portes d'artificiels édens, se sont grossièrement trompés. Les opiomanes de toute catégorie, les fumeurs d'opium surtout, se sont laissé séduire par la magie des mots, par l'éloquence émue du conteur, par l'imagination artiste du poète ; ils ont pris pour de l'enthousiasme ce qui était dolence, pour de l'allégresse ce qui était souffrance, pour un encouragement ce qui était dissuasion et pour un cri de victoire ce qui n'était que le soupir plaintif d'un meurtri.

\*  
\* \*

L'opiumisme de Gérard de Nerval et de Barbey d'Aurevilly se rattache aux essais de poisons intellectuels pratiqués par certains romantiques.

Pour Gérard de Nerval qui paraît avoir usé et peut-être abusé de l'opium, sous forme soit de pilules, soit de *laudanum*<sup>1</sup>, il nous a été impossible de dépister les effets du toxique à travers le délire mystique qui le travailla dès sa jeunesse<sup>2</sup> emportant son ardente imagination au milieu d'interprétations fantaisistes (voir notamment *Aurélia*) et d'hallucinations multiples (voir *Le Rêve et la Vie*, sorte d'auto-observation psychopathique), s'adjoignit parfois des idées de persécution, provoqua des périodes de sombre découragement et finalement le conduisit au suicide après plusieurs internements. Sur un pareil cerveau « nourri de rêves et d'hallucinations, ni plus ni moins qu'un fumeur d'opium du Caire ou qu'un mangeur d'opium d'Alger<sup>3</sup> », le poison,

1. Malgré les nombreuses études sur Gérard de Nerval (Th. Gautier, Champfleury, Alfred Delvau, Georges Bell, Paul de Saint-Victor, Maurice Tourneux, Arvède Barine, Antheaume et Dromard, etc...), nous n'avons pu recueillir de renseignements bien précis sur son opiumisme, sur son mode d'intoxication ni sur les quantités de poison absorbées.

2. Gérard de Nerval, dont le cerveau fut toujours travaillé d'idées mystiques, et qui rêvait une synthèse religieuse réduisant en un seul les cultes de tous les temps qui, selon lui, se trouvaient les mêmes... Th. Gautier, Étude sur G. de Nerval servant de préface à ses œuvres. Voir aussi l'*Histoire du Romantisme*.

3. Alexandre Dumas. Article sur Gérard de Nerval.

alcool, opium ou haschisch, ne pouvait rien créer ; son action se bornait seulement à exagérer encore ce qu'il y avait en lui d'anormal et de pathologique, à exalter ses facultés imaginatives, si puissantes déjà et si mal équilibrées, et à faire naître comme chez les thériakis de l'Orient « des essaims de pensées nouvelles, inouïes, inconcevables, traversant son âme en tourbillons de feu <sup>1</sup> ».

Quant à J. Barbey d'Aurevilly, il semble que lui aussi ait été, passagèrement tout au moins, un toxicomane et même un toxicomane classique, ses impulsions dipsos et toxicomaniaques ayant été précédées et jusqu'à un certain point conditionnées par des accès de dépression mélancolique et d'insurmontable ennui. « Je m'ennuie, je m'ennuie. Je suis écrasé d'ennui. J'ai une montagne de plomb sur le cœur. » Tel est le refrain. D'où spleen, migraines, alcools, insomnie, opium, etc.<sup>2</sup>... F. Laurentie<sup>3</sup> rappelle, ainsi que G. Aubray, les aveux de Barbey. « A l'en croire, Barbey<sup>4</sup> aurait bu de l'éther, de l'eau de Cologne, etc... ; il aurait été un Verlaine anticipé et, sans l'heureuse rencontre de l'*Ange blanc* (M<sup>me</sup> de B.), il serait mort comme Edgar Poe. »

Pourquoi Barbey se serait-il ainsi jeté dans les dangereuses ivresses : par *dandysme*, par maladie ou par besoin d'oubli ? Il est certain qu'à partir de 1850 environ Barbey est invinciblement attiré vers l'extraordinaire. « Il ne veut plus, dit M. F. Laurentie, de ce que l'on voit, de ce que l'on côtoie sans cesse. Il se prolonge dans l'exceptionnel et dans l'unique. Désormais..., c'est toujours l'attrait du rare, sinon de l'in vraisemblable, quoique du possible, qui le séduit ». Mais ce fanatisme de l'extraordinaire n'est-il pas lui-même

1. *Le Voyage en Orient*, t. II, p. 60.

2. Gabriel Aubray. *Sur Barbey d'Aurevilly*. Le Correspondant. 25 novembre 1909, p. 677.

3. François Laurentie. *Barbey d'Aurevilly*. La Revue de Paris, 15 décembre 1909, p. 787.

4. Voir *Memoranda. Lettres à Trébutien*.

une sorte de réaction à la douleur et au spleen de cet esprit exceptionnel qui ne prisait chez l'homme que les qualités de force et d'énergie, dont l'idéal moral était une volonté indomptable et qui ne pouvait concevoir les héros de ses romans que comme des êtres supérieurs et des surhommes? Barbey d'Aurevilly avait cruellement souffert d'un amour malheureux et « la douleur a été son maître », dit M. F. Laurentie. Son orgueil lui défendait de laisser voir sa souffrance et les excitants dont il a usé devaient lui servir à la masquer en même temps qu'à l'endormir. L'ennui, d'autre part, le rongait et sa désespérance prête au suicide s'exhale dès 1836 dans son premier Memorandum<sup>1</sup>. « Je m'en vais, dit-il, recommencer un Journal. Cela durera le temps qu'il plaira à Dieu, c'est-à-dire à l'ennui, qui est bien le dieu de ma vie. Quand je serai las de me regarder, je fermerai ce livre et tout sera dit. Pourquoi ne se débarrasse-t-on pas aussi facilement de soi-même, cet inexorable quelque chose qui est malgré lui-même, car le suicide nous en débarrasse-t-il entièrement? Qui le sait? »

A cette époque donc de sa vie, Barbey se trouvait accablé d'ennui, las de la vie, n'ayant plus goût à rien. « Désenchantement, doute radical, incrédulité foncière, rien ne manque à ce tableau d'une existence qui ne prend plus d'intérêt à quoi que ce soit » (Grelé)<sup>2</sup>. Nul moment n'était plus propice à l'éclosion de désirs malsains, à la recherche de jouissances empoisonnées, ou plutôt d'anéantissements artificiels. Si les faiblesses toxicomaniaques de Barbey paraissent avérées, nous n'osons toutefois pas attribuer aux excitants dont il a usé les traits dominants de son œuvre, ni son attirance pour le surhumain et l'extraordinaire qui paraît être chez lui une marque constitutionnelle, ni cette « espèce de somnambulisme très lucide » dont parle Barrès, ni cette

1. *Premier Memorandum*, 1836-1838, p. 1.

2. Eugène Grelé. *Jules Barbey d'Aurevilly. Sa vie et son œuvre*. Caen, 1902.

hypermnésie à allures d'hallucinations rétrospectives que l'on constate dans certains de ses produits, « ce réveil des infiniment petits du souvenir dans notre mémoire involontaire dont s'accompagnent certaines excitations intellectuelles très intenses, le plus souvent morbides » (P. Bourget) <sup>1</sup>. Cette opinion a été soutenue par M. G. Aubray : « S'il y a dans sa vie, dit-il, trop d'empportements, dans ses romans trop d'horreurs inutiles, cadavres déterrés, corps d'enfants enfouis dans des jardinières de réséda, cœurs sanglants conservés dans des urnes de cristal, j'en fais la *maîtresse rousse* responsable pour une bonne part ; par l'alcool ou l'opium n'a-t-elle pas été la muse de tous les écrivains *macabres*, Hoffmann, Edgar Poe, Baudelaire ? » Les nombreuses études <sup>2</sup> qui ont paru sur Barbey d'Aurevilly nous permettent néanmoins de comprendre la puissante originalité de ce génie autrement qu'engendré par le toxique.

1. Paul Bourget. *Revue hebdomadaire*, 10 avril 1909. Voir également sa préface aux *Memoranda*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1887.

2. Voir notamment : Alcide Dusolier. *Barbey d'Aurevilly*. Paris, 1862 ; Fernand Clerget. *Barbey d'Aurevilly*. Paris, 1909 ; Noyon. *Lettres de J. Barbey d'Aurevilly à Trébutien*, 2 vol. Paris, 1909, ainsi que les études critiques de Sainte-Beuve, Brunetière. Anatole France, Jules Lemaitre, Pontmartin, J.-J. Weiss, Zola, etc...

---

## CHAPITRE V

### NOTRE LITTÉRATURE MODERNE DE L'OPIMUM

Le roman de M. P. Bonnetain, *L'opium*<sup>1</sup>, est certainement l'un des plus véridiques parmi ceux qui ont été écrits sur ce sujet. L'auteur s'est, d'ailleurs, documenté avec soin durant ses voyages en Indo-Chine et les scènes qu'il décrit, les impressions qu'il détaille, ont été, pour beaucoup, prises sur le vif. Son héros est bien campé ; il réalise un type psychopathe trop fréquemment répandu, hélas ! dans les milieux coloniaux. C'est un déséquilibré, fils d'une mère qui mourra aliénée, poète doué d'une sensibilité excessive et malade, un sensitif capricieux, volontaire, impatient, *ne sachant pas vouloir*, prompt à s'exalter et facile à abattre, et que sa maîtresse dépeint parfaitement en ces quelques paroles qu'elle lui adresse : « Vois-tu, Marcel, tu n'es pas organisé pour lutter avec la vie ; tu es artiste dans toute l'acception du mot. Le rêve te donne envie de jouir de l'existence et les difficultés t'abattent. Tu es trop songe-creux... Tu ne sais pas vouloir. »

Et c'est précisément cet infirme de la volonté, inapte à la lutte, que les circonstances administratives envoient en Indo-Chine. Marcel Deschamps était, comme beaucoup de ses frères partis aux colonies avec les mêmes dispositions mentales, une proie toute désignée pour l'opium ; et, de fait, il se livre spontanément à lui, il veut, lui aussi, goûter à son ivresse

1. Paul Bonnetain. *L'opium*. Paris, 1886. Voir également *Au Tonkin*. Paris, 1888.

mystérieuse dont le cachet exotique provoque et séduit sa rêveuse et jouisseuse imagination. Il fume donc et, avec la fumée bleue, il aspire le rêve et l'oubli, il sent son corps qui s'allège et sa pensée qui se dissout. Dès le lendemain de son initiation il éprouve le désir d'une nouvelle expérience : une sensation de malaise général jointe à une envie naissante le pousse à refumer ; déjà l'habitude s'annonce, dominatrice. Il pourrait encore résister, se reprendre, s'arracher au péril qu'il pressent, mais l'Ennui est là qui le guette dans cet Orient lointain, l'Ennui nostalgique qui s'installe rongeur au cœur de tous ceux que les loisirs de leur profession livrent aux rêves épuisants, aux regrets douloureux, aux interrogations anxieuses..., et il s'abandonne désormais, afin d'oublier ses obsédantes préoccupations, d'endormir ses souffrances morales, afin « de ne plus sentir, du moins, le spleen dans sa tête... ». Il fume dès lors régulièrement, assidûment ; la curiosité a engendré le désir et celui-ci, par l'habitude de son assouvissement, s'est mué en un irrésistible, en un inexorable besoin.

Les effets de l'opium, au début de l'imprégnation, sont plutôt agréables, surtout pour l'intellectuel. « L'opium réveille la sensibilité, exalte l'intellect, superactive tous les sens... Votre corps est allégé, vous êtes tout cerveau, et vos organes que vous ne sentez plus acquièrent d'étranges finesses de perception ». Une torpeur délicieuse vous envahit, béatitude ouatée, hébétude consciente ; « il ne sentait plus son corps, son être s'éthérait, et cependant ses sensations subsistaient, plus raffinées au contraire, décuplées parfois, et nouvelles ». La sensibilité est exaltée extraordinairement ; « son oreille percevait l'imperceptible bruit des pattes de flamant sur les briques ; ses yeux découvraient, entre les poutres, les yeux d'une araignée rencoignée dans sa toile ; ses narines aspiraient à travers le store le vague parfum des corolles fermées par la chaleur ; et, sur le plateau, ses mains distinguaient au seul toucher les aiguilles neuves d'avec les anciennes ».

Toute volonté fuit et meurt. L'attention flotte au hasard, attirée par un détail quelconque, une excitation sensorielle ou un souvenir échappé du subconscient et provoquant des associations d'idées multiples et décousues, constituant un rêve lucide, bigarré, touffu, béat et conscient. Le milieu se déforme suivant l'humeur et ses idées du moment. Les couleurs, les sons s'associent et se défigurent, s'assemblent en cortège, défilent encadrés des souvenirs tronqués de récits entendus ou d'histoires vécues. « Avec une intensité d'attention extraordinaire il suivait la silhouette du store... Tout lui soufflait un monde d'inspirations vagues et majestueuses, profondes et fugitives, qui bientôt défilaient en théories bigarrées, sur un rythme barbare d'une musique puissante et douce. Et ce n'était pas un rêve, mais l'effet maladif d'une suggestion. Ses pensées restaient logiques, il le savait bien. Seulement, de par l'abolition de sa volonté, elles se suivaient décousues, ainsi que des perles s'éparpillent, et, au commencement, il les regardait couler, comme il eût regardé couler une eau. »

Et le rêve s'alimente à une mémoire devenue merveilleuse. « celle-ci, superactivée comme toutes ses facultés intellectuelles, s'éveillait tout d'un coup, sur le heurt inattendu d'une réflexion suggérée par une banale sensation et lui ouvrait des horizons sans bornes, des abîmes d'impressions emmagasinées jadis, mais oubliées depuis, et mortes. Par exemple, le cuivre d'une trompette chinoise éclairant une panoplie le transportait aux concerts Colonne à Paris, lui remplissait la tête de musique... ». Cette mémoire acquiert une telle acuité qu'elle exhume du passé de très vieilles choses vues ou entendues une seule fois, bien longtemps auparavant, « des pages musicales rares ou bien inédites, des extraits d'œuvres étrangères ou très vieilles, exécutées à Paris une seule fois » ; et c'est même une des particularités du rêve d'opium de se bercer d'idées anciennement emmagasinées et non des souvenirs de la veille.

Mais ces sensations agréables, cet engourdissement béat,

ces rêves purement intellectuels durent bien peu. « Il n'y a de tels effets qu'aux débuts du fumeur. Ça passe vite. » Fumer n'est déjà plus un plaisir, mais seulement une habitude, un besoin. Bientôt le malaise survient, les tortures de l'opium commencent. La céphalalgie apparaît lancinante avec l'insappétence, l'anorexie, la frigidité, l'oppression, la déchéance de toutes forces. Un alanguissement physique vous pénètre ; on devient apathique et veule ; la résistance au climat faiblit ; on souffre davantage du soleil et de la chaleur. En même temps les idées s'assombrissent, le dégoût de vivre, le spleen vous envahissent chaque jour davantage. Puis les rêves prennent un caractère pénible ; la mémoire ne réveille plus que des souvenirs douloureux ; toutes les perceptions, toutes les pensées se font moroses. « De tous ses rappels du passé, l'opium les exhumait des heures amères ; de tous ses songes, l'opium les conduisait au cauchemar. Superactivés, ses sens ne trahissaient plus que des impressions pénibles... Son aberration cérébrale déformait encore les idées perçues ; mais cette déformation servait son spleen... ». Les cauchemars reviennent, toujours identiques, emplissant Marcel Deschamps de frayeur, le réveillant en sursaut, étreint d'angoisse et baigné de sueur. Et alors, « il comprit que l'opium ne pouvait ni consoler, ni guérir. Miroir, il reflétait, en grossissant, mais il reflétait, et la réfraction seule de ses images était anormale... La pipe ne modifiait ni son état d'âme, ni les choses ».

Et le fumeur s'enlise de plus en plus dans sa passion malgré ses angoissantes souffrances. « L'opium, la nuit, épouvantait de visions sa morne tristesse du jour, et c'était un cercle vicieux, la piste qu'il suivait, machinal : fumer pour rêver, fumer encore afin d'oublier l'épouvante du rêve, recommencer toujours ». Il se sent devenir fou. « Et l'opium exaspère, exagère, rend fou. L'homme qu'il embue, il le décuple, bon : le rend faible ; triste : désespéré ; cruel : féroce ; pervers : sadique, et désespéré : moribond ». Il sombre dans l'avachis-

sement, la dégradation morale, l'indifférence physique et sentimentale, l'obnubilation du caractère. Il devient négligent de sa tenue et de son service, insouciant de son devoir, brutal, sombre, débauché, paresseux, las de tout travail physique ou intellectuel ; le moindre exercice lui coûte, la lecture lui devient impossible ; c'est l'engourdissement et l'hébétude complète avec morosité constante de l'humeur et déchéance du sens moral : « *l'opium annihile le sens moral.* »

A ce moment, le fumeur est un homme perdu, capable de toutes les fautes professionnelles, de tous les crimes contre l'honneur. M. P. Bonnetain conte le suicide d'un officier prévaricateur convaincu d'avoir commis un détournement de quelques mille francs (exemple très vraisemblable, peut-être même authentique), et fait suivre son récit de cette réflexion typique : « Cependant, il y a deux ans, il gérait une caisse de 60.000 francs ; il avait vingt occasions pour une. — Sans doute ! Mais il y a deux ans il ne fumait pas. »

Toute l'histoire de l'opium est contenue dans le livre de M. Bonnetain qui avec clairvoyance et non sans talent expose successivement le rôle de la prédisposition morbide, du déséquilibre mental, puis celui de l'ennui et de la contagion dans cette forme de toxicomanie dont sont atteints les fumeurs d'opium. Le tableau clinique enfin, la déchéance physique, l'obnubilation et l'abêtissement psychiques, la dégradation morale, sont parfaitement exacts.

M. P. Custot<sup>1</sup> décrit surtout la sensation de légèreté que la pipe d'opium procure à son héros. « Son corps s'était fait léger, léger, immatériel, comme volatilisé. Ses membres étaient en plume, et il avait la très vague sensation que son âme, devenue d'une lucidité effrayante, désertait sa chair et flottait devant lui, tandis que ses yeux, se fermant à tout spectacle matériel, perçaient les choses les plus impénétrables. Sa

1. Pierre Custot. *Midship*. Paris, 1901.

pensée lui semblait être entrée dans l'infini, son esprit comprendre l'éternité... »

Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir démasqué depuis déjà dix ans le péril que les fumeries de Toulon font courir au jeune aspirant, au *midship*. Celui-ci se laisse facilement contaminer, surtout lorsque c'est une femme auréolée par l'opium d'un charme mystérieux, qui, avec son baiser, lui offre l'enivrant poison et lorsqu'il est lui-même un être faible et trop sensible comme Albert Dauvesme qui finit par un suicide nettement pathologique. Ces fumeries qui infestent nos ports de guerre sont les sources dangereuses par lesquelles le poison oriental s'infiltré chez ceux-là mêmes qui n'ont point encore eu l'occasion de connaître l'Orient.

M. D. Borys<sup>1</sup> met lui aussi des officiers de marine aux prises avec le redoutable opium dont l'ivresse procure l'universel oubli. L'opium, c'est le royaume de l'oubli, de l'imprécis, de la pénombre et du silence, « la porte des cent mille peines » (Rudyard Kipling<sup>2</sup>). L'opium donne de la légèreté au corps et à la pensée, fait naître un sentiment d'optimisme général, d'apaisement éternel et d'indulgence infinie, mais surtout, *il contient l'oubli*. « Il contient des trésors d'indulgence et d'optimisme capables de parer la vie la plus déshéritée, il contient l'indifférence de l'âme et l'indolence du corps, il contient l'espace et le temps que nous explorons en lui jusqu'aux limites de l'éternité, il contient bien d'autres choses encore... Mais, surtout, il contient l'oubli ! » L'amour s'affine sous son influence et perd son caractère charnel, il se transforme en « amour subtil, délicat, sentimental, élargissant ses limites jusqu'à l'extrême spiritualité ». L'indifférence enfin, le laisser-aller coupable s'emparent des fumeurs d'opium.

1. Daniel Borys. *Le royaume de l'oubli. Pathologie et psychologie de fumeurs d'opium*.

2. Rudyard Kipling. *La porte des Cent mille peines*. Trad. par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Paris, 1901.

L'honneur, le devoir, la responsabilité de l'officier..., la fumée de l'opium, opaque et lourde, les masque de plus en plus à la conscience obnubilée. « Que leur importait tout cela ? Qu'était-ce que la vie des autres et leur vie propre, à côté de cette douceur, précieuse jusque dans la dernière de ses molécules ? » Et cette oublieuse quiétude de l'état d'opium aboutit à une catastrophe terrible, l'échouement d'un sous-marin au fond de la mer et la mort de son équipage par la faute de son commandant abruti d'opium.

Ce dont nous voulons surtout louer M. D. Borys, c'est d'avoir compris que le fumeur d'opium est, avant toute imprégnation, un être mou et faible, aux appétits dominateurs que sait mal refréner une énergie débile, ou bien un vaincu de la vie dont la volonté s'est épuisée et qui n'aspire plus qu'après l'Oubli et le Repos. Et c'est ce qui permet à Jacques de Martinville de s'écrier en parlant de l'opium : « Il a la force qu'il tient de notre propre faiblesse et c'est la plus redoutable. »

M. J. Boissière<sup>1</sup> est fervemment imbu de Poë et de Baudelaire. Ses descriptions sont cependant originales et pittoresques, un peu trop empreintes peut-être de la recherche de l'*effet*. Il analyse avec intérêt le sentiment de mystère et de terreur qui se glisse en le fumeur du jour où il use de l'opium. « Depuis que j'ai fumé l'opium dans la forêt, je doute et j'ai peur de mourir, pour ce qui peut advenir ensuite. Je devine tant de volontés et tant d'intelligences éparées dans la matière brute et dans le vent de la nuit !... L'opium m'a rendu si clairvoyant ! et parfois je m'enorgueillis, parce que je suis plus savant qu'autrefois ; et plus souvent j'en souffre, parce que j'ai perdu la quiétude de l'âme. » Le fumeur sent son intelligence s'affiner et ses sens se subtiliser au point de voir et d'entendre tout, même les êtres invisibles et silencieux ; son âme s'assombrit, des fantômes le poursuivent ; son

1. Jules Boissière. *Fumeurs d'opium*. Paris, s. d.

caractère se transforme ; il devient « passionné fou » et « taciturne songeur » ; et, malgré tout, il ne peut abandonner le funeste poison. « Maintenant la noire drogue était nécessaire à ma vie comme l'air du ciel, et les plus épouvantables terreurs ne pouvaient me déterminer à me priver d'elle. Et les spectres grouillaient et fourmillaient en mes sommeils » (*Dans la forêt*).

Nous lisons, en outre, dans *Fumeurs d'opium*, une série de scènes des plus instructives qui disent la dégradation morale à laquelle aboutissent ces malheureux. C'est un sergent, commandant un détachement, qui, « possédé de malfaisants génies qui hantent les mornes fumées de l'opium », commet les pires fautes militaires, laisse surprendre son poste et massacrer ses hommes (*Le blockhaus incendié*), et qui s'enivre de la drogue au point qu'il ne pourrait, en cas d'attaque, que tendre le cou à son assassin en lui offrant un bienveillant sourire. « Je fume encore, encore. Ma vaste bienveillance s'élargit toujours ; mais avec elle voici que monte et grandit l'indifférence et le dégoût d'agir. Un besoin me vient d'absolue inertie, de rester en place, de ne pas parler, et de laisser rouler les mondes, sans y toucher, satisfait de les voir et de les comprendre du haut de mon intelligent et lucide anéantissement » (*La prise de Lang-Xi*). C'est le garde d'un poste avancé, un gas normand jadis robuste, rouge, sanguin, ardent, courageux et bon enfant, mué par l'opium en un être maigre, pâle, faible, nerveux, capricieux, las, puéril, peureux, irascible et méchant, — et qui, lui aussi, obscurci par la drogue, se laisse surprendre par les bandes annamites (*Les génies du Mont Tan-Vien*). C'est, encore, un soldat français, un Breton, fils d'officier, dont l'opium fait un déserteur et un traître, et qui arme son fusil contre ceux de sa race, contre ses anciens officiers, contre ses anciens camarades (*Une âme. Journal d'un fusillé*).

Voici, d'autre part, un livre sur l'opium écrit par un offi-

cier de marine, *Fumée d'opium*, de M. Cl. Farrère<sup>1</sup>. Ah! que M. Farrère connaît bien *la drogue*, et comme artistiquement il excelle à en conter les effets dans ce style alerte et prenant qui a su éveiller de si jolie façon l'enthousiasme de M. P. Louys! Mais aussi, quel livre dangereux, d'autant plus dangereux que son mérite littéraire est plus grand et sa lecture plus attachante! C'est qu'en effet M. Farrère nous décrit un opium enchanteur, donnant à Faust une jeunesse immortelle (*La fin de Faust*), transformant un poltron en un héros incomparable (*La peur de M. de Fierce*), qui « lui verse l'ivresse, lui ouvre la porte éblouissante des voluptés lucides, l'emporte triomphalement hors de la vie vers les sphères subtiles des fumeurs d'opium » (*Les pipes*), et dont le parfum captive même les animaux : « mystérieusement attirées, les bêtes innombrables sortent de chaque fente et de chaque trou, et s'avancent peu à peu vers la lampe. Car la bonne drogue étend sa royauté sur tous les êtres. Rien de vivant n'échappe à son sceptre, et devant les atomes puissants dont elle sature les fumeries, l'instinct du cloporte plie comme la raison de l'homme » (*Les bêtes*).

La béatitude du rêve d'opium est le véritable Nirvanha. Le fumeur abdique toute préoccupation : « il ne se soucie plus d'aucune chose ; il n'a plus de métier, il n'a plus d'amis ; — il fume... » ; et il goûte d'incomparables jouissances. « Certes aucun spasme du cœur ou de la moelle n'est comparable au viol radieux des poumons par la fumée noire. Et mieux que jamais je sais panteler aujourd'hui sous le baiser traître et doux de la drogue ; — je sais me griser de l'odeur chaude, je sais jouir habilement de la démangeaison multiple qui crible de piqûres subtiles mes bras et mon ventre, je sais guetter avec trouble la torpeur mortelle qui chaque jour étreint plus étroitement ma nuque et dissout peu à peu les muscles de mes membres. — Et cependant cette indicible

1. Claude Farrère. *Fumée d'opium*. Paris, s. d.

félicité de ma chair n'est rien auprès de la joie extasiée de ma pensée.

« Oh ! se sentir de seconde en seconde moins charnel, moins humain, moins terrestre ; — guetter le libre envol de l'esprit qui s'échappe de la matière, de l'âme désentravée des lobes du cerveau ; — admirer la multiplication mystérieuse des facultés nobles, intelligence, mémoire, sens du beau ; — devenir en quelques pipées l'égal véritable des héros, des apôtres, des dieux ; — comprendre sans effort la pensée d'un Newton, dominer le génie d'un Napoléon, corriger les fautes de goût d'un Praxitèle ; — unir enfin en un cœur devenu trop vaste toutes les vertus, toutes les bontés, toutes les tendresses ; — aimer démesurément tout le ciel et toute la terre, confondre en une même douceur ennemis et amis, bons et méchants, heureux et misérables ; certes, l'Olympe des Helléniques et le Paradis des Chrétiens réservent à leurs élus des béatitudes moins pleines. Et pourtant, ce sont là mes béatitudes à moi ! » (*Les tigres*).

Combien délirant est ce rêveur euphorique et mégalomane qui se juge supérieur aux plus grands génies, mais aussi combien dangereusement séduisant peut paraître un tel rêve, consciemment béat ! M. Farrère ne s'est peut-être pas rendu compte du charme pervers qui se dégage d'une pareille description, de quel désir malsain d'opium doivent, à le lire, se sentir étreints ceux qui, loin de leur pays, se laissent envahir d'un nostalgique spleen, ceux qu'ont abattus de cruelles souffrances, physiques ou morales, et qui désespèrent de l'avenir, tous ceux enfin qu'une avide curiosité d'idéal pousse à chercher d'inconnues et subtiles jouissances. Apologiste convaincu, pour qui « l'opium réellement est une patrie, une religion, un lien fort et jaloux qui resserre les hommes », qui, dans l'ivresse malheureusement trop brève, « se sent mieux frère des Asiatiques qui fument dans Fou-Tchéou-Road que des Français inférieurs qui végètent à Paris où il est né..., et le matin, quand, douloureusement, il regagne sa

maison et son lit, abdique sa supériorité, rendosse la guenille humaine... », il s'érige en démoniaque Tentateur.

Or l'opium est un magicien moins merveilleux que le conteur et je doute qu'un lecteur prévenu puisse trouver « belle comme un fragment de la Grèce antique » une fumerie toute polluée de scènes lubriques où l'on voit, saoule d'opium et enragée d'amour, une femme, dont son amant impuissant ne peut assouvir la fureur, apaiser son rut douloureux dans un dévergondage d'éther (*L'intermède*). Que le lecteur trop confiant ne souhaite pas connaître les rêves « ailés d'or » et les « multiples voluptés » de l'opium « niveleur » ; qu'il se rappelle le corps d'Hafner, creusé et fané bien avant l'âge : « Moins de force, moins de souplesse. Le teint très blême, piqué de rouge, — comme le sable du ring. Les yeux fixes et fiévreux. La bouche blanche et sèche. Avec cela, plus de poitrine, seulement des côtes saillantes sous la peau. Il toussait d'une toux brève qui sonnait le creux des poumons. Et puis il s'amincissait comme une planche rabotée. Il en vint à peser un poids comique, un poids d'enfant. » (*Les deux âmes de Rodolphe Hafner.*)

L'homme sera, par l'opium, dépouillé de sa virilité, ce « sixième sens qui s'oppose grossièrement aux spéculations cérébrales », et sa dignité, son sens moral seront à ce point obnubilés que, déséxué, il jettera sa femme, nue et ardente, à ses compagnons de débauche, à ses voisins d'écurie, pardon ! de fumerie, en lui criant : « Délie, délie ton corps douloureux, jette tes doigts, ta gorge, ton ventre à l'homme le plus proche, et oublie l'inutile pudeur... Allons, ris et pleure, serre ton amant de ce soir entre tes bras avides, entre tes jambes lascives, donne-lui follement ta lèvre, tes dents, ta langue vibrante, écrase sur sa poitrine tes seins frissonnants. Moi, j'ai le mélange mille fois plus intime de nos âmes confondues qui se prodiguent indéfiniment d'ineffables caresses, d'indicibles ardeurs. Et, — pas une minute, — je ne songe que, sans l'opium, ce seraient mes bras, ma langue et ma poitrine qui jouiraient maintenant de toi... » (*Le sixième sens.*)

Qu'il sache qu'il ne dormira désormais plus : « l'opium affranchit les siens du joug du sommeil » ; qu'il sache les hallucinants cauchemars qu'engendrera, toute conscience éveillée, la monstrueuse hypertrophie de ses sens, de son ouïe surtout (*Hors du silence. Le palais rouge. Le cauchemar*) et les tortures qui l'attendent, soit qu'il essaie de ne plus fumer (*Fai-Tsi-Loung*), soit qu'il continue à fumer. « Je ne vois plus et je n'entends plus. Ainsi de tout. Il n'est pas une sensation humaine qui me soit restée, et pas un acte d'homme que je puisse faire. Pas une, pas un. Rien. Ah ! si, une chose, un verbe : souffrir.

« Oh ! la souffrance que je souffre ! Oh ! le feu qui déchire et dévaste et rougit à blanc mes entrailles ! Dans moi, une plaie flambe, une plaie qui commence à ma gorge et finit plus bas que mes chevilles ; une plaie qui n'épargne rien, ni veine, ni boyau, une plaie d'où, perpétuellement, jaillissent des flammes. Les fleuves, les lacs, la mer et tous les océans couleraient sur ces flammes-là sans les éteindre. Et c'est pour toujours, toujours, sans arrêt, sans répit, sans sommeil. Jusqu'au néant, au néant plus effroyable...

« Sous ma peau, la démangeaison de l'opium m'a mordu si fort que je n'ai plus d'épiderme : je l'ai arraché à coups d'ongles, entièrement.

« Et si c'était là tout ! S'il n'y avait rien de plus !

« Il y a la soif et la faim d'opium. Des jours et des jours passés sans manger et sans boire, ce n'est rien, moins que rien ; — une volupté. Mais une heure sans opium, voilà, voilà l'horrible, l'indicible chose, le mal dont on ne guérit pas. On n'en guérit pas, parce que cette soif-là, la satiété même ne l'éteint pas. Avant de fumer, je meurs du besoin d'opium, et j'en meurs encore après, et pendant et toujours. Ma chair agonise dès que j'abandonne ma pipe. Mais, dès que je l'ai reprise, une autre agonie s'abat sur ma chair. Et je suis le damné qui, pour se délasser de la braise ardente, trouve seulement le plomb fondu. » (*Le cauchemar.*)

## CONCLUSIONS

---

Les méfaits de l'opium datent de loin, de plusieurs siècles ; mais, d'abord cantonnée à l'Orient, la drogue ne s'est que depuis peu rapprochée de nous. Aujourd'hui son invasion menace directement l'Europe et nous frôlons un incontestable péril. Déjà en parlant de l'opiophagie qui tendait à s'acclimater, principalement en Angleterre, Fonssagrives dévoilait le danger : « On frémit, disait-il, en songeant que notre société européenne peut, d'un jour à l'autre, surtout maintenant que les habitudes de cosmopolitisme mélangent les mœurs des nations, être envahie par cette ivrognerie qui y prendrait comme une trainée de poudre. »

Plus tard, la mode de fumer l'opium a cherché à s'implanter sur le sol de France et tous nos grands ports, de guerre ou de commerce, Toulon, Marseille, Bordeaux, Rochefort, Lorient, Brest, Cherbourg, Le Havre, Dunkerque, etc., ont, ainsi que Paris, vu éclore des fumeries. Doit-on se contenter de sourire sceptiquement ou y a-t-il véritablement lieu de s'alarmer ; en d'autres termes, faut-il considérer le fumage de l'opium comme un inoffensif et délicat passe-temps, ou comme une pernicieuse coutume ? La réponse de Brunet est formelle : l'opium est une *pluie sociale* : « pluie sociale dont on parle peu, dont on sourit volontiers parce qu'on la croit inoffensive et rare, que quelques-uns prennent pour un plaisir élégant parfumé d'exotisme, que d'autres même admirent comme un raffinement parce que des littérateurs talentueux,

des artistes et des poètes délicats, dans une recherche éperdue de sensations nouvelles, l'ont recouverte du voile fleuri de leurs descriptions enchanteresses et parfois délicieusement perverses. »

Les ravages causés par l'opium en Extrême-Orient sont terribles. Les documents sur ce point abondent, tristement convaincants, et récemment encore le Rév. A. G. Gregg, membre de la Commission du Congrès de la lutte contre l'abus de l'opium, affirmait qu'un demi-million d'hommes succombaient annuellement, victimes de cet abus.

L'opium est nuisible à l'individu, à la race et à la société. Tous unanimement le proclament. « Abrutissement et sénilité précoce pour l'individu, déclare Jeanselme, misère et déshonneur pour la famille, diminution de la natalité et abâtardissement pour la race, élévation du taux des crimes et délits pour la société, appauvrissement de la fortune publique et famines pour l'État, telles sont les conséquences de l'opium, péril social qui ne le cède guère à l'alcool. »

Négligeant le côté économique de la question, sans ignorer toutefois combien la satisfaction de ce besoin factice est dispendieux et élève le prix de la main-d'œuvre indigène en raison de la cherté de l'opium, ni quelles famines la supplantation de la culture des céréales par celle de l'opium infiniment plus rémunératrice fait éclater périodiquement dans la Perse, les Indes ou la Chine, nous nous arrêterons seulement sur les dangers que fait courir à la Société le fonctionnaire, civil ou militaire, fumeur chronique démoralisé et débilité, amoindri physiquement et intellectuellement, capable de toutes les imprudences et de toutes les défaillances, de toutes les légèretés, de toutes les compromissions, de toutes les lâchetés. L'Angleterre l'a si bien compris que son Gouvernement de l'Inde rejette, comme indignes de servir, les Européens convaincus de fumer habituellement l'opium ; et aujourd'hui tous les pays, la Chine en tête, édictent les peines les plus sévères contre les fumeurs d'opium et luttent à outrance contre le

destructeur poison. Qu'on jette plutôt les yeux sur le tableau saisissant que Brunet a brossé magistralement des fumeurs soudainement envahis par leur désir obsédant. « Ils sont envahis par une angoisse d'attente, un désir si violent qu'ils ne peuvent supporter de retard, et quelle que soit la gravité des circonstances, les nécessités du service ou de la fonction, il faut qu'ils se précipitent sur leur pipe ; ils la préparent avec de telles trépidations de joie impatiente, que leurs mains en tremblent, puis ils la hument goulûment comme quelqu'un qui allait étouffer et qui aspire enfin la bouffée d'air sauveur qui ramène à la vie. Dans ces moments-là ne parlez pas au fumeur de son devoir, des obligations les plus sacrées, il perd le sentiment exact de sa responsabilité, néglige promesses, situation, tenue, accepte toutes les compromissions, tout s'efface, tout a disparu, il ne subsiste plus, dans son affolement éperdu, que l'urgence d'aspirer à tout prix un peu d'opium. Il donnerait ce qu'il a sur lui, signerait ou sacrifierait n'importe quoi pour satisfaire sa passion qui le tourmente invinciblement.

« Est-il prudent de compter sur des gens dont tout le ressort est si fragilement suspendu à une pipe d'opium ? Quelle responsabilité n'assume-t-on pas quand on confie la sécurité d'un poste, la vie d'un malade, l'administration d'une région, la conservation d'un navire, la réussite d'une mission, l'établissement d'un travail, les soins d'une direction à quelqu'un sujet à de telles défaillances, et cela tous les jours ? Que d'existences, de peines et d'argent ont été perdus et sont encore à la merci d'une boulette d'opium ?

« Jusque dans les actes les plus minimes la préoccupation de fumer se fait sentir, dérangeant la vie du fumeur ; j'en ai connu qui devaient s'interrompre de déjeuner ou couper un trajet en chemin de fer de quelques heures !

« Il y a encore un autre moment critique dont les conséquences sont aussi redoutables que celles de la tyrannie du besoin, c'est la période qui suit l'absorption des pipes. Le

fumeur se trouve alors si béatement satisfait, si loin des réalités de l'heure présente, si confiant en lui-même et dans l'avenir envisagé avec une sérénité imperturbable qu'il met de côté précautions et préoccupations. Toute personne qui se présente, toute parole fâcheuse, tout rappel au devoir exigeant un effort, survient très mal à propos et obtient difficilement, au milieu des rêves de jouissance tranquille, l'attention nécessaire. Arrière les soucis, et à demain les affaires sérieuses ! Le fumeur veut cuver à son aise son ivresse sans rien faire, et souvent les soins les plus indispensables, les besognes les plus utiles, les dispositions les plus élémentaires sont remises, hâtivement ou mal prises, ou simplement abandonnées. Surtout qu'on ne le dérange pas pendant qu'il savoure son poison ! Accidents, affaires, ont si peu d'importance alors ! On a bien le temps d'y songer ou de s'en occuper plus tard. Puis le sommeil survient, et ce qui devait être exécuté est laissé en place pendant un tiers ou une moitié de la journée. Personne ne saura jamais les malheurs et les pertes irréparables qui auraient été évités sans la funeste insouciance des intoxiqués de l'opium, et combien d'innocentes victimes (famille, entourage, subordonnés ou représentants des plus graves intérêts) en ont cruellement souffert »<sup>1</sup> !

Or ces fonctionnaires fumeurs sont malheureusement nombreux dans certaines colonies.

Laurent affirmait que de son temps plus de la moitié des fonctionnaires ou commerçants européens en Indo-Chine fumaient l'opium. Martin a été pareillement témoin au Tonkin des ravages que l'opium exerçait dans les rangs de notre armée. Nous ne voulons produire aucune statistique, nous sommes même heureux d'enregistrer les déclarations qui nous sont parvenues de la décroissance marquée de l'opio-manie parmi nos officiers, nos fonctionnaires et nos colons. Il

1. F. Brunet. *Une avarie d'Extrême-Orient : la fumerie d'opium*. Le Bulletin Médical, 4 avril 1903, p. 315.

est néanmoins une constatation malheureuse que nous sommes en droit de faire, celle de l'extrême facilité avec laquelle les fumeries qui fonctionnent clandestinement en France recrutent chaque jour de nouveaux adhérents. C'est qu'en effet le fumeur se trouve porté à inoculer son vice à tous ceux qu'il juge capables d'en comprendre le charme ou de se laisser convaincre d'y goûter. Et ainsi l'on voit, comme s'étend une tache d'huile, le mal se propager et rayonner tout autour d'un même centre. C'est la femme et ce sont les amis qui les premiers sont victimes de ces adorateurs fervents de la noire idole, puis le cercle s'étend de plus en plus et les étrangers eux-mêmes finissent par y être admis. La fumerie conjugale, d'abord strictement privée et close à chacun, ne tarde pas à s'entrouvrir pour les familiers. Venus les premières fois en simples spectateurs, curieusement intéressés, ceux-ci cèdent bientôt aux sollicitations, directes ou non, dont ils sont l'objet ; ils veulent, à leur tour, connaître ces félicités tant vantées, et timidement ils approchent de leurs lèvres le fatidique bambou qu'elles ne pourront plus quitter. De véritables cénacles se forment ainsi en plein Paris, dont les membres, illusoire esthètes, se recrutent principalement dans le milieu artiste ou soi-disant tel, dans le monde du théâtre, des concerts ou de l'atelier.

Comment maintenant engager la lutte contre l'opium ? La Chine, depuis longtemps, cherche à se guérir de sa funeste passion nationale. Ses empereurs ont successivement promulgué contre les fumeurs les édits prohibitifs les plus sévères, allant jusqu'à menacer de mort ceux qui se risqueraient à en enfreindre la rigueur. Voici certainement l'une des plus curieuses ordonnances rendues à cet effet par le chef du Céleste Empire et parue en 1854 : « ... Je déclare que je vais faire construire près de la porte d'éternelle pureté (lieu où sont exécutés les criminels), une prison spéciale pour les fumeurs d'opium. Là seront tous, riches ou pauvres, enfermés chacun dans une cellule étroite, éclairée par une fenêtre, avec

deux planches servant de lit et de siège pour s'asseoir ; on leur donnera chaque jour une ration de riz, de l'huile, des légumes. Ceux des prisonniers qui seront malades recevront des pilules médicales ; s'ils les refusent, nous les laisserons mourir de la maladie que le funeste usage de l'opium aura engendrée. Au bout d'un mois de détention, nous examinerons les prisonniers ; s'ils renoncent à leurs funestes habitudes, ils seront rendus à leurs parents ; en cas de récidive, ils subiront la mort suivant la rigueur des lois <sup>1</sup>. »

Toutes ces mesures restrictives sont demeurées lettre morte tant que la culture du pavot et la vente du chandoo restèrent licites. Aussi le Gouvernement chinois s'est-il décidé, non plus seulement à défendre l'usage de l'opium dans l'armée, dans les écoles, à décréter la révocation des officiers ou des fonctionnaires fumeurs, mais, dans le but de parvenir à la disparition de l'usage de l'opium, à réglementer les plantations de pavot et ordonner l'inscription des fumeurs, l'enregistrement des débits, la fermeture progressive des fumeries. Voici, au surplus, les termes du règlement, daté du 21 novembre 1906, interdisant l'usage de l'opium et la culture du pavot :

I. Un terme de dix années est fixé pour la cessation, non seulement de l'usage de l'opium mais de la culture du pavot, avec réduction proportionnelle de 1/10 chaque année pour les surfaces cultivées. Si la règle n'est pas observée, le terrain sera confisqué. Si l'abolition de la culture est réalisée avant l'expiration des délais prescrits, les autorités locales recevront des récompenses.

II. Des cartes spéciales seront distribuées aux fumeurs, dont le nombre atteint 30 à 40 p. 100 de la population. Les fonctionnaires et les notables devront se corriger les premiers de ce vice. Les fumeurs seront divisés en deux catégories : ceux de plus de soixante ans et ceux de moins de soixante ans. A ceux faisant partie de la première catégorie une carte A sera remise ; à ceux de la seconde, une carte B. Mais le titulaire d'une carte B ne pourra pas, lorsqu'il atteindra soixante ans, recevoir une carte A

1. Annales médico-psychologiques, 1863, I, p. 451.

en échange de la sienne. Nul ne pourra acheter de l'opium s'il n'a été immatriculé. Nul ne sera autorisé à en commencer l'usage après la publication de ces règlements.

III. A l'exception des gens ayant passé la soixantaine, envers lesquels on se montrera indulgent, qu'ils soient corrigés ou non, tout fumeur ayant un permis de la classe B devra diminuer d'année en année sa consommation de 2 ou 3 10. Des peines sévères seront infligées aux délinquants : les magistrats seront privés de leurs charges, les étudiants se verront refuser leurs diplômes. Les noms de ceux qui continueront, au bout de dix ans, à se livrer à l'emploi de cette drogue seront affichés dans les endroits publics et ils seront déchus de leurs droits politiques.

IV. Un délai de six mois est fixé pour la fermeture des fumeries « à lampe ouverte » ; interdiction est faite de présenter dans les maisons de thé, les restaurants, les cabarets, de l'opium aux clients. Les marchands d'articles pour fumerie devront, dans le délai d'une année, abandonner leur commerce. Les impôts ne devront plus être perçus dans les lits de fumerie dans un délai de trois mois.

V. Les débits d'opium seront fermés progressivement, dans un laps de temps de dix années, et il ne sera plus ouvert de nouveaux débits. Les patrons de ces établissements ne devront délivrer la drogue aux acheteurs que sur la présentation de leur permis, et ils seront tenus de présenter chaque année un tableau justifiant de la diminution des ventes, sous peine de confiscation.

VI. Les médecins chercheront les remèdes les plus propres à guérir de la passion de l'opium, mais ne contenant ni dross ni morphine : ces médicaments seront distribués par les soins des institutions de bienfaisance.

VII. Les maréchaux, vice-rois et gouverneurs ordonneront aux fonctionnaires locaux de s'entendre avec les notables pour créer des sociétés pour la suppression de l'opium et encourager officiellement les sociétés déjà existantes.

VIII. Les fonctionnaires locaux et les notables seront chargés de l'exécution du présent règlement.

IX. Les fonctionnaires seront traités d'une façon particulièrement rigoureuse, car ils doivent donner l'exemple au peuple. Cependant, ceux âgés de plus de soixante ans seront l'objet d'une certaine tolérance. Pour les autres, il faut faire une distinction. Les hauts mandarins, fonctionnaires, vice-rois, généraux, ne devront pas chercher à dissimuler leur habitude, mais ils demanderont un congé au gouvernement durant lequel ils se corrigeront de leur vice ; ils seront remplacés durant leur absence par un intérimaire et, une fois guéris, ils pourront reprendre leurs fonctions. Les man-

darins subalternes auront un délai de six mois pour se déshabituer de la drogue : s'ils ne peuvent rompre avec elle, ils conserveront leur rang, mais devront se désister de leur emploi. Ceux qui continueront à fumer secrètement perdront à la fois leur rang et leur emploi.

Tous les professeurs, étudiants, officiers de terre et de mer, seront licenciés s'ils n'ont pas, dans un délai de trois mois, renoncé à l'opium.

X. Le Wai-ou-pou (ministère des Affaires étrangères) se référera auprès du représentant de l'Angleterre en Chine, au sujet de la réduction annuelle d'opium indien, de façon que cette importation cesse dans un délai de dix années. Il en sera de même à l'égard des autres puissances importatrices d'opium : Perse, colonies hollandaises, etc. ; mais au cas où ces pays se refuseraient à un arrangement dans ce sens, la Chine se réserve d'agir par elle-même en interdisant formellement l'importation. De sévères mesures seront mises en vigueur pour empêcher la contrebande.

La morphine étant plus nuisible que l'opium lui-même, l'article II du traité Mackay 1902, et l'article XVI du traité américain de 1903 devront être observés. En conséquence, l'importation, la fabrication et la vente de la morphine et des seringues qui servent à l'injecter, est interdite, à dater de ce jour, en Chine, tant par les Chinois que par les étrangers.

XI. Les vice-rois et hauts fonctionnaires seront chargés de la proclamation de ce décret par tout l'Empire.

Les différents pays victimes de la drogue se sont concertés en vue de communes mesures à élaborer et une Commission internationale a été nommée qui déjà a tenu séance <sup>1</sup>.

Le 1<sup>er</sup> février 1909 s'est réunie à Shanghai la première Commission internationale de l'opium, due à l'initiative du révérend évêque Brent, des Philippines. L'objet de cette Commission a été d'étudier les mesures à prendre pour combattre la morphinomanie qui cause des ravages considérables parmi les peuples d'Extrême-Orient.

Résolutions votées par la Commission internationale de l'opium.

1<sup>o</sup> La Commission internationale de l'opium reconnaît l'indiscutable sincérité du Gouvernement de la Chine dans ses efforts pour extirper la production du pavot et la consommation de

1. *L'Informateur des aliénistes et des neurologistes*, 25 septembre 1909. Voir également le Memorandum sur l'opium présenté à la Commission internationale de Shanghai, in *Revue indo-chinoise*, 1909.

l'opium dans l'Empire, et la croissante efficacité de l'opinion publique parmi ses propres sujets qui supportent les effets de ces efforts ;

2° La Commission internationale de l'opium émet l'avis que l'opium, dans tout emploi autre que le but médical, devrait toujours être tenu par chaque gouvernement participant à la Commission pour un produit à interdire ou à frapper de règlements stricts ;

3° La Commission internationale de l'opium estime que, déjà, la fabrication sans restriction, la vente et la diffusion de la morphine constituent un danger grave, et que la morphinomanie montre des signes d'extension parmi les populations. Cette Commission désire, en conséquence, attirer l'attention de tous les gouvernements sur l'importance énorme des mesures coercitives à prendre par chaque gouvernement sur son territoire et dans ses possessions, pour arriver à contrôler la fabrication, la vente et la diffusion de cette morphine, car il résulte des recherches scientifiques que ces drogues sont susceptibles d'entraîner les mêmes pernicieux effets ;

4° La manière dont a été constituée la Commission internationale de l'opium ne lui permet pas de rechercher, au point de vue scientifique, les remèdes contre l'opium, pas plus que les effets et les propriétés de l'opium et de ses composés, mais elle déclare que de telles recherches seraient de la plus haute importance. Aussi désire-t-elle que chaque délégation puisse recommander cette face de la question à son gouvernement pour faire ce qu'il jugera nécessaire ;

5° La Commission internationale de l'opium pousse vivement tous les gouvernements qui possèdent en Chine des concessions ou des établissements dans lesquels n'auraient pas été encore prises des mesures effectives relativement à la fermeture des fumeries d'opium, à faire quelques pas dans cette voie ;

6° La Commission internationale de l'opium recommande à chaque délégué de pousser son gouvernement à appliquer ses lois sur la pharmacie à ses nationaux dans leurs districts consulaires, dans leurs établissements en Chine.

Le Gouvernement français n'est pas resté inactif dans cette lutte contre le poison meurtrier qui décime nos plus belles colonies. Le 7 février 1899, M. P. Doumer, alors gouverneur général de l'Indo-Chine, faisait paraître un arrêté concernant la réglementation du commerce de l'opium en Indo-Chine. Malgré toute son importance nous avons hésité à reproduire

ce document en raison de sa longueur (il ne comporte pas moins de 95 articles) ; les lecteurs que ce sujet intéresse le trouveront *in-extenso* dans le livre de Richard Millant.

La lutte se poursuit pareillement à Madagascar. Sur la proposition de M. Augagneur, gouverneur général de Madagascar, M. Milliès-Lacroix, ministre des Colonies en 1909, rendait un décret ayant pour objet de réglementer strictement l'importation, la vente et la détention de l'opium dans cette colonie où les fumeries étaient déjà interdites depuis un décret antérieur du 31 août 1908.

En France, enfin, la police surveille étroitement l'éclosion des fumeries et certaines fermetures retentissantes, à Paris, Brest, Toulon, etc., témoignent de son zèle. Un décret présidentiel, d'autre part, a été promulgué le 1<sup>er</sup> décembre 1908 portant réglementation d'administration publique pour la vente, l'achat et l'emploi de l'opium et de ses extraits.

Malgré tous ces efforts, assurément sincères, l'opium obscurcit encore en France et dans nos colonies un grand nombre d'intelligences dont le rendement est ainsi perdu pour le pays lorsque leur dégradation, leur insuffisance ou leur démoralisation ne lui causent point de torts directs. La faute en est en France à l'importation frauduleuse du chandoo, et aux colonies à sa vente autorisée. Une surveillance assidue peut arrêter dans les ports et dans les gares, aux douanes et aux octrois, l'introduction de l'opium à fumer. Et dès maintenant « la confiture » se fait de plus en plus rare sur le marché : nous avons pu nous en rendre compte par nous-même. Une des conséquences de cette pénurie et de la cherté croissante de la bonne drogue a été pour quelques pharmaciens des quartiers où se cantonnent avec une prédilection marquée les opiomanes (Étoile, Montmartre, Montparnasse) d'être en butte aux sollicitations les plus pressantes de la part de clients en général inconnus à l'effet de leur vendre des quantités parfois considérables d'opium. L'opium employé en thérapeutique, l'extrait thébaïque, n'est guère fumable ;

cependant, à l'aide de macérations et de fermentations plus ou moins habiles, ces obsédés de l'opium arrivent à le cuisiner suffisamment pour l'utiliser<sup>1</sup>.

Le seul procédé, néanmoins, capable de tarir les sources les plus abondantes d'approvisionnement aux colonies et de contrebande en France serait la suppression des bouilleries de chandoo indo-chinoises. Ce procédé — il ne faut pas se le dissimuler — est difficile à appliquer, impossible même disent quelques-uns. « La taxe prélevée sur l'opium, défalcation des frais de la bouillerie de Saïgon, atteint 13.700.000 francs, déclare Jeanselme<sup>2</sup>, ce qui représente le cinquième du budget de l'Indo-Chine. Comment faire face au déficit que creuserait l'abandon de cette ressource budgétaire ? Et, d'ailleurs, quel serait l'effet réel de la prohibition ? Assurément, l'importation indienne, empruntant la voie maritime, pourrait être assez facilement enrayée. Mais une armée de douaniers serait impuissante à arrêter l'importation chinoise qui s'infiltrerait par la voie de terre. La fermeture de la bouillerie de Saïgon n'aurait pas d'autre effet que de détourner au profit de la contrebande des sommes qui sont actuellement versées dans la caisse de la colonie<sup>3</sup>. »

Notre gouvernement, préoccupé de restreindre l'usage de l'opium, a étudié les moyens de prohibition, a envisagé la possibilité d'une interdiction absolue et finalement y a renoncé. M. Beau, gouverneur général de l'Indo-Chine, a fait savoir,

1. « Le Yunnan de contrebande est celui qu'on se procure le plus facilement à Paris. A défaut, l'opium de Smyrne préparé même selon le Codex (extrait aqueux) et battu dans une fois et demie son poids d'alcool à 70° puis réduit jusqu'à consistance sirupeuse et filtré est très fumable » (Voir également la recette de Matgioi, p. 52).

2. E. Jeanselme. *Fumeurs d'opium*. Bull. de la Soc. de l'Internat., février 1909, p. 40.

3. Les chiffres varient un peu suivant les années. Petit de la Villéon estime la recette de la manufacture de Saïgon à 18.000.000 de francs, soit au quart des recettes totales de toute l'Indo-Chine. R. Millant obtient en faisant la moyenne des revenus de l'opium en Indo-Chine durant la période 1904-1908 la somme de 16.810.172 francs et note en même temps un ralentissement sensible de la vente tombée de 120.000 kilogrammes en 1904, à 93.000 en 1908. — Voir le Bulletin économique de l'Indo-Chine.

en effet, au ministre des Colonies, que l'interdiction pure et simple et sans restriction présenterait, selon lui, de très sérieux inconvénients, en raison du mécontentement qu'on provoquerait chez les indigènes si on leur supprimait brutalement la possibilité de satisfaire leur passion. Il a ajouté que pratiquement cette prohibition était irréalisable tant que la Chine n'aurait pas supprimé complètement la culture du pavot. Enfin, il a fait observer que même si l'interdiction absolue et immédiate était possible, on devrait y surseoir jusqu'au moment où l'on aurait créé des ressources destinées à compenser la disparition des recettes que le monopole de cette drogue procure actuellement au budget général, recettes qui atteignent 7 millions de piastres, soit le quart environ des ressources totales. Il proposait, en conséquence, les mesures suivantes, plus palliatives hélas ! que résolutes :

Restriction progressive de l'usage de l'opium ;

Augmentation du prix ;

Interdiction d'ouvrir toute fumerie d'opium en Indo-Chine.

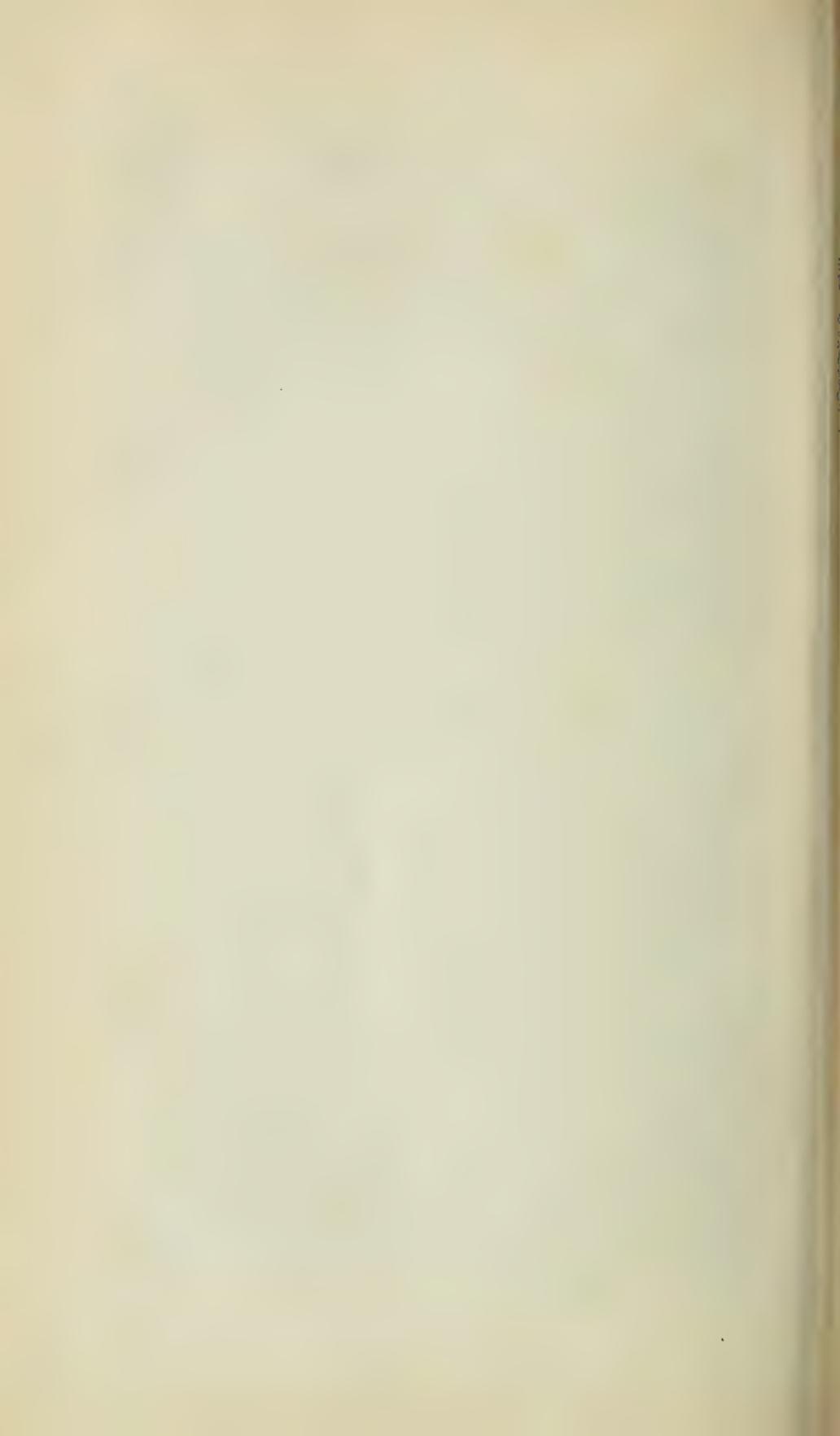
L'on voit mal, cependant, un pays dénonçant les dangers d'un poison social et débitant en même temps ce poison à qui veut bien lui en acheter, fouaillant d'une main ses nationaux ou ses fonctionnaires coupables de fumer l'opium, et, de l'autre, leur offrant la drogue avec l'estampille de la Régie, criant aux fumeurs qu'ils courent à leur ruine et à leur déshonneur, et trouvant honorable de s'enrichir à leurs dépens.

Les nations décimées par l'opium accompliraient une œuvre humanitaire en s'entendant par les soins d'une Conférence internationale pour proscrire définitivement la fabrication et la vente du chandoo, mais, comme pour le désarmement général auquel aspirent tous les peuples, nulle ne veut prendre l'initiative de peur d'en être la première victime. Et de même que chaque État augmente d'année en année ses armements tout en proclamant son désir toujours grandissant de la paix, de même certains gouvernements, malgré la lutte qu'ils prétendent soutenir contre les intoxications dégradantes de la

race, ne rougissent pas d'asseoir leur budget sur les recettes encaissées par la vente du tabac, de l'opium et bientôt de l'alcool, déclarés monopoles d'État.

Il est pénible d'entendre le trafiquant avouer que sa marchandise empoisonne ceux qui en usent ; il est triste de voir le moralisateur édifier ses ressources sur le vice qu'il proscriit et condamne.

---



## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE<sup>1</sup>

---

- ALEXANDRE. — *Des fumeurs d'opium et des fumeurs de tabac*, Acad. d'Amiens, 26 août 1865.
- AMBIEL. — *Des fumeurs d'opium* (trad. de l'anglais), Arch. de méd. nav. et col., 1893, LX, p. 357.
- ANGLADE. — *Un couple de fumeurs d'opium*, Soc. de méd. de Bordeaux, 1908. Le Caducée, 5 septembre 1908.
- ANTHEAUME et DROMARD. — *Poésie et folie*, Paris, 1908.
- ARMAND. — *Des fumeurs et mangeurs d'opium dans l'Indo-Chine*, Gazette médicale de Paris, 1865, nos 23, 29, 33, 34 et 36.
- ARMAND. — *De l'emploi thérapeutique de la fumée d'opium*, Acad. de méd., 8 décembre 1868, et Recueil de mém. de méd. mil. Paris, 1869, 3<sup>e</sup> série.
- ARMAND. — *Traité de climatologie générale du globe*, Paris, 1873.
- AROSITER. — *Essai sur les effets de l'opium*, Londres, 1763.
- ASSELINÉAU (Ch.). — *Ch. Baudelaire. Sa vie et son œuvre*, Paris, 1869.
- AUBRAY (G.). — *Sur Barbey d'Aurevilly*. Le Correspondant, 25 novembre 1909.
- AYNARD (J.). — *La vie d'un poète, Coleridge*, Paris, 1907.
- BAILLARD. — *Discours sur le tabac et ses usages en médecine*, Paris, 1693.
- BALL (B.). — *La morphinomanie*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1888.
- BALLET (Gilbert) et FAURE (Maurice). — *Attaques épileptiformes produites par l'intoxication tabagique*, C. R. de la Soc. de Biol., 17 février 1899, et Méd. mod., 15 février 1899, p. 97.
- BANVILLE (Th. de). — *Mes souvenirs*, Paris, 1882.
- BARBEY D'AUREVILLY. — *Œuvres*.
- BARDINET. — *Exemple remarquable de tolérance du laudanum*. Bull. de la Soc. de méd. et pharm. de la Haute-Vienne, Limoges, 1868, p. 43.

1. Il ne nous a guère paru possible de donner ici toute la bibliographie de l'opium, ni même toute celle ayant trait aux fumeurs d'opium : la littérature étrangère, et principalement la littérature anglaise, est sur ce sujet beaucoup trop considérable. Nous nous sommes donc contenté d'indiquer les ouvrages cités dans le texte ou que nous avons consultés à l'occasion de notre travail.

- BARINE (A.). — *Essai de littérature pathologique*, Revue des Deux Mondes, octobre-novembre 1895.
- BARINE (A.). — *Poètes et Névrosés (Hoffmann, Quincey, Poe, Nerval)*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1908.
- BARRAU. — *Histoire des Arabes*, Paris, 1842.
- BRUNO BATTAGLIA. — *Du haschisch et de son action sur l'organisme humain*, La Psichiatria, 1887, I.
- BAUDELAIRE (Ch.). — *Les fleurs du mal*, Paris 1860.
- BAUDELAIRE (Ch.). — *Les paradis artificiels. Opium et haschisch*, Paris, 1861.
- BAUDELAIRE (Ch.). — *Traduction des contes de Poe. Edgar Poe; sa vie et ses œuvres*, Paris, 1885.
- BAUDELAIRE (Ch.). — *Œuvres posthumes*.
- BELL (Georges). — *Gérard de Nerval*.
- BÉRILLON. — *Fumeurs et fumeuses d'opium*, Revue de l'hypnot. et de la psych. physiol., avril 1900.
- BOISSIÈRE (J.). — *Fumeurs d'opium*.
- BOISSIÈRE (J.). — *Propos d'un intoxiqué*, 1911.
- BONNETAIN (P.). — *L'opium*, Paris, 1886.
- BONNETAIN (P.). — *Au Tonkin*, Paris, 1888.
- BOREL (P.). — *Réverie et délire de grandeur*. Journ. de psych. norm. et path., septembre 1909.
- BORYS (D.). — *Le royaume de l'oubli. Pathologie et psychologie des fumeurs d'opium*.
- BOSC DE VÈZE (E.). — *Traité théorique et pratique du hachich, des substances psychiques et des plantes magiques*, Nice, 1904.
- BOSC DE VÈZE (E.). — *De l'opium. Fumeurs et mangeurs d'opium*, 1907.
- BOTTA (P.-E.). — *De l'usage de fumer l'opium*. Thèse Paris, 1829.
- BOURGET (P.). — *Essais de psychologie contemporaine*.
- BOURGET (P.). — *Barbey d'Aureville*. Revue hebdomadaire, 10 avril 1909.
- BOYÉ. — *Tentative d'empoisonnement collectif de la garnison d'Hanoi par le datura*, Ann. d'hyg. et de méd. colon., 1909.
- BRERO (VAN) (P.-C.-J.). — *Sur l'amok*, Ann. méd. psychol., décembre 1896.
- BROUARDEL (P.). — *Intoxication aiguë par l'opium et ses alcaloïdes*, Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég., juin-juillet 1905.
- BROUARDEL (P.). — *Les fumeurs et mangeurs d'opium et les morphinomanes*, Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég., août 1905.
- BROUARDEL (P.). — *Opium. Morphine. Cocaïne*, Paris, 1906.
- BRUNET (F.). — *Désintoxication du fumeur d'opium par la suppression brusque et l'emploi momentané du chanvre indien*, Le Progrès médical, 22 juin 1901.
- BRUNET (F.). — *Une avarie d'Extrême-Orient : la fumerie d'opium. Nécessité de l'éviter et possibilité de la guérir*, Congrès colonial, avril 1903, et le Bull. méd., 4 avril 1903.
- BRUNET (F.). — *La mort des fumeurs d'opium*, Le Bulletin médical, 14 octobre 1903.
- BRUNETIÈRE (F.). — *Ch. Baudelaire*. Revue des Deux Mondes, juin 1887.

- BRUNETIÈRE (F.). — *La statue de Ch. Baudelaire*, Revue des Deux Mondes, 1<sup>er</sup> septembre 1892.
- Bulletin économique de l'Indo-Chine.
- CABANÈS. — *Le sadisme chez Baudelaire*, Chron. méd., 15 novembre 1902.
- CALDINE (D.). — *Le tabac remède dangereux*, Chron. méd., 1908, 740.
- CALMETTE (A.). — *Le ferment de l'opium des fumeurs et la fermentation artificielle des chandoos*, Arch. de méd. nav. et colon., 1892, LVII, 432.
- CALVET. — *Essai sur le morphinisme aigu et chronique*, Thèse Paris, 1876.
- CAUME (P.). — *Causerie sur Baudelaire. Décadence et modernité*, Nouvelle Revue, 15 août 1899.
- CAUSSIN DE PERCEVAL. — *Essai sur l'histoire des Arabes*, 1847-1848.
- CESTRE (Ch.). — *Les poètes anglais et la Révolution française*, Paris, 1906.
- CHAMBARD. — *Les morphinomanes*.
- CHAMPFLEURY. — *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui (Balzac, G. de Nerval, Wagner, Courbet)*, Paris, 1861.
- CHARDIN. — *Voyages de M. le Chevalier en Perse et autres lieux de l'Orient*, Lyon, 1687.
- CHARKAUY (Mohamed). — *Sur l'opium*, Paris, 1856.
- CHEVALLIER. — *Notice historique sur l'opium indigène*, Moniteur des hôpitaux, 1852, 1<sup>re</sup> série, t. I.
- CHINESE REPOSITORY. — *Collection publiée à Canton et continuée par le Chinese and Japanese Repository*.
- CHOPIN. — *Recherches historiques et médicales sur l'opium*, Paris, 1820.
- CHORTET. — *Traité de la propriété exclusivement stimulante de l'opium*, Paris, 1804.
- CHRISTISON. — *Cases and observations on the effects of opium-eating on health and longevity*, Edinburgh méd. and surg. Journ., 1832.
- CLAIR (J.-B.). — *Causerie sur l'opium*, Ann. de la Soc. des missions étrangères, Paris, 1909.
- CLERGET (F.). — *Barbey d'Aurevilly*, Paris, 1909.
- CLOUSTON. — *L'asile du Caire. Le Dr Warnock et la folie du haschisch*, The Journ. of ment. Sc., octobre 1896.
- COLERIDGE. — *Œuvres*.
- COMAR (G.) et BUVAT (J.-B.). — *Les toxicomanes : à propos d'un cas d'héroïnomanie*, La Presse médicale, 6 juillet 1904.
- COOK. — *Relations de voyages*, 1724.
- CORRE (A.). — *Traité clinique des maladies des pays chauds*, Paris, 1887.
- COUSIN (Ch.). — *Ch. Baudelaire ; souvenirs. correspondance*, Paris, 1872.
- CRÉPET (E.). — *Ch. Baudelaire. Œuvres posthumes et correspondances inédites*.
- CUSTOT (P.). — *Midship*, Paris, 1901.
- DALBANE. — *Morphinomanie*, Thèse Paris, 1877.
- DAVIDSON (John). — *Observations sur le chancre indien et la syphilis*

- comme causes d'aliénation mentale dans la Turquie, l'Asie Mineure et le Maroc, *The Journ. of ment. Sc.*, 1883.
- DELASIAUVE. — *Des diverses formes mentales, folies ou délires par intoxication*, *Journ. de méd. ment.*, 1863, p. 213.
- DELVAU (Alfred). — *Gérard de Nerval*, Paris, 1865.
- DEMONTPORCELET (C.). — *De l'usage continu de l'opium. Les mangeurs d'opium*, Thèse Paris, 1874.
- DEPIERRIS. — *Le tabac*, Paris, 1876.
- DESCREUX (V.). — *Confessions d'un mangeur d'opium*. (Th. de Quincey). Nouvelle éd., Paris, 1909.
- DUMAS. — *Eloge historique d'A. A. de la Rive*, *Revue scientifique*, 1875, t. XV, p. 650.
- DUMAS (Alexandre). — *Gérard de Nerval*.
- DUMAS (Georges). — *Comment on gouverne les rêves*, *La Revue de Paris*, 15 novembre 1909.
- DUMAS (Georges). — *Epidémies mentales et folies collectives*, *Revue philosophique*, avril 1911.
- DUPOUY et DELMAS. — *Deux cas d'inversion sexuelle féminine. Un cas d'inversion sexuelle masculine*, *Journ. de psych. norm. et path.*, septembre et novembre 1908.
- DUPRÉ (E.). — Article *Psycho-polynévrites* du *Traité de pathologie mentale de G. Ballet*, 1903.
- DUPRÉ (E.). — *L'affaire Ullmo*, *Arch. d'Anthrop. crim., de méd. lég. et de psych. norm. et path.*, août 1908.
- DUPRÉ et CHARPENTIER (René). — *Les psychopolynévrites chroniques*, *L'Encéphale*, août 1908.
- DUPRÉ et CHARPENTIER (René). — *Psychopolynévrite chronique et démence*, *L'Encéphale*, février 1909.
- DUPRÉ et LOGRE. — *Les délires d'imagination*, *Congrès des al. et neur.*, Bruxelles-Liège, 1910. *L'Encéphale*, mars, avril, mai 1911.
- DUSOLIER (Alcide). — *Barbey d'Aureville*, Paris, 1862.
- DYKE (Henry van). — *Edgar-Allan Poe*, *La Revue de Paris*, mars 1909, p. 349.
- ELLIS (Havelock). — *L'inversion sexuelle*, trad. par A. van Gennep, Paris, 1909.
- ELOY. — *Des morphinomanes, des opiophages et des fumeurs d'opium*. *Union méd.*, 6 septembre 1885.
- ESQUIROL. — *Des maladies mentales*, Paris, 1838.
- FARRÈRE (Claude). — *Fumée d'opium*.
- FARRÈRE (Claude). — *Les Civilisés*.
- FARRÈRE (Claude). — *La Bataille*.
- FARRÈRE (Claude). — *Les petites alliées*.
- FERISHTA. — *History of the mahomedanian power in India*.
- FIZELIÈRE (A. DE LA) et DECAUX (G.). — *Ch. Baudelaire*, Paris, 1868.
- FLANDIN. — *Traité de toxicologie*.
- FLEMING. — *Traitement des mangeurs d'opium*.
- FOLLY. — *Les mangeurs d'opium dans le Touat*, *Le Caducée*, 1902.
- FONSSAGRIVES. — Article *Opium* du *Dictionnaire encycl. des Sc. méd.*
- FRANCE (H.). — Article *Coleridge* de la *Grande Encyclopédie*.
- GAIDE. — Article *Opiomanie et Opiophagie*, in Grall et Clarac.

- Traité pratique de pathologie exotique. Intoxications et empoisonnements, 1911.*
- GARNIER (Fr.). — *Voyage en Indo-Chine.*
- GARNIER (P.). — *De l'état mental et de la responsabilité pénale dans le morphinisme chronique*, Ann. méd. psych., 1886, 351.
- GAUTIER (Th.). — *Description des effets du haschisch par un feuilletonniste de la Presse.*
- GAUTIER (Th.). — *Histoire du romantisme*, 2<sup>e</sup> éd., 1874.
- GAUTIER (Th.). — *Le Club des Haschischins*, Romans et Contes, Paris, 1887.
- GAUTIER (Th.). — *Notice sur Baudelaire.*
- GEORGELIN. — *Étude sur l'opiomanie et les fumeurs d'opium considérés au point de vue de la hygiène sociale*, Thèse Bordeaux, 1906.
- GEORGET. — *De la folie*, Paris, 1820.
- GIDE (Paul). — *L'opium*, Paris, 1910.
- GILLMANN. — *Life of Coleridge*, London, 1838.
- GREENLEES (Duncan). — *La folie chez les naturels de l'Afrique méridionale*, The Journ. of ment. Sc., I, 1895.
- GRÉHANT (N.) et MARTIN (E.). — *Recherches physiologiques sur la fumée d'opium*, Acad. des Sc., 5 décembre 1892. Voir Bull. de l'Acad., 1892, II, p. 1012.
- GRELÉ (Eugène). — *Jules Barbey d'Aurevilly. Sa vie et son œuvre*, Caen, 1902.
- GRENET (A.). — *Influence du tabac sur l'homme*, Paris, 1841.
- GUERRIER (P.). — *Étude médico-psychologique sur Thomas de Quincey*, Thèse Lyon, 1907.
- GUYAU. — *Education et hérédité*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1895.
- GY. — *Le tabagisme*, Thèse Paris, 1908-1909.
- HUC. — *L'empire chinois*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1857.
- HUGUES (C.-H.). — *Histoire d'un mangeur d'opium racontée par lui-même pendant qu'il en perdait l'habitude*. The alien. and neurol., 1883.
- HUGUES (C.-H.). — *Psycho-névrose des mangeurs d'opium. Méconisme ou papavérisme chronique*. The alien. and neurol., 1884.
- HUTCHINSON (J.). — *Coleridge's account of how the opium-habit was acquired*, Arch. surg. London 1899, X, 273.
- INGRAM (John J.). — *Vie et Lettres d'Edgar-Allan Poe.*
- IRELAND (Thomas). — *Folie causée par l'abus du chanvre indien*. The alien. and neurol. oct., 1893.
- JAMMES. — *Quelques cas de morphinomanie chez les animaux*, Bull. de l'Acad. des Sciences, 1887, CIV, 1193, et Bull. de la Soc. des Études indo-chinoises.
- JAUCENT (Henri). — *Le tabac*, Étude historique et pathologique, Thèse Paris, 1900.
- JEANSELME (E.). — *Fumeurs et mangeurs d'opium*, Congrès colonial français, Paris, juin 1906.
- JEANSELME (E.). — *Fumeurs et mangeurs d'opium*, Revue générale des Sciences pures et appliquées, 15 janvier 1907.
- JEANSELME (E.). — *Fumeurs d'opium*, Bull. de la Soc. de l'Internat., février 1909.

- JEANSELME et RIST. — *Précis de pathologie exotique*, Paris, 1909.
- JOFFROY (A.) et DUPOUY (R.). — *Fugues et vagabondage*, Paris, 1909.
- KAEMPFER. — *Histoire naturelle de l'empire du Japon*, 1729.
- KANE. — *The drugs that enslave*, Philadelphie, 1881.
- KIPLING (R.). — *La porte des cent mille peines*, trad. par L. Fabulet et R. d'Humières, Paris, 1901.
- LALANDE (E.). — *Opium des fumeurs*, Arch. de méd. nav. et colon., 1890, LIV, p. 33, 121 et 201.
- LALLEMANT (E.) et DUPOUY (R.). — *Note statistique et clinique sur la manie; quelques sources d'erreur de diagnostic*, L'Encéphale, novembre 1909.
- LAURENT (Em.). — *Le nicotinisme. Étude de psychologie pathologique*, Paris, 1893.
- LAURENT (L.). — *Essai sur la psychologie et la physiologie du fumeur d'opium*, Paris, 1897.
- LAURENT (L.). — *Essai sur la psychologie des excitants. L'opium*, Bull. de l'Institut gén. psychol., décembre 1902.
- LAURENTIE (François). — *Barbey d'Aurevilly*, La Revue de Paris, 15 décembre 1909.
- LAUVRIÈRE (Em.). — *Edgar Poe; sa vie et son œuvre; étude de psychologie pathologique*, Paris, 1904.
- LEANDER (Jean). — *Traité du tabac ou panacée universelle*, trad. par Barthélémy Vincent, Lyon, 1626.
- LE BON (G.). — *La fumée du tabac*, 2<sup>e</sup> éd., augmentée de recherches nouvelles sur l'acide prussique, l'oxyde de carbone et divers alcaloïdes, autres que la nicotine, que la fumée du tabac contient.
- LE BON (G.). — *L'homme et les sociétés. Leurs origines et leur histoire*.
- LE BON (G.). — *Les lois psychologiques de l'évolution des peuples*.
- LE BON (G.). — *Psychologie des foules*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1906.
- LEGRAIN. — *Étude sur les poisons de l'intelligence*, Ann. méd. psych. juillet 1891.
- LEIDESDORF. — *Wiener medicin Wochenschrift*, 1874.
- LENORMAND et BABELON. — *Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques*, Paris, 10<sup>e</sup> éd.
- LÉTOURNEAU (Ch.). — *La psychologie ethnique*, Paris, 1901.
- LEWIN et POUCHET. — *Traité de toxicologie*, Paris, 1903.
- LEY (Auguste) et CHARPENTIER (René). — *Alcoolisme et criminalité. Rapport présenté au Congrès des alién. et des neurol.*, Bruxelles, 1910.
- LIBERMANN (H.). — *Recherches sur l'usage de la fumée d'opium en Chine et sur les effets pathologiques que détermine cette habitude*, Recueil de mém. de méd., de chir. et de pharm. mil., 1862, 3<sup>e</sup> sér., t. VIII, p. 287, 352 et 440.
- LIBERMANN (H.). — *Les fumeurs d'opium en Chine. Assimilation du narcotisme à l'alcoolisme*, Paris médical, 1886, p. 517.
- LICHTENFELDER (W.). — *Le pavot à opium*, Bull. écon. de l'Indo-Chine, septembre, octobre et novembre 1903.

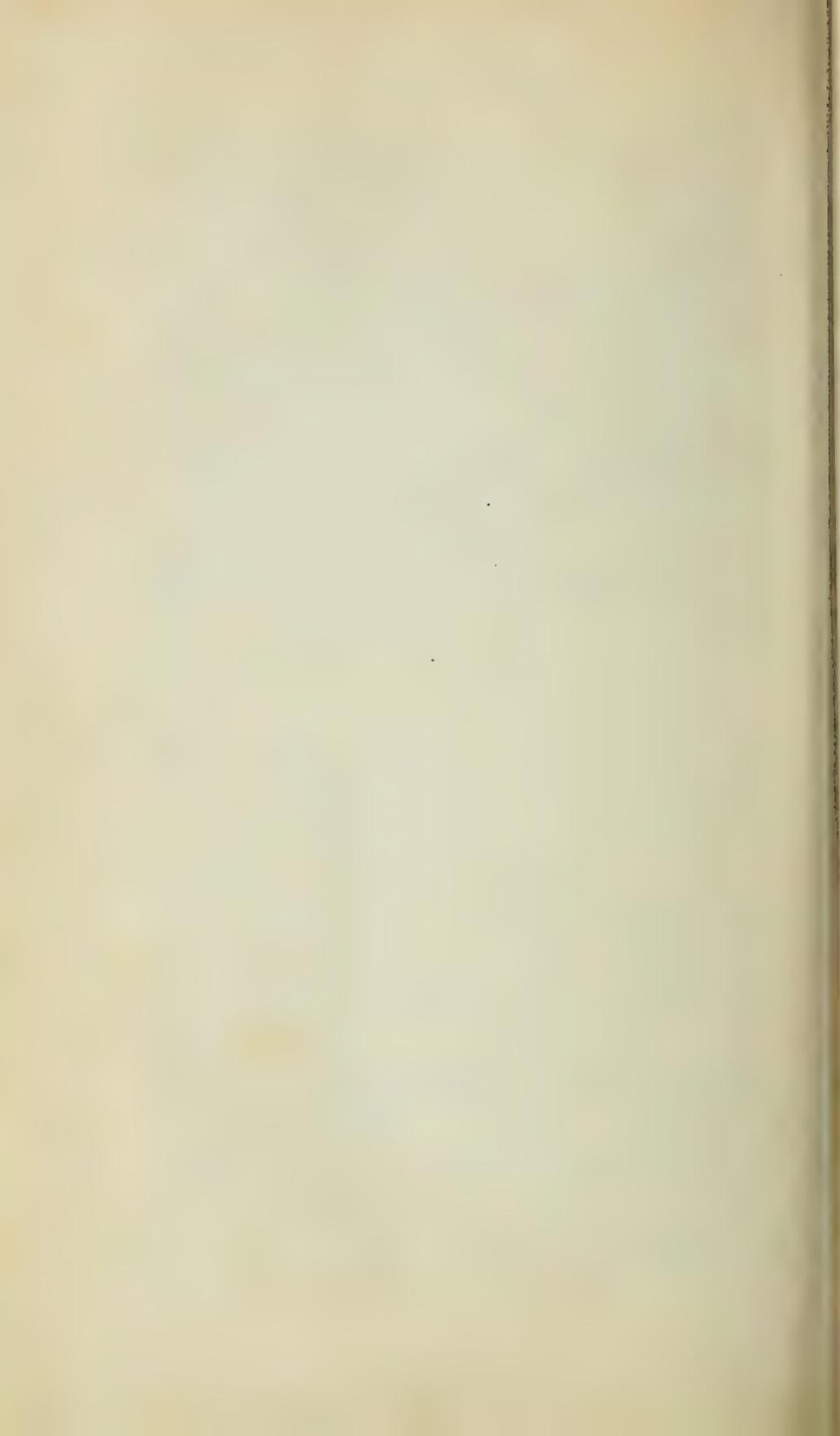
- LITTLE. — *On the habitual use of opium in Singapore*. British and foreign med. chir. review, 1859.
- LOTI (P.). — *Les derniers jours de Péking*.
- LUYS (J.). — *Impressions d'un buveur d'opium décrites par lui-même*. L'Encéphale, 1887, p. 301.
- MADDEN. — *Travels in Turkey*.
- MAIRE (G.). — *Un essai de classification des Fleurs du Mal et son utilité pour la critique*, Mercure de France, 15 janvier 1907.
- MAIRE (G.). — *La personnalité de Baulelaire et la critique biologique des Fleurs du Mal*, Mercure de France, 13 janvier et 1<sup>er</sup> février 1910.
- MANQUAT. — *Traité de thérapeutique, de matière médicale et de pharmacologie*, 6<sup>e</sup> éd. 1911.
- MARC. — *De la folie caractérisée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*, Paris, 1840.
- MARTIN (E.). — *Les abus de l'opium. Morphinomanie. Opiophagie. Fumage*, Revue Scient., 1892, I, p. 75.
- MARTIN (E.). — *L'opium. Ses abus. Mangeurs et fumeurs d'opium. Morphinomanes*, Paris, 1893.
- MARTIN (E.). — *La morphinomanie en Chine*, Journ. d'hyg., 1896, XXI, p. 290.
- MATHAULT. — *Maladie de l'opium*, Le Correspondant médical, 1897.
- MATIGNON (J.-J.). — *Deux mots sur la pédérastie en Chine*. Arch. d'anthrop. crim., janvier 1899.
- MATTEI. — *Quelques réflexions sur l'abus de l'opium*. Thèse Montpellier, 1862.
- MEILHON. — *L'aliénation mentale chez les Arabes*. Ann. méd. psych., septembre-octobre 1896.
- MÉRAT. — Article *Opium* du *Dictionnaire des Sc. Méd. et du Dictionnaire de Mat. et de Thér. gén.*  
*Mesures légales pouvant faciliter le traitement de la morphinomanie. Discussion à la Soc. de méd. lég.*, 19 avril 1899.
- MEUNIER (R.). — *Le haschisch*, Paris 1909.
- MICHAUT. — *Syphilis et pédérastie, fumeurs d'opium et climat*. Bull. gén. de thér. méd. et chir., 1893, p. 274.
- MICHAUT. — *Contribution à l'étude et au traitement du morphinisme oriental. (Des paralysies chez les fumeurs d'opium)*, Bull. gén. de thér. méd. et chir., 1893, p. 318.
- MICHAUT. — *Note sur l'intoxication morphinique par la fumée d'opium; opiomanie; état mental des fumeurs*, Bull. gén. de thér. méd. et chir., 1893, p. 462.
- MIGNARD (M.). — *Les états de satisfaction dans la démence et l'idiotie*. Thèse Paris, 1909.
- MILLANT (Richard). — *La drogue*, Paris, 1910.
- MILLE (Pierre). — *Contes du Journal*. In *La biche écrasée*. Paris. 1910.
- MILLS (C.-K.). — *Morphinomania, cocamania and general narcomania, and some of their legal consequences*, Philadelphie. 1904.
- MIQUEL. — *Habitude de l'opium à haute dose*. Bull. de thér., 1838, t. XIV, p. 64.

- M'LEOD (Kenneth). — *Statistique et causes du suicide chez les Indiens*, Bengal Social Sc. Assoc., 1879.
- MOLINS (DE). — *Voyage à Java*, 1858-61.
- MORACHE. — *Pékin et ses habitants*, Paris, 1869.
- MOREAU (A.). — *Contribution à l'étude du délire alcoolique (Hallucinations de l'eau)*, Thèse Paris, 1902.
- MOREAU (J.) (de Tours). — *Recherches sur les aliénés en Orient*. Ann. méd. psych., 1843, I.
- MOREAU (J.) (de Tours). — *Du haschisch et de l'aliénation mentale. Études psychologiques*, Paris, 1843.
- MOREAU (P.) (de Tours). — *Edgar Poe. Étude de psychologie morbide*, Ann. méd. psych., janvier 1894.
- MOREAU (R.). — *Le tabac remède dangereux*, Chron. méd., 1909, 90.
- MOREL. — *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, Paris, 1857.
- MOREL-LAVALLÉE. — *La kantomanie ou manie de la piqûre chez les morphinomanes*, Soc. Médic. des Hôp., 5 mai 1911. Acad. de Méd., 18 juillet 1911.
- MOUREY (G.). — *Poésies complètes d'Edgar Poe*, Paris, 1910.
- MUSSET (A. DE). — *L'anglais mangeur d'opium*, Paris, 1828.
- MYERS. — *Extraordinary case of opium-eating cures*, Edinburg med. journ., 1855, vol. I.
- NERVAL (Gérard DE). — *Œuvres*.
- NICOLAS (H.). — *Quelques recherches sur les effets physiologiques du chandoo (opium des fumeurs)*, Thèse Montpellier, 1884.
- NOYON (G.). — *Lettres de J. Barbey d'Aurevilly à Trébutien*, 2 vol., 1909.
- OLIVIER. — *Voyage en Orient*, Paris, 1807.
- OPPENHEIM. — *Sur l'état de la médecine en Turquie*.
- PARIS. — *Observations sur les maladies de la Turquie*, Journ. gén. de méd., 1778, t. L, p. 534.
- PÉCHOLIER. — *Quelle est la vertu de l'opium?* Montpellier médical, 1879-1880.
- PELLEREAU. — *La médecine légale à l'île Maurice*, Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég., mars 1883.
- PETIT (G.). — *Étude médico-psychologique sur Poe*. Thèse Lyon, 1905.
- PETIT DE LA VILLÉON. — *Fumeurs d'opium*, Mém. de la Soc. de méd. et de chir. de Bordeaux, 1907, p. 353.
- PICHON. — *Le morphinisme; habitudes, impulsions vicieuses, actes anormaux, morbides et délictueux des morphinomanes*, Paris, 1890.
- PINEL. — *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, Paris, an IX.
- PIORRY. — *Observations relatives à l'empoisonnement chronique causé par l'opium*. Événement médical, 1867, n° 20.
- PIORRY. — *Cliniques médico-chirurgicales*, 1869, p. 143.
- PLUCHON. — *De l'opium des fumeurs*, Synthèse de pharmacie, Montpellier, 1887.
- POE (Edgar). — *Œuvres*.
- POLAK (J.). — *La Perse*, Leipzig, 1865.

- PORK. — *The use of opium in China*, Brit. med. journ., London, 1900, II, 959.
- POUCHET (G.). — *Leçons de pharmacodynamie et de matière médicale*, 2<sup>e</sup> sér., Paris, 1901.
- POUVOURVILLE (A. DE). — *L'Empire du Milieu*, Paris, 1900.
- POUVOURVILLE (A. DE). — *Le cinquième bonheur*, Paris, 1911.
- MATGIOÏ (ALBERT DE POUVOURVILLE). — *L'esprit des races jaunes. L'opium. Sa pratique*, Paris, 1902.
- QUÉRÉ. — *Contribution à l'étude comparée de l'opium et de l'alcool au point de vue physiologique et thérapeutique*, Thèse Bordeaux, 1883.
- QUINCEY (Th. DE). — *Confessions of an english opium-eater, being an extract from the life of a scholar*, London, 1821.
- QUINCEY (Th. DE). — *Autobiography. — Suspiria de profundis. — Letters. — Journal*, etc.
- RAMBOSSON (J.). — *Les fumeurs d'opium*, Rev. de thér. méd. chir., 1866, p. 389.
- RAPHAEL. — *Estat de la Perse*, publication de l'École des langues orientales; annotée par Ch. Scheffer.
- RAULIN (J.-M.). — *Le rire et les exhilarants*, Thèse Paris, 1899.
- RÉGIS. — *Précis de psychiatrie*. 4<sup>e</sup> éd. Articles *Opiumisme, Alcoolisme, Polynévrite*, etc.
- RÉGIS. — *La phase de réveil du délire onirique*, L'Encéphale, mai 1911.
- RÉVEIL. — *Recherches sur l'opium. Des opiophages et des fumeurs d'opium*, Thèse Paris, 1856.
- Revue indo-chinoise.
- RICHARDIÈRE. — Article *Opium* du *Traité de médecine de Bouchard-Brissaud*. Paris, 1899.
- RICHET (Ch.). — *L'homme et l'intelligence*, Paris, 1884.
- ROESCH. — *De l'abus des boissons spiritueuses*, Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég., 1838, t. XX.
- ROUBINOVITCH. — *Intoxications cérébrales par usage habituel. Les fumeurs d'opium*, In *Traité de pathologie mentale* de Gilbert Ballet.
- SACHS. — *Das Opium*.
- SAINT-VICTOR (Paul DE). — *Gerard de Nerval*. Notice préface à la Bohème galante.
- SALMON. — *La fonction du sommeil; physiologie, psychologie, pathologie*, Paris, 1910.
- SANTAREL. — *Quelques notes médicales sur Ssé-Mao*. Ann. d'hyg. et de méd. colon., 1902, p. 179.
- SAVINE (A.). — *Confessions d'un mangeur d'opium* (Th. de Quincey), 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1890.
- SAVINE (A.). — *Souvenirs autobiographiques d'un mangeur d'opium*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1903.
- SHEEL. — *Sur la manière usitée dans les Indes pour raffiner l'opium et adoucir sa vertu narcotique*, Bull. de pharm., 1880, t. II, p. 447.
- SCHAEFFER (R.). — *La fumée bleue*, Contes du Journal, 1909.
- SÉCHÉ et BERTAUT. — *Ch. Baudelaire*, Paris, 1910.
- SÉDILLOT. — *Histoire des Arabes*, Paris, 1854.

- SHEARER (Georges). — *Notes relatives à la folie et autres maladies nerveuses en Chine*, The Journ. of ment. Sc., 1875.
- SIMON (Max). — *Le monde des rêves*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1888.
- SIRR. — *La Chine et les Chinois*.
- SMITH. — *On opium-smoking among the Chinese*, Lancet, London, 1841-1842, p. 707.
- TAINÉ (H.). — *Histoire de la littérature anglaise*, 12<sup>e</sup> éd., Paris, 1905.
- TARDE (G.). — *Les lois de l'imitation*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1895.
- TARDIEU (A.). — *Etude médico-légale et clinique sur l'empoisonnement*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1875.
- TARENETZKI. — *L'emploi du saké au Japon et les fumeurs d'opium en Chine*, Wratch, 1894, n<sup>o</sup> 45.
- TAYLOR (A.-S.) et TARDIEU (Amb.). — *Étude médico-légale sur les assurances sur la vie*, Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég., 1866, 2<sup>e</sup> sér., t. XVI, p. 120 (Habitue de manger de l'opium).
- TIEDEMANN (F.). — *Geschichte des Tabaks und anderer ähnliche Genusmittel*, Francfort, 1854.
- TOULOUSE (Ed.). — *Les causes de la folie*, Paris, 1896.
- TOURNEUX (Maurice). — *Gérard de Nerval*.
- TROUSSEAU. — *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*, 1868.
- VERNE (Cl.). — *Opium des fumeurs et fumeurs d'opium*, Bull. dès sc. pharmac., Paris, 1904, p. 320.
- VIBERT. — *Précis de toxicologie clinique et médico-légale*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1907.
- VIEL (L.). — *La toxicomanie*, Presse médicale, 15 décembre 1909, p. 900.
- VIGOUROUX et JUQUELIER. — *La contagion mentale*, Paris, 1905.
- VILLENEUVE LA COLETTE (Raymond de). — *L'opium en Chine*, Memorandum sur l'opium présenté à la Commission internationale de l'opium à Shanghai en février 1909 (traduit par). Revue indochinoise, août, septembre, octobre 1909.
- WARNOCK (J.). — *La folie par le haschisch*, The Journ. of ment. Sc. janvier 1903.
- WEBER. — *Essai sur l'opium*, Strasbourg, 1813.
- WESTERMACK. — *The origine and development of the moral ideas*. London, 1908.
- WESTERMACK. — XLIII<sup>e</sup> chap. (*L'homosexualité*) trad. par Épaulard in Arch. d'anthrop. crim., avril et mai 1910.
- WHALLEY. — *Confessions of a laudanum-drinker*, Lancet, London, 1866, 35.
- WOODBERRY (G.). — *Edgar-Allan Poe*, Boston, 1894.
- WURTZ (R.). — *Empoisonnement par l'opium. Morphisme chronique et morphinomanie*, In nouv. Traité de Méd. et de Thér. de Brouardel-Gilbert, Paris, 1907.
- WYZEWA (T. de). — *Écrivains étrangers (Quelques figures de poètes anglais)*, Paris, 1896.
- X. — *Opium chez les Chinois*, Journ. des conn. méd. chir., t. XI, p. 163.
- X. — *Fumeurs d'opium*, Journ. des conn. méd. chir., t. XVII, p. 128.
- X. — *Confessions of a young lady laudanum-drinker; dose four ounces*

- daily, in two-ounce doses*, The Journ. of ment. sc., London, 1888.
- X. — *Note sur l'action criminologique comparée de l'alcool et de l'opium*. Le Bull. méd., 10 décembre 1893.
- X. — *Note sur le haschisch*, Ann. méd. psych., 1873, p. 520.
- X. — *L'opium en Chine*, Journ. de méd. ment., 1864, p. 158.
- X. — *L'opium à Java*, Journ. de méd. ment., 1865, p. 191.
- X. — *L'ennemi invisible*, Revue de Paris, 1<sup>er</sup> juillet 1903, p. 129.
- X. — *Les ravages causés par l'opium en Extrême-Orient*, L'informateur des alién. et des neurol., 25 mars 1910.
- X. — *La Commission internationale de l'opium*, L'informateur des alién. et des neurol., 25 septembre 1909.
- X. — *Les fumeurs d'opium en Chine*, Ann. méd. psychol., 1863, 1, 151.
- X. — *L'interdiction de l'opium à Madagascar*, Arch. d'Anthrop. crim., de méd. lég. et de psych. norm. et path., août-septembre 1909, p. 715.
- X. — *Le mangeur de sublimé*, Chron. méd., 15 mai 1911, p. 333.
- ZAMBACO. — *De la morphéomanie*, Congrès médical d'Athènes, 18 avril 1882.
- ZAMBACO. — *De la morphéomanie*, L'Encéphale, 1882, p. 413 et 603, 1884, p. 658.
-



# TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE DE M. LE PROFESSEUR E. RÉGIS . . . . .	I
--	---

## PREMIÈRE PARTIE

### TOXICOMANIE ET OPIUMISME

#### CHAPITRE PREMIER

Les toxicomanes. . . . .	1
--------------------------	---

#### CHAPITRE II

Historique de l'opium . . . . .	12
---------------------------------	----

#### CHAPITRE III

Brèves généralités sur l'opium . . . . .	19
--	----

#### CHAPITRE IV

Les opiophages (mangeurs et buveurs d'opium). . . . .	22
---	----

#### CHAPITRE V

Les fumeurs d'opium. . . . .	46
------------------------------	----

#### CHAPITRE VI

Quelques mots d'étiologie sur l'opiomanie. . . . .	70
--	----

---

## DEUXIÈME PARTIE

## ÉTUDE CLINIQUE ET PSYCHOLOGIQUE DES FUMEURS D'OPIUM

INTRODUCTION . . . . .	79
------------------------	----

## CHAPITRE PREMIER

Période de début, d'initiation ou d'accoutumance . . . . .	82
--	----

## CHAPITRE II

Période d'état . . . . .	85
A. La pointe d'opium. — La griserie et la rêverie. — L'intoxication massive et l'ivresse comateuse . . . . .	85
B. Le thébatsme chronique . . . . .	151
C. Les psychoses thébaïques. (Délire narcotique. Accès subaigus et accidents aigus du thébatsme chronique. Psychoses chroniques). . . . .	178

## CHAPITRE III

Période de déchéance ou de terminaison. — La mort des fumeurs d'opium . . . . .	189
---	-----

## CHAPITRE IV

L'abstinence. — L'état de besoin. — La déthébaïsation . . . . .	194
---	-----

## TROISIÈME PARTIE

ÉTUDE MÉDICO-LITTÉRAIRE DE L'OPIUM  
ET DE QUELQUES OPIOMANES

## CHAPITRE PREMIER

Thomas de Quincey . . . . .	207
-----------------------------	-----

## CHAPITRE II

Coleridge (opiumisme et psychose périodique) . . . . .	229
--	-----

## CHAPITRE III

L'opiumisme d'Edgar Poe . . . . .	255
-----------------------------------	-----

## CHAPITRE IV

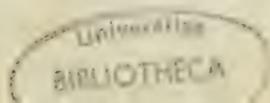
Nos opiomanes. — Charles Baudelaire. — Gérard de Nerval. — Barbey d'Aurevilly. . . . .	268
---	-----

## CHAPITRE V

Notre littérature moderne de l'opium. . . . .	283
---	-----

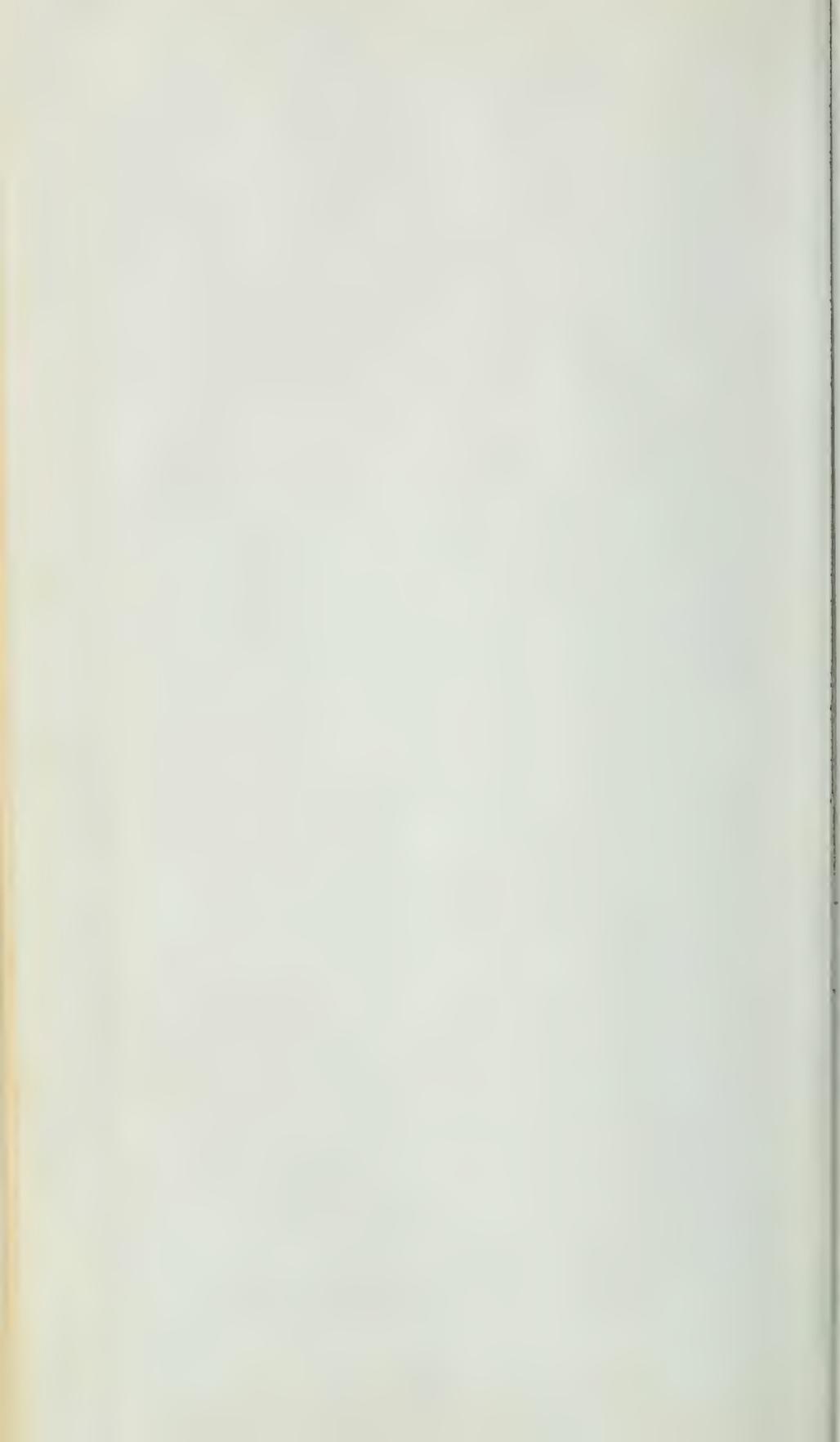
CONCLUSIONS . . . . .	295
-----------------------	-----

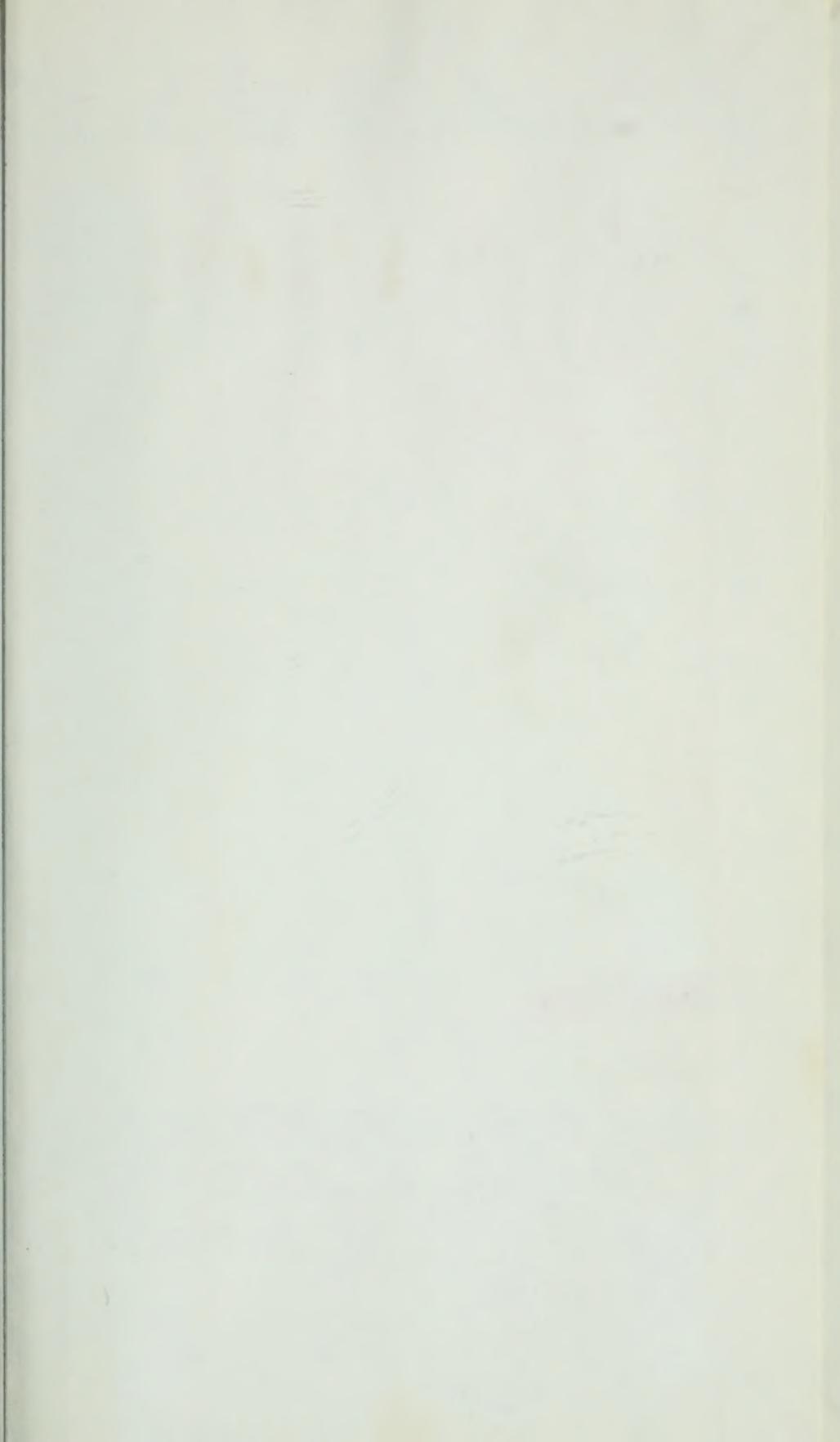
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. . . . .	309
--------------------------------	-----



714 4







La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

NOV 23 1970

DEC 7 1970

JAN 25 1971

FEB 19 1971

AUG 16 1971

DEC 7 1971

29 06 73

20 04 77

06 '82

OCT 05 '82

MAR 21 '83

APR 05 '83

APR 05 '83

APR 02 1990

09 AVR. 1990

17 DEC. 1992

14 DEC. 1992

16 FEV. 1998

01 MARS 1998

DEC 13 1999

NOV 30 1999

DEC 18 1999

DEC 15 1999



a39003 00005156b

CE HV 5816  
.D86 1912  
COO DUPOUY, ROGE OPIOMANES, M  
ACC# 1145229

